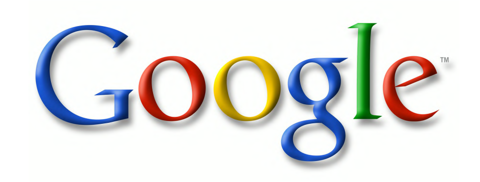
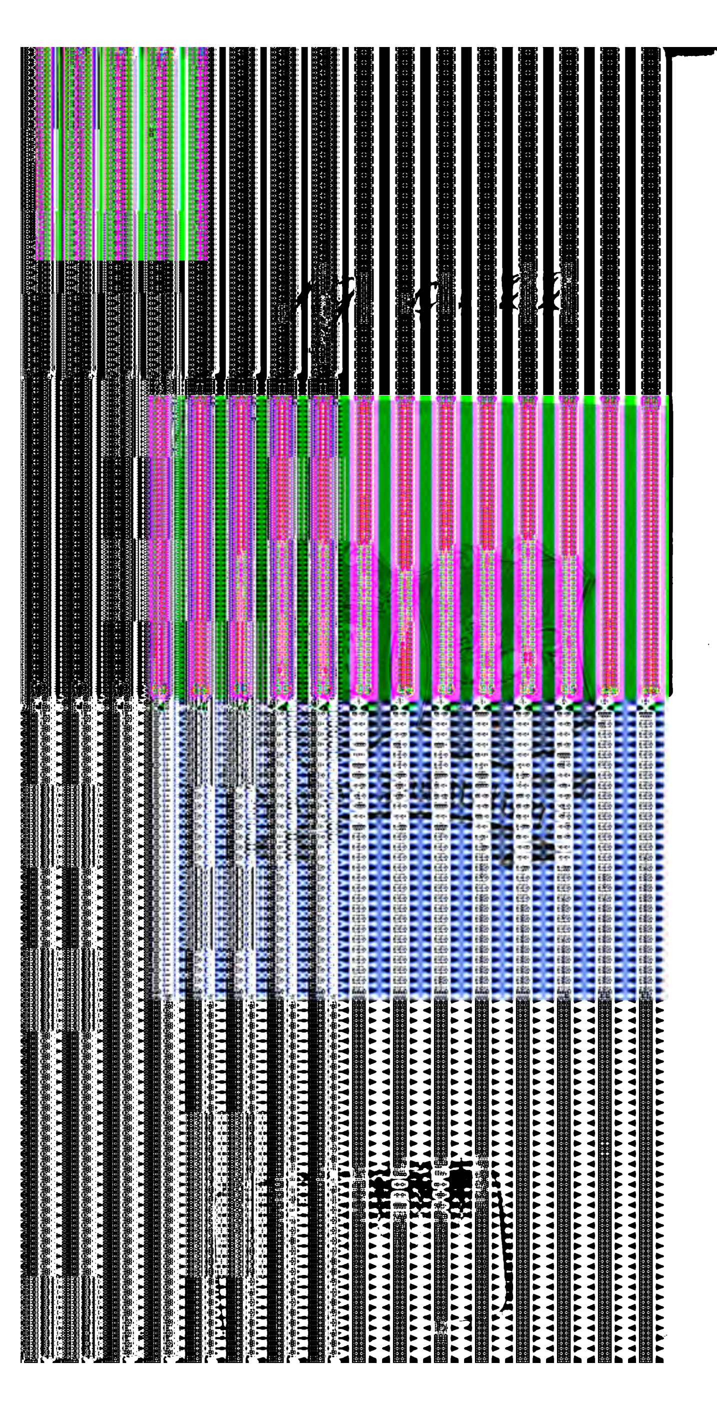




EXCURSIONS

EN

ROUMÉLIE

ET EN

MORÉE

OUVRAGES DE Mme DORA D'ISTRIA.

La vie monastique dans l'Église orientale, 2e édit., très-augmentée. 1 vol. in-12.

Au bord des lacs helvétiques, nouvelles. 1 vol. in-32. (La première édition a paru dans la *Revue des Deux-Mondes*).

La Nationalité roumaine (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1859).

Paysages de la Suisse italienne, de la Roumanie et de la Grèce (*Illustration* de Paris, 1857-1861).

La Nationalité hellénique (*Revue suisse*, 1860).

TRADUCTIONS DES OUVRAGES

DE Mme DORA D'ISTRIA.

Switzerland, etc., trad. par M. H. — Gd esq. 2 beaux vol. gr. in-8°, avec portrait et esquisse biographique. Londres, Fullarton. (Le texte a paru à la librairie Cherbuliez, Paris et Genève.)

Die deutsche Schweiz, trad. par M***. 3 vol. petit in-8°, avec portrait et notice biographique. Zurich, Meyer et Zeller.

Les Iles Ioniennes, trad. en grec par M. C. Rhally. 1 vol. in-18. Athènes, Irinidis. (Le texte a paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er mars et 15 juillet 1858.)

Les Femmes en Orient, trad. en grec par Mlle E. Skousé. 2 vol. in-8°, avec portrait et biographie. Athènes, Doukas. (Le texte de cet ouvrage, traduit aussi en russe par une *Revue* de Saint-Pétersbourg, a paru à la librairie Meyer et Zeller.)

Les Roumains et la Papauté, trad. par *Il Diritto*. (Le texte a paru dans le *Spectateur de l'Orient*, revue d'Athènes, 1856-1857.)

Les Héros de la Roumanie, trad. par *Il Diritto*, 1856-57.

Les Femmes en Occident, trad. en grec par la *Nouvelle Pandore*, revue d'Athènes, 1860-1862.

EXCURSIONS

EN ROUMÉLIE

ET

EN MORÉE

PAR

MADAME DORA D'ISTRIA

SECOND VOLUME



ZURICH
MEYER ET ZELLER
Libraires-éditeurs.

PARIS
J. CHERBULIEZ, rue de la Monnaie. 10
Même Maison à Genève.

1863

STRASBOURG, TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN.



DEUXIÈME PARTIE.

LE PÉLOPONÈSE.

(SUITE.)

LIVRE QUATRIÈME.

Nomarchie de Messénie.

Il est impossible de voyager en Laconie sans penser à cette Messénie qui fit courir à Sparte de si grands dangers et qu'elle finit par soumettre après une lutte terrible qui a donné tant d'éclat aux noms d'Aristodème et d'Aristomène. Les Doriens de Lacédémone voyaient de mauvais œil la prospérité des populations doriennes de l'Argolide et de la Messénie. Les Messéniens furent les premières victimes de leur jalousie. Après avoir réduit ceux-ci à quitter leur patrie et à chercher un refuge jusqu'en Sicile, où Messine conserve leur nom, et jusqu'en Afrique, ils réduisirent les Argiens à l'impuissance. Au temps où éclatèrent les guerres médiques, Sparte était devenue l'arbitre du Péloponèse et la première

puissance de toute la Grèce. Mais l'histoire n'a pas oublié par quelles luttes impitoyables elle avait acheté sa grandeur, payée par l'anéantissement d'un noble peuple.

Euripide voyait dans la physionomie des deux pays le contraste qu'on remarque dans le caractère des deux nations. La Laconie, aux vallées profondes, entourée d'âpres montagnes d'un difficile accès, lui paraissait différer profondément de la fertile Messénie, arrosée de mille fontaines et pleine de pâturages. Aussi plus d'une fois en Grèce, lorsqu'on m'entendait louer les admirables paysages qui avaient ravi mes yeux, m'a-t-on dit que la Messénie était supérieure aux autres nomarchies du royaume. J'ai donc voulu, quoique je ne l'aie point visitée, dans la crainte de manquer le bateau de Naupli, résumer ici très-brièvement les renseignements que j'ai recueillis sur une province à laquelle la nature a prodigué ses dons les plus précieux.

La Messénie, bornée par la Laconie, l'Arcadie, l'Elide et la mer, baignée par les eaux du golfe spacieux auquel elle a donné son nom, possédant des ports vastes et abrités, n'aurait eu rien à demander au ciel si le Taygète avait été

une barrière infranchissable pour les Lacédémoniens. Vaincus et dispersés, les Messéniens conservèrent fidèlement la langue et les usages des Doriens jusqu'au moment où Épaminondas, après avoir abattu l'orgueil de Sparte, les rappela dans un pays que leurs pères avaient si bravement défendu. Le général des Thébains, qui avait opposé Mégalopolis à Lacédémone, voulut qu'on bâtît à la base de l'Ithome, où Aristodème avait fait une si énergique résistance, une place redoutable, à laquelle il donna le nom de Messène. La Messénie, ayant repris son rang parmi les États libres, fit partie de la ligue achéenne. Elle subit avec la même répugnance que la Grèce la domination romaine. Mais cette domination était tellement antipathique aux Hellènes, qu'ils profitèrent de toutes les occasions pour s'en affranchir. Les empereurs de Byzance furent obligés de se transformer en Hellènes. L'Église, complétement nationalisée, commença contre la papauté cette lutte qui a été continuée en France par les Capétiens gallicans, en Angleterre par les Tudor, en Scandinavie par le grand Gustave Wasa et par Gustave-Adolphe, en Allemagne par les électeurs de Saxe. La papauté était trop visi-

blement la continuation de l'autorité du César grand-pontifie (*pontifex maximus*), autorité attaquée par tous les docteurs de langue grecque, les Justin, les Athénagore, les Clément d'Alexandrie, les Origène, les Athanase, les Chrysostome, pour que le clergé hellénique se montrât favorable aux prétentions du patriarche de Rome, quoiqu'elles fussent loin d'être au temps de Photius ce qu'elles sont devenues au siècle des Grégoire VII, des Innocent III, des Boniface VIII et des Pie V.

Tandis que Rome opposait les prodiges à ses adversaires, les Orientaux invoquaient également les miracles en leur faveur. Les caloyers de la Messénie n'ont pas été moins portés à créer des légendes ou à les accepter que les moines occidentaux. Le midi est propice aux événements surnaturels. En Italie et en Espagne, les miracles pullulent même de nos jours. La sœur Patrocinio, devenue l'oracle de l'Espagne constitutionnelle, n'a-t-elle pas reçu du ciel une statue de la Panaghia? Les gens de Montenero, près de Livourne, croient encore, avec un touriste français[1], que leur Madone est ar-

[1] Voy. M. de Mont-Rond, *La vierge et les saints en Italie.*

rivée à travers les airs de l'île d'Eubée et qu'elle a opéré une multitude de merveilles. Les moines du couvent de Vourcano, qui occupe probablement sur le sommet de l'Ithome l'emplacement du temple de Zeus Ithomate, antérieur à Épaminondas, ont aussi reçu du ciel une Panaghia miraculeuse. Au temps où l'un des empereurs qui portèrent le nom d'Andronic régnait à Constantinople, un orage violent et merveilleux éclata sur la montagne. D'éclatantes lumières brillaient au milieu des nuages noirs; des bruits extraordinaires faisaient pressentir quelque événement surnaturel. Lorsque la tempête cessa, des pasteurs aperçurent dans les branches d'un arbre une image de la Panaghia que les anges y avaient déposée. Quelques ermites qui vivaient dans l'endroit où le monastère a été construit plus tard essayèrent en vain de l'apporter dans leur église. Elle retournait sans cesse au sommet du mont, où l'on finit par lui bâtir une chapelle. Cependant la guerre de l'indépendance fit craindre pour cette précieuse relique; on essaya de la redescendre au couvent où, vu la gravité des circonstances, elle consentit à rester. Le monastère de la Panaghia de Vourcano ou des

Cyprès ne dut pas seulement sa réputation au miracle singulier qu'on croit s'y être accompli. Le paysage que l'on peut contempler de ces hauteurs est un des beaux paysages de la Grèce. On embrasse d'un seul coup d'œil la vaste et fertile plaine qu'arrose le Pamisus, les montagnes arcadiennes, la chaîne du Taygète et les plaines d'azur du golfe de Messénie.

Lorsque l'armée française débarqua en Messénie dans la plaine arrosée par le Bias pour chasser Ibrahim du Péloponèse, où il s'archarnait contre les arbres et contre les moissons, le maréchal Maison et ses soldats furent effrayés de l'état où se trouvait cette province, dont le fertilité est proverbiale. Bory de Saint-Vincent s'étonnait et de la beauté du pays qu'il compare à l'Andalousie et des ravages des barbares. Il trouvait « les palmiers coupés à hauteur d'appui dans un pur esprit de destruction » et seulement quelques arbres fruitiers « échappés à la fureur musulmane. » Il y a vingt ans (vers 1840) la Messénie était loin d'avoir guéri ses blessures. Les barres de sable qui empêchaient les fleuves de communiquer avec la mer produisaient des lagunes et des étangs dont les émanations in-

fectaient l'air. Cependant sur cette terre féconde, les arbres étalaient déjà une végétation splendide, dans les cantons même les plus ravagés. Les beaux plants d'oliviers des environs de Kiparissia passaient pour les plus productifs de la Grèce. Philitrà, située au sud de Kiparissia, semblait placée dans une véritable forêt d'oliviers, et les maisons se cachaient dans les vergers où se dressaient de sombres cyprès. Gargaliano, à trois lieues de Philiatrà, était fière de ses vignes, de ses beaux cyprès, de ses oliviers et de ses champs de coton. Quoique sur la route de Colonides à Coroni, on côtoyât la mer au milieu de plantations d'oliviers mutilés ou brûlés par les Turcs, on admirait la riche végétation de Kastélia, délicieux séjour où au temps de Pausanias les malades venaient recouvrer la santé. Kalami, chef-lieu de la nomarchie, avait des maisons entourées de nopals et d'oliviers, et ses jardins étaient plantés d'orangers.

Vingt années n'ont fait qu'accroître les richesses végétales de la Messénie. Kiparissia est au milieu d'une végétation luxuriante. Le voyageur admire les champs fertiles, les bois de chênes et d'oliviers qui entourent le village de

Mavromati (ancienne Messène). Quand on va de Messène à Néokastron (Navarin), on trouve la magnifique forêt de Koumbis. La plaine entre Navarin et Philiatrà, qui longe la mer, est fertile et bien cultivée.

Les figuiers réussissent en Messénie mieux que dans aucune autre nomarchie. La récolte de la Messénie qui, en 1840, ne produisait que 41,564 quintaux de figues, s'élevait en 1856 à 92,000 quintaux, sans compter la quantité absorbée par la consommation intérieure. Les figuiers étaient alors au nombre de 260,000, tandis qu'il en existait à peine 50,000 en 1834[1]. La récolte rapportait en 1859, 754,839 drachmes[2].

On a pu remarquer que la culture de la vigne, du mûrier, de l'olivier, etc., a, comme celle du figuier, fait de très-grands progrès depuis la guerre de l'indépendance. Des paysans pauvres devaient s'appliquer naturellement à un genre de travail qui n'exige que peu ou point de capitaux. Il en est résulté que le bétail et les céréales sont loin de suffire aux besoins du royaume.

[1] Rapport de M. Coumoundouros, p. 78.

[2] *Tableau du commerce de la Grèce pour l'année 1859.*

Quand on vient d'un pays comme la Suisse, où abondent les bêtes à cornes, ou d'Italie, où les bœufs sont si beaux, on est assez surpris de voir en Grèce tant de moutons[1] et si peu de gros bétail, un petit nombre de vaches maigres et de bœufs efflanqués. Aussi le fromage, d'ailleurs excellent, est-il produit par les brebis et par les chèvres. Au revenu que donnent les moutons il faut ajouter l'exportation de la laine, qui a été de 442,159 drachmes pour 1857, de 151,502 pour 1858 et de 218,702 pour 1859. Pendant sept ans de guerre, le bétail de toute espèce, dont la Grèce abondait, a été presque anéanti. En 1856, le chiffre des bestiaux s'élevait seulement à 5,297,886 têtes[2]. Aussi voit-on en 1852 et en 1853 l'importation dépasser l'exportation environ du double. Le déficit se maintient en 1857-1859. En 1857, 1858 et 1859 l'importation est de 678,347; — 1,367,052; — 1,396,897 drachmes; et l'exportation n'est que de 394,081; — 533,315; — 639,511[3]. Ce

[1] Cinq millions de bêtes à laine en 1854.

[2] Rapport du ministre des finances du 4 décembre 1857, p. 11.

[3] *Tableau général du commerce de la Grèce pendant l'année 1859.*

déficit entraîne de graves conséquences. Il est maintenant constaté que sans gros bétail l'agriculture est condamnée à l'immobilité. Or, en Grèce, cette loi économique est encore si peu comprise, du moins dans la pratique, que « l'élève des bestiaux ne fait pas partie de l'agriculture[1] ! » La viande d'agneau elle-même, qui fait la base de l'alimentation des gens aisés, reste interdite au plus grand nombre, quoique l'augmentation considérable de vigueur que la nourriture animale donne à l'ouvrier et au cultivateur[2] soit de la plus haute importance pour un pays où l'extrême rareté de la population rend indispensable le déploiement de l'énergie individuelle. Les galettes de maïs, mets indigeste dont se contentent généralement les paysans, sont, au point de vue hygiénique, un aliment fort insuffisant. Le poisson, dont les propriétés fortifiantes ne sont plus contestées[3], est trop cher pour suppléer à l'insuffisance de ce régime,

[1] Rapport du ministre des finances, M. Coumoundouros, p. 11.

[2] La supériorité de l'ouvrier et du cultivateur anglais est due à une alimentation exceptionnelle.

[3] Voy. dans la *Revue des Deux-Mondes* un article de Baude sur l'empoissonnement.

la marine marchande laissant peu de bras à la pêche[1].

Tout favorise le commerce maritime, la configuration du pays comme les tendances nationales. Il n'en est pas de même de l'agriculture. Aussi l'importation des céréales s'élevait-elle, en 1853, à 2,759,394 drachmes, tandis que l'exportation n'était que de 548,528 drachmes[2]. L'année, disait-on, était une année de disette[3]. Mais en 1854, pendant que l'exportation diminuait encore (155,732 drachmes), l'exportation, loin d'être plus faible, atteignait le chiffre de 5,621,039 drachmes et celui de 7,310,007 en 1855. La guerre d'Orient semblerait d'abord avoir contribué à ce déficit en enlevant à l'agriculture les bras des volontaires qui tentèrent de profiter des embarras de la Turquie. Mais en 1856 il est encore

[1] Aussi l'exportation du poisson est loin de compenser l'importation. Exportation du poisson pour 1852, 1853, 1854 : 52,856 dr., 39,346 dr., 35,740 dr. Importation : 1,160,879, 1,211,891, 610,879 dr. (*Renseignements statistiques*, par M. S. Spiliotaky). En 1859, l'exportation du poisson salé était de 17,299 dr. et l'importation de 1,092,195 dr. sans compter le caviar rouge et noir valant 290,026 dr. (*Tableau général du commerce de la Grèce*).

[2] *Renseignements statistiques*, tabl. J et K.

[3] Rapport de M. Coumoundouros, p. 5.

plus notable, l'exportation étant de 9,886,097 drachmes. Il est vrai que ce chiffre diminue en 1857 (3,800,527) et en 1858 (3,752,912), sans que cette amélioration continue en 1859, l'importation étant, cette année, de 7,098,628 drachmes[1]. Le ministre des finances ne dissimulait pas, à cette époque, les inconvénients de cette situation. Quoiqu'il pensât qu'on ne devait attacher « aucune importance à la balance du commerce, » — cette balance n'existant alors, disait-il, ni en Angleterre, ni en Hollande, ni en Sardaigne[2], — il ne voyait pas sans inquiétude l'obligation d'acheter tant de céréales. « En partant du principe qu'une nation ne peut se procurer les produits étrangers dont elle a besoin qu'en donnant en échange les valeurs qu'elle produit elle-même, nous pourrions n'attacher aucune importance à l'excédant que les importations présentent sur les exportations, si cet excédant ne provenait, en grande partie, des céréales et d'autres denrées de première nécessité, dont l'achat a absorbé une partie de nos capitaux au détriment des améliorations intérieures du pays.

[1] *Tableau général du commerce de la Grèce en 1859*, p. 19.
[2] *Ibid.*, p. 9.

L'importation d'une grande quantité de céréales et d'huile prouve la mauvaise récolte de ces produits, qui sont classés parmi nos principaux produits agricoles, et dont la culture occupe un grand nombre de bras[1]. » Le gouvernement grec doit-il se croiser les bras devant cette situation et la considérer comme sans remède? Assurément non. Dans la première période qui suivit l'avénement du roi (1833-1837), l'agriculture fit des progrès notables, et le fait est constaté dans un rapport adressé par M. C. Leconte au ministre de l'agriculture du royaume de France (août 1846). La valeur des produits s'éleva de 30,000,000 de drachmes à 50,000,000. « Mais, dira-t-on, ce mouvement ascensionnel devait nécessairement s'arrêter. La Grèce est un pays où la propriété est morcelée. Si le propriétaire peut vivre sur sa terre, si les mendiants n'existent pas, le cultivateur n'a point de capitaux pour faire à la terre les avances nécessaires, ni pour se procurer de bons instruments de travail. Les propriétaires riches ne trouvant point de fermiers et se voyant forcés par la rareté des bras, — en 1853 la po-

[1] *Tableau général du commerce de la Grèce*, p. 13, résumé analytique.

pulation agricole n'était que de 229,259[1] personnes, — de payer la main d'œuvre fort cher, ne peuvent rien pour l'amélioration de la situation agricole. »

Je sais bien que beaucoup d'économistes, après avoir fait un parallèle entre la France et l'Angleterre, parallèle peu avantageux pour le grand empire gallo-latin, disent que la division de la propriété rend impossible tout progrès agricole. C'est trancher bien vite une question compliquée. Les nombreux voyages que j'ai faits en Europe me donnent quelque droit de contester des théories aussi absolues. J'ai visité, en 1855, la partie de la Belgique où l'on parle un dialecte germanique appelé flamand, qui donne son nom à deux provinces, la Flandre orientale et la Flandre occidentale. Le climat de ce pays est plus rigoureux que celui de l'Angleterre, et le sol naturellement dénué de fécondité. C'est une terre à la fois sablonneuse et humide, dépourvue d'éléments calcaires, souvent avec un sous-sol de tuf ferrugineux ou de cailloux rou-

[1] Voy. Spiliotaky, *Renseignements statistiques*. Les commerçants formaient alors une population de 327,062, plus 25,546 industriels.

lés, en beaucoup d'endroits exposée aux inondations[1]. Mais, a dit Montesquieu, « les pays ne sont pas cultivés en raison de leur fertilité, mais en raison de leur liberté. » Or, grâce aux libertés communales, qui remontent dans les Flandres à la plus haute antiquité, la culture n'a cessé de s'y étendre, de s'y perfectionner et en même temps de se diviser. Aujourd'hui, grâce à l'introduction des plantes industrielles, qui exigent beaucoup de main-d'œuvre, on se croirait dans un jardin. On a peine à s'imaginer que cette contrée ait été autrefois à peu près stérile. Jamais les champs ne sont déserts, jamais la terre ne se repose. Aussi les résultats sont-ils prodigieux. Le chiffre des têtes de bétail est plus élevé qu'en Angleterre même. La population, la plus dense de l'Europe, subsiste sur un sol pour lequel la nature n'a rien fait et elle exporte pour une valeur notable de produits agricoles. En 1859, la Flandre occidentale seule a exporté une valeur de près de 20,000,000 fr. Par Ostende seulement on exporte 1,250,000 lapins. Cependant la subdivision du sol semble poussée à l'ex-

[1] Voy. Houzeau, *Géographie physique de la Belgique*; Belpaire, *Sur la plaine maritime de la mer du Nord.*

trême, et l'on a remarqué que la terre y produit d'autant plus que l'exploitation a moins d'étendue. Le capital est aussi relativement plus considérable sur les petites exploitations que sur les grandes. Où le paysan prend-il tout cet argent? La réponse est dans le proverbe flamand : *De spa is de goudmyn des bœrn* (la bêche est la mine d'or du paysan).

La Lombardie n'offre pas une division moindre de la propriété que les Flandres. Elle est peut-être même plus divisée ; car dans les Flandres, souvent c'est plutôt la culture que la propriété qui est divisée, le même propriétaire louant par parcelles à divers fermiers. Aussi le paysan ne vit-il pas à l'aise comme en Lombardie. La Lombardie compte 350,000 propriétaires, c'est-à-dire un propriétaire par huit habitants. L'étendue moyenne de chaque propriété est de six hectares et un cinquième. Malgré cette division du sol, la population en a tiré un tel parti, que les biens-fonds lombards représentent le capital énorme de 1,586,000,000 fr. Si l'on ajoute à cette somme l'argent employé dans le commerce et dans l'industrie, la richesse capitalisée de la province n'est pas moins de deux milliards. Jamais, sans cette prodigieuse opulence, la Lom-

bardie n'eût pu acquitter les intolérables impôts imposés par l'Autriche qui l'a impitoyablement rançonnée. Les biens-fonds supportaient la moitié de l'impôt (36 p. 100) que faisait peser sur elle « le gouvernement paternel[1]. » Il suffit de parcourir le pays pour s'assurer qu'il n'a pas été épuisé par ces maîtres rapaces. Les cités et les villages qui s'y entassent ont un air d'aisance. La division de la propriété, jointe à la nature du sol, produit la variété des cultures. Pâturages des Alpes, châtaigniers, vignobles, oliviers, amandiers, blé, maïs, lin, mûriers, figuiers, prés couverts de bestiaux, rizières se succèdent sous les yeux du voyageur qui descend des montagnes pour aller vers le Pô. Cette terre bien cultivée enfante une race solide ; les femmes sont belles et bien vêtues ; les enfants sains ; les hommes robustes et ardents travailleurs. La richesse vient tout entière du sol, richesse bien supérieure à celle que produisent les manufactures, qui trop souvent enrichissent quelques capitalistes et dégradent la population.

[1] Un Lombard, M. Jacini, depuis ministre du royaume d'Italie, a fait un traité fort estimé sur la propriété foncière et les populations agricoles en Lombardie.

Quoiqu'il y ait dans l'Empire français moins de propriétaires qu'en Lombardie, — un sur neuf habitants, — le pays est beaucoup mieux cultivé qu'avant 1789. Le voyage d'Arthur Young en France à la fin du dix-huitième siècle, édité de nouveau par M. L. de Lavergue, donne une idée aussi exacte que triste de l'état de l'agriculture sous l'ancien régime. Mais tous les départements n'ont pas fait le même progrès. Si la France était aussi peuplée et aussi bien cultivée que le département du Nord, elle aurait 100,000,000 d'habitants et pourrait les nourrir. En général, le nord-ouest de ce vaste pays offre une agriculture avancée. Si, entre autres parties, le Midi spécialement est fort en retard, il faut l'attribuer plutôt à des causes politico-religieuses qu'à la division de la propriété.

Ces faits prouvent qu'il faut renoncer à accuser la division de la propriété de l'engourdissement de l'agriculture hellénique et chercher résolument les véritables causes de la situation.

Lorsque la race conquérante fut expulsée du territoire qu'elle avait usurpé, les terres qui étaient en sa possession furent réunies au domaine national. A la fin de la guerre de l'indé-

pendance, l'État se trouva ainsi maître des deux tiers du sol. La sécularisation d'une grande partie des monastères, en 1833, étendit encore les limites de ce domaine. Outre ces biens nationaux proprement dits, il en existe d'autres, cultivés et transmissibles par des particuliers, sans que le sol ait cessé d'appartenir à l'État. En effet, avant la révolution de 1843, une loi destinée à introduire un peu d'ordre dans le chaos de la propriété permit aux paysans établis sur les terres du domaine de les cultiver provisoirement en payant une redevance. Dans un pays où l'empire de la loi était encore faible, ce système encourageait la mauvaise foi en donnant au cultivateur une grande facilité pour usurper le sol qu'il fertilisait et pour se substituer à l'état. Aussi, surtout dans le Péloponèse, dont la population est la plus agricole de la Grèce, a-t-on largement profité de cette facilité, et le droit de l'État s'y trouve fortement ébranlé. Quelques personnes des classes supérieures n'ont pas dédaigné d'imiter les campagnards. Malgré ces usurpations, il reste à l'État un domaine assez considérable pour qu'il doive songer à le transmettre à des particuliers, l'intérêt personnel

étant beaucoup plus capable que l'administration la plus active de tirer du sol tout le parti possible.

La réforme de l'impôt prélevé sur les céréales serait aussi une mesure fort utile. Depuis longtemps la dîme est jugée. Chacun sait quelles entraves elle oppose au développement de l'agriculture. Aussi la célèbre Constituante française a-t-elle aboli « toute espèce de dîmes. » Dans l'Europe orientale, ce système a des inconvénients spéciaux, parce que l'on n'a pu encore obtenir des fonctionnaires la sévère probité que leur ont forcément imposée dans l'Occident libéral les révolutions de 1688 et de 1789. Sans doute il ne se passe en Grèce — depuis qu'on a substitué à la ferme des dîmes la perception directe par le trésor — rien de pareil à ce que M. le baron de Berg a vu dans le Banat[1]. Cependant la dîme y est regardée comme aussi préjudiciable au trésor qu'au progrès de l'agriculture, la perception directe mettant à la charge de l'État de lourdes dépenses et nécessitant une surveillance qui n'a pas toujours été assez efficace. Si les paysans

[1] Voy. E. de Berg, *Aus dem Osten der œsterreichischen Monarchie, ein Lebensbild von Land und Leuten*. Dresden 1860.

sont aujourd'hui à l'abri des vexations que produisait la ferme, la gestion des magasiniers a parfois rappelé les procédés peu consciencieux de ces fonctionnaires autrichiens dont le savant voyageur saxon a tracé le portrait.

Il serait plus facile au gouvernement grec de transmettre aux particuliers les biens cultivables du domaine et même de réformer l'impôt, — quoique la dîme ait pour elle la tradition des siècles et la force de résistance des habitudes orientales — que de créer des voies de communication. Il n'est pas aisé de faire des routes dans un pays aussi montagneux que la Grèce. Cependant, tant que le royaume n'en aura pas, la production et la culture seront restreintes dans un très-petit cercle et l'on verra l'abondance et la rareté des mêmes produits coïncider dans diverses parties du royaume. Jusqu'en 1854, on a dépensé 1,189,000 drachmes pour la construction de chemins et 329,000 drachmes pour leur entretien. On a employé pour construire des ponts 106,000 drachmes[1]. En 1852, quand on vit que les voies de communication s'augmen-

[1] *Renseignements statistiques*, tabl. N et M.

taient si lentement, on fit une loi qui divisait les routes carrossables en routes nationales, provinciales et communales. Les premières devaient être exécutées par l'État chargé des travaux d'art, et par les corvées des habitants de la nomarchie ; les secondes par la contribution en argent de l'éparchie et la corvée des habitants des communes respectives ; les troisièmes par la contribution financière et la corvée imposée aux habitants de chaque commune.

Cette loi paraît au premier coup d'œil assez semblable à la loi française du 21 mai 1836[1]. Dans la loi française, il est vrai, la prestation est *le plus souvent* réclamée pour les chemins vicinaux[2] dont il n'est pas difficile de faire comprendre l'utilité au corvéable. Il n'en est pas de même quand il s'agit d'un intérêt général. « Dans l'application de la loi sur la confection des routes nationales, dit un journal d'Athènes, les plus nombreux obstacles sont provenus de l'inertie des habitants à remplir la corvée personnelle imposée par la loi ; nous savons même qu'en plusieurs contrées du royaume les ci-

[1] Voy. *Dictionnaire de la conversation*, art. *Prestation*.
[2] Voy. Bouillet, *Dictionnaire des sciences*, art. *Prestation*.

toyens ont opposé un refus formel[1].» Ce fait ne prouve pas qu'il est impossible de convaincre la population de l'utilité de toute espèce de routes. Lorsque l'État, avant la loi de 1852, fit exécuter les routes nationales de l'Attique, les habitants se chargèrent «en quelque sorte spontanément» non-seulement des chemins communaux, mais aussi des routes provinciales[2]. Il est donc de la plus haute importance que l'État, supprimant rigoureusement toute dépense improductive, consacre ses ressources et ses efforts à la solution d'une question qui est pour la Grèce un intérêt de premier ordre.

Le gouvernement voyant que l'argent manquait à l'agriculture autant que les chemins, a eu plus d'une fois la pensée de créer le crédit agricole. Il ne lui était pas difficile de constater que l'obstacle principal au développement de l'agriculture dans le midi de l'Europe orientale est l'insuffisance des capitaux. Ces capitaux sont tellement rares que rien n'est plus aisé que d'obtenir de son argent des intérêts qui paraîtraient fantastiques en Occident. «Le taux est exorbi-

[1] *Précurseur*, 5 septembre 1861.
[2] *Précurseur*, *ibid.*

tant, disait, à la fin de 1859, le ministre des finances; il arrive quelquefois à 20 p. 100[1]. » Au contraire, dans les contrées occidentales les plus florissantes, le taux étant très-peu élevé, les capitaux se portent volontiers vers la terre. D'ailleurs, on est avec raison convaincu que si les revenus qui s'en tirent sont moins satisfaisants au premier coup d'œil, ils ont pour les peuples, comme pour les individus, des avantages qu'on chercherait vainement ailleurs. Les populations qui consacrent leur argent à obtenir du sol les richesses qu'il contient, sont énergiques, résolues, robustes et saines, et fournissent à la patrie de tels soldats que le plus petit peuple peut avec eux faire respecter son drapeau jusqu'aux extrémités du monde. La nation hollandaise, qui n'est composée que de trois millions et demi d'individus, a, en Asie, plus de vingt millions de sujets. Le peuple anglais, qui n'occupait d'abord qu'une portion d'une des deux Iles britanniques, a aujourd'hui, en dehors de l'Europe, 215,299,500 sujets. Attaché par le

[1] Rapport du ministre des finances, 1857, p. 11. Le ministre aurait pu même parler du taux de 30 % pour huit mois, ce qui fait 40 %, taux que subissent souvent les cultivateurs.

fond des entrailles à la terre qui le nourrit avec sa famille, un seul agriculteur vaut mieux pour un pays qu'une douzaine de citoyens livrés à des spéculations sur les fonds publics. L'empire romain lui-même, quoiqu'il disposât des trésors de l'univers, a péri sous les coups de quelques hordes sauvages, lorsque la vigoureuse population agricole qui produisait les Cincinnatus et les Dentatus eut été remplacée par la race avide, servile et paresseuse, dont Tacite, dans ses immortels tableaux, nous a laissé un si triste portrait[1]. Il va sans dire que ces observations n'ont point pour but de diminuer la considération méritée dont jouit le véritable commerce, qui n'a rien de commun avec l'agiotage et qui rend à la civilisation générale des services si éclatants. D'ailleurs, l'exemple de l'Angleterre et de la Hollande prouve que le négoce, établi sur des bases véritablement économiques, ne nuit ni à l'agriculture ni au caractère viril des nations, qui y trouvent une source très-respectable de richesses et de grandeur.

[1] La multiplication des employés serait le meilleur moyen de former cette race. Or, en 1853 déjà, 12,549 personnes étaient en Grèce à la charge du budget (Spiliotaky, *Renseignements statistiques sur la Grèce*).

Il résulte de ces faits que la majorité de la classe agricole, c'est-à-dire les petits propriétaires, est réduite à l'impuissance par l'usure qui la dévore. Dans les propriétés considérables qui se trouvent encore en Eubée, dans la Phthiotide et dans l'Attique, ceux qui font cultiver leur bien par des journaliers, peuvent en obtenir un revenu très-satisfaisant. Mais ils doivent se résigner à résider sur leurs terres, la ressource du fermage manquant absolument. Pour que le fermage devînt possible, il faudrait que le cultivateur pût, comme en Occident, recourir au crédit. Il est bien vrai que, au commencement de 1842, une banque nationale a été fondée, grâce aux capitaux fournis par des particuliers. Ceux-ci, tout en faisant une œuvre d'une grande utilité pour leur pays, ont retiré de cette opération financière un intérêt qui, partout ailleurs, semblerait suffisant. Les dividendes qui, dès la première année, ont été de 7 et 1/3 p. 100, ont encore progressé. En 1846, ils donnaient déjà 10 p. 100. Dans une pareille situation, il est évident que la banque serait en mesure de venir en aide à la détresse de l'agriculture et que non-seulement elle ne s'exposerait à aucun danger

sérieux, mais qu'elle trouverait ainsi une source de nouveaux produits. En effet, les usuriers de village font d'énormes bénéfices en prêtant aux paysans l'argent nécessaire pour l'achat des semences avec garantie sur la récolte. Pourquoi la banque ne viendrait-elle pas au secours de ces pauvres gens en acceptant la même garantie? Sans doute, une pareille opération serait loin de fournir les fonds nécessaires pour rendre à la Grèce son ancienne fertilité; mais un progrès en appelle toujours un autre. Malheureusement sur les bords de la Méditerranée, à Naples comme à Athènes, à Marseille comme à Alicante, les intérêts agricoles — qui devraient tenir la première place dans les préoccupations des hommes d'État — viennent toujours en seconde ligne. On songe à satisfaire la population des villes, qui seule, croit-on, peut avoir une action politique, et l'on pense à l'agriculture quand on a des loisirs... c'est-à-dire fort rarement.. Cependant il vient un jour où l'on voudrait faire appel à ces bras robustes qui nourrissent la patrie, sans pouvoir les décider à prendre les armes. Croit-on que si les paysans français s'étaient levés comme un seul homme en 1814, ainsi qu'à

la fin du dernier siècle, le vainqueur de Marengo et de Wagram eût été réduit à défendre Paris avec une poignée d'hommes, héroïques sans doute, mais incapables de tenir tête à l'Europe entière comme les soldats de 1792?

LIVRE CINQUIÈME.

Nomarchie d'Argolide et Corinthie.



Pour aller de la nomarchie d'Arcadie dans la nomarchie d'Argolide et Corinthie, on a la belle route qui se dirige de Tripolis vers Argos, route qui tantôt longe des rochers escarpés et tantôt traverse de profonds ravins sur de hardis ponts de marbre, à larges arcades. Cette route, après avoir coupé le mont Parthénion, mène à Akladocambos, situé entre le mont Krion et le mont Parthénion. Il était onze heures du soir quand j'arrivai au khani d'Akladocambos. Le khani étant rempli d'hommes endormis, je ne voulus pas accepter la proposition qu'on me fit de les réveiller, et j'aimai mieux passer le reste de la nuit sur la terrasse en pierre. Devant moi s'élevait en pyramide une montagne qui se reliait à une chaîne gracieusement ondulée.

L'Argolide ne me parut pas avoir un aspect bien différent de la physionomie de l'Arcadie que je venais de traverser. Cette première impression n'était pas trompeuse. En effet, l'Argolide est coupée de collines et de montagnes qui laissent dans les intervalles des plaines dont les anciens ont loué la merveilleuse fertilité. Mais on sait maintenant que le sol perd constamment par la culture les principes qui constituent sa fécondité et qui ne peuvent être remplacés sans de grandes dépenses. Au temps où la civilisation commença à se développer dans ce pays, sa fertilité était dans toute sa force. Personne n'ignore quel éclat jetait le royaume d'Argos et de Mycènes, lorsqu'il était gouverné par Agamemnon. Cet éclat n'eut pas de durée. Après le siége de Troie, les Doriens s'emparèrent d'Argos. Devenue république, l'Argolide ne joua qu'un rôle secondaire. La ville principale n'était pas au centre ; son port, Naupli, était mauvais, même pour les navires des anciens, et d'ailleurs, elle avait à ses côtés la terrible Sparte, peu disposée à laisser grandir un autre État dans le Péloponèse. Elle n'eut pas, comme la Sycionie — qui ainsi que la Corinthie fait partie maintenant de

la nomarchie d'Argolide — des écoles célèbres de peintres et de sculpteurs capables de répandre son nom dans toute la Grèce. Elle dut aussi voir Corinthe, maîtresse du commerce des deux mers, l'éclipser par son luxe et par ses richesses. Mais aujourd'hui Sycione n'est plus qu'un nom. Corinthe est une misérable bourgade, tandis que l'Argolide possède dans Naupli une des plus jolies villes de la Grèce, qui a eu l'honneur d'être un moment la capitale du royaume.

Après quelques heures de repos, je me réveillai aux premiers rayons du jour. Avant le lever du soleil, les montagnes se colorèrent de la teinte de rose que le divin Homère met aux doigts de l'aurore. A Akladocambos, la nature ne me rappela pas seule le souvenir des Olympiens. M. Pappadopoulos y trouva une inscription en vers du deuxième siècle, consacrée aux louanges d'un citoyen qui donna à ses frais des fêtes publiques en l'honneur de Cérès et Proserpine. Ce «conservateur» du deuxième siècle n'avait pas soupçonné que l'inscription dont il était si fier ne provoquerait un jour qu'un sourire ironique. Les «athées» cachés au fond des

catacombes inspiraient certainement encore plus de mépris que d'horreur à ces adorateurs des « dieux immortels. » Tacite, ce penseur par excellence, en parle avec autant de dégoût que des délateurs dont la Rome impériale était peuplée. Les philosophes et les hommes d'État étaient sur ce point d'accord avec la foule fanatique et superstitieuse. Comment se fait-il que tous se soient trompés? Comment n'ont-ils pas soupçonné que des croyances, destinées à devenir la loi du monde civilisé, avaient quelque beauté et quelque puissance? Un tel aveuglement serait pour nous incompréhensible si nous n'entendions pas tous les jours des hommes estimés raisonnables répéter que les institutions décrépites du moyen âge n'ont pour adversaires que des « insensés » ou des « scélérats. » L'aveuglement d'un certain nombre de nos contemporains, défenseurs obstinés de la théocratie et d'un despotisme sans avenir, explique l'entêtement de la société païenne. Les Porphyre et les Julien font comprendre les J. de Maistre et les Charles X. Les arguments dont les premiers se servaient sont encore les mêmes que leurs imitateurs emploient avec un ton de conviction qui

frappe d'étonnement tout esprit réfléchi[1]. Mais au dix-neuvième siècle, comme au deuxième, l'humanité ne s'arrêtera pas devant des obstacles que l'ignorance ou la crédulité peut seule regarder comme infranchissables.

Un maître d'école de Sparte, qui accompagna quelque temps notre caravane lorsque je quittai Akladocambos, me donna une idée des raisons singulières qui empêchent parfois certaines intelligences d'accepter les vérités les plus incontestables. Nous parlions naturellement de l'instruction et des progrès qu'elle avait faits en Grèce: « Je reconnais ces progrès avec satisfaction, lui dis-je; cependant je crois devoir vous faire remarquer que l'enseignement devrait, à mon avis, prendre un caractère plus pratique. Les sciences physiques ont, surtout dans l'Amérique du nord, grâce aux Franklin[2], aux Fulton[3] et aux Morse[4], fait faire en un siècle des pas de géant à l'espèce humaine. Une agriculture fondée sur la science positive peut également

[1] Voy. Dr Strauss, *Le romantique sur le trône des Césars.*
[2] Paratonnerres.
[3] Vaisseaux à vapeur.
[4] Télégraphe électrique.

opérer des merveilles. Voyez l'Écosse! Est-il une meilleure preuve des progrès qu'il est possible de réaliser dans les contrées les moins favorisées de la nature? Au contraire, la Grèce, la Roumanie, la Russie[1], la Bulgarie, etc., avec d'immenses avantages naturels, sont restées fort en arrière. J'attribue ce déplorable état de choses surtout à deux causes: à l'absence des voies de communication et à la nullité de l'enseignement agricole. La création des chemins de fer russes réalise dans l'empire des tsars une partie de mon programme. Mais en Grèce, en Roumanie, en Serbie, etc., quels moyens ont les agriculteurs de se mettre en relations avec la mer, avec les centres de population, avec les négociants étrangers, avec les marchands d'engrais, avec les fabricants de machines? On bâtit à Athènes des palais princiers, des académies, des observatoires, etc. Prenez garde d'imiter l'ancienne Rome et la France. La centralisation place une tête énorme sur un corps épuisé. Une bonne route est plus utile à un

[1] Il s'agit des provinces russes qui, comme la Géorgie, la Crimée, la Petite-Russie, ont tous les avantages des provinces méridionales de l'Occident.

pays que tous les monuments. Cependant, n'ai-je pas été obligée de parcourir à cheval presque toute la Grèce? Quant à l'enseignement agricole qui devrait exister à divers degrés, élémentaire dans les écoles communales et secondaires, approfondi dans des écoles spéciales, je ne m'aperçois pas qu'on s'en préoccupe sérieusement.

«Permettez-moi, dit le maître d'école, d'approuver la réserve prudente dont on use ici avec de pareilles innovations. Les Anglais, je le sais, ont adopté tous ces systèmes, conformes à leurs tendances matérialistes, mais les Orientaux n'ont ni leur caractère ni leurs habitudes. Leurs machines sont ici inutiles, personne ne sachant s'en servir. Leurs méthodes ne réussiraient pas mieux, parce que l'esprit de notre peuple ne se prête point à ce genre d'études.

«Il me semble, répondis-je, qu'on peut résoudre toutes ces difficultés. On ne doit point condamner un progrès parce qu'il vient d'un Anglo-Saxon. Autrement il faudrait renoncer aux paratonneres, aux bateaux à vapeur, aux chemins de fer et au télégraphe électrique. Qu'on dise que les Orientaux n'auront jamais de goût pour le puritanisme anglais, pour les théo-

ries à perte de vue sur la «prédestination,» sur le «salut gratuit,» etc., je serai la première à en convenir. Ces systèmes sont des produits essentiellement indigènes, dus à la passion des races germaniques pour les hypothèses théologiques. Mais la chimie agricole n'est pas une hypothèse! Si l'agriculture est une science anglaise, il me semble que la Grande-Bretagne s'en trouve assez bien pour qu'on ait envie de l'imiter! Mais vous faites tort à votre pays en donnant à la science une origine britannique. Toute science, comme toute philosophie, procède en Europe de la Grèce. Les physiciens, les naturalistes, les physiologistes, les astronomes de l'Occident ne sont que des successeurs des Aristote, des Théophraste, des Hippocrate, des Ptolémée, etc., de tant de grands hommes dont on a pu compléter les découvertes, mais dont on n'a pas surpassé le génie. La Grèce a eu d'éminents agriculteurs, comme elle a eu d'illustres philosophes et d'immortels artistes. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les descriptions que les voyageurs anciens nous ont laissées de ce pays. En s'occupant avec ardeur de l'agriculture, la Grèce n'aurait donc aucun besoin de s'inspirer des tradi-

tions étrangères, il lui suffirait de reprendre les habitudes changées par les invasions barbares et par la domination d'un des gouvernements les moins intelligents du globe. Loin de moi de reprocher aux Hellènes ni aux autres Orientaux la décadence de leur agriculture. Pour cultiver avec zèle et avec intelligence, il faut que le paysan ait la sécurité nécessaire et qu'il trouve dans l'état un concours actif et intelligent. Or étaient-ce les Mongols en Russie et les Turcs dans la péninsule orientale qui offraient aux cultivateurs les garanties indispensables? Les impôts exorbitants et absurdes, les violences des gens de guerre, l'incurie incroyable et la rapacité des autorités, l'ignorance de tous les principes économiques étaient un obstacle permanent au progrès agricole. L'expulsion des Mongols, commencée par les victoires d'Ivan-le-Grand[1] et achevée par Catherine-la-Grande, conquérante du khanat de Crimée, a inauguré une ère nouvelle pour l'Europe orientale. Ici, depuis l'expulsion des Musulmans, la production agricole a notablement augmenté. Mais sous ce

[1] Voy. Karamsine, *Istoriia Gosoudarstva Rossiskago*, Saint-Pétersbourg, 1821.

beau ciel, sur cette terre naguère si féconde, ne pourrait-elle pas donner des résultats beaucoup plus satisfaisants?

« Je sais qu'on accuse le genre d'études que je vous recommande de mener les peuples au matérialisme. Malheureusement l'homme n'est pas un pur esprit. Jésus-Christ lui-même n'a pas vécu comme une substance angélique, puisque ses ennemis lui reprochaient d'être un « mangeur » et un « buveur[1]. » En outre, il est souverainement injuste d'accuser de matérialisme des sciences qui assurent le triomphe final de l'esprit, en soumettant de plus en plus le monde matériel à l'intelligence de l'homme et en lui assurant plus de loisir pour la cultiver. Y a-t-il un plus triste matérialisme que l'incurable misère des populations ignorantes et arriérées, qui les rend esclaves des besoins les plus grossiers, qui les attache stupides et muettes à la glèbe arrosée de leurs sueurs, qui les abrutit en leur enlevant tout moyen de développement intellectuel? Sans doute, il y a des matérialistes parmi les physiciens et les chimistes; mais n'y en a-t-il pas parmi les philosophes et même parmi les

[1] Luc. VII, 33.

théologiens? Spinosa et Hegel étaient beaucoup moins religieux que les oracles de la science moderne, les Galilée, les Kepler et les Newton. M. Guizot, dans son *Cours d'histoire de la civilisation*, professé à la Sorbonne, n'a-t-il pas montré que les Pères de l'Église latine étaient, comme Tertullien, généralement matérialistes?

« La science une fois justifiée, il reste à savoir comment l'appliquer. Sans doute, l'emploi de toutes les machines dont on se sert en Angleterre et en Belgique, n'est pas immédiatement possible dans la péninsule orientale. Rien ne prouve mieux la nécessité d'un enseignement populaire des sciences. Un Hellène est aussi intelligent qu'un Anglais ou un Belge. Donnez-lui les connaissances indispensables, soyez convaincu qu'il en profitera aussi bien qu'un cultivateur de la Grande-Bretagne ou des Flandres. Les habitudes s'y opposent, dites-vous, mais toute habitude qui fait obstacle à des transformations reconnues nécessaires, n'est point une tradition légitime, mais elle doit s'appeler routine. Partout, je l'avoue, le paysan est routinier, il l'est en Écosse aussi bien qu'en Grèce; mais partout il est intéressé. Quand il verra

que l'instruction agricole se traduit en bonnes drachmes, soyez convaincu qu'il préférera les drachmes à la routine. »

Tout en devisant, nous passâmes sur les ruines d'Hysies, dont l'acropole occupe la partie supérieure d'une colline. Le nom d'Hysies doit quelque célébrité à une victoire des Argiens sur les Lacédémoniens. Plus loin, la vue est magnifique. Elle s'étend sur le golfe d'Argos, calme et bleu comme un lac, sur les îles du golfe, et au delà sur la ville de Naupli et sur la blanche forteresse de Palamidi, qui se détache sur l'azur du ciel. A deux heures j'arrivai à Myli, l'ancienne Lerne, à côté du lac du même nom. C'est là que le fils d'Alcmène étouffa l'hydre. Héraclès est ici, non un personnage humain, mais une personnification de l'air purifiant les eaux, dont l'hydre et les serpents qu'il tuait dans son berceau sont des emblèmes. Les sept têtes de l'hydre, perpétuellement renaissantes sous le glaive, ont fourni à certains écrivains la phrase fameuse sur « l'hydre de l'anarchie, » plus sonore qu'exacte. L'anarchie n'a nullement la faculté de renaître à volonté; car l'homme, être éminemment sociable, l'a en horreur. Mais

quand on appelle « anarchie », toute idée libérale, on peut avec raison lui reprocher d'être immortelle. En effet, on a pu exiler Anaxagore, forcer Socrate à boire la ciguë, obliger un moment Platon de se cacher à Mégare, mais on n'a pu empêcher les apôtres du Crucifié de proclamer par toute la terre l'abolition des vieilles superstitions. On a pu brûler et Arnauld de Brescia, le théologien italien, et Jean Huss, le martyr slave : les bûchers n'ont pu empêcher les états les plus civilisés de l'Occident de briser le joug de la théocratie. On a pu jeter au feu les livres de Voltaire qui réclamaient en faveur de la tolérance ; mais il a été impossible d'arrêter la marche, chaque jour plus triomphante, des principes de 1789. « L'hydre » brave évidemment les bourreaux, les légistes et les inquisiteurs. Pourtant les Hercules n'ont pas manqué. L'empire romain a voulu l'étouffer par la main de fer de ses Césars ; les Grégoire VII, les Innocent III et les Pie V ont voulu, à leur tour, l'étrangler dans les plis d'une étole que les peuples baisaient à genoux. Louis XIV a pu croire un moment que les dragonnades en avaient fini avec les derniers défenseurs du libre examen et qu'il avait com-

plété l'œuvre des deux farouches Habsbourg, Philippe II et Ferdinand II, Alcides catholiques et apostoliques. Hélas! aujourd'hui «l'hydre» est plus vivante que jamais! Et même les intarissables «larmes» versées par Pio IX dans ses encycliques et dans ses allocutions, ne paraissent pas capables d'attendrir le monstre. Tandis que je passais à Lerne, une des têtes du Cerbère, le Libérateur de l'Italie méridionale, travaillait pour lui avec une ardeur qui était en Argolide l'objet de toutes les conversations, et, je dois l'avouer, des éloges universels. La Grèce tout entière eût voulu combattre sous l'étendard tricolore de l'Italie renaissante.

Le mont Pontinus forme une gorge, qu'on nomme défilé de Myli. A la base de la montagne jaillissent des sources qui deviennent le fleuve Pontinus. L'emplacement occupé, au temps de Pausanias, par une forêt de platanes garnie de statues et de temples, est maintenant un marais. Les marais de cette contrée ont prospéré depuis le temps d'Héraclès. Le héros qui nettoya les écuries d'Augias a laissé fort à faire aux successeurs des gens qu'il délivra de la fureur de l'hydre. Heureusement qu'on trouve dans ce

canton de l'activité. — Il suffit, pour s'en convaincre, de traverser la riche plaine d'Argos, déserte il y a quelques années, et couverte aujourd'hui de vignes, etc. Les quelques personnes que je vis dans l'après-midi, que je passai non loin d'une source au bord du lac, me semblèrent assez intelligentes pour que ces changements me parussent faciles à comprendre.

On m'avait étendu un tapis dans un jardin, à l'ombre de mûriers. Le jardin était rempli de pêchers et de figuiers. Tel devait être le verger d'Alcinoüs, roi des heureux Phéaciens. D'une maison voisine, on envoya des tapis qui, suspendus aux mûriers, formèrent un excellent abri contre le soleil. Tandis que je faisais la sieste, les chorophylaques préparaient le feu pour rôtir à la broche un mouton et pour cuire dans une casserole une des poules que l'on avait achetées au khani d'Akladocambos. Bientôt on m'apporta des confitures et d'excellent café. Deux demoiselles, auxquelles je devais ces politesses, me firent ensuite leur visite en m'offrant un bouquet de basilic. Originaires des îles Ioniennes, elles vivaient à Naupli, d'où elles étaient venues pour la récolte du raisin de Corinthe, visiter les

vignes qu'elles possédaient à Lerne. L'une d'elles, brune aux grands yeux noirs, était remarquablement jolie. Elle avait un chapeau de paille à larges bords, tel que le portent les montagnardes bernoises. N'ayant point à Naupli de maître de piano, elle avait appris le violon, afin de satisfaire son goût pour la musique. Elle essayait de se familiariser avec la langue française, devenue après le grec et le latin, la langue universelle. L'Occident éveillait en elle une vive curiosité, et ses beaux yeux s'animaient en parlant de la satisfaction qu'on devait éprouver en visitant des pays qui diffèrent en tant de choses des contrées orientales. En me quittant, ces jeunes filles m'offrirent les services de leur mère, et de retour chez elles, elles m'envoyèrent avec du linge et de la vaisselle, une quantité de melons, de poires, de raisin de Corinthe et du vin qu'on fait avec ce raisin. Les chorophylaques et les agoghiates se louèrent beaucoup de cette générosité. Avant de partir, je fis une visite à cette famille hospitalière. La mère, aussi aimable que ses filles, me raconta quels soucis donnent les vignes. Pendant que le raisin est étalé au soleil dont il doit, pour sécher, subir l'action durant

quelques jours, la plus légère pluie détruit toute la récolte, et cause ainsi les plus grandes pertes à des vignerons dont elle est l'unique revenu.

La pensée de la terreur que l'ombre d'une nuée peut causer à tant d'ouvriers laborieux me disposa à supporter avec résignation la chaleur torride de l'Argolide. Du reste, cette résignation ne fut plus nécessaire ce jour-là, car, partie de Lerne à sept heures et demie du soir, j'arrivai à Argos à neuf heures. La plaine d'Argos est fertile en orge et en excellent tabac. Elle ne me parut offrir d'autres détails dignes d'être remarqués que les ondulations du terrain, des figuiers de Barbarie, des cyprès, et ces nids aériens sur lesquels les gardes-champêtres veillent à la conservation de la propriété. Ces habitations rustiques reposent sur quatre pieux dont l'un est coupé de manière à servir d'escalier. Là, le garde-champêtre, étendu de tout son long, son fusil placé à coté de lui, domine les campagnes qui l'environnent.

Je fus accueillie dans la ville du « roi des rois » avec la plus grande cordialité par l'éparque de l'Argolide, M. Jean Délyanis, appartenant à une

importante et nombreuse famille du Péloponèse, et par sa femme née Rouleina Cassimatis, belle personne, qui me combla de marques de prévenance, en me répétant que «les femmes me doivent tous leurs soins et toute leur affection.» Le lendemain, les chorophylaques et les guides, prévenus que je me disposais à m'embarquer à Naupli, vinrent prendre congé de moi. Après leur avoir témoigné toute ma satisfaction pour le zèle avec lequel ils s'étaient acquittés de leurs fonctions, je fis mes préparatifs pour aller en voiture à Mycènes.

Fondée près de dix-neuf siècles avant Jésus-Christ, Argos n'eut pas plus à se louer des Spartiates que les habitants de la Messénie. Mais si cette fière cité dut subir trop souvent l'alliance onéreuse de Sparte, elle n'eut pas comme les Messéniens à supporter les affronts et les douleurs de la conquête. Une femme qui l'avait illustrée par ses écrits, la sauva par son courage. Argos venait de perdre six mille hommes, parmi lesquels se trouvait l'élite de la jeunesse. Elle paraissait incapable de se défendre. Dans ce moment suprême, Télésilla rassemble les femmes les plus énergiques; elle fait passer

dans leur cœur le feu patriotique qui l'anime; elle leur remet les armes recueillies dans les temples et dans les maisons; elle court avec elles sur les murailles, d'où elle repousse les bataillons de Lacédémone.

On combla d'honneur les héroïnes qui avaient sauvé leur pays du joug pesant de Sparte. On permit à celles qui avaient survécu au combat d'élever une statue à Arès. La figure de Télésilla fut posée sur une colonne en face du temple d'Aphrodite. A ses pieds étaient des manuscrits, et dans une de ses mains un casque qu'elle regardait comme pour le mettre sur sa tête. Enfin on institua une *théorie* où les femmes paraissaient habillées en hommes et les hommes habillés en femmes. Il est probable que cette cérémonie a donné au roi de France, Louis XI, l'idée d'instituer à Beauvais la procession de sainte Anquadrême où les filles portent le drapeau de Jeanne Hachette et dans laquelle les femmes prennent le pas sur le sexe fort[1].

Malheureusement Télésilla ne trouva personne pour l'imiter après la mort d'Alexandre. Les rois de Lacédémone commandèrent en maîtres dans

[1] Joanne, *Guide du voyageur en Europe*, France, Beauvais.

Argos. Entrée dans la Confédération achéenne, l'Argolide ne put résister à Nabis, tyran de Sparte, qui en fut chassé par Philopœmen. Mais ces changements de maîtres firent plus de tort à son indépendance qu'à sa prospérité. Argos était encore florissante à l'époque de la conquête franque. «La forteresse d'Argos, dit la *Chronique de Morée*, est située sur une montagne en pente rapide : la ville est considérable, elle s'étend dans la plaine comme une tente déployée.» Conquise par les Turcs (1463); prise, perdue, reprise et reperdue par les Vénitiens, elle subit les conséquences de ces luttes acharnées. Avant la révolution, elle n'avait plus que neuf à dix mille habitants de race albanaise. La guerre de l'indépendance lui causa des maux de toute espèce. D'abord brûlée en 1821 par Moustapha-bey, *kiaïa* de Kourchid-pacha, qui défendit Tripolis, elle se relevait de ses ruines, lorsque Mahmoud-Dram-Ali-pacha, autre lieutenant de Kourchid, envahit le Péloponèse en 1822, afin de marcher au secours de Naupli. La prise de l'Acrocorinthe remplit d'orgueil l'âme de Dram-Ali : «Puissant distributeur des couronnes de la terre, écrivait-il à Mahmoud II,

ombre de Dieu[1]; souverain absolu des deux continents et des deux mers! Secouru de loin par la bénigne influence de ton œil radieux, je suis arrivé dans la Morée plus prompt que les vents; les montagnes ont abaissé leurs cimes devant ta majesté; Corinthe s'est prosternée devant ta puissance; les maudits rebelles fuient la foudre de ta colère; toute la Grèce nagera bientôt dans leur sang. » La lâcheté du papas Achille qui avait livré l'Acrocorinthe aux Turcs après s'être déshonoré par son incontinence avec les femmes de Kiamil-bey et l'assassinat du meilleur des Turcs avaient fait supposer à Dram-Ali qu'il marcherait de victoires en victoires. La peur est contagieuse. Le gouvernement, organisé par la constitution provisoire de janvier 1822, ne se montra pas plus résolu qu'Achille. A la nouvelle de la reddition de l'Acrocorinthe, il s'embarqua précipitamment à Naupli sur une corvette d'Hydra. La même panique saisit les habitants d'Argos, qui se précipitèrent vers la mer pour se sauver. Un prêtre patriote, Néophyte Vamvas,

[1] Le sultan a chez les Ottomans quelques-uns des priviléges que le pape a chez les catholiques, et le Dalaï-Lama chez les Bouddhistes.

profondément attristé de ce déplorable spectacle, s'écria en ôtant son bonnet sacerdotal: «Dieu miséricordieux, arrête la Grèce sur les bords de l'abîme!» Mais ses exhortations ne continrent point l'élan de la multitude.

Un seul homme d'une constitution débile et d'une chétive apparence, un homme auquel les humiliations n'avaient pas été épargnées, sut résister à l'orage. Hypsilantis montra autant d'activité que d'énergie. «L'Acrocorinthe est dans les mains des Turcs, écrivait-il à Colocotronis, le gouvernement a confié son salut à un bâtiment, la patrie est à deux doigts de sa perte; si tu restes sourd à ses cris, je te cite au tribunal de Dieu.» A Pierre Mavromichalis, qui était à Argos sans troupes et qui parlait d'aller recruter des soldats dans la Maïna, il répondait: «Reste ici: ton nom vaut mieux qu'une armée.» Lui-même parcourt la côte, le sabre à la main, avec une cinquantaine de pallicares, et après avoir réuni environ quatre cents soldats, il se jette dans Argos pour la défendre ou y mourir. Sa résolution magnanime, digne des jours mémorables où les volontaires de la France se précipitaient vers les défilés de l'Argonne, ranima

l'énergie des chefs. Colocotronis, oubliant ses rancunes, amena de Carytæna huit cents pallicares arcadiens; le Spartiate Krévatas et Papa-Phlékhas accoururent avec un millier d'hommes. Argos étant une ville ouverte ne pouvait arrêter les trente mille hommes de Dram-Ali. Mais la citadelle, construite sur le mamelon qui la domine et entourée de trois remparts, était une position de quelque importance. Hypsilantis s'y enferma avec deux cents hommes, quelques paquets de cartouches et des vivres pour cinq jours, sans un seul canon. C'est là qu'il se disposa à défendre avec une poignée d'hommes la ville ou plutôt les débris d'Argos; car les habitants, comme ceux de Moscou en 1812, l'avaient brûlée pour enlever tout abri à l'ennemi. L'énergique résolution de D. Hypsilantis tint l'armée ottomane en échec. Pendant près d'un mois, la plaine d'Argos fut le théâtre de combats si désavantageux pour les Turcs, que Dram-Ali prit le parti de battre en retraite sur Corinthe. Cette tardive décision ne le préserva pas d'une déroute complète dans laquelle Nikitas, le héros de l'Arcadie, acquit le terrible surnom de Turcophage. Dram-Ali n'échappa qu'avec peine à la

ruine de son armée, et il gagna cette Corinthe, où il avait montré tant d'orgueil, hors d'haleine et traînant les lambeaux de ses vêtements.

Le séjour de l'armée turque dans la plaine d'Argos avait commencé la ruine de ce fertile pays. Les dissensions des Hellènes achevèrent l'œuvre des barbares. Le vieux Colocotronis et son fils d'un côté, Gouras et Grivas de l'autre se faisant la guerre dans la province, les arbres ne furent pas plus épargnés que les maisons. Ce canton, qui passait pour le mieux cultivé de la Grèce, — on sait que la population albanaise n'a pas de répugnance pour l'agriculture — était déjà désert et dépouillé lorsque, en 1825, Ibrahim-pacha détruisit Argos, où les habitants étaient rentrés après la défaite de Dram-Ali. La cité de Héra sortait de ses ruines en 1829, lorsque, au mois de juillet, l'assemblée nationale se réunit dans l'ancien théâtre, monument le plus important de sa splendeur antique. Depuis cette époque on a commencé à construire des rues larges et propres que bordent des maisons en bois, fort basses, n'ayant la plupart qu'un rez-de-chaussée. Ce système de construction donne à la cité l'aspect d'une ville assez étendue.

Après tant de catastrophes, Argos possède à peu près la même population qu'à la fin de la guerre de l'indépendance. Ses habitants sont presque tous Albanais; mais comme la langue des Chkipétars n'est pas enseignée dans les écoles établies depuis la fondation du royaume, ils tendent à se confondre avec les Hellènes. Les écoles d'Argos étaient au nombre de quatre: une école hellénique; une école communale (140 élèves); une école de filles (150 élèves) et une école privée (200 élèves). Les Argiens, sans être riches, possèdent « la médiocrité dorée. » On me dit qu'il n'y avait point de pauvres parmi eux. Un marais transformé en riches vignobles est devenu une source d'aisance, beau résultat qui ne doit pas faire refléchir les seuls Hellènes. Combien d'habitants ne nourriraient pas les marais de l'Italie, s'ils redevenaient habitables comme au temps où la Maremme toscane — dont la superficie a plus de 300 lieues! — et les Marais Pontins comptaient tant de cités florissantes! — Dans tout l'État romain de vastes étendues de terrain sont incultes et désertes. La Grèce n'a pas seule, comme on affecte parfois de le dire, de grands progrès à accomplir! Il suffit

de citer des contrées telles que la Bretagne, la Sologne[1], etc., et au delà des mers l'Algérie et la Guyane, pour montrer tout ce qu'il faudra de travaux avant que le sol de la France soit tout entier livré à la culture et que ce vaste pays soit assuré d'avoir la quantité de céréales nécessaire à sa subsistance.

Après les longues excursions que je venais de faire à cheval, j'avouerai qu'il me parut fort commode d'aller dans l'après-midi en voiture à Mycènes. — En quittant Argos, on se dirige vers le nord, on passe le Charadrus, et après avoir traversé une vaste plaine on parvient au pied du mont Evia, où sont situées les ruines de Mycènes. De là on peut contempler à son aise le golfe de Naupli et la campagne argolique où se dessinent sur le mont Chaon l'acropole nommée Larisse, ayant pour base des murailles cyclopéennes qui datent d'une époque aussi reculée que Mycènes, point aride au milieu d'une campagne verdoyante, qui explique les épithètes «aride» et «altérée» donnée à la ville d'Inachus malgré la fertilité de la plaine; le mont Palamidi couronné

[1] En France, il y avait en 1860, 8,569,000 hectares en landes, pâtis, bruyères et rochers.

par la forteresse qui porte le nom du fils de Nauplius ; de l'autre côté, le mont Téménion, et plus loin, en perspective, le mont Aracnéon. Mais les monuments de Mycènes ont une telle importance qu'on se préoccupe moins du paysage que des débris remarquables qu'on a sous les yeux. J'avoue que j'arrivais à Mycènes avec la pensée d'y trouver des traces de cette famille pélasgique qui a autrefois joué un si grand rôle. L'épithète de « cyclopéens » qu'on applique ordinairement aux monuments de Mycènes et de Tyrinthe n'a évidemment aucune signification. Les Cyclopes sont dans Hésiode des personnifications de la foudre et des éclairs, ainsi que le prouvent les noms de Brontès, de Stéropès et d'Argès. Plus tard, la légende les donna pour aides à Hèphæstos (le feu) et finit par en faire une race de forgerons gigantesques, qu'elle plaça dans les contrées exposées aux éruptions des volcans. Jamais les Cyclopes n'ont représenté aucune race, asiatique ou européenne, mais seulement les ouvriers types à qui l'imagination populaire attribuait des édifices dont la construction particulière lui paraissait avoir exigé l'emploi d'une force prodigieuse. En effet,

l'examen des remparts en appareil irrégulier montre que les Pélasges avaient acquis sur les autres peuples une supériorité assez grande pour qu'on regardât ces travaux comme dignes d'êtres supérieurs à la nature humaine. La première impression que produit la vue des ruines de Mycènes explique les illusions de la multitude. Ces ruines offrent, ainsi que la Larisse d'Argos, — *larissa* était le nom de toute acropole pélasgique — un appareil plus régulier et un meilleur système de joints que les monuments de Tyrinthe. On y remarque même un commencement de taille.

Mycènes, dont on faisait remonter la fondation à 1700 ans avant Jésus-Christ, avait pour défense des murailles et une acropole. L'enceinte est encore très-facile à reconnaître, surtout à l'ouest. Le mur de l'acropole est également visible. Trois portes donnaient accès à cette citadelle. La principale est la fameuse porte des lions. Cette porte n'est pas seulement la plus vieille porte de l'Europe, c'est aussi la plus ancienne sculpture des temps héroïques antérieurs à la guerre de Troie qui ait survécu en Grèce. M. Ampère, qui a visité l'Égypte, a trouvé les

lions pareils aux lions de Philæ. On peut dire aussi que les lions de Mycènes — dont malheureusement la tête a été brisée et qui rappellent les lions rampants des armoiries — ont une certaine analogie avec les animaux représentés sur les monuments de Persépolis et de Ninive. Ces ressemblances indiquent assez leur caractère essentiellement primitif.

Le trésor des Atrides, que d'autres nomment tombeau d'Agamemnon, et qui, selon quelques archéologues, aurait été à la fois un trésor et un tombeau, est l'édifice le mieux conservé de Mycènes. Il est vrai que des murs de six mètres d'épaisseur étaient bien faits pour braver les outrages du temps. Un passage à ciel ouvert formé par deux murs pélasgiques mène à la porte. Le linteau est fait de deux pierres énormes juxta-posées dont la plus grande a environ huit mètres de longueur. Dans une ouverture triangulaire pratiquée au-dessus de la porte croît un figuier. J'entrai dans ce curieux monument avec une bougie allumée. La pièce principale est vaste et surmontée d'une voûte de forme parabolique comme la salle de la seconde pyramide d'Égypte. La pièce attenante, creusée dans le roc, est plus

basse et plus étroite que la première. Le cicérone y ayant fait du feu avec du thym, il me fut aisé de l'examiner à mon aise. Dans aucune de ces deux pièces je ne trouvai le moindre fragment des plaques de bronze qui les recouvraient, et des clous du même métal qui les attachaient. Ces plaques, qui rappellent la « tour d'airain » où fut enfermée Danaé, fille du roi d'Argos, tendraient à faire attribuer une origine phénicienne, c'est-à-dire sémitique, au trésor des Atrides, car un placage pareil existait dans le temple de Salomon, monument de l'art phénicien, construit par l'architecte Hiram dont le nom joue un si grand rôle dans la franc-maçonnerie. J'ai appris de bonne source que la dalle qui couvre le trou circulaire de la voûte avait à son centre une chaîne de métal, sans qu'il ait été possible de savoir si cette chaîne était de cuivre ou de fer, circonstance essentielle pourtant, l'âge de cuivre ayant précédé l'âge de fer, comme l'âge de pierre, cette enfance de la civilisation, a précédé l'âge de cuivre.

Lorsqu'on visite le trésor des Atrides, l'imagination se reporte sans effort vers ces siècles rudes, mais pleins de caractère, dont le plus grand des

poëtes épiques nous a laissé un si admirable tableau. On croit voir le pasteur des peuples ouvrir la lourde porte dont il faisait gémir les gonds, puis entrer dans ce sombre réduit, où étaient entassés les armes brillantes, les trépieds solides, les coupes précieuses, afin d'offrir quelque présent à un hôte illustre qui peut-être cachait un dieu sous le visage d'un mortel.

Il ne faut pas s'étonner que l'antiquité ait donné pour fondateur à cette ville d'Agamemnon, qui conservait des monuments si extraordinaires de l'âge héroïque, des personnages aussi anciens que Mycènes, fille d'Inachus, ou Persée, fils de Zeus. Malheureusement le progrès de la science ne permet pas plus de croire à l'existence de ces personnages qu'à la vie de saint Eustache, « maistre de la chevalerie de Trajan » converti par un cerf[1]. Sans doute la légende des dieux-héros n'a pas la même physionomie que celle des dieux. Elle a un caractère plus humain, et même des traditions historiques ont dû s'ajouter, avec le temps, à l'idée naturaliste qui avait donné naissance à la conception primitive. C'est ainsi que des faits empruntés à des événe-

[1] *Légende dorée*, fol. 91.

ments réels ont grossi la vie mythique des Héraclès, des Persée et de tant d'autres héros qui n'ont existé que dans l'imagination de la foule. Le même phénomène a continué après la défaite — bien moins complète qu'on ne le croit — du paganisme gréco-romain. Des vertus ont été hardiment transformées en bienheureux, et de ces abstractions en sont nées d'autres, dont on raconte aujourd'hui une histoire plus ou moins détaillée. Telle est sainte Sophie (*Haghia Sophia*, sagesse divine), la sainte Sapience du moyen âge, devenue une pieuse veuve, qui a pour filles trois vierges, sainte Foi, sainte Espérance, sainte Charité, que l'Église romaine fête le 1er août. D'autres, plus fidèles au souvenir de la virginale Athéné, en faisaient une vierge enterrée à Constantinople :

A LA TOMBE SAINCTE SOUPHYE
QUI FUT VIRGENE DE BONNE VIE[1].

On peut même citer des phénomènes naturels donnés pour des personnages : telle est sainte Luce (*Lux*, lumière) qu'on invoquait avec raison pour les maux d'yeux[2]. J'ai même vu à Cologne

[1] *Roman de Mahomet*, p. 80.
[2] Voy. Brady, *Clavis calendaria*, II, 332.

sainte Undecimilla V. M., compagne d'Ursule, transformée, grâce à son nom, par l'ignorance populaire, en onze mille vierges martyres.

De tels faits font assez comprendre comment Mycènes avait fini par croire à l'existence de Persée, de sa mère Danaé, de Méduse, etc. Danaé — dont Simonide a chanté les douleurs maternelles avec tant d'éloquence — est, comme son nom l'indique, une personnification de la terre sèche qui aspire après la pluie, dont l'action fécondante est représentée par la célèbre pluie d'or qui sert à Zeus (le ciel) pour s'introduire auprès de la fille d'Acrisius. Persée, qui doit la vie à ce miracle, est le symbole de la fontaine jaillissante, dont les eaux s'évaporent et s'élèvent ensuite vers le ciel. Cependant au sein de la nuée, formée par la condensation des vapeurs terrestres, naît la foudre, qui sillonne le nuage où elle a pris naissance et en fait sortir les eaux. Voilà pour quel motif on dit que Pégase (source jaillissante) s'élance de la tête de Méduse, tranchée par Persée. J'ai déjà prouvé que les serpents dont Méduse est couronnée, sont un symbole des nuées.

Monté sur Pégase, le héros vole au secours

d'Andromède menacée par un monstre marin. Cette dramatique histoire, qui a donné naissance à la légende de saint George combattant le dragon pour délivrer la fille d'un roi, paraissait si vraisemblable à saint Jérôme qu'il dit que l'on montrait encore de son temps les ossements du monstre. Les Orientaux ne sont pas plus sceptiques que le fougueux patron d'un des martyrs de Constance, et depuis Sozomène[1] jusqu'à Pouqueville[2] combien d'écrivains n'ont pas eu occasion de parler du fameux dragon qui, en Occident, joue un si grand rôle dans la vie des saints du moyen âge, et que le héros de l'*Orlando furioso* tue au moment où il voulait dévorer Angélique ! Mais les Marguerite et les Radegonde, plus avisées que l'héroïne d'Arioste, savent vaincre seules et le « dragon qui porte dans sa tête une pierre précieuse (margarita) » et la « Grand'gueule » dont le nom suffit à faire comprendre l'aspect terrifiant. On m'a dit à Marseille que sainte Marthe — les Provençaux s'imaginent que la famille de Béthanie est venue mourir dans leur pays — avait traîné

[1] *Histoire ecclésiastique*, l. VII.
[2] *Voyage*, I, 24, et V, 269.

la Tarasque à l'aide de sa seule jarretière. Il paraît même qu'à Tarascon et dans d'autres villes du Midi de la France, on fait une cérémonie commémorative d'un prodige si vraisemblable. Et nous, gens du dix-neuvième siècle, qui avons inventé les chemins de fer, les bateaux à vapeur, le télégraphe électrique, la photographie, etc., nous rions des Hellènes qui croyaient à l'existence de Danaé, de Persée et de Méduse !

Je quittai Mycènes « la bien bâtie » à six heures et demie, et en longeant le mont Evia, je visitai auprès du torrent Astérios les ruines du célèbre *héræon*, temple de Héra, divinité tutélaire d'Argos. On distingue une partie du plan, et les pièces d'architecture et de sculptures qui y ont été découvertes et qui sont d'une belle époque, font penser involontairement au célèbre Polyclète, l'auteur de la statue de Héra, statue qui a péri comme tant d'autres chefs-d'œuvre, grâce aux catastrophes de toute espèce qui ont fondu sur la Grèce.

Héra (Junon), surnommée l'Argienne, qui était la grande divinité d'Argos, semble avoir été primitivement dans cette ville et dans d'autres

endroits une vierge céleste, ainsi que l'indiquent les surnoms qu'elle recevait dans Argos, à Imbros, à Platée. Les traits de cette déesse, se confondant avec ceux de la Héra et de la Dioné des Pélasges, formèrent le type si connu de la sœur et de l'épouse de Zeus. Dans la théologie la plus ancienne des peuples indo-européens, le ciel et la terre, « le couple immortel, les deux grands parents du monde » célébrés par le *Rig-Véda*, constituaient les deux divinités primordiales. Mais lorsque les Hellènes partagèrent l'univers en trois empires, régis par les trois fils de Kronos, la Terre (Rhéa, Cybèle, Gæa, Déméter) dut céder le premier rang à la reine du ciel (Dioné, Héra), qui devint la personnification de l'atmosphère. Or l'atmosphère de la Grèce est loin d'avoir la sérénité qu'on lui attribue vulgairement. Le pays ne se compose pas uniquement de la plaine d'Athènes, mais de contrées que le nombre et l'élévation des montagnes, les vallées étroites, le voisinage de la mer exposent à de brusques variations de température. Tandis que le ciel azuré plane, comme dit le poëte védique, « au-dessus de tout, des jours et des nuits, de la mer et de l'air, » l'at-

mosphère est livrée à de perpétuelles alternatives de trouble et de sérénité, dont les Hellènes trouvaient une image au foyer domestique, monde agité dont les romans vertueux — écrits ordinairement par quelque célibataire — donnent une description inexacte. Le sexe fort, aussi disposé à s'admirer à cette époque que de nos jours, croyait déjà — plût à Dieu qu'il en fût ainsi! — être le représentant de la « raison », de l'esprit de calme, d'ordre et de régularité, opposés à la sensibilité aveugle, à la turbulence fougueuse, à l'inconstance incurable du sexe faible. Telle est l'origine du portrait peu flatté que la légende hellénique a laissé de Héra. Logiquement on eût dû lui donner autant d'amants que Zeus a de maîtresses. Mais les Hellènes, tout en affirmant qu'ils sont fort supérieurs à leurs femmes, n'ont jamais voulu laisser croire qu'elles pussent cesser de les admirer ou de les aimer. Quoique changeante et capricieuse, Héra, le type de la matrone hellénique, n'est jamais infidèle.

Malgré les déclamations qu'on fait de nos jours contre des religions qui étaient indispensables au lent progrès de l'humanité, on devrait

reconnaître que le paganisme de la Grèce est riche en caractères de femmes qui peuvent braver les traits de la médisance. Héra, Déméter, Athéné, Artémis, etc., se sont montrées aussi dignes d'être célébrées par des poëtes enthousiastes que ces Laure et ces Béatrix idéalisées par la poésie du moyen âge. L'opinion qu'on avait de ces divinités a contribué puissamment à préparer les individus et les nations à des idées plus libérales et plus équitables. Si un pallicare de la Maïna pouvait dire qu'il n'oserait jamais traiter avec insolence les sœurs de la mère de son Dieu, le plus grossier des Hellènes se sentait saisi d'un respect involontaire pour la femme, quand il voyait la grande-prêtresse de la reine du ciel offrir à Héra, dans son temple, les hommages d'Argos et de la Grèce. Les Latins poussèrent même si loin le respect qu'ils portaient à leur Junon, que pour donner à la naissance de Mars un caractère de pureté extraordinaire, ils supposèrent que la déesse avait conçu en respirant, dans les champs d'Olène, le parfum d'une fleur merveilleuse que Flore lui présenta. De là peut-être l'idée qu'ont eue les peintres de mettre une fleur céleste dans la main de l'archange Ga-

briel quand il annonce à la reine du ciel chrétien (*regina cœli*), à la « *Panaghia platytéra* (immense), plus vaste que les cieux » (*platytéra tou ouranoù*), qu'elle deviendra mère du « lion de la tribu de Juda » (*Apoc.* V, 5).

Les artistes postérieurs au synode d'Éphèse ont dû aussi examiner avec soin le costume de la grande déesse du panthéon hellénique pour créer le type de la « Vierge couronnée » des Orientaux. Les plus anciens peintres — on peut s'en assurer en examinant les sarcophages et les catacombes — ne font point figurer Marie comme un type sacré. La première invocation à la Panaghia se trouvant seulement dans saint Grégoire-le-Théologien (328-389), on ne doit pas s'étonner du caractère modeste de ces premières représentations. Il n'en est plus ainsi au moyen âge. Marie porte une couronne, souvent triple et pareille à une sorte de tiare. Dans sa main droite est un sceptre surmonté d'une fleur; son voile est blanc; son manteau bleu est parsemé d'or; sa robe rouge ou rose est retenue par une ceinture dorée[1]. Héra est aussi représentée sur un trône, avec des traits réguliers et nobles,

[1] Voy. Wilemin, *Monum. de l'art au moyen âge*, 22e liv.

qui montrent la prudence et la sagesse de la déesse nommée par Pindare «puissante par excellence;» l'*himation* (voile) qui l'enveloppe, le *chiton* (tunique) dont elle est vêtue, sont drapés avec le soin rigide de la pudeur, son front majestueux porte la *stéphané* (diadème), et les coiffures qu'on y ajoute, le *polos*, le *calathos* et le *modios*, ne font que mieux ressortir son caractère de divinité du ciel et de la nature, divinité digne d'être le modèle de la vierge, de l'épouse et de la mère et dont «l'hymen sacré» est devenu le type divin des noces.

Des écrivains, qui compromettent la cause d'une religion «à laquelle — Jouffroy le disait avec raison — est réservée la conquête du monde» par le peu de solidité de leurs démonstrations, se sont figuré que les Hellènes n'auraient pu, sans un miracle — sans le plus éclatant des miracles — accepter les mystères de la religion nouvelle! Cette argumentation suppose une grande ignorance des idées de cette Grèce, qui, dès le siècle de Platon, proclamait l'existence du Logos. Comment, par exemple, aurait-elle pu refuser d'élever des autels à la vierge de Nazareth, cette Grèce qui, depuis tant

de siècles, avait construit sur l'acropole le sanctuaire célèbre qu'on nomme encore « temple de la Vierge » ou Parthénon? Comment aurait-elle pu s'étonner de voir une mère jouir du privilége de la virginité, elle qui était convaincue que la mère d'Héphæstos redevenait vierge chaque année après un bain pris dans la source Canathos, à Naupli[1]? Comment aurait-elle pu refuser ses sympathies à la Panaghia des douleurs (*Panaghia tôn ponôn*), elle qui avait pleuré sur les angoisses maternelles de Déméter? Quant au peuple enthousiaste d'Alexandrie, il était trop habitué à vénérer Isis nourissant Horus[2], Isis, pareille à la Maya des Hindous, allaitant le Bouddha[3], pour condamner les honneurs rendus à Marie. Les chrétiens de l'Occident trouvèrent même ces simulacres d'Isis si bien appropriés au culte de la Mère de Dieu, qu'ils en ont fait leur « vierge noire », dont le visage est aussi sombre que celui d'Athon, « la nourrice des Dieux. » La vierge de ce nom, révérée au Puy-en-Velay (France), vient, dit-on, d'Égypte, tradition vraisemblable.

[1] Pausanias, II, c. 38.
[2] Voy. Champollion, *Notices sur le musée Charles X*, nos 555, 556.
[3] Voy. Moor, *The Hindu Pantheon*, p. 59.

La couleur de la statuette du Puy a été adoptée pour les célèbres Madones de Loretto (Italie), d'Einsiedeln (Suisse), de Chartres (France), etc.

Il parut naturel que, dans un temple consacré à la glorification du type féminin, les fonctions du sacerdoce fussent réservées à une femme. L'antiquité, logique en ce cas, offrait dans ses idées ordinaires sur le rôle des femmes, les mêmes contradictions que la période chrétienne. Les disciples de Jésus-Christ sont convaincus que la femme a pu devenir « MÈRE DE DIEU », mais ils lui refusent, en général, l'intelligence nécessaire pour gouverner sa fortune et ils la maintiennent dans une perpétuelle tutelle. Les Hellènes, qui ne se faisaient pas de notre sexe les idées que suppose la maternité de Marie, n'excluaient point pourtant la femme du sacerdoce. Les oracles de la Pythie avaient en Grèce autant d'importance que les décisions du pape en ont en Espagne ou en Pologne. Des déesses telles que Déméter, Artémis, Commo, Gæa, n'avaient pas seules des prêtresses ; — celles de Déméter se nommaient Mélisses ou abeilles — on trouve des prêtresses de Dionysos à Athènes, d'Héraclès à Thespies, d'Apollon Diriadote en

Corinthie. Bœckh donne une foule d'inscriptions prouvant qu'elles s'acquittaient généralement avec succès de fonctions dont leurs titres constatent assez l'importance. Une inscription (T. II, nº 2823) appelle la prêtresse d'Artémis : « grande prêtresse d'Asie » ; l'autre (*Ib.*, nº 2820) qualifie la prêtresse de Héra à Aphrodisias de « mère de la ville » ; une inscription de Thyatire (nº 3508) nomme une prêtresse d'Artémis « grande prêtresse d'Asie, administrant les temples de Smyrne. » A Argos, la prêtresse de Héra, qui semble avoir exercé les fonctions de grand-pontife, donnait son nom à l'année. L'histoire a conservé celui de Cydippe, qui pria la déesse de récompenser la piété filiale de ses deux fils par le plus grand bonheur qu'un homme pût obtenir. Héra leur envoya un doux sommeil..... qui n'eut point de réveil. Ce mythe mélancolique prouve que les anciens Hellènes n'étaient pas toujours dénués d'idées justes sur les épreuves de l'existence, et qu'ils ne s'abandonnaient pas constamment en aveugles au fol enivrement et aux dangereuses illusions de la vie.

A neuf heures, je passai par Tyrinthe. Je descendis de voiture pour jeter un coup d'œil sur

les masses sombres des ruines que la lune illuminait de fantastiques clartés. De gros chiens aboyaient tout à l'entour. La nuit, me dit un gardien des vignes, les renards et les chacals, hôtes des solitudes, se promènent dans ces débris qu'ils remplissent de leurs sinistres glapissements.

Lorsque j'arrivai à Naupli, chef-lieu de la nomarchie de l'Argolide et de la Corinthie, j'eus d'abord quelque peine à pénétrer dans la place. Naupli est bâtie sur une petite péninsule qui s'avance dans la partie orientale du golfe d'Argos. Un isthme, occupé par un roc escarpé qui ne laisse qu'un passage étroit pour arriver dans la ville, relie cette presqu'île au continent. Or, la porte étant fermée à mon arrivée, on glissa sous cette porte la circulaire du ministre de la guerre. Un paysan était en conversation avec un militaire placé en faction au-dessus de la porte. L'un et l'autre échangeaient des invectives comme les héros d'Homère. Le villageois n'appelait pas le soldat « cœur de cerf », comme Achille nommait le roi de Mycènes ; mais ses expressions n'étaient pas beaucoup plus parlementaires. La forteresse n'était pas plus épargnée que ses défenseurs :

« De vrais guerriers, criait le paysan, seraient en Syrie, où l'on égorge nos frères, et non sur ces murs à parader comme des *caraghios*[1]. » Cette dernière réflexion exprimait assez le sentiment général, sentiment qui a été la cause de la grande insurrection de 1821, et qui a soutenu la nation dans les cruelles, mais glorieuses épreuves qui l'ont suivie. On avait beau dire au peuple que la diplomatie condamnait ses aspirations. Il n'ignorait pas que les Italiens allaient en avant, malgré les conseils et les menaces de la diplomatie. Il éprouvait en entendant parler des cruautés commises contre des chrétiens, la même fureur que les patriotes italiens quand on leur parlait des souffrances de Venise. Ce sont là des impressions irrésistibles qu'il deviendra chaque jour plus difficile de contenir.

M. le major Kokhinos, commandant de la place, arriva enfin en grande tenue, et m'offrit son bras pour me conduire à travers les rues étroites de la ville, qui conserve encore des traits de ressemblance avec les villes de l'époque vénitienne et rappelle Corfou plus que Patras. Je devais loger chez le nomarque de l'Argolide,

[1] Karagheuz est le polichinelle des Turcs.

M. Rondopoulos ; mais l'heure me parut trop avancée pour aller lui présenter la circulaire du ministère de l'intérieur. Tandis que j'entrais à l'hôtel, qui me parut médiocrement confortable, le fils de Mme Andonopoulos vint m'offrir la maison de sa mère. A moi, qui venais du trésor des Atrides, le salon de Mme Andonopoulos prouvait que nous sommes heureusement bien loin de « l'âge de cuivre. » Ce salon était éclairé avec beaucoup de goût, il était rempli de monde, de jeunes filles élégantes aux manières distinguées, il n'y manquait même pas la classique gouvernante, qui était de la Suisse française. Cette gouvernante était chargée d'élever la petite Kékhahia, petite fille de Mme Andonopoulos. Je m'arrêtai dans cette demeure hospitalière presque toute la journée du lendemain, journée que j'employai à visiter la ville. Un des fils de la maison avait épousé Mlle Vassiliki Botsaris. Celle-ci me parla, les larmes aux yeux, de la visite que j'avais faite au tombeau du héros souliote sur cette plage de Missolonghi qu'il a illustrée par une mort digne des plus beaux jours de la Grèce antique.

Quoique Naupli n'ait pas joué dans l'histoire moderne de la Grèce un rôle aussi considé-

rable que Missolonghi, ses annales ne sont pas dénuées d'importance. On attribue la fondation de cette ville à une colonie égyptienne amenée sur la côte d'Argolide par Nauplius, fils de Poséidon, personnage aussi historique que le dieu-fleuve Inachus, roi d'Argos. On dit que ce Nauplius eut pour fils le fameux Palamède, qui a donné son nom à la montagne que couronne la forteresse. Naupli fut le théâtre de luttes mémorables entre les intrépides Vénitiens et les soldats du croissant. En 1460, Mahomet II essaya en vain de l'enlever à Venise; Soliman ne fut pas plus heureux en 1537. La sérénissime république l'ayant cédée au sultan, un des plus grands capitaines de l'Italie, Morosini, le Péloponésiaque, entreprit de la reprendre en 1686. Les Vénitiens, après avoir deux fois battu le *sérasker* envoyé au secours de Naupli, délivrèrent la ville du joug des Ottomans. Ceux-ci rentrèrent dans la place en 1715 et massacrèrent tous les chrétiens, excepté quelques jeunes filles réservées au harem du *padishah*. Le souvenir de ce massacre n'était pas effacé, lorsqu'au mois d'octobre 1821, l'héroïne de Spetzia, Bobolina, vint bloquer le port de

Naupli, tandis que D. Hypsilantis l'assiégeait par terre. L'arrivée de Dram-Ali en Argolide retarda la chute du Palamidi, qui ne fut pris que dans la nuit du 30 novembre (12 décembre) 1822. Colocotronis y entra le 22 décembre (3 janvier) 1823.

Le débarquement et les victoires d'Ibrahim donnèrent des inquiétudes sur le sort de Naupli, devenue capitale de la Grèce. Le 24 février 1825, la flotte égyptienne parut devant Méthone. A peine débarqués, les Africains menacèrent Néo-castron (Navarin). Cette ville rappelait aux Musulmans de cruels souvenirs. Lorsque la garnison capitula en 1821, on lui promit la vie sauve et on prit même l'engagement de la transporter par mer sur le territoire turc. L'évêque de Méthone, interprétant la capitulation d'une manière essentiellement monacale, conseilla aux Hellènes de jeter ces malheureux sur un îlot aride de la baie de Navarin : « Kouloneski, dit-il avec une astuce jésuitique, n'est-elle pas une terre de l'obédience du sultan; puisque nous y mettons quatre cents Turcs? En outre, il nous serait difficile de les y transporter par terre. » Les prisonniers moururent de faim et de soif,

en appelant sur la Messénie la vengeance de la justice divine.

Ibrahim n'avait pas besoin de songer à la capitulation de Néocastron pour attaquer la ville avec ardeur. Son caractère belliqueux et son ambition suffisaient pour l'exciter. Mais Néocastron était couverte du côté de Méthone par une armée de Rouméliotes et du côté de la mer par l'île de Sphactérie. L'intrépide Tsamados, un des plus braves marins de la belliqueuse Hydra, débarqua sur cette île des marins, des vivres et quelques pièces de canon. M. Alexandre Mavrocordatos accourut de Naupli sur ce redoutable champ de bataille. Le patriote italien, comte de Santa-Rosa, qui avait exercé une grande influence dans la révolution piémontaise de 1821, comprenant avec raison que les deux péninsules civilisées par la race pélasgique avaient des intérêts communs et qu'elles devaient s'aider, combattait dans les rangs des Hellènes, à côté des Anagnostaras, des Sakhinis et des Dimitri Sakhtouris. Les chrétiens défendirent Sphactérie avec un courage héroïque. Tsamados leur donna un exemple qu'ils suivirent avec résolution. Lorsqu'il eut succombé avec ses dignes compagnons

d'armes, Stavros Sakhinis, qui s'était couvert de gloire à la tête des marins d'Hydra, se fit sauter dans une petite chapelle où étaient les munitions de guerre. Le brick de Tsamados, qu'Al. Mavrocordatos avait gagné comme par miracle à travers mille dangers, tint tête pendant cinq heures à trente-cinq vaisseaux de guerre. Votsis, qui prit le commandement après la mort de D. Sakhtouris, passa au milieu d'une flotte de cent voiles et rentra triomphalement à Hydra. Mais l'éclat de la défense de la *Minerve*, qui lutta trente-six heures contre une flotte entière, ne consola par la Grèce de la mort d'hommes tels que Tsamados, Santa-Rosa, Sakhinis et Sakhtouris.

Néocastron ayant capitulé le 28 mai, Ibrahim s'empara de Cyparissia, de Calamæ (ou Calamata), de Nisi, et soumit toute la Messénie. La prise de Cyparissia fut précédée d'un combat où le célèbre archimandrite péloponésien Dikæos, un des fondateurs de l'hétairie, qui devait à sa qualité sacerdotale le surnom de Papas-Phlékhas, trouva une mort digne de son intrépidité. Cerné avec trois cents Arcadiens à Maniaki, bourg d'Arcadie, par l'avant-garde d'Ibrahim qui marchait sur Cyparissia, il se défendit héroïquement jus-

qu'au soir et tua aux Africains près de huit cents soldats. Deux Hellènes, qui seuls purent s'échapper, racontèrent que le moine intrépide étonna tellement les Arabes par son indomptable courage, que le pacha, bon juge en fait de bravoure, lui cria : « Rends tes armes, papas, et je te donnerai la vie. » — « Qui sait se révolter, répondit-il, doit savoir mourir ! » (juin 1825). Le lendemain Ibrahim entrait dans Cyparissia, où il faisait massacrer, au milieu de la ville en flammes, les femmes, les enfants et les vieillards qui n'avaient pas eu le temps de fuir. Nisi fut également brûlée ainsi que Calamæ, qui n'arrêta pas plus longtemps l'ennemi que Néocastron. Ibrahim s'avança ensuite contre Tripolis.

Les Péloponésiens, épouvantés de la grandeur du péril, exigèrent qu'on remît Colocotronis en liberté. On avait oublié sa turbulence et sa rapacité pour ne songer qu'à sa bravoure et à son patriotisme. Le gouvernement se décida à faire sortir Colocotronis du couvent d'Hydra, qui lui servait de prison. Lorsque l'historien Spiridion Tricoupis le conjura d'oublier les anciennes discordes, le vieux chef répondit sèchement : « J'ai jeté ma rancune dans la mer, faites-en

autant, enterrez vos discordes et vos haines dans la place de Naupli. »

Malheureusement, un général tel que Colocotronis, qui ne connaissait même pas les éléments de la tactique moderne, n'était pas en état de tenir tête à une armée disciplinée à l'européenne et commandée par des officiers occidentaux. Le vainqueur de Dram-Ali ne put arrêter les progrès d'Ibrahim qui, plus rapide que la foudre, pénétra dans la plaine d'Argos et menaça la capitale. L'invasion fut si rapide que le gouvernement dut trembler pour la farine et pour le blé qu'il avait alors près de Lerne. Une inspiration généreuse de D. Hypsilantis remédia pour un moment aux difficultés de cette dangereuse situation. Privé alors de la faveur populaire, il se tenait à l'écart depuis deux ans lorsque les victoires d'Ibrahim le rappelèrent sur la scène où il s'était signalé en 1822.

Les désastres de la Messénie annonçaient assez le sort qui attendait l'Argolide, lorsque D. Hypsilantis courut avec une poignée d'hommes (257 soldats) défendre les moulins de Lerne. L'ennemi disposait de telles forces que le contre-amiral H. de Rigny, un des futurs vainqueurs de

Navarin, alla lui-même à Lerne pour détourner Hypsilantis d'une entreprise qui semblait impossible même à la *furia francese:* « Amiral, répondit Hypsilantis avec son calme ordinaire, notre devoir est de mourir ici. » Malgré l'inégalité du nombre, les chrétiens repoussèrent avec une telle vigueur les bataillons égyptiens que M. de Rigny ne put s'empêcher de saluer leur victoire par des salves d'artillerie. Découragé par cet échec, Ibrahim, après avoir brûlé Argos, n'essaya pas d'assiéger Naupli.

Après avoir battu Colocotronis à Tricorpha, Ibrahim, qui avait reçu de son beau-père 10,000 hommes de troupes fraîches, régulièrement organisées, partit pour la Roumélie, afin d'aider Reschid-Méhémet-pacha à prendre Missolonghi. La catastrophe qui termina le siége de cette ville, siége où les Turcs avaient perdu 25,000 hommes, ayant permis aux Égyptiens de recommencer leurs ravages dans le Péloponèse, l'assemblée nationale, réunie à Epidaure, suspendit brusquement ses séances, et la commission nommée par elle chargea l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople de négocier un arrangement avec le sultan (avril 1826). Mais

les chefs rouméliotes, qui commencent alors à occuper la scène avec un éclat exceptionnel, n'étaient point décidés à cesser la guerre nationale. Karaïskakis, adversaire résolu du parti anglais, qui avait dicté des résolutions précipitées et qui se fût alors assez volontiers résigné à étendre à la Grèce le protectorat que la Grande-Bretagne exerçait aux îles Ioniennes, Karaïskakis arriva à Naupli avec l'intention de ranimer l'ardeur patriotique des Péloponésiens. Les discours éloquents de George Ghennadios, qui réunit le peuple sur la place publique et qui offrit au pays ce qu'il possédait, firent rougir tous ceux qu'il accusait de «tenir plus à l'or qu'à l'indépendance de la patrie.» Nommé, par la commission exécutive, général en chef de la Roumélie, Karaïskakis se montra digne de ce choix. Au mois d'août 1826, soutenu par l'intrépide philhellène français colonel Fabvier, il battait à Khaïdari, près d'Athènes, le *sérasker* Reschid, qui croyait que l'acropole n'arrêterait pas le vainqueur de Missolonghi. Reschid-pacha, l'ayant rencontré à bord du vice-amiral de la flotte du roi Charles X qui stationnait au Pirée, ne put contenir sa surprise: «Capitaine, s'écria-t-il, au siége de

Missolonghi, en avant, en arrière, à mes côtés, je ne voyais que toi ; ici, sous les murs d'Athènes, c'est encore toi que je retrouve ! » — « Je suis le Roumili-Valissi des Hellènes, répondit fièrement Karaïskakis, tu es celui des Turcs : il faut qu'un de nous renonce à ce titre ; la guerre en décidera... » Pressé d'accomplir ces résolutions belliqueuses, et sachant que l'acropole était en état de tenir tête aux Ottomans, Karaïskakis souleva de nouveau les provinces de la Roumélie, il déjoua tous les plans de Reschid, et au moment où le *sérasker* s'y attendait le moins, après une série de combats glorieux, il tomba sur l'armée de réserve des Turcs, à Arakhova. Les Albanais musulmans, commandés par Moustapha-bey, bloqués de toutes parts, auraient voulu capituler. « Le sang de nos frères égorgés à Missolonghi doit être vengé, répondit impétueusement le général hellène. Si vous avez du cœur, faites comme eux, ouvrez-vous un passage le sabre à la main. » Délogés de l'église, les Ottomans furent écrasés, et de leurs têtes on fit, sur une colline voisine de l'église, une pyramide qui n'existe plus. Omer, pacha de Carystos, ne fut pas plus heureux, en 1827, à Distomo. Les Turcs offri-

rent d'acheter au poids de l'or la liberté de battre en retraite. «Si vous êtes braves, dit Karaïskakis, essayez de passer par la force; si vous êtes des poltrons, jetez vos armes ou nous vous les arracherons nous-mêmes.» Après avoir perdu 800 hommes, Omer-pacha eut peine à s'échapper.

Grâce aux efforts des chefs de la Roumélie, de Karaïskakis, de G. Soultanos, de J. Coletti, du vieux Caratassos, secondés par l'Arcadien Nikitas et par le Français Fabvier, qui passa avec 650 hommes à travers l'armée des Turcs pour ravitailler l'acropole, l'année 1826 finit d'une manière vraiment glorieuse. Même dans le Péloponèse, les moines du Mégaspiléon et les héroïques montagnards de la Maïna firent pâlir l'étoile d'Ibrahim. Le peuple de la presqu'île, écrasé par les forces réunies de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe musulmane, réduit à l'impuissance par le défaut d'organisation militaire, par le manque de bonnes armes, par l'ignorance de ses chefs en matière de tactique, opposait une obstination magnanime à l'invasion étrangère. Tandis que les débris de l'armée péloponésienne harcelaient les Musul-

mans et ne leur laissaient pas une heure de repos, les paysans quittaient chaque village à leur approche, pour se réfugier dans les monastères, les tours, les grottes et autres lieux inaccessibles, qu'ils transformaient en forteresses imprenables. Aussi Ibrahim finit-il par être condamné à une inaction absolue qui dura jusqu'au printemps de 1827. Sans imiter, même dans ses jours de désunion, les funèbres dissensions de la Révolution française; sans avoir à rougir ni des massacres de la Glacière, ni des abominables journées de septembre, ni de ces scènes atroces de la Terreur qui devaient nécessairement ressusciter la monarchie absolue, la Grèce se montra digne des volontaires français de 1792. Cette intrépidité devait produire sur les peuples chrétiens, déjà profondément touchés des malheurs de Missolonghi, la plus salutaire impression. Aussi dès le commencement de 1826, le gouvernement anglais envoyait-il à Pétersbourg le vainqueur de Napoléon, qui signait dans cette ville, avec les ministres de Nicolas Ier, un acte qui devait amener nécessairement l'intervention européenne et la journée de Navarin.

Malheureusement cette intervention devait

être retardée par les hésitations habituelles de la diplomatie. En attendant, l'assemblée nationale réunie à Trézène, au mois de mars 1827, fit des fautes qui devaient compromettre gravement une situation que la prise de Missolonghi avait déjà rendue fort difficile. Elle donna le commandement supérieur des forces de terre et de mer à deux étrangers, l'Anglais lord Cochrane et l'Irlandais Church. Ces deux officiers, d'ailleurs capables et très-zélés pour la cause de la Grèce, ne connaissaient ni les habitudes des Hellènes, ni leur manière de faire la guerre, ni le moyen de maintenir l'accord parmi les chefs peu dociles et naturellement défiants. En vain Karaïskakis, fort de son expérience, voulut-il faire comprendre à Cochrane la nécessité de diriger des troupes irrégulières d'une manière conforme à leurs coutumes et même à leurs préjugés, l'impétueux Anglais ne tint aucun compte de ses conseils. « L'impatience des Franks (occidentaux), disait souvent le Rouméliote à ses amis, causera quelque terrible catastrophe. » Blessé mortellement dans une escarmouche, il eut le bonheur de n'être pas témoin des malheurs qu'il avait en vain prédits.

Le héros de Khaïdari, d'Arakhova, de Distomo, de Lépante et de Kératzina repose aujourd'hui sur la plage de l'Attique qu'il a arrosée de son sang. J'ai eu l'occasion, à Dara, de m'entretenir avec son aide de camp, le colonel Kaklamanos, de sa mort qui fut digne de sa vie. Avant de mourir, il recommanda aux capitaines qui l'entouraient, « d'être unis, de maintenir l'honneur des armes rouméliotes et de sauver l'Acropole. » — « Pour moi, continua-t-il, je meurs jeune, ma roue s'est brisée au milieu de la carrière... ; » puis portant mélancoliquement sa main sur son noble front : « J'avais là quelques pensées utiles à mon pays... mais, dit-il enfin avec la résignation du chrétien et de l'Oriental, Dieu a eu d'autres desseins ! » Le lendemain de ses funérailles fut un jour funeste à la Grèce. Mais l'héroïsme des Souliotes rappela, dans ces moments de deuil, les hauts faits des Thermopyles. Lambros-Véicos ne succomba qu'après avoir tué douze Albanais. Yananglis, George et Costas Tzavellas, Photoussis Photomaras, Paskhos Kosmas, chefs de Souli, expirèrent avec leurs pallicares, au milieu de six cents cadavres :

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,
D'un respect douloureux saisis pour tant d'exploits,
L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois[1] !

Toussas Botzaris, couvert de sang, ayant essayé en vain de rallier les fuyards, versa des larmes de rage et se précipita au plus épais des bataillons musulmans. George Dracos, n'ayant pu comme lui trouver la mort, fut fait prisonnier ainsi que le Crétois D. Kalergis, aujourd'hui général et ambassadeur en France. Conduit devant Reschid, Dracos lui dit avec la fière hauteur d'un véritable fils de l'Albanie : « Je suis George Dracos, mon sabre a tranché la tête de plus de cent Turcs. Délivre-moi de la vie sans plus tarder. » Le *sérasker* lui ayant répondu avec ironie que le *padishah* serait charmé de le voir à Stamboul : — « Ne sais-tu pas, répondit Dracos, qu'on ne dispose pas d'un homme libre comme d'un esclave ? » Et il se tua avec un poignard caché sous ses vêtements (mai 1827).

Après cette funeste journée, qui entraîna la reddition de l'Acropole, Cochrane partit pour Hydra avec la flotte. Le généralissime Church et

[1] Casimir Delavigne, *Messéniennes*.

Nikitas déployèrent, pour sauver les restes de l'armée, une fermeté et un calme que Dumouriez et Napoléon n'avaient point montrés après Nerwinden et après Waterloo. Mais la Providence permit que l'année 1827, qui semblait devoir être si fatale aux chrétiens orientaux, amenât un accord définitif entre les trois puissances qui semblent personnifier les trois grandes Églises de l'Europe, la Russie, l'Angleterre et la France. Cette année n'était pas écoulée que le comte Haiden, sir Edward Codrington et le comte de Rigny vengeaient à Navarin les injures de la chrétienté trop longtemps outragée. On a dit que les puissances avaient abusé de leur supériorité. Mais lorsque l'Égypte, l'Algérie, Tunis, l'Albanie et la Bosnie musulmanes, la Syrie, etc., s'étaient réunies pendant tant d'années pour écraser une poignée de chrétiens, est-ce que les Mahométans avaient montré quelque souci des droits des faibles? Qui abuse de l'épée, périra par l'épée[1]! En outre, quelques écrivains anglais et français ont regardé comme « impolitique » la part que leurs gouvernements ont prise

[1] Saint Matthieu, XXVI, 52. Le texte est même plus rigoureux.

à la bataille de Navarin. De nos jours, des Français ont également reproché à la France, Magenta et Solferino. Les deux grands pays qui, en 1688 et en 1789, ont appris aux peuples à briser le joug des pouvoirs arbitraires, n'écouteront jamais, je l'espère, les esprits peureux qui voudraient les faire rougir des actes les plus glorieux de leur histoire.

Lorsque le canon de Navarin annonça au monde la défaite de la barbarie, Capodistrias, nommé président de la Grèce par l'assemblée de Trézène, n'était pas encore arrivé. Quand il prit possession de ses fonctions (janvier 1828), l'accueil bienveillant qu'il reçut à Naupli ne le décida pas à y laisser le siége du gouvernement, qu'il transporta à Égine. On dirait qu'un pressentiment lui faisait redouter le séjour de Naupli. En effet, lorsqu'il eut rendu à cette ville le titre de capitale de la Grèce, il y termina sa vie de la manière la plus tragique. J'ai vu, dans l'un des pieds-droits de la porte de l'église de Saint-Spiridion, la trace de la balle qui l'a frappé (9 octobre 1831). L'acronaupli, que les Turcs nommaient Itschkalé, servait de prison à l'ancien bey de la Maïna, Pierre Mavromikhalis, lorsque

deux membres de sa famille, Constantin et George, assassinèrent le président. Janakhi, son frère, était détenu dans une autre forteresse, le Palamidi, qui sert encore de prison. Les criminels qui y sont enfermés travaillent à confectionner des couvertures qu'on fait feutrer à Lerne. Rien de mieux. Le châtiment se concilie ainsi avec l'intérêt social. Mais en est-il de même quand on applique la peine de mort? Le peuple grec le croit si peu que les bourreaux — légitime objet d'horreur universelle — ne sortiraient pas sans danger du fort Saint-Théodore ou Bourdzi, construit par les Turcs sur un îlot isolé, en face de la ville. L'antipathie que la peine de mort inspire aux Hellènes est digne d'un véritable esprit chrétien. Les Orientaux sont, en général, hostiles à la peine de mort et ont une invincible répugnance pour les échafauds. Cette peine n'existe plus en Roumanie. En Russie on a songé plus d'une fois à l'abolir. L'Occident a d'autres idées. L'Angleterre pend; la France guillotine; l'Espagne a l'horrible garrot; la Suisse décapite, etc., sans que les malfaiteurs tiennent grand compte du supplice de leurs pareils. En Roumanie, où il n'y a, Dieu merci! ni

gibets ni coupe-têtes, les assassinats sont infiniment plus rares qu'en Angleterre et en France. Quel parti le grand empire occidental ne pourrait-il pas tirer des vies qu'il sacrifie imprudemment, comme s'il n'avait pas tant de professions insalubres, tant de marais pestilentiels à dessécher à Cayenne, tant de terres brûlantes à fertiliser en Afrique, tant de tâches périlleuses à accomplir! Mais l'exemple! dira-t-on. Jamais les homicides n'ont été plus fréquents en France qu'au dix-huitième siècle où on se faisait un jeu odieux de l'existence humaine[1]. Il en était de même en Angleterre[2]. Le sang donne aux multitudes le goût du sang. On a pu s'en convaincre en 1793. Ce peuple, élevé au pied des potences et des roues, s'imaginait qu'il n'y aurait jamais pour lui ni justice ni patrie, à moins que la lanterne et la guillotine ne fussent un perpétuel épouvantail pour les ennemis de son pays.

Une ville militaire telle que Naupli doit avoir des monuments consacrés aux guerriers et à la guerre. Sur une des places rectangulaires qu'on trouve dans la partie basse de la cité, est

[1] Voy. les *Mémoires* de l'avocat Barbier.

[2] Voy. Macaulay, *Guillaume III*.

le monument funéraire de Dimitri Hypsilantis. Sur l'autre est l'arsenal, où l'on conserve une cinquantaine d'étendards turcs. Dans une Église comme la nôtre, où le christianisme et la patrie se donnent fraternellement la main, j'aimerais à voir ces drapeaux suspendus aux voûtes de la cathédrale d'Athènes, penchés devant la croix de celui qui a, du haut du gibet des esclaves, annoncé la libération du monde.

Jé vis dans l'arsenal une salle immense qui contient une collection d'armes de différentes espèces et un dépôt d'armes qu'on travaillait à remettre en état. On ne se contente pas de réparer les vieilles armes, on en fabrique de nouvelles, des pistolets et des carabines, même des fusils Minié. Les ouvriers me parurent habiles et intelligents. Ils se servent, pour polir les armes, de l'émeri de Naxos, produit important du sol hellénique, qui contient des montagnes de ces innombrables coquilles antédiluviennes réduites en une poussière sans laquelle est impossible le poliment des métaux. Dans le magasin de poudre, on m'en a montré, fabriquée sur les lieux, qui est de bonne qualité. On doit regarder l'importance que la Grèce attache à ne dépendre pour

la fabrication des armes et de la poudre d'aucune autre puissance, comme un trait de haute prévoyance politique. Les armes sont aussi nécessaires que le pain à une nation qui tient à son indépendance. Or il peut arriver que les calculs inspirés par la théorie, tant de fois démentie, qu'on nomme « l'équilibre européen, » empêchent les armes et les munitions de guerre d'arriver sur le sol hellénique. Dans un temps où la qualité des armes décide en partie du sort des combats, où les canons rayés valent les meilleurs bataillons, un peuple ne saurait négliger de s'occuper d'une question qui peut exercer sur son avenir une influence décisive.

Sur la place où l'on a bâti l'arsenal, est la maison occupée par le président, qui a été depuis — 25 janvier (ou 6 février 1833) jusqu'au 1er janvier 1835 — la résidence du roi. Cette habitation vaste, mais fort simple et percée d'un passage public, prouve que Capodistrias vivait d'une manière modeste, complétement en rapport avec la situation d'un pays cruellement éprouvé par une guerre d'extermination. Un monument élevé dans le faubourg de Pronia rappelle que pendant le séjour d'Othon Ier, un corps bavarois

avait pour mission de protéger le gouvernement donné à la Grèce par les puissances. On connaît le lion érigé dans la capitale du canton catholique de Lucerne à la gloire des soldats suisses qui succombèrent en défendant Louis XVI contre l'insurrection républicaine du 10 août. Le sculpteur allemand Siegel, chargé de perpétuer la mémoire « des officiers et soldats de la royale brigade bavaroise morts en Grèce en 1833 et 1834, » a eu la malheureuse idée de prendre pour modèle le lion gigantesque taillé dans le roc des Alpes. Il semble que, outre l'inconvénient de rappeler la chute d'un roi bien intentionné, mais déplorablement faible envers les ennemis de son pays et que tous les secours étrangers n'ont pu protéger contre un élan de la colère des masses, un pareil monument fasse une assez mauvaise figure en Grèce. On s'étonne que les militaires venus de Bavière et le roi Louis Ier aient songé à perpétuer la mémoire de ces obscurs guerriers, tandis que le plus modeste souvenir n'a pas encore été consacré aux plus illustres philhellènes, à l'Anglais Byron, à l'Italien Santa-Rosa, au Français Fabvier[1], à l'Allemand Nor-

[1] M. A. R. Rhangavis a du moins rendu justice à cet illustre

mann, etc., dont le dévouement pour la Grèce a été si éclatant et si désintéressé.

Depuis que Naupli a perdu le titre de capitale, cette ville n'a plus d'importance politique. Sa population est tombée de 40,000 habitants à 4000. Elle n'est plus que le chef-lieu de la nomarchie d'Argolide et Corinthie. Elle possède une cour royale, un collége royal et plusieurs écoles de garçons et de filles.

Pendant que je dînais, il arriva d'Athènes par le paquebot toute une société de ma connaissance, que j'invitai, ainsi que Mme Andonopoulos et sa famille, à venir avec moi à Tyrinthe. Nous nous arrêtâmes à la ferme-modèle, fondée par Capodistrias. Depuis, elle a été partagée et affermée à divers cultivateurs. Un Français, établi sur cette propriété, rendait pleine justice à l'intelligence des habitants du pays. Avant lui, un économiste de la même nation, M. Casimir Leconte, avait écrit « que le paysan grec est intelligent et n'a aucuue répugnance à adopter des procédés de culture plus avancés, pourvu qu'on lui ait démontré les avantages par des faits[1]. »

philhellène dans le discours qu'il a prononcé à l'acropole en son honneur. Voy. *Spectateur de l'Orient*, 53e liv.

[1] *Etude écon.* p. 121.

Mais cette démonstration suppose un enseignement, enseignement qu'il est essentiel de créer, non-seulement en Grèce, mais dans toute l'Europe orientale.

Tyrinthe fut, dit-on, construite en 1710 ou au moins en 1379 avant Jésus-Christ. La légende en fait le séjour d'Héraclès pendant son enfance et le lieu où il amena les troupeaux enlevés à Géryon. Le combat du fils d'Alcmène contre Géryon, fils de Chrysaor (la foudre) et de Callirhoé (la pluie), n'est qu'un épisode de la lutte des dieux contre les géants. Géryon ressemble à ces Asouras dans lesquels la poésie védique personnifie les vapeurs qui s'élèvent de la terre après les pluies d'orage. Mais Héraclès ne préserva nullement la cité où s'étaient écoulées ses premières années, de la fureur des Argiens qui transportèrent les habitants à Argos (468 av. J.-C.). Lorsque Pausanias visita la ville nommée par Homère «Tyrinthe environnée de murs,» ces murs avaient bravé tous les affronts du temps. «Ils sont, dit le célèbre voyageur, construits en pierres brutes, toutes d'une telle dimension, que deux bœufs attelés au joug n'ébranleraient pas même la plus petite. Les interstices

sont remplis par de plus petites pierres qui servent de liaison aux grosses. » L'acropole, autour de laquelle était construite cette cité digne d'une race que l'imagination aimait à supposer gigantesque, subsiste encore. Le mur d'enceinte de cette forteresse a, en général, six mètres d'épaisseur, et, dans quelques endroits, plus de sept. Une galerie ogivale formée de cinq ou six assises attire spécialement l'attention. A l'entrée de cette galerie on apercevait les jardins, les blanches maisons de Naupli et le golfe.

Le Français, établi sur les terres de l'ancienne ferme-modèle, avait vécu aux environs de Lucques. Il prétendait avoir vu en Toscane des monuments pareils aux ruines que j'avais sous les yeux. J'ai pu depuis me convaincre que cette assertion n'avait rien d'exagéré. Les murs de Volterra rappellent ceux de Tyrinthe, et les chambres sépulcrales le trésor d'Atrée à Mycènes. Le district sauvage qui sépare la Toscane de l'État pontifical offrirait bien d'autres termes de comparaison. Mais l'Italie étant, comme la Grèce, un pays dont les origines sont essentiellement pélasgiques, des analogies de ce genre sont très-faciles à expliquer.

TROISIÈME PARTIE.

LES ILES.

LIVRE PREMIER.

Les îles argiennes.

Il était près de onze heures du soir lorsque je quittai Naupli pour monter sur le bateau à vapeur l'*Othon*. Je me félicitais d'avoir une nouvelle occasion de voir ces îles helléniques dont l'aspect m'avait surtout frappée lorsque j'admirais dans le golfe de Patras les belles îles Ioniennes dont les montagnes se dressent à l'horizon dans la direction du couchant. Dans la mer Égée, il ne faut pas trop se préoccuper des souvenirs de l'antiquité qui arrachaient au poëte Antipater cette exclamation mélancolique : « Iles tristes et solitaires qu'entoure la mer Égée de sa ceinture retentissante.... pour vous l'éclat des jours passés s'est évanoui. » Le voyageur qui s'arrache à l'obsession de ces souvenirs, se plaît

à contempler dans le lointain les îles azurées qui rappellent les «roches bleues» d'Euripide. Quand on en approche, le sol gris, ferrugineux ou noirâtre, resplendit tellement aux feux du jour qu'elles paraissent lancer des reflets d'or ou de pourpre, et qu'elles ressemblent, ainsi que le dit Denis le Périégète, à des étoiles semées dans les vagues d'azur des espaces infinis. D'ailleurs, là où la nature ne ravit pas les regards, l'intelligence est assez occupée pour songer médiocrement à l'aridité des rochers. En parcourant Spetzia et Hydra, on n'éprouve aucun besoin d'avoir sous les yeux les riantes vallées de Naxos. On dirait, au contraire, que ce sol dévoré par le soleil est en complète harmonie avec les terribles marins qui promenaient la flamme et le fer sur les flottes des sultans, et que les Bobolina, les Miaoulis, les Tombasis, les Sakhtouris, les Criésis, les Tsamados, les Pépinos ne pouvaient pas naître dans les fertiles vallons de Thasos et d'Imbros. Un roc tel que Psara ne semblait-il pas un berceau plus digne de Canaris que la molle et pacifique Chios?

Les Hellènes ayant toujours été un peuple de marins, il était naturel que les îles jouassent le

premier rôle dans la résurrection de leur nationalité. La Révolution française appela les insulaires à prendre une part active au commerce de l'Occident. L'expédition d'Égypte ayant rendu impossibles les relations des négociants français avec le Levant, la marine grecque hérita de leurs bénéfices. La lutte entre Napoléon et l'Angleterre, les folles mesures économiques auxquelles elle entraîna l'Empereur des Français, le système continental, donnèrent un nouvel essor aux Hellènes qui s'emparèrent résolument du commerce de la Méditerranée. Les matelots grecs, aussi habiles que décidés, pénétraient dans les ports bloqués par les croisières anglaises, et en échange des marchandises de l'Orient qu'ils apportaient à Livourne, à Gênes et à Marseille, ils recevaient un or qui ne tarda pas à enrichir Hydra, Spetzia, ainsi que Psara, petite île au nord-ouest de Chios. Mais le commerce étant une cause très-active de civilisation, les Hellènes comprirent dans leurs rapports avec la France et avec l'Italie tout ce qu'il leur fallait pour être au niveau des négociants de l'Occident. Des jeunes gens partirent pour les maisons qu'ils y avaient fondées. Ils y apprirent les

langues et se débarrassèrent des vieux préjugés. Les pères de famille, assez intelligents pour voir ce qui leur manquait à eux-mêmes, envoyèrent leurs enfants dans les universités italiennes et dans les colléges de France. Mais comme cette ressource n'était pas à la portée de toutes les fortunes, on fonda des écoles dans les îles ou sur les côtes, à Chios, à Smyrne, à Athènes, à Constantinople, etc. La Sublime-Porte, trop occupée des commotions qui ébranlaient l'Europe et trop ignorante pour comprendre la portée d'un enseignement qui réveillait tant de souvenirs, ne s'inquiéta pas d'abord du mouvement qui transformait une partie des *raïas* de la mer Egée. Quand elle voulut s'opposer à ce mouvement, il était trop tard !

A sept heures du matin, l'*Othon* s'arrêtait devant Spetzia, habitée comme Hydra[1] et Poros par des Albanais hellénisés. Un peu au sud de l'ancienne Tiparénos est l'îlot de Spetzia-Poulo, autrefois Aristéria. Quoique le sol de Spetzia soit stérile, les maisons blanches sans toit qui descendent le long du rocher jusqu'au bord de

[1] M. J. Homéride a écrit l'histoire d'Hydra, de Spetzia et de Psara.

la mer sont entourées de jardins. On devait faire une station dans le port pour prendre des passagers, et bientôt je vis arriver M. A. d'Ozérof, ministre plénipotentiaire de Russie à Athènes. La conversation s'engagea naturellement sur la guerre de l'indépendance dont M. d'Ozérof, diplomate aussi instruit que spirituel, admirait les héros et dont il recueillait volontiers les souvenirs.

Le capitaine eut l'obligeance de me permettre d'aller saluer la terre natale d'une des héroïnes les plus célèbres de l'Orient chrétien. Je m'arrêtai d'abord chez des parents de Bobolina, où je fus reçue par une dame en grand deuil, qui semblait avoir été très-belle. Lorsque nous eûmes pris du café et goûté de ses confitures, elle chargea son fils de nous conduire dans la maison de Bobolina. J'entrai dans une grande salle entourée de sophas. M. Nicolas Boboli, fils de l'héroïne, portait le costume des îles, le *fess*, une veste courte, un large pantalon gros bleu à plis innombrables et une ceinture rouge. Sa femme avait aussi le costume du pays. Sa tête était entourée d'un mouchoir jaune clair accroché sur le menton, et dont les deux bouts étaient atta-

chés par derrière. M. Boboli me promit de venir deux jours plus tard à Athènes, de m'y raconter la vie de sa mère et de m'apporter son crâne.

D. Boboli, ayant pris du service en Russie, fut tué par les Français dans la campagne de 1812. Comme il était riche, le sultan crut que sa mort lui fournissait une occasion favorable de s'emparer de ses biens. Mais sa veuve alla défendre ses droits à Constantinople, où l'ambassadeur de Russie, comte Stroganov, diplomate fort distingué, que j'ai connu aveugle à Pétersbourg, et qui défendit les intérêts des Hellènes avec une fermeté incontestée, la prit sous sa protection et fit respecter sa fortune. De retour à Spetzia, Bobolina n'y trouva pas le calme. Les marins de Spetzia et d'Hydra, très-disciplinés en mer, se livraient à terre à une turbulence digne de leur origine albanaise. Le sang actif des Chkipétars les exposait à des querelles perpétuelles. Bobolina n'était pas plus paisible que ses compatriotes; elle prit part aux querelles qui divisaient l'île et s'arma pour défendre ses amis. Le gouvernement turc, inquiet de ces troubles, l'appela à Constantinople, où la protection de l'ambassade russe la mit de nouveau à l'abri de toute vexa-

tion. Ce fut à cette époque qu'elle entendit parler de l'hétairie[1] qui ne repoussait pas plus les services des femmes que la Révolution française. « A la naissance de cette société, dit l'Anglais Blaquières, les femmes mirent la plus grande activité à lui faire des prosélytes, et il n'était pas rare de voir des dames distinguées à la tête de ses branches. » En effet, les femmes qu'on proclame « mineures » dans les temps paisibles, quand on ne veut pas les enfermer dans le harem d'un Mormon comme M. L. A. Bertrand[2], le démocrate, ou quand on n'en fait pas comme M. Proudhon, le socialiste, une espèce inférieure, sont jugées très-capables de souffrir, de combattre, de porter des fers et de mourir sur l'échafaud dans les dangers de la patrie. La France, pour ne citer qu'un exemple, a daigné se laisser sauver par Jeanne Darc, mais essayez de lui faire comprendre qu'elle doit introduire dans le Code Napoléon des dispositions plus conformes à la justice éternelle ! Sans ces dispositions, les droits les plus sacrés de notre sexe, son repos, sa di-

[1] M. J. Philimon a écrit l'intéressante histoire de l'hétairie.

[2] Voy. *Mémoires d'un Mormon*, dans la *Revue contemporaine* de 1861.

gnité, son avenir seront perpétuellement à la merci d'un ivrogne, d'un joueur, d'un débauché ou d'un filou, danger dont l'affection défiante d'une famille met si peu à l'abri que M. Necker, Genevois, et sa femme, Mlle Curchod, Vaudoise, appartenant à deux pays où la prudence est poussée jusqu'aux dernières limites, n'ont pas évité de choisir un dissipateur pour leur fille, et Mme de Staël n'a pu échapper à la ruine que par une séparation!

Après avoir prêté à l'hétairie le serment qu'on exigeait des initiés, Bobolina travailla à propager l'hétairie en Laconie, où il paraît qu'elle avait des relations, tout en s'occupant de faire venir des contrées occidentales des munitions pour ses vaisseaux, qu'elle voulait employer au service de la patrie. Lorsque l'insurrection éclata, elle arbora le drapeau national sur ses navires le jour de l'Annonciation de l'année 1821. Elle en envoya trois à Epidaurus-Limera et à Mélos, tandis qu'elle-même, avec le plus grand, se dirigeait vers Naupli, accompagnée de 139 marins et de ses deux fils Jean et Nicolas. Un Français, le colonel Voutier, qui la vit au siége de Naupli, rapporte « qu'elle était encore belle, et que ses

manières étaient franches et ouvertes. » — « Elle rit de tout son cœur, ajoute-t-il, quand nous lui dîmes combien on parlait d'elle à Paris, où on la représentait avec des pistolets et un grand sabre. Bobolina n'est pas une amazone, mais pleine de sentiments généreux et du plus ardent patriotisme, elle est une tradition fidèle des femmes de Sparte[1]. »

A peine arrivée sur les côtes de l'Argolide, l'héroïne spetziote trouva une occasion de signaler sa valeur. Son vaisseau étant mouillé entre Naupli et Lerne, elle apprit que les Turcs égorgeaient les chrétiens du rivage. Elle s'empressa de descendre pour secourir ses frères et obligea les Musulmans à prendre la fuite. Le lendemain, les Argiens vinrent la féliciter de sa bravoure et la mettre à leur tête. A peine était-elle établie dans Argos, que Moustapha-bey, *kiaïa* de Kourchid, qui marchait sur Tripolis, attaqua les insurgés de l'Argolide. Bobolina apprit dès le début de la guerre à quelles douleurs est exposé le cœur des mères qui se dévouent à leur pays. Son fils Jean périt dans un combat avec vingt-trois marins de Spetzia. Cependant elle eut,

[1] Voutier, *Mémoires sur la guerre des Grecs.*

dans sa douleur, la consolation de sauver beaucoup de compatriotes que les vaisseaux grecs conduisirent dans des endroits sûrs. Impatiente de venger son fils, elle retourna devant Naupli avec un navire. Mais elle en laissa le commandement à Nicolas, afin de prendre part au siége de Tripolis. Ses marins s'y conduisirent avec leur bravoure ordinaire. Habitués à une existence pleine de périls, obligés de défendre leurs navires contre les corsaires de l'Afrique septentrionale, les insulaires n'étaient pas, comme les paysans du Péloponèse, étonnés des dangers de la vie militaire. Aussi montrèrent-ils dès le début de la guerre une résolution qui ne se démentit jamais. Il suffit d'avoir examiné un moment la face de lion de Canaris pour s'assurer que le héros de Psara est étranger au sentiment de la crainte. Les Miaoulis, les Sakhtouris, les Tombasis et les Tsamados n'étaient pas plus faciles à effrayer.

Au milieu des horreurs du sac de Tripolis, Bobolina s'empressa de voler au palais du visir. Les femmes de Kourchid-pacha s'y trouvaient renfermées sous la protection de son *kiaïa*. Toutes richement vêtues, la bouche et le front

couverts, selon l'usage turc, elles lançaient des regards de mépris sur les *ghiaours* noirs de poudre et couverts de sang qui se pressaient dans le palais déjà livré à l'incendie. Bobolina prit ces pauvres femmes sous sa puissante protection. Elles furent, grâce à elle, conduites dans une maison où on les garda jusqu'à l'arrivée des 400,000 fr. que Kourchid-pacha fournit pour leur rançon. Mais le vieux général, sachant qu'elles s'étaient, pendant leur captivité, trop attachées au fils du bey des Maïnotes, A. Mavromichalis, les fit, dit-on, noyer dans des sacs.

Après la prise de Tripolis, Bobolina retourna au blocus de Naupli. Elle déploya dans ce long siége les talents d'un amiral et d'un diplomate. Elle montra surtout une grande énergie à l'époque où Mahmoud-Dram-Ali se précipita sur l'Argolide avec sa redoutable armée. La conquête de Naupli, qui succomba à la fin de 1822, doit être surtout attribuée à Bobolina et à l'intrépide Stoïkos, qui commanda l'assaut du côté de la terre. Cette conquête livrait à la Grèce 400 canons de bronze, dont 10 du calibre énorme de 64, et de plus, une ville forte, un port militaire

à l'abri de toute surprise, en un mot une position exceptionnelle, où le gouvernement n'avait plus à craindre d'être obligé de fuir devant les Turcs.

> Soyez unis, ô Grecs, ou plus d'un traître
> Dans le triomphe égarera vos pas.

Il est difficile de ne pas répéter ces vers en songeant à la fin déplorable qui termina la noble carrière de Bobolina. Une de ces querelles personnelles qui avaient déjà joué un trop grand rôle dans la vie de l'héroïne, fut la cause de sa mort. Un compatriote et un parent lui tira un coup de pistolet, après l'avoir appelée à la fenêtre comme pour parlementer. La balle lui perça le front et brisa son crâne en deux morceaux. Ce crâne est petit et d'une forme très-régulière. Lorsque M. Boboli vint me le montrer à Athènes, je lui demandai si on lui avait rendu la fortune considérable que sa mère avait employée au service de la Grèce. Il me répondit tristement que la famille de Bobolina était restée dans la misère, sans que les hommes qui s'étaient succédé au gouvernement aient jamais paru s'en préoccuper. Il n'est pas nécessaire d'aller en Grèce pour as-

sister à de pareils spectacles. Manin et le général Garibaldi, après avoir risqué leur tête pour l'Italie et sacrifié, le premier sa jeune fille, le second, son héroïque Anita, ont vécu, le premier à Paris, le second à New-York, dans une véritable pauvreté, tandis que le patriarche de Rome et ses cardinaux, ennemis naturels de l'indépendance italienne, ont toujours trouvé des millions[1]. En France, les derniers défenseurs de la nationalité vaincue à Waterloo n'ont-ils pas été nommés «les brigands de la Loire», tandis que les hommes qui avaient, au commencement de la Révolution, «déchiré le sein de leur mère» et combattu sous les drapeaux de la coalition, allaient voter à la Chambre des pairs la mort de Michel Ney, «le brave des braves?»

A neuf heures, on passa devant l'île d'Hydra. La ville avec ses maisons, auxquelles la sécheresse du climat conserve une éternelle blancheur, et ses moulins à huit ailes, gravit, à une grande hauteur, un amphithéâtre que surmonte un mo-

[1] On évalue à 20,000,000 les fonds fournis au pape par le denier de Saint-Pierre depuis la bataille de Castelfidardo jusqu'en 1862.

nastère d'un aspect imposant. On me montra une maison carrée avec des contrevents verts qui fut la demeure de l'illustre navarque Miaoulis [1]. On m'indiqua successivement les demeures des Condouriottis et d'autres primats, qui firent généreusement le sacrifice de leurs richesses à la Grèce bien-aimée. Les Hellènes, à qui on a si souvent reproché l'amour de l'argent, ont prouvé à cette glorieuse époque, qu'ils peuvent oublier leurs intérêts quand il s'agit du salut du pays. Les souvenirs de la guerre de l'indépendance consolent du morne aspect du paysage. L'antique Hydra n'est, en effet, qu'une bande de rochers noirâtres qui sort des flots de la mer de Myrtos, à l'extrémité sud-est de l'Argolide. L'île entière, dont la longueur est de 30 kilomètres environ et la largeur de quatre, offre aux regards attristés des pentes dévorées par le soleil et ravagées par les vents et qui ne sont presque jamais rafraîchies par la pluie. Les Albanais qui s'y établirent au quinzième siècle (1470), trouvèrent sur ces rivages une crique sûre, creusée vers le milieu de son flanc sep-

[1] Son fils a écrit l'histoire d'Hydra et de ses batailles navales.

tentrional, laquelle devint la source de son étonnante prospérité.

Des hommes moins énergiques que les compatriotes de Scanderbeg n'eussent eu, à Hydra, qu'une existence pire que la mort. Mais la race albanaise qui, sur son territoire encore inabordable et dans les profondes vallées qui la cachent au reste du monde, n'a pas jusqu'à présent subi les influences salutaires de la civilisation, déploie, dans des conditions plus favorables, les aptitudes les plus diverses. Personne n'ignore maintenant le rôle politique et religieux qu'ont joué les Albanais de notre Église dans les dernières révolutions de l'Italie méridionale[1]. Les frères de ces hommes qui fournissent au royaume hellénique tant de braves soldats, tant de laboureurs robustes et patients, sont devenus à Hydra, à Spetzia et à Poros les meilleurs marins de la Grèce. Toutefois la turbulence qui, en Albanie, a jusqu'à présent paralysé les forces de ce peuple, se conserva sur les côtes de l'Argolide comme sur les versants de l'Adriatique. Cependant le premier élan fut exempt d'erreurs,

[1] Voy. une très-curieuse correspondance de Naples dans les *Débats* du 20 janvier 1862.

et le martyre du patriarche Grégoire enflamma tous les cœurs. Les citoyens opulents — qui partout s'effraient des révolutions — donnèrent l'exemple d'un « dévouement héroïque[1]. » — « Depuis trente ans, dit le primat Lazare Condouriotis, je travaille pour amasser des trésors. Je les offre à la patrie, et je m'estimerai heureux s'ils peuvent servir à l'indépendance de la Grèce. Je pense que mon exemple sera suivi par tous les riches d'Hydra et des îles qui nous sont alliées; mais s'ils reculent devant des sacrifices d'argent, ne perdez pas courage, frères, je suis en état de faire moi seul les dépenses de la marine. » Ce patriotique exemple trouva de nombreux imitateurs. Hydra donna cinq millions pour les frais de la guerre. Pendant la durée de la révolution, Lazare et George Condouriotis fournirent 1,500,000 fr.; les frères Voudouris, 550,000 fr.; la famille Tsamados, 400,000 fr.; André Miaoulis, 250,000 fr.; les frères Tombasis, 350,000 fr.; la famille Voulgaris, 550,000 fr.; les frères Iconomos, 200,000. Spetzia et Psara montrèrent de leur côté que la

[1] Je me sers des expressions de l'historien de la Turquie, M. Lavallée, peu suspect de philhellénisme.

cause nationale était pour elles préférable à tout l'or de la terre.

Mais chez les Hydriotes les mouvements sont extrêmes. Grands, robustes et bien faits, ils laissent lire, dans leurs yeux noirs, les ardentes passions de la fière Albanie. On voit qu'ils poussent l'amitié jusqu'au fanatisme, la joie jusqu'au délire, la colère jusqu'à la fureur, la rancune jusqu'aux ressentiments implacables. La multitude, excitée par les déclamations d'un insulaire contre les «riches fainéants», se montrait assez disposée à s'emparer des biens qui devaient être si utiles à la nation. Quand les peuples se soulèvent pour revendiquer leur indépendance ou leurs libertés, il est rare que leur cause ne soit pas compromise par des esprits faux ou peu sincères, disposés à mettre aux prises des citoyens dont le patriotisme est également loyal et dont l'union est absolument indispensable au salut commun. Antoine Criésis, un des plus intrépides capitaines de l'île, eut le bonheur de faire comprendre aux Hydriotes que la violence n'était pas nécessaire pour décider les primats à s'acquitter des devoirs imposés par les circonstances, et qu'il ne

fallait jamais déshonorer la liberté par des scènes de pillage.

Les îles mettaient au service de la Grèce de nombreux navires, plus redoutables par l'habileté et la bravoure des équipages que par la solidité et l'armement des bâtiments. Les vaisseaux n'avaient que 12, 18 ou 20 pièces du calibre de 4 à 8. Chaque année, les insulaires nommaient un navarque ou amiral chargé de donner une impulsion commune aux capitaines. Parmi ces navarques, André Miaoulis s'est acquis une renommée égale à celle des Botsaris et des Karaïskakis. «Avant lui, disait en 1822 A. Criésis à mon parent le poëte A. Soutzos, nous n'avions jamais défait les Turcs sur mer en bataille rangée. Dans les expéditions de Jacob Tombasis, nous avons, par surprise, incendié quelques-uns de leurs bâtiments; mais Miaoulis, le premier, nous a dévoilé la faiblesse de la marine turque, et, par son exemple, nous a accoutumés à la provoquer au combat.» — «Miaoulis, ajouta un capitaine à cheveux blancs, est du même âge que moi. D'abord simple matelot, il avait en peu d'années acquis de grandes richesses; mais notre fortune, à nous marins, est

aussi inconstante que la mer. Dans un voyage en Portugal, il perdit tout le fruit de ses travaux. Sans se laisser décourager, il a peu à peu réparé ces pertes, et tout en luttant tantôt contre les tempêtes, tantôt contre les frégates algériennes, il est parvenu à rendre sa fortune égale à celle des plus riches primats de notre île. Il est doué d'un courage à toute épreuve et d'un sang-froid imperturbable dans les plus grands dangers. A peine, il est vrai, sait-il signer son nom; mais il surpasse par son bon sens nos gens les plus lettrés. » Malgré son peu d'instruction, le brave amiral avait secoué les préjugés asiatiques. Tandis que les belles Hydriotes étaient condamnées par leurs maris à une vie de séquestration assez semblable à la servitude, il recevait dans sa famille, ainsi que les frères Tombasis, les étrangers qui venaient le voir, et les accueillait à son foyer avec la politesse la plus franche et la plus cordiale.

Dès le printemps de 1821, une escadre turque fut envoyée pour soumettre les insulaires. Les Hellènes avaient, pour lui résister, vingt-deux vaisseaux d'Hydra, sept de Spetzia et neuf de Psara. Les chrétiens ayant rencontré un vais-

seau turc à deux ponts de 74 canons, un capitaine proposa de lancer un brûlot contre cette masse. La tentative ayant réussi complétement, malgré les terribles bordées du navire, et 600 Turcs ayant péri dans les flots, l'escadre ottomane, épouvantée de la catastrophe, se hâta de quitter Mytilène et de battre en retraite. On sait avec quelle audace et quel succès les marins grecs out depuis employé les brûlots. Canaris a bien voulu lui-même m'en faire la description. Ces machines incendiaires étaient de vieux bâtiments remplis de matières inflammables, de poudre à canon et de roche à feu pulvérisée. Des conducteurs enduits d'un mélange prompt à s'enflammer allaient de l'entrepont aux manœuvres. Des coulisses établies dans l'intérieur devaient, en un clin d'œil, communiquer la flamme à toutes les parties du navire. L'un de ces conduits aboutissait à une fenêtre de l'arrière, et c'est là que le capitaine, posté sur un échafaudage construit au-dessous, mettait le feu. Un canot placé sous la poupe, le recevait avec ses hommes aussitôt qu'il avait accompli sa tâche périlleuse. On comprend tout ce qu'elle exigeait de sang-froid et d'énergie. Il fallait, après avoir engagé le beau-

pré du brûlot dans le gréement du navire turc, échapper à temps et aux boulets des Musulmans et à l'explosion du brûlot. Aussi choisissait-on toujours pour ces expéditions les marins les plus intrépides.

Les cruautés inouïes que les Turcs commirent en 1822 dans la mer Égée, achevèrent d'exciter contre eux la juste colère des insulaires.

Chios n'avait pas montré la même résolution que Spetzia, Hydra et Psara. Les habitants de cette île, sans se montrer hostiles à la Grèce et tout en faisant des vœux pour le triomphe des chrétiens, avaient cru pouvoir garder la neutralité[1]. De longs malheurs avaient rendu défiants ces insulaires, que d'ailleurs le voisinage de l'Asie-Mineure, dont l'île n'est séparée que par un canal, exposait à de terribles représailles.

Pendant près de cinq siècles (1093-1566), leurs annales ne sont qu'un long martyrologe. Vénitiens, Génois, Turcs, Français, Catalans, tous viennent fondre sur Chios pour la ravager. Déjà en 1305, les Turcs y commettaient d'affreux massacres. Les flottes de Bayézid-le-Foudre (Bajazet Ier) lui causèrent de grands maux. L'a-

[1] M. A. Vlastos a écrit l'histoire de Chios.

miral de Souléiman (Soliman-le-Législateur) s'en empara en 1566. Malgré la conquête, les Chiotes surent conserver, pendant deux siècles et demi, les franchises que leur avait accordées Souléiman, et gagner, avec une ténacité singulière, tous les priviléges qu'ils pouvaient obtenir. En réalité leurs magistrats étaient maîtres, et la prospérité éclatante de leur île faisait un contraste remarquable avec la misère croissante des provinces de l'empire ottoman[1]. Cette prospérité favorisa le développement intellectuel des insulaires, et Chios est justement fière d'avoir produit des hommes tels que Alex. Mavrocordatos[2], Coraï et Néophyte Vamvas, qui a été professeur de philosophie à l'Université d'Athènes.

Les malheurs de l'île commencèrent le jour (mars 1822) où les Samiens et les Chiotes émigrés tentèrent d'enlever Chios aux Turcs. Ceux-ci, un moment battus, se retirèrent dans la citadelle. Vingt jours après, la flotte du capudan-pacha Kara-Ali venait à leur secours. La ville

[1] Olivier, *Voyage dans l'Empire ottoman*, Paris, an IX, II, 140, atteste cette prospérité.

[2] Sur ce grand-interprète, voy. Tournefort, *Voyage au Levant*, II, 228.

fut livrée aux égorgeurs, puis brûlée. Ce n'était pas assez. Le capudan-pacha ordonna l'assassinat avec une ruse véritablement asiatique et une exécrable prévoyance. Après avoir accordé une amnistie générale à tous ceux qui s'étaient réfugiés dans les montagnes, il avait chargé les consuls des puissances chrétiennes de donner à ce décret miséricordieux toute la publicité possible. Une fois que cette population, hélas! trop pacifique, fut complétement rassurée, les Turcs se livrèrent, avec une patience de tigre, au débordement des passions les plus féroces et les plus viles. Pendant quatre mois, cette île charmante, un des foyers de la civilisation orientale, fut livrée aux plus infâmes bourreaux, à des bêtes fauves qui n'avaient d'humain que le visage. Dieu me garde de remuer ce sang et cette fange! Les chiffres sont, du reste, plus éloquents que toutes les réflexions. Vingt-trois mille habitants furent égorgés par les sicaires de Mahmoud; quarante-sept mille furent vendus comme esclaves; le reste chercha un refuge dans la Grèce insurgée. L'opulente Chios n'a pu se relever de ses ruines; mais son martyre n'a pas été inutile à la Grèce, dont « elle a servi la cause par ses

malheurs. » La France, en contemplant le tableau de M. Eugène Delacroix (1824), sentit se réveiller en elle l'ardeur qui avait autrefois animé les croisés quand Pierre-l'Ermite leur racontait les souffrances des chrétiens de Terre-Sainte. L'Europe profondément touchée devait un jour répondre aux hécatombes de Constantinople, de Smyrne, de Cypre, de Cos et de Chios, par le canon de Navarin.

Les insulaires n'attendirent pas la fin de la guerre pour venger Chios. Les canots de la flotte grecque s'occupèrent d'abord de sauver « les infortunés, qui, dit un témoin, le Français Jourdain, à travers mille dangers, malgré leurs blessures, parvenaient à se traîner jusqu'au rivage... qui en était couvert. » Une fois cette mission d'humanité accomplie, Miaoulis choisit deux capitaines, le Psariote Constantin Canaris et l'Hydriote George Pipinos, pour porter la flamme sur la flotte des bourreaux. Les brûlotiers étaient décidés à se faire sauter plutôt que de tomber, en cas d'échec, dans les mains de l'ennemi. Des hommes animés d'une pareille résolution sont invincibles. « Je brûlerai le pacha », avait dit Canaris à ses compagnons.

Toute l'Europe applaudit à l'héroïsme du capitaine psariote qui s'attaqua résolument au vaisseau-amiral. Cet énorme navire était joyeusement illuminé et resplendissait d'une multitude de lumières de diverses couleurs. La tête et les mains du philhellène français Baleste, intrépide défenseur de la Crète, servaient de jouet à ses féroces vainqueurs, qui se dédommageaient dans une orgie nocturne du jeûne imposé par le ramadan (carême musulman). Le bruit des timbales barbares se mêlait au roulement des tambours et aux éclatantes fanfares des clairons. Cependant le peuple de Psara veillait en prières, les yeux tournés avec anxiété du côté de Chios... Tout à coup l'incendie brille aux yeux des Turcs ivres de sang, comme un éclair vengeur, et les hurlements du désespoir succèdent au tumulte d'une joie farouche. La lueur de la flamme qui dissipa pendant trois quarts d'heure l'obscurité des nuits, annonça jusqu'à Smyrne que le ciel avait châtié les meurtriers. Enfin, le vaisseau sauta en l'air avec les 2280 hommes qu'il portait. Le capudan-pacha et 180 marins parvinrent seuls à gagner la côte asiatique. « Le Christ est vainqueur » ! avait crié Canaris dans l'enthou-

siasme de la victoire. Pénétrée du même sentiment, Psara voulut célébrer le triomphe de ses enfants comme une fête religieuse, comme un nouveau succès de la croix sur la barbarie. Lorsque Canaris et ses compagnons débarquèrent, le son des cloches se mêla au bruit des canons. Les marins intrépides, que tous contemplaient avec une admiration émue, se rendirent en silence et nu-pieds au temple de l'Éternel, afin de remercier le protecteur de la Grèce de la victoire qu'il avait accordée à trente-quatre héros sur des hordes d'esclaves. Les fiers primats d'Hydra ne firent pas un accueil moins enthousiaste à leurs braves compatriotes. Lorsque Pipinos prit terre à Hydra et annonça aux sénateurs la victoire des Hellènes, Lazare Condouriotis, leur président, lui offrit son siége : « C'est à toi, dit-il, et à Canaris à prendre place ici; vous êtes devenus plus grands que nous en sauvant la patrie. »

Kara-Méhémet, chargé de remplacer Kara-Ali, qui avait succombé sur le continent à la suite de ses blessures, n'osa rien entreprendre dans le golfe d'Argos pour seconder l'expédition de Dram-Ali. Quoiqu'il eût quatre-vingt-quatre vaisseaux, il

avait une telle peur de la flotte hellénique qu'il n'osa ni attaquer Hydra, ni ravitailler Naupli, qui succomba faute de secours. L'image seule du brûlot de Canaris suffisait pour tenir en respect le capudan-pacha. Malgré cette prudence, l'héroïque Psariote et Kyriakos faillirent le brûler près de Ténédos (28 octobre/9 novembre 1822), et il ne s'échappa qu'en laissant dans les flots 1600 cadavres. Dans cette glorieuse campagne de 1822, Canaris avait fait perdre aux Turcs environ 4000 hommes. Chios était vengée !

Mais bientôt Canaris eut à faire expier aux Ottomans des injures plus cruelles à son cœur. Le capudan-pacha, Khosref, vieillard entêté et fanatique, reçut l'ordre d'attaquer Psara et Samos, qui étaient une cause d'inquiétude permanente pour les Ottomans de l'Asie-Mineure. Déjà Cassos, dont les marins secondaient les Crétois et faisaient beaucoup de mal aux Turcs, avait été occupée par les Égyptiens. Psara, refuge des habitants de Chios, de Lesbos et de Cydonie, avait alors 15,000 habitants. Ils pouvaient, en y comprenant une garnison d'un millier de Macédoniens, opposer 5000 hommes à Khosref-pacha. Malheureusement les dispositions militaires des

Psariotes, étrangers à un genre de guerre qui diffère tant des combats sur mer, donnèrent tout l'avantage aux Turcs. En outre, la Grèce, paralysée par ses divisions, ne parvint pas à envoyer assez promptement la flotte d'Hydra et de Spetzia. Mais 600 Macédoniens, réfugiés dans le fort Saint-Nicolas, illustrèrent la chute de Psara par un dévouement digne des beaux jours de Marathon et des Thermopyles. Le capudan-pacha les ayant attaqués avec fureur, ces dignes fils des soldats d'Alexandre se firent sauter avec 4000 Turcs. Presque tous les Macédoniens périrent à Psara, et 3600 Psariotes seulement parvinrent à s'échapper.

La catastrophe de Psara (1824) décida les Hellènes à ne pas abandonner Samos à la colère du capudan-pacha. George Sakhtouris, le meilleur marin d'Hydra après André Miaoulis, déploya dans la défense de Samos une énergie si grande qu'il obligea la flotte turque à s'enfuir. Canaris, qui brûlait de venger sa patrie, se surpassa dans les combats auxquels les Samiens durent leur salut. Dans le dernier de ces combats, les Ottomans perdirent trois grands vaisseaux, cent canons et mille hommes. Miaoulis ayant rejoint

Sakhtouris avec une seconde division hydriote, empêcha le capudan-pacha et Ibrahim de s'emparer de Samos, et il ne permit pas au général égyptien de débarquer dans le Péloponèse en 1824, comme il en avait le projet. La campagne navale qui remplit la seconde moitié de cette année causa aux ennemis des pertes assez considérables pour décourager un homme moins décidé que le vainqueur des Wahabites, le conquérant du Darfour et du Sennaar, le général résolu et persévérant qui devait, par les victoires de Homs, de Konieh et de Nézib, mettre l'empire des sultans à deux doigts de sa perte.

L'année suivante, le gouvernement, qui avait pour président l'Hydriote George Condouriotis, aurait dû tout essayer pour écarter du territoire hellénique un adversaire aussi redoutable. Non-seulement Ibrahim avait le génie de la guerre, mais des Européens tels que le Français Sèves (Soliman-pacha), que le maréchal Marmont appelle dans ses *Souvenirs de voyage* « un général consommé, » avaient mis à sa disposition une armée solidement organisée à l'européenne. Tandis que le gouvernement s'acharnait contre

la forteresse de Patras, Ibrahim débarquait à Méthone (février 1825).

La défense de Sphactérie avait coûté cher à Hydra. Stavros Sakhinis, Dimitri Sakhtouris, frère dc George, Tsamados avaient succombé en la défendant. Hydra et Spetzia perdaient, avec leur sang, le nerf de la guerre, l'argent. Leur territoire ne produisait rien et la prolongation des hostilités avait anéanti leur commerce. Les provisions manquaient, et les équipages étaient réduits au nombre indispensable. Dans cette situation désastreuse, il fallait tenir tête aux flottes de la Turquie, de l'Égypte et des États barbaresques. Miaoulis et Sakhtouris ne s'abandonnèrent pas au découragement. Ils se multiplièrent pour résister à tant d'ennemis. Miaoulis brûla devant Méthone vingt navires égyptiens, vaisseaux de guerre ou de transport. Au cap Capharée, entre Andros et l'Eubée, Sakhtouris porta des coups si rudes à Khosref, que le capudan-pacha faillit périr dans l'incendie du vaisseau-amiral (juin 1825). Canaris eut l'audace héroïque de pénétrer dans le port d'Alexandrie avec deux vaisseaux hydriotes commandés par E. Tombasis et A. Criésis. Il aurait sous les yeux du pacha in-

cendié plusieurs frégates égyptiennes sans un changement soudain dans la direction du vent. Quelques jours auparavant (août 1825), devant les murs de Missolonghi, Miaoulis et Sakhtouris obtenaient un brillant succès contre la flotte ottomane, la mettaient en fuite et ravitaillaient la place. Miaoulis ayant réuni de nouvelles provisions et des munitions de guerre, dut livrer bataille à soixante vaisseaux qui, après trois heures de lutte, s'enfuirent à toutes voiles (novembre 1825). C'est ainsi qu'il put fournir des vivres à des braves qui n'avaient plus pour nourriture qu'un peu de blé non moulu. Lorsque toutes les communications furent interceptées par les travaux des assiégeants, habilement dirigés par des ingénieurs occidentaux, le vieux navarque, après avoir épuisé tous les moyens que peut fournir l'énergie humaine, retourna à Hydra l'âme remplie d'amertume. Hydra et Spetzia durent même songer à leur défense, tant il paraissait probable qu'elles seraient attaquées par la flotte turque débarrassée du blocus de Missolonghi. Mais les Ottomans préférèrent s'emparer de Samos, dont la résistance leur paraissait dangereuse pour la côte asiatique. Il leur semblait imprudent de laisser

plus longtemps briller aux yeux des Hellènes de l'Asie-Mineure le drapeau de la Grèce régénérée. Mais là Miaolis ne trouvait pas les obstacles innombrables qui l'avaient arrêté devant Missolonghi. Secondé par Sakhtouris et par Canaris, il arracha Samos à la fureur de Khosref-pacha qu'il força de se réfugier honteusement dans les eaux des Lesbos et de Ténédos.

Poros, l'ancienne Calaurie, appartient comme Hydra et Spetzia, à la nomarchie d'Argolide. En entrant dans la rade, on voit d'un côté un vaste monastère et de l'autre, avec le fort qui porte le nom du Bavarois Heydecker, une colonne, débris du temple d'Aphrodite.

Aphrodite (la Vénus des Latins) est une divinité des populations helléniques de la mer Égée, dont le type se combina avec l'Astarté des Syriens, adorée dans l'île de Cypre. Qu'elle soit née spontanément des flots, ou, comme on le croyait de préférence, que sa naissance du sein des mers se rattache à la mutilation d'Ouranos, — le Varouna des Védas, père de la déesse Sûra — il est impossible de se méprendre sur son caractère. Ce caractère était primitivement conforme à des idées qui n'avaient rien de licen-

cieux. Aphrodite, déesse de la production, personnifiait la nature jeune et printannière qui sort enivrée des eaux écumantes versées par les hivers. La beauté fait naître l'amour, et l'amour est la cause de l'hyménée, source de la génération, qui conserve et agrandit le domaine de la noble humanité. Il ne faut donc pas s'étonner si les intelligences les plus élevées de la poésie hellénique ont aimé à parer de tous les charmes la «blonde Aphrodite,» cette «Reine,» cette «Guerrière,» cette «Victorieuse,» qui règne sur les cœurs des humains. Homère lui donne pour compagnes les Grâces; un hymne homérique chante Cythérée «qui comble les mortels des plus douces faveurs; qui, sous un doux visage, porte toujours un aimable sourire et la fleur de la beauté,» et pour peindre Aphrodite couronnée de violettes, le religieux Pindare à épuisé toutes les ressources de sa puissante imagination. Il célèbre ses «pieds d'argent;» il lui donne la Jeunesse pour messagère, et les Grâces pour compagnes. «C'est ainsi, dit un docte pasteur protestant, M. Réville, qu'on retrouve toujours dans la mythologie hellénique le sens exquis du beau qui purifie en grande partie ce qu'il touche.»

Mais dans l'homme, qui n'est pas, comme l'animal, préservé par l'instinct, il n'est pas de penchant qui ne puisse, en se dépravant, compromettre son intelligence, sa santé et même sa vie. Les Hellènes avaient exprimé cette vérité d'une manière saisissante en opposant à l'Aphrodite-Uranie (Vénus céleste) l'Aphrodite-Pandémos, « la fourbe, l'injuste, » qui protége l'amour libertin et vénal. Celle-ci devait, comme de nos jours, trouver plus d'adorateurs que la première, et, sous l'influence du culte asiatique d'Astarté, produire des aberrations qui portent beaucoup de personnes à ne voir dans le polythéisme hellénique qu'une religion de honte et de dépravation. Je me rappelle avoir, une nuit, sur l'acropole, discuté ce sujet avec Mlle Bremer, qui défendait les opinions soutenues par Mme de Gasparin dans son *Voyage dans le Levant*. Ces opinions, je l'avoue, me semblent peu en rapport avec les faits. Faudrait-il juger le christianisme par les dégoûtantes extases des nonnes catholiques dont les fureurs hystériques ont été décrites avec tant de savoir et de convenance par un membre éminent de l'Institut de France, M. A. Maury, dans ses savants écrits sur la

Magie et sur les *Mystiques extatiques et les stigmatisés?*

Sans doute le paganisme, dont la tâche était de préparer une forme religieuse supérieure, n'a pas été exempt de graves imperfections. Mais le moyen âge, qu'on aime aujourd'hui à présenter comme le règne de la vertu et de la vérité, n'avait-il pas aussi ses côtés sombres? Quand on voit, à cette époque tant vantée par le catholicisme contemporain, les courtisanes établies à Venise et dans la France méridionale, louées par les magistrats pour leurs services; quand on trouve des «rois des ribauds» et le «droit du seigneur,» des fêtes des fous et des ânes, l'obscénité trônant jusque sur les bas-reliefs placés à l'entrée des églises ou décorant les stalles des prêtres; les dignités ecclésiastiques devenues la proie des étranges favoris des prélats[1], on doit être moins sévère pour des excès qui de l'Asie passèrent trop aisément en Grèce. Les temps modernes eux-mêmes sont-ils assez chastes pour être si rigoureux? Sans parler de ces pays latins ou slaves que les Germains ont l'habitude de peindre avec des couleurs tellement rembrunies,

[1] Voy. les curieux écrits de N. de Clémenges.

il suffit de jeter un coup d'œil non sur des capitales, mais sur une petite ville essentiellement germanique, telle que Weimar, pour se faire une idée de la vertu allemande au siècle glorieux des Herder, des Gœthe et des Schiller. Les lettres de Klopstock à Gœthe, la correspondance de Schiller avec Kœrner ne laissent rien à désirer en fait de clarté. « Il n'est point de femme qui n'ait une liaison, » écrivait l'auteur de *Jeanne Darc*. Les choses en étaient au point que, selon un historien de Gœthe, le mariage aurait pu être appelé aussi bien en Allemagne qu'en France « le sacrement de l'adultère[1]. »

Je sais bien qu'on a le droit de reprocher aux anciens Hellènes des désordes infiniment plus graves, que l'instinct n'explique même pas. Mais la littérature latine, les chroniques des couvents bouddhistes, etc., prouvent que ce reproche atteint l'antiquité tout entière. L'antiquité.... plût au ciel que notre temps fût débarrassé de désordres que les cours d'assises françaises ont eu si souvent occasion de châtier en 1861[2] dans des membres des ordres religieux! Le prêtre

[1] Voy. *Revue germanique*, *Vie de Gœthe*, novembre 1861.
[2] Voy. la *Gazette des Tribunaux* de 1861.

N. de Clémenges, célèbre recteur de l'Université de Paris, atteste que les mêmes désordres existaient au moyen âge, et que l'imprudente sanction donnée par les gouvernements à des lois absurdes a toujours produit assez de tristes résultats pour rendre les chrétiens excessivement modestes dans les appréciations qu'ils font de la Grèce païenne.

Éros (Cupidon), fils d'Aphrodite, était surtout populaire en Béotie, parmi ces fervents adorateurs de Dionysos, chez lesquels son culte avait pris une grande extension. Aussi, tandis que les poëmes homériques ne font pas même mention d'Éros, Hésiode, le poëte béotien, lui attribue dans la *Théogonie* un rôle de la plus haute importance comme principe ordonnateur du monde. De même que Platon annonce le Logos divin, ainsi le chantre d'Asera phrophétise l'Esprit d'amour que le christianisme fait, d'après les rabbins, planer sur le chaos, sous la forme de la colombe, oiseau d'Aphrodite et d'Astarté, symbole de la sagesse créatrice, amoureuse de ses propres œuvres. Le mysticisme, auquel le christianisme donna un si grand essor, se garda bien de proscrire le nom et l'influence de l'amour. Il s'empara, au contraire,

des expressives images du *Cantique des Cantiques* pour créer une prodigieuse théologie du divin amour, où les ardeurs voluptueuses de l'ancienne Grèce se confondaient avec l'aspiration vers l'Infini qui caractérise le monde nouveau. L'Église orientale avait vu le péril, et saint Méthodios, dans son *Banquet des dix vierges*, le signalait avec une sagesse dont l'impétueux Occident ne voulut tenir aucun compte. Les résultats de cette imprudence sont connus de tous les savants : « Il est *certain* aujourd'hui, dit M. Maury, le docte bibliothécaire des Tuileries, que des accès d'hystérie sont venus se mêler aux extases pieuses d'une *foule* d'illuminées, et les ont même souvent déterminées. Dans cet état morbide, les désirs sensuels se reproduisaient sous la forme mystique, et, à travers ces idées d'hymen symbolique de la femme et de Jésus-Christ, apparaissaient les élans comprimés de l'amour physique. » L'auteur de l'*Essai sur les légendes* renvoie aux révélations des Catherine de Sienne, des Brigitte, des Gertrude, des Thérèse, des Marie Alacoque, à la correspondance de la sœur Cornuau avec Bossuet et aux ouvrages des docteurs Esquirol, Lélut, Leuret, Bour-

din et Dubois d'Amiens, sur les maladies mentales, la catalepsie et l'hystérie. C'est ainsi que les éléments les plus subtils du paganisme se sont glissés dans les rangs des adorateurs de l'Esprit, et que les flèches de l'aveugle Éros ont frappé au hasard dans le camp de ceux qui renversaient ses autels, des coups assez terribles pour attester la puissance du perfide compagnon de l'épouse d'Héphæstos.

La Grèce n'avait pas attendu l'avénement du christianisme pour donner à la sensibilité féminine quelques-uns de ces aliments équivoques, où la mélancolie religieuse se mêle avec des impressions d'un tout autre genre. Arès, père d'Éros — si l'on en croit Simonide — ne fut pas le seul personnage qui rendit Aphrodite infidèle. Les arts et la poésie ont popularisé ses amours avec Adonis. Adonis, dieu syro-phénicien, était une de ces divinités étrangères dont le culte s'introduisait si aisément, grâce au goût pour les modes étrangères que Strabon reprochait aux Athéniens, et à la passion des femmes grecques pour les dévotions variées et multipliées, passion constatée par Platon, par Plutarque, par Strabon et par Ménandre.

«C'est nous surtout gens mariés, dit tristement un des personnages du poëte comique, que les dieux se plaisent à ruiner, nous sommes toujours obligés de chômer quelque fête!» Les fêtes d'Adonis étaient spécialement recherchées par les femmes de la Grèce, surtout à Athènes. La légende, que chacun connaît, exprimait la tristesse profonde de la nature, lorsque le Soleil, son amant, paraît la quitter pour réchauffer un autre monde. Tant de joies sont brusquement étouffées dans les larmes, tant d'existences sont subitement flétries par la douleur ou le désenchantement, que de pareilles solennités arracheront toujours des torrents de pleurs à un sexe qu'impressionnent vivement les représentations dramatiques pareilles à celles qu'on faisait dans les fêtes d'Adonis. Le spirituel Lucien, dans son écrit *De la déesse syrienne*, nous a laissé un curieux tableau des Adonidies. L'image du dieu mort était placée sur un catafalque colossal, usage qui aura probablement inspiré aux Hellènes l'*épitaphe* du Vendredi-Saint. Les femmes, vêtues de deuil et les cheveux épars, passaient la nuit devant leur maison en prodiguant les signes de la plus profonde désolation. «Pleuré

par les femmes comme s'il était mort, dit saint Jérôme, Adonis inspire, quand il ressuscite, et les chants et les louanges[1]. » — « Ces fêtes, dit M. le pasteur Réville, étaient les fêtes de la Passion et de la Résurrection au point de vue païen. » L'enthousiasme que les Hellènes de notre temps manifestent à la résurrection du Logos incarné, peut donner une idée du zèle qu'ils déployaient quand il fallait fêter le retour d'Adonis à la vie; retour symbolisé par la renaissance des premières fleurs.

La ville de Poros, habitée par 4500 Albanais, est construite sur un rocher qui tient à l'île par une péninsule très-étroite, et si basse qu'elle est parfois couverte par les flots de la mer. Le grand et beau port que possède cette île en fait l'arsenal maritime de la Grèce, et le temple de Poséidon, dont les ruines se voient encore sur la plus haute montagne, prouve que la situation avait déjà donné à l'antiquité l'idée de la consacrer au dieu des marins, à la grande divinité ionienne. Apollon dut céder la souveraineté de Calaurie à Poséidon, qui disputa à Dionysos et à Zeus les îles de Naxos et d'Égine.

[1] *Commentaires sur Ezéchiel*, III, 8.

LIVRE DEUXIÈME.

Égine et Salamine.

Égine, que nous aperçûmes après Poros, fait partie de la nomarchie d'Attique et Béotie. Quelques palmiers balançant leur superbe parasol sur d'immenses figuiers et sur des amandiers au feuillage grêle, attirent l'attention du voyageur qui s'égare dans les ravins d'une île où gisent les ruines d'innombrables édifices. Trois cents temples, ornés des chefs-d'œuvre des artistes éginètes, une marine florissante expliquent l'orgueil des habitants, orgueil que les Athéniens châtièrent avec une férocité digne de ces siècles impitoyables où un patriotisme — qui n'est point malheureusement passé de mode partout — autorisait à détester le genre humain. On coupa le pouce des hommes d'Égine, afin de les

rendre inhabiles au service de la mer. Telle était la fraternité des temps antiques!

De telles scènes fortifiaient dans les âmes la croyance qu'il existait des dieux farouches capables d'inspirer aux hommes des passions impitoyables. Parmi ces dieux, Hécate occupait une position assez importante pour qu'on eût en son honneur établi des mystères à Égine.

La lune était considérée sous un triple aspect par les anciens Hellènes. Quand elle jette ses traits d'argent à travers le sombre rideau des forêts, on l'appelait Artémis; lorsque, « déesse à la belle chevelure, » elle guide le chœur resplendissant des étoiles, on la nommait Séléni; quand elle illumine soudainement la nuit profonde et « qu'elle lance au loin » ses rayons dans de sinistres vapeurs, on lui donnait le nom d'Hécate. L'influence que l'antiquité accordait à la lune[1], disposait les esprits à attribuer à Hécate un rôle odieux. Ces préjugés existaient encore en Occident au moyen âge, et l'impopularité de la lune rousse en est un souvenir. Lorsque M. Michelet, dans son *Histoire de France*, donne à la femme l'étrange épithète de « lunatique, » il fait allusion

[1] Voy. Psaume CXXI, 6.

à l'action qu'on prêtait à la lune sur la santé d'un sexe dont la vie physique, profondément incomprise, était regardée comme un enchaînement surnaturel de châtiments et d'infirmités. Il ne semble pas que l'astre des nuits ait non plus respecté le cerveau du « sexe fort ; » car un démoniaque qu'on présente à Jésus-Christ est aussi appelé « lunatique[1]. »

Il était impossible que ces opinions ne frappassent pas l'imagination du voyageur égaré quand il suivait une route solitaire bordée de tombeaux, éclairée par cette lune qui, en prêtant aux objets des formes fantastiques, semblait vouloir l'écarter du droit chemin. Les cris des chiens qui aboyaient d'une façon lugubre, lui faisaient penser que leur sommeil était troublé par les spectres hideux envoyés par la déesse que les sorcières de Thessalie prétendaient faire descendre sur la terre. Une divinité de ce genre devait avoir pour cortége des êtres tels que Mormo, type de Croquemitaine et des ogres, les Empuses et les Striges, analogues aux méchantes fées, les Lamies et les Gelludes de Lesbos qui rappellent les vampires. Grâce à leurs relations

[1] Saint Matthieu XVII, 15.

avec Hécate, les magiciens pouvaient évoquer tous les fantômes des enfers qu'elle tenait sous sa protection. Les rapports qu'ils ont avec le diable donnent aux sorciers modernes le même pouvoir, si l'on en croit MM. E. de Mirville, Ventura, Gougenot des Mousseaux, Collin de Plancy, Perrone, Lacordaire et les autres démonologues contemporains. Mais pour faire sortir les spectres de leur sombre demeure, il est essentiel d'avoir une ferme croyance à leur existence. Aussi les femmes, dont l'imagination est plus vive, ont-elles toujours joué le rôle principal dans les évocations et dans les scènes de sorcellerie. C'est une femme qui montre à Saül l'ombre de Samuel. Les Thessaliennes avaient en Grèce une réputation sans égale. Les histoires de Circé et de Médée donnent une idée du pouvoir qu'on attribuait aux magiciennes, pouvoir qui leur permettait de disposer souverainement des forces de la nature. Quand on lit les légendes des sorciers du moyen âge, spirituellement analysées par MM. Louandre, Maury et Figuier, on voit qu'ils avaient également à leurs ordres une puissance égale à celle des plus pieux thaumaturges. Aussi inspiraient-ils plus de terreur que

les saints d'enthousiasme. « La population, dit M. Louandre[1], était à la lettre divisée en sorciers et en ensorcelés. » — « La multitude prodigieuse de sorciers, ajoute M. le docteur Littré, qui tombèrent sous les coups d'une justice insensée, démontre à quel point les maladies intellectuelles se communiquent et persistent avec force, puisque les bûchers ne les arrêtaient pas et qu'ils mouraient tous avouant leurs relations avec le démon. Tout cela était faux, ils l'affirmaient et mouraient en l'affirmant! » Il s'en faut que le peuple des provinces helléniques ait perdu la foi à ces vieilles superstitions enfantées par la crainte. Les Exotiques sont les dignes héritières des magiciennes de Thessalie. Elles se plaisent dans les cavernes, dans les tristes solitudes, dans ces lieux arides qu'on regarde depuis longtemps comme plus agréables au démon[2] et à ses ministres. Elles contractent des unions dignes d'elles avec les Vrycolakas (vampires); et combien de paysans, en écoutant le glapissement du chacal, ne s'imaginent pas entendre en même temps la voix détestée des sorcières!

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1842.

[2] Voy. Saint Matthieu XII, 43. Saint Luc XI, 24.

Le procès de la magicienne Théoris de Lemnos prouve que les Hellènes avaient cru aussi pouvoir contenir les sorciers par la terreur. Voyant que ce moyen était impuissant, ils eurent, comme depuis les chrétiens et les musulmans, recours aux amulettes, moyen que n'a pas dédaigné Pascal, aussi crédule que les Socrate, les Platon et les Aristote [1]. Malheureusement l'art, beaucoup trop populaire, des magiciens, triomphait de tous les obstacles. Combien n'a-t-on pas vu d'honnêtes Hellènes, transformés en loups, surtout en Arcadie [2], assouvir leur fureur sur leurs voisins, fureur qui s'est perpétuée au moyen âge [3] et jusqu'à nos jours [4] ! Au temps où l'on brûlait J. Huss, sous l'empereur Sigismond, une réunion de fameux théologiens ayant eu l'heureuse idée de proclamer la réalité des loups-garous, comment aurait-on pu penser que la Grèce s'était trompée en croyant aux lycanthropes !

[1] Voy. docteur Lélut, *De l'amulette de Pascal*, Paris 1856; *Du démon de Socrate*, 1836. Platon, *Epinomis*, § 8 et *Œuvres*. Diogène Laërce, liv. V.

[2] Pausanias, VIII, c. 2.

[3] Voy. R. Leubucher, *Ueber die Wehrwölfe*, Berlin 1850.

[4] Voy. *Annales médico-psychologiques*, XIII, 351.

Une fois l'imagination humaine livrée à la terreur, elle crée en foule des êtres malfaisants. Aussi Hécate trouvait-elle plus d'une compagne dans le sinistre cortége d'Hadès (Pluton), dans ces divinités infernales qui se faisaient une joie de tourmenter les humains. Telles étaient Até, les Erinnyes, Némésis, les Kères, les Mœres (Parques), les Pœnæ, les Alastores, etc., appartenant toutes, excepté les Alastores, à ce sexe féminin que les faiseurs de mythes n'ont guère plus épargné que les législateurs et les philosophes.

Il était parfaitement conforme aux tendances des systèmes religieux de l'antiquité de fortifier des craintes puériles dont le sacerdoce tirait un excellent parti. Polygnote avait reçu l'ordre des prêtres de Delphes d'orner la Lesché de scènes empruntées au monde infernal. Il va sans dire qu'on n'avait pas oublié les sacriléges punis pour avoir pillé les biens consacrés aux dieux, c'est-à-dire aux prêtres. Non loin de là, le terrible Eurynome, dont la couleur était d'un bleu noir, montrait les dents et s'asseyait sur une peau de vautour. Les exégètes des temples dirent gravement à Pausanias qu'il était chargé de dé-

vorer les chairs des morts de façon à ne leur laisser que les os. Les ministres du sombre empire ravalés à ces fonctions dignes des corbeaux font penser aux diables qui jouèrent des rôles aussi singuliers que leurs noms dans le procès qui se termina par l'atroce supplice d'Urbain Grandier — au siècle de Descartes, de Pascal et de Molière!

Milton a eu des idées plus élevées lorsque, prenant pour modèle le Prométhée d'Eschyle cloué sur le Caucase pour expier son opposition aux volontés de Jupiter, il a peint dans le Satan du *Paradis perdu* le génie du mal en lutte contre Jéhovah. Après lui, le caractère voluptueux que les légendes du moyen âge, inspirées par le type de Pan et des satyres, attribuent au chef de la milice des enfers, a été fort heureusement ennobli par l'ingénieux auteur d'*Eloa*. Mais la Grèce moderne n'a eu encore ni Milton ni Vigny. Aussi le peuple a-t-il conservé la plupart des opinions du moyen âge sur le prince des démons, qu'il nomme «*cacòs* (le méchant), *anathématisménos* (l'excommunié), *xymphorà* (le malheur), etc.» C'est à lui et à ses ministres qu'on aime à attribuer des désastres que la phy-

sique la plus élémentaire expliquerait admirablement. Heureusement l'encens, qui était déjà pour les anciens Hellènes le parfum sacré par excellence, est une panacée que les diables craignent autant que le démon Asmodée, nommé par les rabbins « le feu de l'amour impur, » redoutait le foie de poisson grillé sur les charbons[1], si l'on en croit la légende assez peu édifiante que les catholiques romains ont admise avec assez d'étourderie au nombre des livres saints, et qui a fourni à leurs théologiens tant d'histoires plus ou moins dignes des compagnons de Pan sur les succubes et les incubes.

Si un Italien tel que Dante conserve dans la *Divina commedia* les anciennes divinités infernales de la Grèce, doit-on s'étonner que les traditions populaires des Hellènes en parlent avec une si remarquable clarté? Les Mires, qui ont succédé aux Parques, jalouses comme les filles vieilles et laides, sont tellement disposées à tordre le cou de l'accouchée quand elles viennent enlever la fièvre de lait, qu'on a soin de ne pas laisser seule la jeune mère, qu'elles visitent le cinquième jour après la naissance de l'enfant.

[1] Voy. Tobie V, 3 et 6.

Les anciens avaient soupçonné les dangers que présente leur intervention, quand ils disaient qu'il leur suffisait de se croiser les mains pour empêcher la délivrance d'une femme.

La Peste qui se montre en personne aux populations qu'elle menace et « qu'une main divine peut seule conjurer, » ne rappelle-t-elle pas ces « inflexibles Kères » qui ravissent l'âme des mortels pour les conduire aux sombres demeures? Charon, qui est resté dans Dante le hargneux nocher des enfers, a pris dans la Grèce moderne un rôle analogue à celui de la « noire Ker de la mort » dont parle Homère. Dans ses *Mélanges néohelléniques* (Athènes 1856), M. Marino P. Vréto a trop bien tracé le portrait de ce personnage redouté pour que je croie nécessaire de le faire après lui[1].

Les peuples ne sont pas plus que les individus à l'abri de ces revers de la fortune que les Hellènes ont toujours aimé à attribuer à des divinités malfaisantes. Les révolutions avaient transformé Égine en un désert, lorsque Capodistrias eut l'idée d'y transporter le siége du gouvernement. Les personnages qui environnaient le Pré-

[1] Voy. le *Charon des Grecs modernes.*

sident à Égine, en 1828, offraient encore ces diversités extérieures qui impliquent de grandes différences d'habitudes. Le primat péloponésien Zaïmis avait établi sa résidence dans la maison de l'*aga* turc, édifice carré au front crénelé, qui dominait toutes les habitations. Quand Zaïmis sortait à cheval de son *pyrgos*, escorté de deux pallicares et suivi d'un *tchibouktchi* (domestique chargé de porter la pipe), ses habits étincelants de dorures et son air dédaigneux lui donnaient plutôt l'air d'un seigneur féodal que du citoyen d'une république. Dans une maison plus que modeste, située devant l'*orphanotrophion* (orphelinat), vivait, avec sa famille, un descendant des princes du Phanar, M. Alexandre Mavrocordatos, dont le costume occidental, les habitudes simples, les goûts lettrés faisaient un bizarre contraste avec le train du Moréote. Près du port, dans une habitation encore plus modeste, au milieu des canons brisés, des voiles et des agrès épars, on trouvait le héros de Psara étendu sur un tapis, portant l'habit des marins, un *fess* rouge, une petite veste brodée en soie violette, et tournant dans ses doigts un chapelet aux grains noirs. Une jeune femme aux yeux bleus,

au turban blanc, à la physionomie gracieuse, présentait le café et les confitures aux étrangers qui venaient saluer l'intrépide Canaris. J'ai retrouvé à Athènes une partie de ces personnages. Feu André Moustoxidis, correspondant de l'Institut de France, philologue et historien distingué, n'était plus, il est vrai, éphore de l'orphanotrophion d'Égine. Il était retourné aux îles Ioniennes. M. Mavrocordatos, devenu aveugle, avait survécu à ses rivaux, aux Hypsilantis et aux Coletti. Quant à Canaris, il avait adopté la redingote de l'Occident, mais de temps en temps il tirait encore de sa poche l'indispensable *combologhi* (chapelet). Mme Canaris, était restée fidèle au costume psariote et toujours aussi bonne et aussi bienveillante qu'il y a trente ans.

Lorsqu'en mai 1829, le Président de la Grèce quitta Égine pour s'établir à Naupli, la vie factice qui avait un moment animé l'île disparut comme par enchantement. La ville redevint village, et cette Égine qui avait une marine puissante au septième siècle avant Jésus-Christ, cette Égine qui prit une part si active aux victoires de Salamine et de Mycale, attirerait à peine l'atten-

tion du navire qui vogue sur le golfe saronique, si elle ne possédait le temple magnifique de Zeus-panhellénien, édifice d'ordre dorique, encore debout en grande partie. Malheureusement les sculptures de ses frontons, type le plus complet de l'art qu'on a surnommé éginétique, sont aujourd'hui à la glyptothèque de Munich, où je les ai admirées. Ces sculptures, achetées en 1812 par le prince royal de Bavière, ont été restaurées par le célèbre sculpteur danois Barthélemy Thorwaldsen.

L'état où se trouve aujourd'hui Égine reportait ma pensée sur la destinée de Capodistrias, dont l'élévation imprévue a été suivie d'une fin si triste. L'Europe orientale est tellement habituée à ces changements soudains de destinée, qu'ils sont loin d'y causer l'impression qu'ils produiraient en Occident. Combien de princes n'a-t-on pas vus comme Grégoire III Ghika et Constantin II Brancovano arrachés du trône par la main du bourreau, tandis qu'un homme inconnu la veille devenait l'arbitre des destinées de plusieurs millions d'hommes? Mais la mort tragique de Capodistrias a eu de bien plus graves conséquences qu'un changement de personnes : elle a préci-

pité la crise qui tendait à transformer en monarchie la république hellénique, et substitué pour plusieurs années (1833-1843) un gouvernement absolu au régime turbulent et désordonné, mais actif, patriotique et belliqueux, qui avait, à travers des obstacles et des dangers de toute espèce, dirigé la nation dans la conquête de son indépendance. L'existence des partis est sans doute nécessaire à tout État libre, mais lorsque leurs luttes deviennent trop acharnées, elles causent infailliblement une réaction qui va jusqu'à décider les peuples les moins dociles à chercher le repos dans les bras d'un pouvoir despotique. Au milieu du silence exagéré qui suit cette réaction, on devient ordinairement moins sévère pour ceux qui ont succombé dans un orage capable de briser les âmes les mieux trempées.

On a dit que les partis, tels qu'ils existent aujourd'hui en Grèce, ont vu le jour en même temps que l'insurrection de 1821. Cette opinion, qui a été souvent soutenue en France, n'est pas exempte d'exagération. Sans doute, ainsi que je l'ai montré précédemment, les dissensions éclatèrent parmi les Hellènes longtemps avant l'éta-

blissement de Capodistrias à Égine. Mais ces dissensions étaient plutôt causées par l'orgueil ou l'ambition des chefs, par les prétentions des classes et les rivalités provinciales, par la pétulance traditionnelle des Hellènes, par l'esprit d'agitation inséparable de toute grande transformation politique, que par des partis fidèles à des théories systématiques. Cependant l'opinion qui donne aux partis une assez longue existence, a eu raison de faire remarquer que les tendances qui les ont produits ne datent pas d'hier, puisqu'elles sont même antérieures à la guerre de l'indépendance. Depuis que la Russie a attaqué l'empire ottoman, elle n'a point cessé d'avoir en Grèce des intelligences secrètes. Les Péloponésiens étaient d'accord avec elle lorsqu'ils se soulevèrent en 1770. Rhigas-le-Libérateur, qu'on peut considérer comme le fondateur d'une première hétairie, n'avait-il pas pris pour modèles les patriotes français de 1789? Rhigas était Rouméliote comme Coletti, le chef du parti français, qui naquit quelques années avant l'assassinat de Rhigas par cette puissance dont M. le comte de Montalembert faisait lui-même, à l'époque des massacres de Gallicie, un portrait si sombre et

si exact[1]. Le *Roum-Ily*, ou pays des Romains, selon les Turcs, comprend, dans le sens le plus large, la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, et même l'Albanie. Cet immense pays qui n'est pas seulement occupé par des Hellènes, puisque les Chkipétars dominent en Albanie et que des colonies slaves et roumaines se sont établies au delà de l'Hémus, est habité par des populations qui ont conservé le caractère belliqueux qu'elles avaient dans l'antiquité. La vaste Roumélie, cette terre des pallicares, devait éprouver une irrésistible sympathie pour les brillants héros de la grande révolution occidentale, qui tinrent tête à l'Europe entière. Dans les montagnes du pays des *Roméi*, on retrouve la fière allure de l'hellénisme des siècles primitifs, tandis que le *Roméos* de Constantinople affecte au contraire les raffinements de la civilisation moderne. Mais tous, à l'époque où le bruit des armes françaises retentissait jusqu'au pied de la Tsernagora (Montagne-Noire ou Montenegro), tournaient instinctivement leurs regards vers le César des temps modernes qui

[1] Voy. sa curieuse lettre citée dans le *Constitutionnel* de janvier 1862.

transformait alors la carte d'Europe. Ils se figuraient que, après avoir restauré l'empire d'Occident, il songerait peut-être à relever le trône de Théodose-le-Grand. Lorsqu'il fut bien évident que Napoléon, qui d'ailleurs n'avait aucune sympathie pour la Grèce, n'entendait partager avec personne l'empire de l'Europe, les Hellènes se tournèrent d'autant plus naturellement vers la Russie que l'empereur Alexandre Ier leur témoignait une très-grande bienveillance. Aussi les hétairistes qui provoquèrent l'insurrection nationale de 1821, penchaient généralement, comme Alexandre et Dimitri Hypsilantis, du côté de l'empire orthodoxe.

Mais lorsqu'on vit l'empereur de Russie désavouer l'aide de camp que l'hétairie avait nommé, en 1820, « commissaire-général extraordinaire du gouvernement; » lorsque son frère D. Hypsilantis eut échoué devant Naupli, une brusque réaction se fit dans les esprits, et cette réaction fut favorable aux hommes qui inclinaient vers l'Occident. La première assemblée nationale, réunie à Épidaure dans une rustique habitation, nomma pour président M. Alexandre Mavrocordatos; elle adjoignit Coletti aux quatre députés

chargés de rédiger la constitution, et lorsque cette constitution fut achevée (janvier 1822), elle appela M. Mavrocordatos à la présidence du «pouvoir exécutif,» et nomma Théodore Négris président du «conseil des ministres,» conseil où siégeait Coletti, tandis qu'elle se contentait de confier à D. Hypsilantis les fonctions assez insignifiantes de président du «sénat.» Ces choix, où l'élément civil prédominait visiblement, n'étaient pas de nature à plaire au parti militaire dont Hypsilantis avait été un moment le représentant principal. La constitution, il faut l'avouer, plus préoccupée de la liberté que de l'ordre, n'avait pas d'ailleurs tenu assez de compte des nécessités de la guerre et de l'état où une longue servitude avait maintenu les esprits, en un mot les Républicains d'Épidaure, comme les Constituants français de 1789, avaient agi en philosophes plutôt qu'en politiques. Aussi le gouvernement, trop faible, se montra-t-il hors d'état et de faire exécuter les décrets du congrès et de diriger d'une main ferme les affaires de la Grèce.

Lorsqu'une nouvelle assemblée se réunit au village d'Astros (avril 1823), le costume des

députés, qui n'avaient d'autre abri que l'ombre des citronniers d'un jardin, donnait à l'observateur le moins attentif une idée de la diversité des éléments qu'il devenait nécessaire de concilier. Les primats de la Morée, coiffés d'une espèce de turban, se paraient avec une gravité solennelle, sous un soleil brûlant, d'une pelisse doublée d'hermine; les rudes Maïnotes, aux longs cheveux flottants, portaient de larges culottes pareilles à celles des Kosaks; à côté des sénateurs d'Hydra, habitués par leurs voyages lointains aux mœurs de l'Occident, apparaissaient des capitaines rouméliotes qui ne connaissaient guère d'autre genre d'existence que la vie des klephtes de la montagne; près de chefs vêtus, ainsi que D. Hypsilantis comme les officiers de presque toute l'Europe, Théodore Colocotronis, fier de la prise de Tripolis et de ses succès sur cette terre argienne où se tenait le congrès, étalait avec orgueil le splendide vêtement militaire des Albanais. L'assemblée, essayant de rapprocher des partis dont les luttes avaient troublé l'année précédente, comprit dans les cinq membres du pouvoir exécutif le prince de la Maïna, P. Mavromichalis; le primat pélo-

ponésien, André Zaïmis; l'Ionien André Métaxas, qui est mort chef du parti russe, et un Phanariote, M. A. Mavrocordatos, chargé des fonctions de secrétaire général.

Ce système de conciliation n'empêcha point la guerre civile d'éclater en 1824. Colocotronis, soutenu par les primats du Péloponèse, s'insurgea contre un gouvernement dont il croyait avoir plus que personne le droit de faire partie. Le sénat, appuyé par les insulaires et par les Rouméliotes, mit alors à la tête du gouvernement l'Hydriote Condouriotis, en y faisant entrer Coletti, qui venait de montrer en Eubée une certaine aptitude à la guerre. Il était difficile que l'insurrection résistât à l'alliance roméo-insulaire, alliance dont Coletti avait jeté précédemment les bases. Né lui-même en Albanie, il n'avait pas eu de peine à s'entendre avec les Chkipétars hellénisés des îles argiennes. On l'avait vu, dès 1822, faire constamment des avances aux Spetziotes, et sa liaison avec les compatriotes de Bobolina était à la veille de porter ses fruits. Jean Gouras, qui était alors un des chefs les plus influents de la Roumélie, était disposé à le soutenir. Gouras aimait la constitution républi-

caine d'Épidaure qui plaisait à ses instincts démocratiques. « Dans une main, disait-il, je tiens mon sabre, et dans l'autre la charte du pays; malheur à qui tenterait de la fouler aux pieds! » Collègue d'Ulysse Androutzos, en 1821, il s'était tellement signalé au combat des Thermopyles, qu'il avait transformé en victoire un commencement de déroute. Sa haute taille, ses traits imposants, sa bravoure lui assuraient tant d'empire sur les Rouméliotes qu'il n'eut aucune peine à les décider à prendre parti contre des insurgés dont les projets lui donnaient les plus vives inquiétudes. « C'en était fait de la liberté, dit un savant qui partageait ses idées, le colonel Bory de Saint-Vincent, si Gouras n'eût opposé son courage aux efforts d'une ambitieuse aristocratie, et si Coletti, entraînant par l'ascendant de sa parole tous les capitaines du continent et ses Rouméliotes, n'eût avec une étonnante célérité attaqué, vaincu et désarmé les conspirateurs. » Battue devant l'Acrocorinthe par Gouras, l'insurrection des primats péloponésiens fut complétement domptée par Coletti. Les frères Délyannis, G. Sissinis, Zaïmis et Londos tombèrent dans les mains du gouvernement; Panos Coloco-

tronis périt devant Tripolis, et son père fut enfermé au couvent d'Hydra.

De tels succès pouvaient appeler les Rouméliotes à prendre la direction de la guerre contre Ibrahim. La résistance énergique que la Roumélie opposa au dernier moment prouve qu'elle était capable de la conduire avec de véritables chances de succès. Mais M. A. Mavrocordatos persuada à Condouriotis que Coletti aspirait à la dictature. Ce mot magique, qui tant de fois perpétua la discorde parmi les défenseurs de la révolution française, éloigna Condouriotis de Coletti. Les choix que fit la troisième assemblée nationale n'étaient pas de nature à rendre l'ascendant aux Rouméliotes. Cette assemblée nationale, réunie à Épidaure dans les conjonctures les plus difficiles (avril 1826), confia le gouvernement de la Grèce à deux commissions, une « commission exécutive, » présidée par A. Zaïmis, et une « commission de l'assemblée, » ayant pour président l'archevêque de Patras, Ghermanos.

Dans les circonstances critiques où se trouvait la Grèce, le nouveau gouvernement semblait décidé à accepter le protectorat de l'Angleterre.

M. Mavrocordatos, effrayé des conséquences de la chute de Missolonghi, était de cet avis. Telle n'était point l'opinion des chefs rouméliotes, parmi lesquels Coletti et Karaïskakis protestèrent avec une énergie particulière. D. Hypsilantis, qui se tenait à l'écart, se joignit à leurs réclamations d'une manière tellement décidée, que le gouvernement lui enleva son titre de citoyen. Mais Hypsilantis et Coletti n'étaient d'accord que dans leurs répugnances pour l'Angleterre. Coletti voulait appeler en Grèce un prince français et lui donner la couronne hellénique, combinaison qui eût révolté les Anglais autant que la Russie. Tandis qu'il aidait à arrêter en Roumélie les progrès du vainqueur de Missolonghi, deux assemblées rivales s'établirent, l'une à Hermione et l'autre à Égine. Après des discussions aussi longues que si la patrie n'eût couru aucun danger, les députés se réunirent à Trézène sous la présidence du Péloponésien G. Sissinis (31 mars 1827). Le comte Jean Capodistrias fut nommé Président de la Grèce, et, pour en finir avec les rivalités des chefs, le commandement des forces de terre et de mer confié à deux Anglais, MM. Cochrane et Church.

Lorsque le Parlement de Trézène décréta que le gouvernement de la Grèce serait confié pendant sept ans à un Président, il avait eu pour but de faire cesser des dissensions qui faisaient courir aux Hellènes plus de danger que les armées du *padishah*. On a vu que ce moyen n'avait pas empêché des catastrophes de toute espèce. En effet, le Président, fidèle aux lenteurs de la diplomatie, avait essayé à Pétersbourg, à Londres et à Paris, de s'entendre avec les trois grandes puissances qui s'intéressaient au sort des Grecs. Aussi n'arriva-t-il en Grèce qu'au commencement de 1828 ! Le temps précieux qu'il perdit en négociations assez stériles ne fut que trop bien employé par les Turcs, qui triomphèrent devant Athènes. J'avouerai pourtant qu'il semblait essentiel de choisir un président qui fût resté étranger aux luttes, déjà singulièrement acharnées, des chefs qui se disputaient le pouvoir avec une ardeur qu'explique seule la vivacité des passions méridionales. Mais le choix d'un personnage attaché depuis si longtemps à la Russie ne devait-il point paraître un triomphe du parti russe sur les deux autres et entretenir dans leur sein une sourde irritation? En outre,

les héros de l'indépendance ne pouvaient-ils pas craindre qu'un homme d'État, habitué à servir les vues d'un souverain absolu, n'essayât de faire prévaloir en Grèce des maximes médiocrement constitutionnelles? Cette inquiétude était aggravée par les circonstances; car on sait que, dans les années qui précédèrent la révolution si légitime de juillet 1830, le despotisme faisait des efforts désespérés pour dominer l'Europe entière. Charles X aussi bien que Nicolas Ier, François d'Autriche comme Frédéric-Guillaume III de Prusse étaient complétement d'accord dans la pensée d'étouffer toute idée libérale.

On a prétendu que le Président, en arrivant en Grèce, n'avait pas d'autres vues. Les antécédents de Capodistrias prouvent-ils réellement qu'il prit les rênes du gouvernement après avoir accepté de l'empereur Nicolas une mission de ce genre? La question est assez grave pour mériter d'être examinée. Aussi l'a-t-elle été par un grand nombre d'auteurs. Outre les écrivains hellènes qui ont étudié la vie du Président, surtout MM. André Papadopoulos-Vrétos[1], Stamati

[1] *Mémoires biographiques et historiques sur le Président de la Grèce, J. Capodistrias,* Paris 1837.

Voulgaris[1] et l'auteur de la *Situation des partis en Grèce*[2], les publicistes de l'Occident, tels que MM. Bory de Saint-Vincent, Gobineau et Duvergier de Hauranne, Casimir Leconte, ont eu l'occasion d'apprécier la politique de Capodistrias. Le point de vue de tous ces écrivains est fort différent. Tandis que M. Papadopoulos-Vrétos se prononce sans hésitation en faveur du Président, M. Arthur de Gobineau veut l'accabler. La correspondance de Capodistrias[3] ne fournit pas de grandes lumières sur ses projets. Faut-il s'en étonner? Non-seulement Capodistrias devait goûter l'admirable maxime orientale: « la parole est d'argent, et le silence est d'or »; mais en sa qualité de diplomate, il avait peut-être approuvé l'axiome qu'on attribue à un de ses collègues au congrès de Vienne, le prince de Talleyrand: « la parole est donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. »

Quant aux actes du Président, ils n'étaient

[1] *Notice sur le comte J. Capodistrias, président de la Grèce*, etc., Paris 1832.

[2] Étude publiée à Athènes dans le *Spectateur* de 1854-1855, par un anonyme.

[3] Cette correspondance a été publiée à Genève par M. A. Bétant, 4 vol. in-8°, 1839.

point de nature à inquiéter les défenseurs de l'indépendance hellénique. Sans doute il s'était, dans plus d'une circonstance, montré partisan de l'aristocratie et de « l'ordre », mais il avait aussi manifesté avec une certaine décision son zèle pour la cause des nationalités opprimées[1].

Jean, comte Capodistrias, ex-secrétaire d'État du gouvernement ionien et de l'empire de toutes les Russies, bourgeois de Genève et de Vaud, était né à Corfou, en 1776, d'une famille qui venait de l'Istrie, province slavo-italienne, abandonnée à l'Autriche après la chute de Napoléon. Lorsque les îles Ioniennes furent enlevées à Venise par les Français, le comte Antoine-Marie, chef de sa famille, se prononça pour la Russie au milieu des agitations qui suivirent l'occupation française. Aussi son fils Jean devint-il secrétaire d'État du gouvernement qui dirigea quelque temps les affaires sous le protectorat de l'empereur Paul. C'est à cette époque qu'un prélat de l'Épire, Ignace, depuis métropolitain

[1] Quant aux peintures souvent exagérées qu'il faisait de la Grèce, elles peuvent s'expliquer par ses tendances conservatrices bien mieux que par l'envie de voir une autorité étrangère dominer dans son pays.

de Bukarest, exilé par Ali-pacha, le mit en relation avec les chefs du Pinde et de l'Olympe, qui venaiènt passer l'hiver à Corfou. Leurs confidences, quoique fort incomplètes, apprirent à Capodistrias que la Grèce était loin d'être découragée, et lui donnèrent une grande idée des forces dont elle pourrait disposer dans le cas où un soulèvement national viendrait à éclater. Mais, comme une insurrection immédiate n'était pas probable, il fut obligé d'opter entre la France et la Russie lorsque le traité de Tilsitt livra les îles Ioniennes à l'empereur des Français. Dans les gouvernements autocratiques, le souverain est tout. Or quel patriote aurait pu reprocher à Capodistrias d'avoir préféré Alexandre Ier, notoirement favorable à la Grèce, au restaurateur de la papauté[1], au prince qui se servait du nom des Hellènes comme d'une injure?

Le gentilhomme ionien, admis dans la diplomatie russe, n'y occupa que des fonctions secondaires jusqu'en 1812. Dans la lutte qui s'engagea alors entre Napoléon et la Russie, il montra tant d'activité et d'intelligence, qu'Alexandre Ier le

[1] La constitution civile du clergé abolie par le Concordat était complétement conforme aux idées de l'Église orientale.

chargea d'une mission fort délicate auprès de la Confédération helvétique. L'acte de médiation qui avait lié la Suisse à la politique du maître de l'Occident étant évidemment compromis par les victoires des alliés, elle se voyait livrée à des agitations de toute espèce. Les cantons émancipés depuis la révolution française étaient menacés de retourner à leurs anciens possesseurs[1]. En outre, le parti aristocratique, qui prévoyait un changemeut, se disposait à s'abandonner aux ardeurs inséparables des réactions. Capodistrias, qui avait compris aux îles Ioniennes combien est difficile la position d'un petit État, environné de grandes puissances rivales, sut se concilier en même temps la confiance du gouvernement fédéral et des autorités cantonales. En proposant aux confédérés de rester neutres entre Napoléon et ses adversaires, il avait donné une preuve éclatante du caractère bienveillant de la mission secrète dont il était chargé. Malheureusement les puissances, obéissant presque toutes à des idées incompatibles avec l'esprit du temps, tenaient à favoriser par la présence de

[1] Je me borne à indiquer ici des faits que j'ai expliqués dans la *Suisse allemande*.

leurs troupes sur le territoire helvétique la restauration de l'ancien régime. Les alliés demandèrent donc l'autorisation d'entrer en Suisse, et le prince de Schwarzenberg, en franchissant le Rhin au pont de Bâle, montra comment la coalition comprenait la neutralité de la Suisse.

Cependant Capodistrias, qui n'avait consenti qu'avec peine à cette violation du territoire helvétique, s'était rendu auprès de l'empereur Alexandre afin de lui faire goûter ses idées sur la situation de la Confédération. Alexandre, qui avait eu pour précepteur un officier vaudois, le colonel Frédéric-César Laharpe, et qui avait beaucoup d'affection pour un célèbre écrivain militaire du canton de Vaud, M. le général Jomini, devenu son aide de camp, Alexandre qui favorisait alors les idées libérales, comprit aisément qu'il était aussi impossible de restaurer les cantons souverains que la vieille aristocratie suisse. Les adversaires les plus décidés de Capodistrias ont rendu hommage à la politique éclairée qu'il suivit en Suisse lorsque Alexandre Ier l'y renvoya comme ambassadeur de Russie. «On lui doit cette justice, dit M. A. de Gobineau, qu'il ménagea habilement tous les intérêts et acquit des

droits à la reconnaissance des nouveaux États par les sentiments libéraux dont il fit preuve et dont il assura le triomphe. » Il ne montra pas moins de sagesse au congrès de Vienne où se décidèrent les destinées de la France envahie. Entre les colères de l'Allemagne, les convoitises de l'Angleterre et la France accablée par les forces de l'Europe coalisée contre Napoléon, il sut rester fidèle à la ligne tracée par la prudente modération d'Alexandre. Cependant on a lieu de croire que, s'il eût été livré à ses propres inspirations, il eût été moins sage que l'empereur de Russie. Son principal mérite est donc d'avoir exécuté avec intelligence les instructions qu'il avait reçues. Il semble qu'on ne doive pas non plus le louer beaucoup d'avoir réclamé pour les îles Ioniennes, sa patrie, le protectorat d'un État constitutionnel. La Russie excitait tellement l'inquiétude de ses alliés, qu'on ne lui eût pas accordé l'autorité qu'elle avait autrefois exercée dans ce pays. Le plénipotentiaire d'Alexandre devait donc choisir entre l'Angleterre et l'Autriche. Or l'empereur aimait mieux voir la Grande-Bretagne sur les côtes de l'Albanie et de la Grèce qu'une puissance déjà établie dans la

province que les Russes nomment Russie-Rouge[1]; qui a soumis à ses lois une partie des Slaves de l'ouest et du sud[2] et qui a essayé plus d'une fois de s'emparer du cours du Bas-Danube.

Les services diplomatiques de Capodistrias furent récompensés par la dignité de secrétaire d'État. Ses rapports avec la Bessarabie et avec le royaume de Pologne lui concilièrent la sympathie des Roumains et des Polonais, qui reçurent des constitutions libérales, abolies plus tard par l'empereur Nicolas. Les Hellènes n'eurent pas moins à se louer des efforts qu'il fit en faveur de la société des Philomuses, dont le but était de ranimer dans les provinces helléniques une instruction essentiellement nationale. Aussi jouissait-il dans l'Europe orientale d'une véritable popularité. En Occident, l'opinion était loin d'être aussi unanime. Lorsqu'il visita les contrées occidentales après le congrès d'Aix-la-

[1] Ce pays qui a suivi les destinées de la Pologne depuis 1340 et qui a près de cinq millions d'habitants est nommé par les Allemands Gallizien, dont les Français ont fait Gallicie.

[2] Environ 15,000,000 de Slaves, les uns appartenant comme les Tchèques (Bohémiens) au rameau de l'ouest, les autres comme les Croates au rameau du sud-est.

Chapelle, les uns l'accusaient d'être dévoué au pouvoir absolu, les autres prétendaient qu'il avait des relations avec les *carbonari*. Les grands événements de 1821 l'obligèrent à se prononcer.

Cette époque (1820-1821) est une des plus mémorables dans l'histoire de la race pélasgique. Hellènes et Latins se soulevèrent en même temps contre les gouvernements qui les opprimaient. L'Espagne, Naples, le Piémont se donnèrent des gouvernements constitutionnels, tandis que les Hétairistes entraient dans les provinces roumaines et que la Grèce arborait le drapeau de l'indépendance. Les grandes puissances, hostiles alors à tout progrès politique, étouffèrent ce mouvement généreux dans la péninsule italique comme dans la péninsule ibérique. Alexandre Ier, effrayé de ces insurrections multipliées, abandonna définitivement la politique intelligente qui avait fait sa gloire et sa popularité, pour adopter celle qui a dominé en Russie jusqu'à la mort de son frère Nicolas. Le comte Capodistrias, plus prévoyant que l'empereur, vit bien que les gouvernements absolus ne pourraient échapper à la loi des transformations qui régit toutes les choses humaines. Il refusa donc de

suivre Alexandre dans la voie où il s'engageait si imprudemment. Il renonça à la haute position qu'il occupait en Russie, pour vivre à Genève et à Lausanne, où il s'occupa de faire parvenir à ses compatriotes des secours en argent. Ces soins persévérants et le zèle qu'il montra pour l'éducation des jeunes Hellènes réfugiés en Suisse et en Allemagne attirèrent sur lui tous les regards, et déjà, en 1824, lorsque les dissensions funestes faillirent compromettre la cause de l'indépendance, il fut question de lui confier les rênes du gouvernement. Ses relations avec l'Occident étaient si intimes que les amis de MM. A. Mavrocordatos et Coletti pouvaient voir en lui un partisan éclairé de cette civilisation dont ils étaient les apologistes. D'un autre côté, l'attachement qu'il manifestait pour l'orthodoxie, et ses rapports, qui n'avaient jamais été interrompus, avec l'empereur Alexandre, rassuraient le parti qu'on a depuis appelé le parti russe ou napiste, du nom d'un certain Napa qui fit plus tard des discours en plein air en faveur du comte Augustin Capodistrias, frère du Président.

Lorsque les luttes intérieures décidèrent l'assemblée de Trézène à nommer Capodistrias pré-

sident de la Grèce, ce parti prit une importance qu'il n'avait jamais eue; car à peine installé à Égine, le chef du gouvernement déclara nettement qu'il pensait que les Hellènes devaient préférer l'appui du grand empire orthodoxe à celui de la France catholique et de l'Angleterre protestante. La qualité de chef du parti russe, qu'on ne tarda pas à donner au Président, ne l'obligeait nullement à désavouer dans ses antécédents des manifestations qui lui faisaient un incontestable honneur. Ce mot « parti russe » n'avait pas en Grèce le sens que lui ont donné souvent en Occident des publicistes qui ne connaissent point le caractère de ces Hellènes qu'irrite le seul nom de Fallmerayer. L'idée d'un protectorat exercé par une grande puissance s'était présentée à plus d'un citoyen lorsque la Grèce envahie à la fois par les Africains, par les Asiatiques et par les bandes musulmanes recrutées dans la Turquie d'Europe, semblait dans une situation désespérée. On a vu que M. A. Mavrocordatos lui-même, dont le patriotisme n'est pas suspect, avait conseillé aux Hellènes d'accepter la suzeraineté de l'Angleterre. Après la mémorable journée de Navarin, personne n'eût osé mettre

en avant une pareille combinaison. Aussi les partis ne représentant que des vues politiques ou religieuses différentes, leur existence n'impliquait aucune alliance réelle avec l'étranger. La facilité avec laquelle on a toujours passé de l'un à l'autre, prouve que les Grecs n'attachent pas la même importance que les Anglais ou les Belges à ces diverses manières d'envisager les intérêts de la nation. Il ne faut pas se laisser tromper par des analogies sans réalité. Assurément, dans la Révolution française, le parti « catholique et royal » ne se bornait pas à préférer l'autocratie qui dominait en Autriche ou en Prusse au gouvernement républicain; mais il conspirait ouvertement avec l'ennemi, il combattait sous ses drapeaux, il envahissait avec lui le sol de la France, il préférait ostensiblement le pape et le roi à la patrie elle-même. Assurément le parti clérical italien ne se borne pas à admirer la politique des empereurs apostoliques ; mais il s'entend et il s'entendra toujours avec eux contre l'indépendance et les libertés de l'Italie. Il ne manque pas de gens en Occident qui se figurent que tel est en Grèce le parti russe, et que ce parti regarde l'empereur de Russie

comme le roi-pontife de tout véritable orthodoxe. Mais rien n'est moins conforme aux faits que ces tableaux de fantaisie.

Faisons d'abord observer que c'est une abominable hérésie aux yeux de tous les orthodoxes de donner à l'Église un chef visible. Hellènes, Slaves, Roumains, Albanais, etc., considèrent Jésus-Christ comme le seul chef de l'Église. Ils regarderaient comme un blasphème l'attribution de ce titre à un homme faillible et pécheur. Si l'empereur de Russie exerce une influence incontestable sur l'Église russe, cette influence n'est pas plus grande que celle que s'attribuaient les Bourbons catholiques, et après eux Napoléon, comme « évêques du dehors. » Aucune bulle du pape, aucun mandement épiscopal ne pouvait être publié sans l'approbation des rois « très-chrétiens[1]. » Ils se permettaient même de supprimer certains saints que Rome canonisait. Ainsi ils n'ont jamais accordé à leurs sujets le droit de fêter les papes hostiles aux droits de l'État, les saint Grégoire VII, les saint Pie V, etc.

[1] Voy. Dupin aîné, *Manuel du droit public ecclésiastique français*, 4e édit., Paris 1845. Comp. avec Pierre Pithou, *Libertés de l'Église gallicane.*

Napoléon exerçait la même censure sur les ordres religieux. Il n'eût point consenti à laisser s'établir dans ses États des Jésuites ou des Dominicains. Les rois protestants d'Angleterre revendiquent également comme « défenseurs de la foi » une part considérable dans les affaires ecclésiastiques. Mais quel que soit le caractère de l'intervention du gouvernement russe dans les questions religieuses, elle s'arrête à la frontière de l'empire — un très-petit État serbe, la Tsernagora, placé dans des circonstances tout à fait exceptionnelles, ayant seul reconnu l'autorité du saint synode de Russie, afin de ne pas dépendre du patriarche autrichien de Carlowitz — parce qu'elle est essentiellement locale et qu'elle ne dérive d'aucun dogme. Cependant, comme l'empereur de Russie est le plus puissant des souverains orthodoxes, plus d'une fois les chrétiens de l'Église orientale se sont tournés vers lui quand ils redoutaient les intrigues des Jésuites ou le glaive des Musulmans.

Il ne faut pas perdre de vue qu'à l'époque où Capodistrias prit les rênes du gouvernement, la Compagnie de Jésus dominait à la cour de France. La confiance étrange que Charles X avait dans

les fils de Loyola, dont l'action se fait maintenant sentir dans tout l'Occident, servait puissamment les vues du parti russe. Ce parti représentait aux Hellènes que les rois très-chrétiens ne s'étaient jamais résignés à l'indépendance religieuse des Églises orientales, et qu'ils avaient constamment secondé la propagande des Jésuites et de leurs affiliés en Orient. Se confier à des princes dociles instruments d'un prosélytisme odieux à tout l'Orient, n'était-ce pas s'exposer aux déchirements qui ont perdu les Bosniaques et les Albanais? L'Angleterre devait inspirer un autre genre d'inquiétude. On sait qu'elle veut conserver l'empire des mers et qu'elle est excessivement jalouse de toute marine qui peut lui faire une active concurrence. A ce point de vue, elle devait voir dans les habiles et entreprenants marins de la Grèce, dans les compatriotes des Miaoulis, des Canaris et des Sakhtouris, des rivaux qui pouvaient accaparer avec le temps la navigation de la Méditerranée. La Russie n'avait, disait-on, aucun de ces inconvénients. Puissance orthodoxe, elle ne pouvait voir de mauvais œil l'attachement de la Grèce à la foi de l'Église orientale. N'ayant aucun territoire baigné par l'Archipel

ou la Méditerranée, elle n'avait aucun motif d'entraver le développement de la marine hellénique. Ennemie naturelle de l'islamisme, contre lequel elle a lutté tant de siècles, elle devait sympathiser avec une nation qui voulait, à son exemple, se débarrasser définitivement d'un joug honteux.

Ces idées étaient assez populaires dans la Grèce de 1828. Le Président pouvait donc compter sur tous ceux qui préféraient la Russie à la France et à l'Angleterre. Cependant les Hellènes qui approuvaient sa manière d'agir, tels que Théodore Colocotronis, n'étaient pas toujours, à cause d'une turbulence fortifiée par une longue lutte, un appui bien solide pour un gouvernement dont le but avoué était « l'établissement de l'ordre. » On peut même affirmer que le parti russe s'est, en général, signalé par son manque de docilité. Mais Capodistrias trouvait dans la classe moyenne beaucoup d'hommes qui, lassés des luttes intérieures, des querelles que les prétentions des princes du Phanar, l'orgueil des chefs militaires, les ambitions des primats, les rivalités provinciales faisaient perpétuellement renaître, étaient disposés à soutenir énergiquement toute autorité

qui maintiendrait le calme. Ce parti qui, en subissant plus d'une transformation, a fini par conquérir tant d'importance, ne tarda pas à s'appeler « parti kyvernitique. » Confondu trop souvent, à cette époque de transition, avec le parti russe, il aimait dans Capodistrias, non point un des confidents d'Alexandre ou un favori de l'orthodoxie, mais l'administrateur exercé dont les talents et la fermeté lui faisaient espérer le rétablissement de la sécurité. Sans l'existence de pareilles dispositions dans un grand nombre d'Hellènes, qui mettaient le maintien de l'ordre au-dessus de toute considération, le Président eût trouvé de graves obstacles dès les premiers jours de son gouvernement. En effet, l'assemblée de Trézène n'avait nullement entendu lui confier un pouvoir dictatorial. Cependant la chambre législative fut dissoute sans obstacle et remplacée par une sorte de Conseil d'État nommé Panhellinion. Si MM. Mavrocordatos et Coletti, chefs du parti occidental, n'y furent point admis, on confia pourtant la présidence des trois sections du Panhellinion à des personnages considérables, à P. Mavromichalis, à Zaïmis et à Condouriotis. Enfin si le Président s'at-

tachait à centraliser le pouvoir, pour mettre, disait-il un terme à l'excès des prétentions individuelles, il s'efforçait d'éviter toute exagération de nature à sacrifier la liberté à la centralisation. Il respectait et fortifiait les municipalités, base solide de toutes les libertés; il laissait à la presse une certaine indépendance; il manifestait l'intention de propager l'instruction, dont les Grecs sont fort avides et sans laquelle un gouvernement constitutionnel est absolument impossible. Le choix des fonctionnaires semblait prouver qu'il regardait l'existence des partis comme légitime dans un pays libre, pourvu qu'elle n'entrave pas l'action des lois. Aussi les hommes du parti occidental parurent-ils généralement, malgré les déclarations faites en faveur de la Russie, l'objet des préférences du Président.

L'apaisement momentané des esprits, joint aux circonstances favorables, produisit les plus heureux résultats. La Russie ayant déclaré la guerre à la Porte (avril 1828), les Turcs furent obligés de renoncer à envahir de nouveau la Grèce. D'un autre côté, une division française, commandée par le maréchal Maison, ayant été

envoyée en Grèce par le roi Charles X, Ibrahim-pacha, jugea prudent de quitter la Morée (septembre 1828), qu'il avait couverte de ruines et inondée du sang le plus pur de ses fils. Cependant les hostilités continuèrent au delà de l'isthme de Corinthe, où Dimitri Hypsilantis battit complétement les Musulmans à Pétra, en Béotie. « La fortune, dit M. Paparrhigopoulos, voulut accorder cette dernière faveur au frère de celui qui, le premier, arbora l'étendard de l'indépendance hellénique, sans être assez heureux pour le promener triomphant à travers les camps ennemis. » Dimitri est mort en 1832, sans enfants comme ses frères Alexandre, George et Nicolas, fils du *domnu* de Valaquie Constantin VII Hypsilantis. Grégoire seul a eu un fils unique, dernier représentant de cette maison.

Malheureusement le succès que le Président obtint à l'assemblée nationale convoquée à Argos au mois de juillet 1829, lui fit de funestes illusions sur la solidité de sa position. En général, dans les contrées méridionales, à Athènes comme à Lisbonne, à Madrid, à Paris — quoique possédant quelques provinces situées au nord, la France est méridionale par le climat, le ca-

ractère, la religion — les Parlements assurent presque toujours une imposante majorité aux gouvernements qui les convoquent, et ils leur donnent ainsi une très-fausse idée des dispositions réelles de la nation. Malgré l'hostilité d'une partie de l'assemblée d'Argos, Capodistrias obtint du plus grand nombre des députés des concessions vraiment inespérées. Le sénat de vingt-sept membres qui fut nommé par l'assemblée et par le Président, — vingt et un sénateurs devaient être pris sur une liste de soixante-trois candidats présentés par l'assemblée, les six autres choisis directement par le président, — le sénat n'avait voix délibérative qu'en matière de finances. En outre, MM. Mavrocordatos, Condouriotis et Coletti n'en faisaient point partie. Évidemment le Président voulait enlever toute autorité aux hommes politiques qu'il avait le plus d'intérêt de ménager. Mais un diplomate qui n'avait joué aucun rôle actif dans la guerre de l'indépendance, pouvait-il éliminer aisément les patriotes résolus qui avaient exposé leur tête? On a l'habitude en Occident de s'étonner des choses les plus simples quand elles se passent en Grèce. Pourtant dans quel pays voit-on ceux qui ont couru tous les

périls s'effacer au jour de la victoire? Assurément les personnages éminents de la Révolution française, qui se sont déchirés les uns les autres avec une fureur inouïe, n'eussent point été capables de l'abnégation qu'on déplore de ne pas trouver chez les Grecs. Quel que soit le jugement qu'on porte sur l'insurrection hellénique, on ne pourra jamais dire d'elle, comme de la grande révolution occidentale, qu'elle a été impitoyable envers les vaincus. Les Montagnards vainqueurs envoyèrent les Girondins à l'échafaud; à leur tour les Montagnards furent décimés par les Thermidoriens, tandis que Coletti respecta pieusement dans Colocotronis un des héros de l'indépendance.

A peine le Président commençait-il à jouir des pouvoirs réellement extraordinaires qu'il tenait de l'assemblée d'Argos, que les puissances s'occupèrent de lui donner un successeur. La conférence de Londres du 10/22 mars 1829 avait décidé que la Grèce deviendrait vassale du *padishah* comme la Serbie et la Roumanie. Le Président, soutenu par l'assemblée, avait résisté énergiquement à cette décision. Les puissances ne croyant pas pouvoir triompher d'une opposi-

tion unanime, — car les Hellènes agissaient comme un seul homme quand il était question de redonner quelque autorité à une domination exécrée — les puissances consentirent le 22 janvier (3 février) 1830, à ce que la Grèce fût gouvernée par un souverain complétement indépendant. Le choix qu'elles firent du futur roi des Belges était le meilleur que le pays pût désirer. En effet, le prince de Saxe-Cobourg-Saalfeld, qui s'était signalé en 1813, en 1814 et en 1815 dans les guerres contre Napoléon, avait de la guerre une expérience précieuse pour un nouvel État. Sa rare capacité politique, qui lui a donné un ascendant bien supérieur à l'importance du royaume qu'il gouverne, le préparait mieux que personne à déjouer les intrigues dont la Grèce n'a cessé d'être le théâtre depuis qu'elle est devenue le champ de bataille diplomatique des grandes puissances et même des plus petites[1]. Quoiqu'il n'appartienne pas à l'Église orientale, il était tellement exempt de tout fanatisme qu'on pouvait s'attendre à le voir placer les intérêts du pays au-dessus de tout esprit de secte. Léopold

[1] On sait avec quelle raison les Hellènes se sont plaints de l'intervention de la Bavière dans leurs affaires.

accepta d'abord, à condition qu'une nouvelle délimitation des frontières garantirait suffisamment l'indépendance de la Grèce. Mais, soit que ce prince d'une prudence consommée se fût aperçu qu'on n'avait pour la Grèce qu'une bienveillance apparente, et qu'on ne voulait pas assurer efficacement son développement, soit que les renseignements, peu rassurants, il faut l'avouer, qu'il recevait du Président, l'eussent découragé, il refusa de se mettre à la tête d'un pays dont on prétendait restreindre arbitrairement les frontières et dont le chef faisait dans sa correspondance un tableau véritablement lugubre. Le refus de Léopold, appelé par tous les vœux du parti occidental et qui méritait réellement ses sympathies, irrita au plus haut degré les principaux personnages de ce parti, qui l'attribuèrent aux lettres du Président, peu pressé de renoncer à sa haute position.

La révolution de juillet 1830, en changeant tout à coup les rapports des puissances, empêcha le règlement définitif des affaires helléniques. L'empereur Nicolas, indigné de la chute de Charles X, s'éloigna définitivement de la France qui l'avait causée et s'irrita contre l'An-

gleterre qui l'avait approuvée. Dès lors, il devint en Europe le champion le plus décidé du pouvoir absolu et il engagea la Russie dans une lutte aussi fatale à sa prospérité intérieure[1] qu'à son influence en Europe. Les manifestes de l'empereur Nicolas contre les idées libérales n'étaient pas propres à populariser le parti russe en Grèce. Aussi vit-on le parti anglais reconquérir tout le terrain que lui avait fait perdre l'élection de Capodistrias.

L'Angleterre ayant donné à l'Europe l'exemple des institutions constitutionnelles, il était naturel que les partisans du régime parlementaire la considérassent comme un modèle. D'ailleurs leur chef, M. Alexandre Mavrocordatos, était préparé par ses antécédents et ses relations à devenir le patron des idées anglaises. Lorsqu'il revenait d'une mission qu'il avait exécutée dans la Grèce continentale, il rencontra à Missolonghi lord Byron, avec qui il se lia de la manière la plus intime et qui expira dans ses bras en 1823.

[1] Le jour où les ressources de cet immense empire seront mises en valeur, il pourra nourrir 400,000,000 d'habitants. Les « terres noires » de la Petite-Russie sont les plus fertiles de l'Europe.

Les entretiens qu'il eut avec cet homme célèbre, qui lui fit peut-être entrevoir le rôle brillant que les institutions de l'Angleterre assureraient aux grandes familles, fortifièrent en lui le goût du régime constitutionnel, sans affaiblir le sentiment pratique. En effet, si l'on a reproché aux amis du système parlementaire un caractère trop enclin à préférer les spéculations à l'action, un pareil reproche ne saurait être adressé au défenseur de Missolonghi et de Sphactérie. Cependant M. Mavrocordatos n'a point échappé à l'accusation d'utopie, et aujourd'hui plus que jamais, on ne manquera pas de dire qu'il n'a pas la pénétration nécessaire à l'homme d'État. Si l'on en croit certains publicistes, les constitutions libérales ne conviennent qu'aux nations germaniques. Plusieurs vont jusqu'à restreindre cette aptitude aux Anglo-Saxons protestants, préparés par leurs tendances et leurs idées religieuses à la pratique du *self-government.* Or, ajoutent-ils, la race pélasgique, est tellement infatuée d'une fausse gloire qu'elle sacrifiera constamment les principes aux objets de son enthousiasme. L'adoration des héros est inconciliable avec le culte des idées, culte qui est l'es-

sence même des gouvernements libres. Cette adoration produit nécessairement le césarisme ou l'autocratie, à Rome comme à Byzance, à Paris comme à Madrid. En religion, la même tendance rend la famille pélasgique esclave des grandes dominations sacerdotales (papauté ou patriarcats) et incapable de tout examen sérieux. Or ces instincts irrésistibles, comment les concilier avec les qualités qui font les nations libres? Susceptibles de colères violentes, mais passagères, les peuples de cette race brillante, mais mobile, s'agiteront perpétuellement entre l'anarchie et le despotisme, et ne briseront leurs idoles que pour leur rendre le lendemain un culte plus passionné.

Le fatalisme serait la conséquence rigoureuse d'une pareille philosophie de l'histoire. J'avouerai volontiers que le catholicisme, qui oblige à regarder comme un article de foi la condamnation de toutes les libertés, ne saurait être concilié, pour peu qu'on ait quelque logique, avec un régime libéral. Mais les Latins, qui sont le plus ferme appui du catholicisme romain, sont-ils vraiment hors d'état de voir les imperfections du système théocratique? Il suffit, sans parler

des temps modernes, de citer les noms d'Arnauld de Brescia, de Savonarola, de Zwingli[1], de Calvin, de Théodore de Bèze, de Farel et de Viret pour indiquer les côtés vulnérables de la théorie qui l'affirme, théorie qui, du reste, ne paraîtra pas plus spécieuse aux citoyens de Neuchâtel, de Genève et de Lausanne, qui sont en même temps Latins et Réformés, qu'aux huit millions de Roumains qui repoussent l'autorité de la papauté[2]. La théorie que je combats est encore plus contestable quand il est question des Hellènes. Il serait assez singulier de déclarer le peuple qui, le premier en Europe, a repoussé les institutions despotiques de l'Asie, incapable de comprendre la liberté! La foi orthodoxe, qui n'a jamais anathématisé les principes libéraux, ne l'oblige en aucune façon à renoncer aux nobles traditions de ses pères. Quoiqu'elle n'accorde point, dans

[1] Wildenhausen où naquit le célèbre réformateur de la Suisse en 1484, appartenait encore à la Rhétie en 1310. Le domaine de la langue romansche s'étendait jusque-là.

[2] J'ai cru devoir insister dans les *Roumains et la Papauté* sur ce fait capital et trop oublié en Occident de l'existence d'une grande population latine refusant énergiquement et constamment de reconnaître la domination des papes. Ce seul fait lui assure une place à part parmi les peuples néo-latins.

l'ordre religieux, une part assez large au libre examen, elle a pourtant donné au monde les premiers exemples du régime parlementaire, en faisant résoudre les questions dogmatiques par ces fameux synodes, véritables parlements du monde chrétien, où la société civile, représentée par les empereurs, était loin d'être réduite à un rôle insignifiant. Aussi les nations de la péninsule orientale qui ne sont pas asservies au joug des Ottomans, la Serbie, la Roumanie, la Grèce, ont-elles, comme les îles Ioniennes, des assemblées délibérantes dont quelques-unes remontent à une haute antiquité. Les Roumains, qui n'ont jamais laissé la suzeraineté des Turcs dégénérer en domination absolue, ont toujours eu des assemblées de ce genre. Nous les voyons établies chez les Serbes des différentes provinces avant la conquête turque. Cette conquête avait respecté les libres municipalités helléniques, — base essentielle de tout régime constitutionnel — tant elle avait reconnu la difficulté de soumettre les fils de la Grèce à une autocratie sans contrepoids. Les Slaves de l'Est n'étaient pas, avant l'invasion mongole, moins portés vers ces institutions que les Slaves du Sud. Il suffit de

citer la célèbre république de Novgorod-la-Grande, qui n'accordait aux descendants de Rurik que des droits fort restreints. L'influence des Mongols, en donnant une force singulière aux habitudes asiatiques, n'avait point, jusqu'au début de la période impériale, anéanti toute pondération des pouvoirs; puisque, jusqu'au règne de Pierre Ier, c'est-à-dire jusqu'à la fin du dix-septième siècle, les oukases commençaient par ces expressions significatives : «*Czar oukarall, i boiaré prigovorili* (le tsar a ordonné et les boïars ont décidé).

Quand on réfléchit sur ces faits trop peu connus de l'histoire de l'Orient orthodoxe, il ne semble pas nécessaire de justifier le parti anglais d'avoir cru que le gouvernement constitutionnel pourrait s'établir dans un pays où est née la liberté européenne. Une question plus sérieuse resterait à discuter. Était-il opportun, dans un moment où la concentration du pouvoir semblait, à cause « de l'état d'épuisement, de discrédit et d'anarchie où était tombée la patrie[1],» si nécessaire à tant de bons esprits qui voulaient

[1] Ainsi s'exprime l'auteur grec de la *Situation des partis en Grèce*, § 1er.

qu'on soumît à la loi les grandes familles féodales de la Maïna, les turbulents primats du Péloponèse et les chefs belliqueux du pays des Roméi, de soulever la question constitutionnelle? Le doute paraît d'autant plus permis, que plus tard, en 1841, M. Mavrocordatos disait lui-même, à Londres, dans un banquet, que la Grèce n'était pas encore mûre pour le bienfait d'une constitution. Il est vrai que le parti dont il était le chef ne partageait pas cette manière de voir.

L'idée constitutionnelle n'avait pas la même importance aux yeux de Jean Coletti, qui allait bientôt devenir chef du parti français. Coletti n'ignorait pas qu'en France toutes les opinions — une fois arrivées au pouvoir — s'arrangent assez bien de la dictature, conséquence nécessaire de la centralisation absolue, commencée par l'ancien régime, continuée par la Convention et complétée par l'Empire, centralisation qui rend difficile même la plus élémentaire des libertés, la liberté municipale. Aussi, fidèle à son modèle, était-il disposé à n'avoir pour la liberté qu'une passion assez platonique. Mais, comme la France, il mettait en première ligne l'agran-

dissement du territoire et la gloire militaire de la nation. Ce programme, qu'on croit, en Occident, avoir été inventé par le parti russe, n'a pas eu de plus ardent défenseur que Coletti.

Coletti était né sur la terre albanaise, sol fécond en héros, à Sarako, près de Janina, quelques années avant la Révolution française. Sa famille, qui appartenait à la classe des primats, était Roumaine d'origine. Entraîné, comme tous les hommes de sa race, vers les contrées dont les Latins avaient fait le théâtre d'une civilisation brillante, il avait quitté son pays natal pour aller étudier dans les Universités d'Italie. A peine était-il arrivé au berceau de ses pères, qu'il se présenta, à Milan, à ce Napoléon que Rhigas, avant de mourir, avait désigné à ses amis comme le vengeur futur des Hellènes. L'accueil bienveillant que lui et ses compagnons reçurent le remplit d'espérances. Lorsqu'il eut le diplôme de docteur en médecine, il retourna en Albanie et s'arrêta à Corfou, alors occupée par les Français. Il s'entretenait sans doute avec eux du désir qu'il conservait de les voir intervenir dans les affaires de l'Orient. Après la chute de l'empire, il fut un des premiers Rouméliotes à lever, en

1821, l'étendard de l'indépendance. Maître un moment de Sarako, il brûla les murs qui l'avaient vu naître plutôt que de les livrer aux Musulmans, passa à travers les Turcs stupéfaits de son audace et conduisit les insurgés du Pinde dans les forêts de l'Étolie. La nature avait créé Coletti pour être un chef de pallicares. M. Mavrocordatos, dont les habitudes ont toujours été fort studieuses, portait des lunettes et avait l'air d'un *gentleman* anglais. Hypsilantis n'avait du militaire que la bravoure, sans avoir l'attitude résolue qui impose aux multitudes, surtout en Orient. Tel n'était point le descendant des fils de la vieille louve romaine : « Nous l'avons tous vu au milieu de nous, dit un docte helléniste de l'Institut de France, attirant sur lui les regards par sa démarche pleine de dignité et de noblesse, par la richesse de son costume national, par sa physionomie calme et guerrière tout à la fois, par ce mélange de simplicité et de finesse qui l'a fait si souvent comparer à Ulysse et à Palamède. Les Français, nation belliqueuse, ont surtout admiré en lui le chef des pallicares[1]. » Ce portrait ne dissimule pas un trait essentiel du ca-

[1] *Dictionnaire de la conversation*, article *Coletti*.

ractère de Coletti. Pas plus qu'Ulysse, il ne montra jamais un goût bien vif pour la sincérité. Quand on le lui reprochait, il répondait sans hésitation que dans les pays de l'Occident où l'on attache le plus de prix à la franchise, en Angleterre et en France, les hommes d'État se croient rarement liés par leurs déclarations. Cette réponse est loin d'être satisfaisante; car elle suppose la fameuse distinction entre la grande et la petite morale. Le Bas est encore exact quand il signale dans le chef du parti français le « mélange de la finesse et de la simplicité ». Personne n'était plus exempt que Coletti de l'emphase si souvent reprochée aux méridionaux. Non-seulement il ne cherchait point à se vanter; non-seulement il acceptait des positions que tout autre eût dédaignées à sa place, mais il n'essayait de déprécier personne. Il était trop sobre de paroles — sobriété digne de tout véritable homme politique — pour se répandre en vaines dissertations sur ses mérites et sur les défauts de ses adversaires. Il favorisait chez les autres les épanchements qu'il s'interdisait soigneusement, comprenant très-bien la nécessité de ne pas contenir une loquacité dont il tirait

parti avec une dextérité singulière. Il possédait le grand art d'écouter avec patience, même les discours désobligeants, et ses yeux de lynx, qui semblaient lire dans les cœurs, montraient assez l'attention qu'il accordait à toutes les manifestations du caractère. Un tel homme devait, tôt ou tard, l'emporter d'autant plus aisément sur ses adversaires, qu'il comprenait, malgré sa froideur apparente, les plus généreuses aspirations du peuple hellénique. «Il nous est doux, dit un écrivain peu disposé à l'idéaliser, il nous est doux de nous le représenter lorsque, monté à la tribune[1], avec son air grave, sa paupière abaissée, on le vit, lui profondément taciturne et point orateur, prendre la parole en faveur de nos frères de Turquie, s'animer à chaque mot et s'élever jusqu'à l'éloquence; on voyait le feu de son âme monter à sa figure; et peut-être pour la première fois de sa vie, ses traits impassibles trahissaient ce qui se passait au fond de son cœur[2] !»

Avec de pareils sentiments, il était impossible qu'il n'eût pas été frappé de ce qui s'était passé

[1] Dans la fameuse discussion sur les hétérochthones.

[2] *Des partis en Grèce*, II.

en France depuis sa naissance. L'exemple d'une nation qui, franchissant ses anciennes limites, avait d'abord reconstitué, et même agrandi, l'ancien territoire des Gaules, peu de temps après avoir subi dans la guerre de Sept Ans des humiliations de toute espèce, dut le frapper fortement. Il s'imagina que, si l'on pouvait délivrer une partie de la Grèce des Turcs, une propagande constante et décidée ne tarderait pas à émanciper successivement toutes les provinces helléniques. Aussi devint-il un des membres les plus actifs de l'hétairie, à laquelle il rendit de très-grands services. Mais, lorsque fut posée la question des alliances, il ne partagea pas plus les vues de Capodistrias que celles de M. Mavrocordatos. A ses yeux, on devait craindre l'influence de la Russie pour plus d'un motif. Entraînée par l'empereur Nicolas dans la voie funeste d'une orthodoxie étroite, elle devait favoriser exclusivement les vues d'un parti qui, sous prétexte d'attachement à la religion et à la civilisation orientale, rendrait tout progrès impossible et n'aurait d'autre idéal que les théories sacerdotales. En outre, la Russie, qui prétendait succéder aux empereurs d'Orient, comme Napo-

léon avait essayé de succéder aux Césars d'Occident, ne pouvait être sincèrement favorable à l'émancipation des Hellènes. A ses yeux, ils n'étaient, comme les Slaves du Sud, qu'un instrument de dissolution de l'empire ottoman, qu'on briserait lorsqu'il aurait achevé sa tâche. L'Angleterre n'était pas plus loyale. N'avait-elle pas vendu les Parganiotes à Ali-pacha? Les Lords haut-commissaires des îles Ioniennes n'avaient-ils pas paralysé brutalement, tant qu'ils l'avaient pu, le développement de l'insurrection? La Grande-Bretagne n'avait-elle pas, dans toutes les occasions, protesté qu'elle voulait maintenir « l'intégrité de l'empire ottoman, » intégrité qui condamnait les chrétiens de la Turquie d'Europe, c'est-à-dire l'immeuse majorité de la population, à un esclavage éternel? La France seule était, par caractère et par position, essentiellement bienveillante pour la Grèce. Après avoir fait les croisades — *gesta Dei per Francos* — elle ne pouvait, sans abdiquer ses plus glorieuses traditions, rajeunies sous les murs d'Alger, souhaiter la conservation de l'islamisme. Voulant elle-même reconquérir ses frontières naturelles, elle devait voir avec satisfaction les Hellènes ani-

més du même désir. Comment hésiter entre la fourberie slave, la duplicité de la moderne Carthage et la loyauté de « la grande nation ? »

Tels étaient en substance les raisonnements de Coletti. Il résultait de ces théories que ceux qui représentaient les tendances occidentales étaient profondément divisés, tandis que le parti russe ne donnait pas le spectacle de pareils dissentiments. Dans les partis dont la religion est l'âme règne toujours plus d'accord. Le parti oriental — si l'on veut lui donner son véritable nom — trouvait dans la hiérarchie ecclésiastique une certaine force de cohésion, sans qu'il sacrifiât à l'amour de l'ordre les théories démocratiques de la majorité de ses membres. En effet, les partis religieux sont beaucoup moins hostiles à la démocratie qu'au gouvernement des classes moyennes, généralement peu orthodoxes. Ainsi, en Grèce, le parti dont Théodore Colocotronis était le bras ne redoutait pas, en principe, l'intervention du peuple dans les affaires[1].

[1] Il est vrai qu'on a dit, qu'en agissant ainsi, il voulait rendre par le triomphe de l'anarchie le règne de la Russie nécessaire. Mais cette hypothèse ne repose sur aucun fait constaté. Que de telles idées aient pu naître dans quelques têtes, rien de moins extraordinaire, mais quiconque connaît l'amour-propre des Hellènes, ne les attribuera jamais à un parti.

Il le prouva en votant dans l'assemblée d'Argos, après la mort de Capodistrias, une constitution complétement démocratique. Il subissait donc l'ascendant du Président sans adopter son système gouvernemental. Coletti, au contraire, tout en blâmant la hauteur et l'imprudence de Capodistrias, n'était point un libéral bien fougueux et il ne se montra jamais hostile à la concentration de l'autorité, qui lui semblait, dans certaines limites, justifiée par les circonstances. Aussi n'était-il point d'avis de faire au président une opposition trop vive et voulait-il se borner à une résistance légale. Il se séparait complétement dans cette question de MM. Mavrocordatos, Mavromikhalis, Miaoulis et Tricoupis, décidés à renverser Capodistrias.

Les conseils de Coletti avaient peu de chance d'être acceptés, surtout à une époque où tous les peuples tendaient à s'insurger, au nord comme au sud, à l'est comme à l'ouest. En effet, lorsque la révolution éclate à Paris, devenu, depuis que la théocratie a consommé la décadence de Rome, la métropole de la race latine, l'Europe entière s'ébranle. La révolution belge, l'insurrection de la Pologne, le soulèvement des

États pontificaux ne tardèrent pas à répondre aux journées de juillet. Le pouvoir du Président était trop nouveau pour braver un mouvement qui ébranlait les plus vieux trônes de l'Europe, celui des Bourbons comme celui des papes. La prudence conseillait évidemment des concessions. En continuant d'agir avec hauteur, de préférer des parents ou des amis de Corfou, qui n'avaient jamais vu le feu, comme le comte Augustin Capodistrias, aux héros de la guerre de l'indépendance, et d'obscurs agents aux hommes d'État qui avaient consacré leur existence à la patrie, le Président mettait la patience de ses adversaires à une épreuve d'autant plus rude qu'ils étaient loin de regarder comme un modèle de dévouement patriotique l'habile diplomate qui, au jour du danger, s'était tenu prudemment éloigné des champs de bataille, tandis qu'ils soutenaient une lutte inégale et magnanime contre la plus redoutable des puissances musulmanes. D'ailleurs, le peuple grec est animé d'une légitime fierté. Il voyait toutes les nations revendiquer le droit de prendre part à leurs affaires, il devait donc se demander pourquoi on lui refusait, à lui qui avait une organi-

sation républicaine, un régime libéral comme celui de la France, de l'Angleterre et de la Belgique, et pour quel motif la constitution de Trézène restait une lettre morte. On se disait que l'ami de l'empereur Nicolas, lequel ne dissimulait jamais son dédain pour le libéralisme, n'était point fait pour guider vers la liberté les descendants d'Aristide, d'Épaminondas et de Philopœmen, les soldats dont le patriotisme invincible avait excité l'admiration de l'Europe entière. On s'étonnait que la liberté de la presse, dont les Hellènes avaient joui pleinement depuis 1821, fût entravée de mille manières ; on répétait que dans les écoles toute science sérieuse était sacrifiée à un enseignement ultra-orthodoxe, et que la justice n'avait aucune indépendance, puisque, sous prétexte que les tribunaux étaient provisoires, le Président s'était réservé le droit de casser leurs arrêts. Des hommes réellement disposés en faveur de l'ordre, comme Coletti, trouvaient que Capodistrias le faisait acheter bien cher !

Aussi les chefs les plus connus se décidèrent — à l'exception de Coletti — à rompre avec le gouvernement de Naupli. Ils se retirèrent à Hydra,

où les belliqueux insulaires se montrèrent disposés à prendre les armes pour eux. Les Mavromikhalis, qui avaient payé par la mort héroïque de quarante et un membres de leur famille la considération dont elle jouissait, se prononçaient également contre Capodistrias. Le Président furieux fit enfermer l'ancien bey au fort Itschkalé et son frère au Palamidi, tandis qu'un autre frère, Constantin et un fils du prince, George, furent condamnés à garder les arrêts à Naupli. Emporté par la colère, le chef de l'État frappait dans la personne d'un fier vieillard la tête de cette énergique féodalité maïnote qui avait bravé les sultans de Stamboul quand ils étaient encore la terreur de l'Europe.

Les représentants des puissances, qui comprenaient mieux que Capodistrias la gravité de la situation, crurent devoir intervenir. Peu de temps après l'arrivée de l'expédition française, des plénipotentiaires s'étaient rassemblés à Poros afin de s'occuper de l'organisation définitive de la Grèce. Si les gouvernements avaient été animés d'intentions désintéressées, ils eussent pu rendre au pays d'incalculables services. Malheureusement ils le considéraient comme une lice

ouverte à leurs prétentions et à leur ambition. On les a donc vus trop souvent mettre, selon l'intérêt du moment, leur influence au service des principes les plus opposés, soutenir tantôt les idées constitutionnelles et tantôt les renier. C'est ainsi que M. le duc de Broglie recommandait un jour, au nom de la France, l'adoption d'une constitution, et qu'un autre jour M. Guizot déclarait qu'il n'en comprenait pas la nécessité! L'Angleterre ne se piquait pas d'une logique plus rigoureuse[1]. Il est étrange que les peuples qui ont le plus contribué par leurs intrigues diplomatiques à perpétuer en Grèce des divisions plus funestes à ce pays que le cimeterre des Ottomans, les lui aient ensuite reprochées d'une manière tellement impitoyable, qu'on a pu croire parfois qu'elle n'avait pas d'adversaires plus décidés que les compatriotes des Byron et des Fabvier.

A l'époque où les plénipotentiaires s'avisèrent d'intervenir entre le Président et les constitutionnels, la Russie, la France et l'Angleterre

[1] En 1834, M. Dawkins déclarait que la Grèce était incapable de supporter une constitution. Après la chute de M. d'Armansperg, l'Angleterre était d'un avis complétement opposé.

étaient loin de s'entendre. L'empereur Nicolas voyait dans Capodistrias le défenseur de «l'ordre» contre l'anarchie, le protecteur de la foi orthodoxe contre les religions occidentales, tandis que l'Angleterre et la France se défiaient autant de l'ancien secrétaire d'État d'Alexandre Ier que MM. Mavrocordatos, Mavromichalis et Miaoulis. Le Président, qui ne se faisait pas d'illusion sur l'hostilité des grandes puissances de l'Occident, décréta la prochaine convocation de l'assemblée nationale, afin d'empêcher leur irritation d'éclater. En même temps, pour obéir aux injonctions du commandant de la flotte russe dans la mer Égée, il déclara que les vaisseaux de la Grèce, rassemblés à Poros, allaient partir pour Hydra où l'amiral Ricord manifestait l'intention de les employer au triomphe de la politique de son gouvernement. A cette nouvelle, l'intrépide navarque qui avait brûlé les vaisseaux du *padishah*, Miaoulis, accompagné de deux cents marins, se précipita avec quelques barques sur les navires mouillés à Poros et s'en empara. Les capitaines Lyons et Lalande, qui commandaient la station anglaise et la station française, ayant refusé de con-

traindre Miaoulis à lâcher sa proie, l'amiral russe, s'imagina qu'il aurait facilement raison du vainqueur des sultans. Mais Miaoulis, qui cachait sous un air de bonhomie une fermeté indomptable, n'avait peur de personne. Dans un premier combat, il repoussa les Russes, et dans une seconde affaire, voyant sa faible troupe à la veille d'être accablée par des forces très-supérieures, il fit sauter et les fortifications de Poros et les vingt-huit bâtiments qu'il avait saisis, se jeta sur quelques barques avec l'équipage de sa corvette et parvint à se mettre en sûreté sans laisser derrière lui un seul prisonnier.

L'appui que l'amiral Ricord continua d'accorder au Président, tandis que les troupes françaises gardaient une sage neutralité, était plus fait pour irriter la nation qui perdait avec sa flotte plus de cinquante millions de francs que pour fortifier la position de Capodistrias. En se servant des armes russes pour comprimer ses adversaires, le chef d'un État républicain donnait imprudemment du crédit à ceux des journaux anglais qui l'accusaient de vouloir transformer la Grèce en hospodarat et d'être disposé à reconnaître la suzeraineté de la Russie. En

outre, la défense acharnée de Miaoulis n'était point propre à abattre l'énergie de l'opposition. Les marins d'Hydra étaient fiers d'avoir tenu tête aux navires d'une des plus grandes puissances de l'Europe et de n'avair laissé dans les mains de l'amiral russe ni un homme ni une chaloupe. M. Ricord, quoique obligé par ses instructions de défendre le Président, voyait mieux que Capodistrias la nécessité d'user avec une certaine modération d'une victoire si chèrement disputée. Il intercéda vivement, ainsi que le chargé d'affaires baron Ruckmann, en faveur de Pierre Mavromikhalis, en insistant sur la nécessité de rendre à la liberté le dernier chef électif des Maïnotes, que Bory de Saint-Vincent entendit encore appeler du nom de *vassilevs* (roi), afin de n'avoir pas à lutter en même temps contre les insulaires et contre les turbulents descendants des Lacédémoniens. L'entêtement que Capodistrias opposa à ces excellents conseils devait causer sa perte.

Le 8 octobre 1831, le vieux Mavromikhalis, qui de temps en temps allait, bien accompagné, visiter l'amiral Ricord sur sa frégate, rentrait avec chagrin à la forteresse. Il pria ses

gardiens de le laisser passer sous les fenêtres de la maison occupée par son frère Constantin et par son fils George, que le Président faisait surveiller par deux soldats. Constantin et George Mavromikhalis remarquèrent avec stupeur l'attitude et la pâleur du chef maïnote, qui, habitué à la vie des montagnes et des camps, subissait depuis neuf mois les ennuis de la captivité : « Comment êtes-vous? » lui dirent-ils avec inquiétude. « Vous le voyez, » répondit tristement le vieillard, et il continua son chemin d'un air découragé. George Mavromikhalis, qui le suivit longtemps des yeux, n'avait pas besoin d'un pareil spectacle pour sentir bouillonner dans ses veines le sang d'une race essentiellement belliqueuse. Beau, élégant, d'une valeur digne de son nom, d'une impétuosité facile à comprendre chez le représentant le plus complet d'une féodalité indomptée, George se crut appelé à jouer dans la Grèce moderne le rôle des meurtriers d'Hippias et d'Hipparque. Déjà il s'était entretenu avec son oncle du projet qu'il nourrissait de tuer « le tyran. » Dans la péninsule orientale, le christianisme n'a pas fait disparaître toutes les traditions des temps antiques. L'idée d'en

appeler à la force pour obtenir justice semble encore assez naturelle. La domination ottomane, fondée sur la violence, a encore fortifié les préjugés de la civilisation antérieure à l'Évangile. Faut-il s'en étonner? L'esprit pacifique du monde nouveau, qui fait planer la loi au-dessus des rancunes les plus fondées, n'a-t-il pas triomphé très-difficilement en Occident et seulement dans les derniers temps? Les *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne* par l'évêque Fléchier montrent combien il était encore dédaigné au siècle de Louis XIV. Il n'est donc pas surprenant qu'à la fin d'une période de luttes terribles, souvent compliquées par la guerre civile, le fils d'un prince de la Maïna n'ait pas craint de se mettre sous la protection de la Panaghia avant de commettre un assassinat. A Naples ou à Séville, ce genre de piété n'exciterait pas encore beaucoup d'étonnement.

Après avoir vu son père accablé sous le poids de la captivité, George Mavromikhalis passa la nuit à se préparer à la vengeance. Les surveillants étaient gagnés. Il put donc aisément se diriger avec son oncle vers l'église de Saint-Spiridion où le Président assistait à la liturgie. En entrant, il

alla embrasser avec ferveur l'image de celle qui porta dans son sein « le prince de la paix, » puis il vint, sans manifester aucun trouble, rejoindre Constantin Mavromikhalis à la porte de l'église. Lorsque Capodistrias se montra, accompagné de deux gardes, il sembla d'abord décidé à éviter les deux Maïnotes en entrant dans une maison voisine. Mais, honteux, à ce qu'il paraît, de sa prudence, il continua sa route. Au moment où il ôtait son chapeau, pour saluer les Mavromikhalis qui avaient porté la main à leur bonnet, il tomba frappé de deux balles au front. George se précipita sur lui et lui plongea son yatagan dans le flanc. Dans le tumulte qui suivit la mort du Président, Constantin fut tué par un Souliote; mais George parvint à se sauver chez le résident de France, d'où il ne sortit que pour aller au Palamidi. Condamné à être fusillé avec les deux hommes chargés de le garder, il fut conduit au bord de la mer le 10/22 octobre 1831 et exécuté au milieu d'une foule immense. Le dernier bey de la Maïna, dont la famille avait été décimée sur les champs de bataille, vit des fenêtres de sa prison, marcher au supplice d'un pas résolu et d'un air intrépide le beau et fier

jeune homme qui était l'espérance de sa maison. Après avoir remis à son confesseur le souvenir destiné à sa jeune femme, un riche cachemire qui lui servait de ceinture et qui ornait l'éblouissant costume des seigneurs féodaux des montagnes lacédémoniennes, il recommanda noblement aux Hellènes l'union et la concorde, si nécessaires à l'affermissement de leur indépendance, se mit à genoux pour recevoir la bénédiction de son vieux père, et commanda lui-même le feu, regrettant sans doute, à ce moment suprême, de ne pas mourir comme les héros de son sang d'une balle musulmane. George Mavromikhalis n'avait que trente-deux ans!

A peine Coletti avait-il appris le meurtre du Président qu'il fit prendre les armes à ses pallicares et qu'il convoqua le sénat épouvanté. Les sénateurs s'empressèrent de nommer une commission exécutive de trois membres, Coletti, Colocotronis et le comte Augustin Capodistrias, commission qui devait gouverner jusqu'à la réunion de l'assemblée nationale convoquée à Argos. Coletti qui voyait arriver le jour attendu avec tant de patience, ne devait pas

rester longtemps d'accord avec des collègues appartenant l'un et l'autre au parti qui venait de perdre son chef. La guerre civile ayant éclaté entre les Péloponésiens et les Rouméliotes appuyés par les insulaires, Coletti se met à la tête d'une armée rassemblée à Mégare, marche contre ses deux collègues soutenus par les représentants des puissances et force le comte Augustin à s'embarquer, tandis que Colocotronis se retirait à Carytæna.

C'est ainsi que disparut de la scène une famille qui avait fixé un moment l'attention de l'Europe. Aucun membre de cette famille n'était en état de succéder au comte Jean, « mort victime d'une fermeté impuissante[1], » et qu'il est impossible de ne pas regarder comme une des figures les plus originales d'une époque où l'Orient produisit tant d'hommes remarquables, les Tserni-George, les Grégoire III Ghika, les Miaoulis, les Botzaris, les Milosch Obrénovitch, les Canaris, les Mavrocordatos. Quoiqu'on ne trouve chez lui ni l'intrépidité d'un Tserni-George, ni l'abnégation patriotique d'un Grégoire Ghika, ni l'enthousiasme chevaleresque d'un Botzaris, on doit

[1] C. Leconte, *Étude économique de la Grèce*, 20.

reconnaître qu'il était doué de talents exceptionnels et d'une persévérance fort rare dans les contrées méridionales. Comme homme privé, il sut toujours, grâce à sa probité, à son respect de toutes les convenances, à ses habitudes vraiment civilisées, se faire de nombreux amis, aussi bien en Suisse et en Russie que dans la péninsule orientale. Comme homme public, il a été moins heureux; car on a plus d'une fois suspecté la sincérité de son patriotisme. Cependant, s'il fit des fautes, il rendit aussi des services à la Grèce. Il anéantit la piraterie, il assura au pays une telle sécurité que, après une guerre terrible et des souffrances de toute espèce, le vol et le brigandage purent être partout sévèrement réprimés. Des actes significatifs prouvent qu'il n'a jamais formé le projet de soumettre ses compatriotes à l'empereur Nicolas. Il ne confia, même quand il disposait de tous les emplois, aucune fonction importante dans l'armée ou dans le gouvernement à un sujet de la Russie; il essaya si peu d'attirer les Russes dans le pays, qu'on l'a accusé de réserver toutes ses préférences pour « une multitude de Corfiotes affamés. » Il éloigna même du gouvernement les

chefs du parti russe avec plus de soin que les principaux personnages du parti occidental. Faut-il conclure de ces réflexions que Capodistrias était un patriote décidé, comme Grégoire Ghika et Marcos Botzaris, à sacrifier sa vie aux intérêts du pays? Rien dans son existence ne fait supposer une pareille abnégation. Il semble, au contraire, qu'il n'ait jamais séparé son projet de régénérer la Grèce, des intérêts de sa propre grandeur. Peut-être ne trouvera-t-on pas vraisemblable en Occident qu'un diplomate ait conçu le projet de devenir l'arbitre des destinées de sa patrie. Mais l'Europe orientale a vu, de nos jours, des fortunes bien plus extraordinaires! Tserni-George, le restaurateur de la Principauté de Serbie, était un simple paysan, et le prince Milosch Obrénovitch a commencé par être pâtre dans la maison de son beau-père Obren. Capodistrias ne pouvait-il pas penser que les Hypsilantis, les Soutzos, les Mavrocordatos et les Mavromikhalis, ne voulant pas s'entendre pour confier au plus digne des princes du Phanar ou des chefs de la Maïna le gouvernement de leur pays, se résigneraient à subir, au lieu d'un ancien adversaire, un homme que son éloignement

avait tenu en dehors des luttes de tous les partis? L'appui des Hellènes les plus attachés à l'Église orthodoxe était, en outre, propre à fortifier ces espérances; car on sait de combien de moyens d'action dispose la hiérarchie ecclésiastique, surtout dans un pays éminemment religieux. En Occident, cette considération n'a-t-elle pas de nos jours rangé du côté de la papauté des hommes qu'on sait assez indifférents aux questions théologiques? Mais pour atteindre le but élevé que Capodistrias entrevoyait à l'extrémité de sa carrière, il eût fallu ménager l'amour-propre singulièrement irritable des méridionaux. J'ai été plus d'une fois frappée de l'adresse singulière du vieux prince de Serbie. Quoiqu'il n'eût reçu aucune espèce d'éducation, — puisqu'il ne savait pas même lire — cet intrépide soldat, qui fut la terreur des sultans de Stamboul, montrait ordinairement une finesse extraordinaire. Il aimait à se servir du nom de «frère» en s'adressant aux chefs remuants de la Serbie, il usait de toute la dextérité slave pour les faire entrer dans ses vues, et ce vieillard qui avait bravé tant de dangers dans la guerre de l'indépendance, semblait redouter une parole mal-

veillante plus que les balles des Turcs. Dans l'Europe orientale, la hauteur est le plus grand des obstacles à l'élévation d'un homme politique. Ali-pacha l'avait bien compris, lui qui, arrivé au faîte de la puissance, déployait toutes les séductions d'un esprit vraiment inépuisable quand il s'agissait de gagner les principaux guerriers des *phars* (clans) de la turbulente Albanie.

Égine fait face à la fois à l'Attique et à l'ancienne Épidaure, où les malades venaient autrefois chercher la santé dans le temple d'Asclépios.

Il ne reste malheureusement à Épidaure que des traces insignifiantes du hiéron consacré au dieu de la médecine que la légende faisait naître à Épidaure. Les ruines sont situées à quelques milles d'Épidaure, dans l'endroit que l'on nomme Hiéro. « Un peu au delà du temple, dit Pausanias, est un endroit où *dorment* ceux qui viennent demander leur guérison au dieu. » Les physiologistes modernes, tels que MM. Barthez, Moreau, Double[1], d'accord avec Hippocrate et Aristote, ont reconnu que les images confuses qui s'offrent dans le sommeil ont des relations

[1] Double, *Considérations séméiologiques sur les songes*, dans le *Journal général de médecine*, XXVII, 129.

étroites avec la santé et la maladie. Les prêtres de l'Asie et de la Grèce, observateurs très-sagaces, avaient constaté ces faits sans en reconnaître la cause. De là l'idée de faire dormir les malades dans les temples des divinités fatidiques ou médicales, tels que le devin Amphiaraüs ou Asclépios, dans lequel on adorait sous un autre nom son père, considéré comme divinité secourable (Épicourios). Les oracles où se pratiquait l'*incubation* avaient produit, disait-on, une multitude de prodiges[1]. « Ceux qui vont consulter en songe la déesse Isis, dit Diodore de Sicile (I, 25), recouvrent la santé contre toute attente. Plusieurs dont la guérison était regardée par les médecins comme désespérée, à cause de la difficulté du traitement de la maladie, ont été sauvés de la sorte, et d'autres qui étaient privés tout à fait de l'usage de la vue ou de quelque autre partie du corps, en se réfugiant, pour ainsi dire, dans les bras de la déesse, furent rendus à la jouissance de leurs facultés. » Les inscriptions du temps recueillies par Bœckh attestent la reconnaissance de malades envers As-

[1] Strabon, XVII, atteste les guérisons opérées au temple de Sérapis.

clépios et Sérapis que remplacèrent les saints Cyr et Jean. Le rhéteur Élius Aristide raconte lui-même dans ses œuvres tout ce qu'il doit aux divinités médicales. Les malades ayant l'instinct des remèdes qui leur sont utiles, il n'est pas étonnant que cet instinct se soit manifesté par des songes que la crédulité nommait miraculeux. Mais le résultat de ces songes était tellement satisfaisant que le christianisme ne parvint pas à faire disparaître l'*incubation*. Constantin, ayant consacré le Sosthénion à saint Michel, qui lui était apparu en songe dans cet endroit[1], « l'archange, dit Nicéphore Caliste (VII, 5), y fit de fréquentes apparitions. Tous ceux qui se voyaient atteints d'un mal inconnu, d'une maladie incurable, obtenaient là, en implorant Dieu, une miraculeuse protection. » C'est ainsi que les deux Michaleions (saint Michel d'Europe et saint Michel d'Asie), qui avaient été autrefois les temples de deux divinités médicales, virent se renouveler l'antique usage de l'incubation, grâce aux apparitions de l'ange qui triomphe comme Apollon du dragon, ennemi des cieux[2]. Sozomène

[1] Voy. J. Mahala, *Chronog.*, IV.

[2] *Apocalypse*, XII, 7.

(II, 3) parle «des bienfaits qu'il y a reçus par l'intercession de l'archange, » et il rapporte que son ami Aquilinus, célèbre avocat, «étant comme à demi-mort, ordonna à ses domestiques de le porter à l'église, dans l'espérance ou d'y guérir ou d'y mourir. Quand il y fut, Dieu (*sic*) lui apparut durant la nuit et lui commanda de prendre un breuvage composé de miel, de vin et de poivre. Il fut guéri. J'ai appris que Probien, médecin de la cour, fut aussi guéri au Michaelion, par une vision extraordinaire, des douleurs qu'il éprouvait aux pieds.»

Une vision de l'empereur Justinien transporta aux saints anargyres la vertu médicale attribuée à l'un des Taxiarques (chefs de la milice céleste). «L'éternité» qui régnait alors à Byzance étant attaquée d'une maladie grave, vit en songe saint Cosme et saint Damien qui, étant originaires de la ville d'Eges, célèbre par le culte d'Asclépios, avaient plus de droit à son héritage que l'archange saint Michel; puisque le serpent, consacré au Dieu de la médecine est encore respecté en Grèce comme l'Agathodémon (bon génie) de la maison qu'il visite. L'empereur reconnaissant de leur protection leur fit élever un

temple magnifique. Depuis cette époque, ils devinrent patrons des médecins, et Grégoire de Tours[1], père de l'histoire de France, rapporte qu'ils apparaissaient aux malades de l'Occident pour leur révéler les remèdes à suivre. Aussi au treizième siècle les chirurgiens français fondaient-ils la célèbre confrérie de Saint-Cosme.

Les guérisons opérées par les saints «sans argent» ne donnent qu'une faible idée des merveilles produites par l'ancien sacerdoce hellénique. Il pouvait, comme les prêtres de Lorette, faire tomber du ciel d'Asie à Éphèse le temple et la statue d'Artémis ; communiquer aux yeux et à la physionomie des simulacres, ainsi que le clergé italien aux fameuses madones de Rimini et de Fossombrone, l'air du courroux ou de la satisfaction. Partout ceux qui se montraient incrédules étaient frappés par des mains invisibles. Que reste-t-il aujourd'hui de ces merveilles exposées dans le curieux ouvrage d'Eusèbe Salverte sur les sciences occultes ? Les fraudes pieuses ne parviennent pas plus que la violence à comprimer l'irrésistible élan de l'esprit humain qui marche à travers mille obstacles vers le

[1] *Glor. mart.*, I, 98.

but marqué par les immuables décrets de l'Éternel.

Avant d'aborder au Pirée, l'*Othon* laissa à gauche Salamine que j'avais déjà vue dans mon voyage à Éleusis, l'île n'étant séparée du continent que par un étroit canal. Avant de donner naissance au législateur d'Athènes[1], Salamine avait eu pour rois Télamon et Ajax. Télamon, fils d'un roi d'Égine, prit part à l'expédition fameuse des Argonautes, et il eut pour seconde femme Hésione, délivrée par Héraclès de la fureur d'un monstre. Irrité contre Laomédon, roi de Troie, Poséidon avait envoyé un monstre marin qui désolait la campagne et auquel, d'après la décision de l'oracle, Hésione fut offerte comme victime expiatoire.

Le rapt de la fille du roi de Troie aurait été, si l'on en croit les légendes, le début de cette lutte entre l'Europe et l'Asie qui dure encore de nos jours, et l'enlèvement d'Hélène n'aurait été qu'une revanche prise par les Troyens contre la Grèce. Dans cette guerre qui remplit les siècles, le nom de Salamine occupe une place à jamais

[1] M. C. Rhally a eu l'heureuse idée de donner le nom de *Solon* à un recueil destiné à l'étude de la jurisprudence.

glorieuse; et il est impossible d'apercevoir ce rivage consacré par tant de souvenirs immortels sans éprouver une profonde émotion. Je n'ignore pas qu'on a essayé de nos jours d'affaiblir la grandeur de cette époque en cherchant dans la vie des héros de Salamine des taches qui permettraient d'accoupler le nom des vainqueurs de Xerxès et l'odieux mot de « canaille, » qu'on voudrait appliquer aussi à leurs descendants. Mais parmi les hommes qui ont pris part aux événements destinés à transformer la face du monde, en est-il beaucoup d'irréprochables? Le tableau que saint Paul fait des désordres auxquels donnait lieu la célébration des agapes dans l'Église primitive devrait être plus médité qu'il ne l'est ordinairement, et la découverte des *Philosophoumena* prouve que la Rome des temps apostoliques était livrée aux plus dégoûtantes intrigues. Dans un siècle où l'on s'est montré si indulgent pour les vices de Mirabeau, de Camille Desmoulins et de Danton, et où le « vertueux Robespierre » lui-même a trouvé d'ardents apologistes, a-t-on bonne grâce à se montrer si impitoyable pour ces pauvres païens qui, par leur bravoure, ont sauvé la liberté du monde, et

rendu possible le triomphe des principes dont on voudrait se servir pour leur enlever la sympathie que l'universalité leur a justement accordée ?

LIVRE TROISIÈME.

Nomarchie d'Eubée et des Cyclades.

Outre les îles dont je viens de parler, le royaume de Grèce possède encore l'Eubée qui forme avec les Sporades une nomarchie dont Chalcis est le chef-lieu, et la nomarchie des Cyclades qui a pour chef-lieu Hermopolis.

En visitant la plaine de Marathon, j'ai pu examiner à mon aise les côtes de l'Eubée, qui n'est séparée de l'Attique et de la Béotie que par le détroit fort resserré de l'Euripe. L'Eubée n'a pas moins de 172 kilomètres de longueur, mais sa largeur, fort variable, est de 4 kilomètres dans certains endroits et de 32 dans d'autres. Elle est coupée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes qui n'est qu'un prolongement des monts de Thessalie. Chalcis, située

sur la côte occidentale, à 57 kilomètres nord d'Athènes, possède un port qui peut contenir environ 410 navires. A l'extrémité méridionale est Carystos, dont la forteresse, commandant l'île et le détroit, devait être chaudement disputée par les Turcs et par les Hellènes.

Lorsque le dernier membre de la famille Mavroghénis qui avait possédé des fiefs importants en Eubée, eut perdu la citadelle de Carystos, il entra au service des Ottomans, et ses descendants furent admis à exercer les importantes fonctions de drogman de la Porte. Un Mavroghénis, Nicolas IV, dont le nom a mérité d'être associé dans les chants de Rhigas-le-Libérateur à celui de Grégoire III Ghika, défendit intrépidement la Roumanie contre les Autrichiens, et ses services furent, comme ceux de Grégoire, récompensés par un arrêt de mort (1790). Le *padishah*, soupçonnant le dernier représentant de cette maison, Étienne, d'être peu favorable à la domination turque, le fit étrangler. Sa fille, la belle Modena Mavroghénis, retirée dans l'île de Myconos, arma deux vaisseaux pour venger les siens et pour arracher l'Eubée aux Ottomans.

Soixante-deux villages se soulevèrent contre

les Turcs, qui se réfugièrent dans les citadelles de Négrepont et de Carystos. Cette dernière place repoussa avec énergie les attaques des Hellènes, et l'indomptable Élie Mavromikhalis, entouré d'ennemis, se coupa la gorge avec le tronçon de son sabre pour ne pas tomber aux mains des Turcs (1822). En 1827, le Français Fabvier échoua comme Élie et ne put enlever Carystos à Omer-Pacha.

Aujourd'hui qu'elle est délivrée de la domination étrangère, l'Eubée semble appelée à un avenir satisfaisant, grâce à la fertilité de son sol, à la richesse de ses pâturages et aux beaux marbres que contiennent ses montagnes. Malheureusement ce pays est, dit avec raison M. Rhangavis[1], une des parties de la Grèce les moins étudiées. Il en résulte qu'on n'a encore qu'une idée imparfaite de ses ressources. On ignore, par exemple, quel parti pourrait être tiré des carrières de Carystos où les anciens trouvaient un marbre renommé; mais on croit généralement qu'elles sont loin d'être épuisées.

[1] Rhangavis, *Mémoire sur la partie méridionale de l'Eubée* Paris 1852, imprimerie nationale. Le docte archéologue grec donne une idée de l'aspect du pays.

Près de Carystos, il existe aussi des mines de cuivre, dont le minerai est « d'une richesse incontestable, » dit M. C. Leconte, et qui étaient également exploitées dans l'antiquité. En outre, l'Eubée renferme plusieurs bancs de lignite, dont le principal est situé à Coumi. Un ingénieur français, M. Sauvage, dans un mémoire adressé à Coletti, affirme que la première variété des lignites de Coumi a une valeur calorifique égale à celle du bois ordinaire, et que la seconde constitue un fort bon combustible, qui se rapproche de certaines houilles de qualité moyenne. « Cette seconde variété, disait M. Sauvage en 1846, peut être employée très-avantageusement dans la navigation à vapeur. » Une pareille conclusion avait beaucoup d'importance pour un pays voué à la marine. A la demande de Coletti, et sur l'invitation du représentant de la France, M. de Lauriston, commandant du *Rubis*, fit un essai d'où il sembla résulter « que le rapport de production de vapeur du charbon de Coumi au charbon anglais, serait environ des trois cinquièmes. » Mais M. de Lauriston avouait que « l'expérience était loin d'être complète. » Aussi, en 1857, fit-on de nouveaux essais à bord du

Solon, de la marine impériale française. Le rapport d'un témoin oculaire, M. le capitaine de génie A. Panos, rapport que j'ai sous les yeux, constate que, « en calculant la consommation du combustible par milles, le *Solon* consume 200 kilogrammes de son charbon pour chaque mille parcouru, et qu'il n'en consume que 154, soit 66/00, de celui de Coumi. » M. Panos ajoute que si l'on renonçait à un mode d'exploitation « vicieux et dispendieux[1], » ce combustible pourrait « alimenter toute la navigation à vapeur de la Méditerranée. »

Ce seul fait donne une idée des conditions minéralogiques du royaume. Ce genre d'exploitation, dit M. C. Leconte « offrirait un vaste champ à l'industrie[2]. » Pourtant, si l'on excepte les salines[3], l'État retire peu de produits[4] d'un élément qui ailleurs fournit tant de ressources au Trésor. Il n'est peut-être point de pays qui soit plus riche en marbres que la Grèce ; puisque

[1] Comp. C. Leconte, *Rapport au ministre de France sur les lignites de Coumi.*

[2] Rapport au ministre de l'agriculture, août 1846.

[3] Qui ont produit 157,829 dr. en 1833 et 368,717 en 1851. (Spiliotaky, *Renseignements statistiques*, tabl. R).

[4] 5,905 dr. en 1833 et 52,181 en 1851 (Spiliotaky, *ibid.*).

le sol, au témoignage d'un juge compétent, M. Albert Gaudry, qui a fait un rapport scientifique au gouvernement français sur cette question, en est en grande partie formé. La Laconie seule offre des échantillons de toute espèce, des marbres bleus, gris, blanchâtres, bigarrés, l'amygdaloïde-brèche-doré, l'ophise, le rouge antique, etc.

Mais les marbres de couleur ne présentent point pour l'art le même intérêt que les marbres blancs de première qualité, destinés à la statuaire. La Grèce et l'Italie possèdent en abondance la seconde qualité; mais la première ou lychnites ne se trouve guère qu'à Carrara et à Paros. L'exploitation des carrières de Paros ayant cessé depuis près de deux mille ans, Carrara jouit d'un véritable monopole. Lorsque le gouvernement français eut la pensée d'ériger un tombeau à Napoléon Ier, il s'adressa à M. de Roujoux, son consul dans les Cyclades. Le rapport de cet agent (4 mai 1844), tout en signalant les difficultés d'une nouvelle exploitation des carrières, ne la présentait point comme impossible. Mais avant de l'entreprendre, il s'agissait de savoir si l'opinion générale avait raison de re-

garder les carrières comme épuisées. Un ingénieur grec, M. Cléanthis, qui croyait qu'elles contenaient encore une quantité abondante de matériaux précieux, finit, après des travaux considérables, par découvrir à Saint-Minas sur les montagnes de Marpissa, tout près des anciennes carrières, du marbre dont la qualité est supérieure au célèbre lychnites des anciens, fait qui a été constaté par un rapport de M. Bastard, de la marine impériale française, adressé à son gouvernement.

Les marbres du Pentélique et de l'Hymette n'étaient pas moins estimés pour la sculpture en général et pour l'architecture ornementale que ceux de Paros et de Ténos pour la statuaire. Les uns et les autres étant voisins de la mer, l'exportation en serait facile « et, dit un économiste, M. C. Leconte, ils donneraient incontestablement de beaux produits, si l'on voulait s'en occuper sérieusement. »

J'ignore s'il en est de même des minerais de fer, qu'on prétend exister sur plusieurs points. Une exploitation attentive pourrait seule résoudre cet important problème. L'existence de l'argent est mieux constatée, puisqu'un Français, M. Sau-

vage, ingénieur des mines, en a trouvé une certaine quantité dans le plomb de Kéos. J'ai déjà dit que le cuivre se trouve à Carystos. Quand la Grèce aura découvert de l'or dans ses montagnes, elle possèdera les métaux qui ont servi à ses poëtes à caractériser ces quatre âges dont l'humanité parle comme les vieillards de la jeunesse. Pour elle, comme pour eux, le temps où les illusions empêchent d'apercevoir les réalités de la vie se nommera toujours un « âge d'or. »

Mais aujourd'hui que notre globe, menacé du sort de son satellite glacé, est déjà à moitié refroidi, il n'y a plus d'espoir de mener une existence facile sur un sol fécondé par la dépouille des innombrables générations vivantes qui nous ont précédés. Il faut maintenant parcourir les mers, gravir les montagnes et même descendre dans les entrailles de la terre. Un Hellène ne se résigne pas à la dernière de ces épreuves, comme l'Anglais taciturne ou le Belge flegmatique. Cependant on tire en Grèce quelque parti de l'émeri de Naxos, de la pouzzolane de Théra, de la pierre meulière et des plâtrières de Mélos. Les tableaux de l'exportation pour 1852, 1853, 1854, portent l'exportation des minéraux à 440,400,

— 445,731, — 120,882 drachmes[1]. La pouzzolane, qui est à part, donne 14,598, — 20,286, 61,860 dr. En 1859, je trouve pour la terre sulfureuse, 47,886 dr.; — pour la pouzzolane, 141,354 dr.; — pour l'émeri, 29,906 dr.; — pour le cuivre, 13,335 dr.[2]. Non-seulement je ne vois pas figurer les marbres au nombre des exportations, mais je constate qu'en 1859 on a importé des marbres pour la somme de 9,416 dr. Cependant j'ai pu me convaincre que les ressources minérales sont fort loin d'être à dédaigner. En 1846, le gouvernement toscan a extrait des mines de fer de l'île d'Elbe près de 75,000,000 de livres, tandis que le plomb, le cuivre, le mercure étaient exploités par des compagnies, et que l'usine de Seravezza débitait en vingt-quatre heures 200 tablettes de marbre. Si l'aristocratie anglaise a pu en quarante-cinq ans doubler la valeur de ses biens, — M. A. Cochut l'a prouvé — et si la richesse des autres classes a suivi un mouvement d'ascension si digne d'être étudié[3], comment l'Orient ne chercherait-il pas dans l'ap-

[1] *Renseignements statistiques*, tabl. K.
[2] *Tableau général du commerce de la Grèce en 1859.*
[3] Voy. dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1862.

plication des lois économiques qu'il a si longtemps méconnues, le moyen de recouvrer son antique prospérité? Or M. Cochut démontre dans son remarquable travail que la première des lois économiques est la liberté — réelle et non fictive — de circulation, liberté qui est encore entravée aussi bien en Grèce, en Roumanie, en Russie, en Serbie, etc., qu'en France, en Allemagne, etc. Le recueil conservateur que je viens de citer établit que les pays qui, comme l'Angleterre, l'Italie, la Suède, la Belgique, ont renoncé aux procédés tyranniques qui, jusqu'à ces derniers temps, gênaient autant que possible les rapports fraternels qui doivent exister entre les nations, ont fait un pas énorme dans la voie du véritable progrès. L'Angleterre a eu sa gloire de donner un exemple que suivent aujourd'hui les autres peuples libres.

La principale île du groupe des Sporades, qui dépend de la nomarchie d'Eubée, est Skyros, célèbre par le séjour d'Achille, et où mourut, dit-on, Thésée. Achille, représenté comme fils d'une divinité marine, a l'air d'être un dieu fleuve, et cette supposition est confirmée par l'étymologie de son nom. L'existence de Thésée

n'est pas mieux constatée. Il est clair que lorsque Cimon fut envoyé d'Athènes pour apporter de Skyros les restes du héros, on le regardait comme un personnage historique. Ce fait montre que le culte des reliques, qui est resté si populaire en Grèce, est une tradition nationale. L'épaule de Pélops, l'orteil de Pyrrhus, etc., guérissaient les malades, et les villes helléniques se disputaient ces talismans avec l'acharnement qu'on a vu revivre dans les cités du moyen âge. Ces reliques étaient quelquefois aussi fantastiques que celles de nos jours. Thèbes gardait les os de Géryon qui avait trois corps, et Tégée, les cheveux de Méduse. Les os de Géryon et les cheveux de Méduse valaient presque la plume de l'archange Gabriel, restée dans la chambre de la Vierge à Nazareth, dont le frate Cipolla (frère Oignon) de Boccace[1] veut se servir pour rançonner les paysans toscans de Certaldo. Dans son discours « l'éloquent religieux » — comme on dirait aujourd'hui — raconte que le patriarche de Jérusalem lui a montré un doigt du Saint-Esprit; le toupet du séraphin qui stigmatisa saint François d'Assise; un ongle de chérubin;

[1] *Decamerone*, G. VI, nov. X.

quelques rayons de l'étoile des mages ; une fiole de la sueur de saint Michel luttant contre le diable. Ces belles histoires n'auraient pas paru trop invraisemblables aux contemporains de Socrate, qui admiraient dans l'Erechthéion l'olivier qu'Athéné avait fait sortir de terre dans sa contestation avec Poséidon, ou qui allaient vénérer à Délos le palmier sous lequel étaient nés Apollon et Artémis. Plus tard, les Hellènes ne parlaient-ils pas de l'arbre qui, à Hermopolis, s'était incliné devant le Sauveur pendant la fuite en Égypte[1] ? Ne soyons pas trop pressés de rire de la crédulité de nos pères. Si les anciens croyaient que les victimes offertes au temple d'Athéné à Néa en Troade ne pouvaient se corrompre, des blessés français recouraient en Crimée à l'eau de la Salette, et j'ai vu plus d'un Oriental accorder à l'eau bénite le privilége de l'incorruptibilité. Comment, avec de telles dispositions d'esprit, pourrait-on résister à l'envie d'employer les reliques, comme on se sert des cornes de corail dans l'Italie du sud, pour se préserver de la fascination (*vascania*)?

Dans mon voyage à Marathon, j'ai pu jeter un

[1] Voy. Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, l. V, ch. 6.

coup d'œil sur la mer où sont éparpillées les Cyclades, et sur celles de ces îles qui sont les plus voisines des côtes, Kéos et Andros. Ces îles n'offrent pas toutes les mêmes ressources à l'activité des agriculteurs. Cependant Naxos, la plus grande, n'a rien à envier aux contrées les plus favorisées. Le raisin, l'orange, la pêche, l'abricot, l'olive mûrissent dans ses vallées, où prospèrent également le blé, le coton et le lin. Théra ou Santorin a des vignobles renommés. D'ailleurs, si l'agriculture languissait dans les Cyclades, il ne faudrait pas s'en étonner, tout y favorisant le penchant des insulaires pour le négoce et la marine. Syros a une grande importance commerciale et le marbre cipolin, si estimé dans l'antiquité ; à Andros, dont la France brûlait les mistiks à la fin de la Restauration, les pirates ont été — de l'aveu de M. Lavallée — remplacés par d'excellents marins ; Mélos possède un très-bon port, des carrières de plâtre et de pierre meulière ; Naxos a son émeri et Paros, un port abrité et profond, sans compter ses marbres fameux.

Les doux noms de ces îles, que j'aurais quelque regret d'associer à des considérations d'éco-

nomie politique, si cette science n'était, comme l'a dit Sismondi « la sciènce de la bienfaisance universelle, » les noms de Naxos, de Délos, de Ténos s'unissaient dans la pensée des anciens à de poétiques légendes. C'est à Délos que Latone, poursuivie par Héra, donna le jour à Apollon et à Artémis. C'est à Naxos que Dionysos consola Ariadne abandonnée par Thésée. Une autre amante infortunée, Danaé, vint aborder à Sériphos, dans ce coffre immortalisé par les chants pathétiques du poëte de Kéos. On montrait à Myconos les tombeaux des Centaures, dont le nom indique une population de Bouviers toujours à cheval, comme étaient les primitifs habitants de la Thessalie. Délos, Andros, Ténos étaient devenus des foyers du culte d'Apollon, de Dionysos et de Poséidon. Astyphalée adorait Achille comme un dieu.

L'histoire de Latone et de Danaé prouve, ainsi que celle d'Ariadne, que la légende hellénique ne mettait pas la constance au nombre des qualités des dieux et des héros déifiés. Le sens philosophique que cachent ces célèbres amours n'est pas difficile à expliquer. Latone, mère d'Apollon, « enveloppée d'un voile de couleur

sombre » est la nuit; Danaé, la terre sèche; Ariadne, « la blonde Ariadne, » est la principale des personnifications lunaires qui accompagnent Dionysos, la lune présidant dans le système physique des anciens à la production et à l'humidité. Pour justifier ces mythes on disait, avec Maxime de Tyr, « que le peuple, à raison de la faiblesse de son esprit, ne peut regarder les choses sous leur face naturelle et a besoin de la fable. » Malheureusement les symboles qui peuvent donner des idées inexactes de la divinité sont loin d'être exempts d'inconvénients. Combien de millions d'hommes n'ont pas été froidement égorgés, parce que l'Ancien Testament prête symboliquement à l'Éternel des colères ou des rancunes humaines? Mais pas plus à Athènes qu'à Londres ou à Paris, les esprits élevés n'ont été dupes de ces allégories. Les poëtes eux-mêmes en faisaient bonne justice sur le théâtre, et Euripide ne craignait pas de dire que « la nature divine pénètre l'univers entier; que Dieu voit tout et n'est point vu, qu'il existe par lui-même et qu'il gouverne les dieux[1]. »

Les Cyclades occupaient, quand il s'agissait du

[1] Fragments de *Bellérophon*.

culte une place encore plus importante que dans les légendes. On sait quelles solennités se célébraient à Délos en l'honneur d'Apollon. Andros était, chaque année, témoin d'une cérémonie moins brillante que les Délies, mais non moins digne d'intérêt. Dans le temple de Dionysos, au rapport de Pausanias, de Philostrate et de Pline, l'eau d'une fontaine se transformait en vin. A Ténos on faisait tous les ans, en l'honneur de Poséidon et d'Amphitrite, une fête à laquelle s'empressaient d'assister les Hellènes des îles voisines, et qui était l'occasion de nombreux festins.

Poséidon (Neptune) était la grande divinité des Ioniens. Tandis que les Pélasges restaient fidèles à leurs dieux agricoles, et que les Doriens préféraient des dieux célestes, les Ioniens, passionnés pour la navigation, propageaient le culte des dieux maritimes. On ne doit pas s'étonner qu'un peuple doué comme les Hellènes d'une ardente imagination ait multiplié ce genre de divinités; car les aspects de la mer sont tellement variés, qu'elle se prête à toute espèce de personnifications. Poséidon porte un nom qui exprime le dieu de la nature fluide dans son sens le plus

général, il est le Zeus de l'élément liquide. Amphytrite, son épouse, personnifie la mer qui bruit et qui s'agite autour des côtes. Okéanos, le vieux, Nérée, Protée sont des symboles de l'Océan supposé « père des êtres, premier des êtres » (*prôtos*). Okéanos, considéré comme père, et Thétys, considérée comme mère, forment un couple primitif, comme l'ancienne dyade du Ciel (*Ouranos*) et de la Terre. Thétys, regardée comme fille de Nérée, a pour sœur les Néréides. Le nom de ces filles de Nérée, « la glauque », « la puissante », etc., fait assez comprendre qu'elles doivent être identifiées avec les vagues, dont la beauté trompeuse et le murmure séduisant sont ingénieusement représentés par les Sirènes. Les chants perfides de ces « Muses de la mer[1] » contrastent avec les airs que jouent dans leur conque marine Triton et ses fils, personnification des flots bruyants. D'autres fois, on se servait de symboles empruntés à la vie animale. Alors les grands flots devenaient des chevaux, les *cavalloni* des pêcheurs italiens, et les vagues bondissantes des chèvres. Cette dernière expression (*aix*), qui a donné naissance au nom de la mer

[1] Millevoye.

Égée, rappelle que les marins français disent «il moutonne» quand ils voient la crête des flots blanchir.

Il n'est pas difficile maintenant de se faire une idée du caractère et des habitudes de Poséidon. Grand, fort, imposant, passionné, avec des yeux glauques, turbulents comme l'azur des mers, enveloppé d'un vaste manteau bleu et armé du trident ou harpon des pêcheurs, il habite un palais au fond de la mer Égée. Il élève et calme les flots au gré de son humeur mobile. Les chevaux lui sont consacrés, et les jeux de l'isthme célébrés en son honneur sont surtout des jeux hippiques.

Comment saint Nicolas a-t-il réussi à hériter de la domination des flots? Il est certain que, même en Occident, le souvenir de l'évêque de Myre se rattache à l'idée de l'eau considérée comme élément purificateur, et que cette idée est exprimée par le baquet plein d'enfants nus qu'on voit sur ses images. Ce saint avait au moyen âge une popularité si grande parmi les Occidentaux, que son image se retrouve sur la plupart des vitraux des églises du quinzième et du seizième siècle. En Orient, où les bienheu-

reux subissent moins les révolutions de la mode, il n'est pas surprenant que le pontife qui passait pour avoir fait renaître tant d'âmes « par la fontaine de vie », ait reçu le soin de protéger les chrétiens naviguant sur les eaux où l'on plonge les enfants — les Orientaux ont conservé le baptême par immersion — que l'on veut baptiser. Du reste, cette protection n'inspire aux matelots grecs qu'une confiance limitée. Ils ont soin, en passant devant les promontoires les plus dangereux, de jeter à la mer quelques dons propres à leur assurer la bienveillance de la capricieuse divinité. Si M. Gaudry avait connu cet usage, il aurait été moins étonné de voir les insulaires de Cypre célébrer avec un véritable enthousiasme « la fête de la mer[1]. »

En donnant à la ville nouvelle, bâtie auprès du vieux Syros, le nom d'Hermopolis, les Hellènes ont montré une fois de plus qu'ils n'oubliaient jamais les anciens dieux, dont le souvenir est inséparable de l'époque la plus mémorable de leur glorieuse histoire. Hermopolis, chef-lieu de la nomarchie des Cyclades, est aujourd'hui

[1] Voy. l'article sur Chypre dans la *Revue des Deux-Mondes* de 1861.

la seconde ville du royaume. L'île est, dans le royaume, le foyer du catholicisme romain. Louis XIII y fonda une maison de capucins ; l'amant de Mme de Pompadour y établit les jésuites, et, après la suppression de cet ordre, Louis XVI y envoya ces Lazaristes persécuteurs dont M. Michelet a tracé un si effrayant portrait dans *Louis XIV et la révocation de l'édit de Nantes.* Lorsque Tournefort y aborda, il déclara l'île « la plus catholique de l'Archipel. » A l'époque de l'insurrection, Syros aurait dû suivre le glorieux exemple de Spetzia et d'Hydra. Mais on sait le peu de goût que les partisans du pape ont pour la cause des nationalités. Ce qui s'est passé en Angleterre au temps de l'invincible Armada, en France (1792 et 1815), en Espagne (1823), en Italie (1848) le prouve assez. Les catholiques romains n'ont pas agi autrement en Bosnie, en Albanie et en Grèce. « Toutes les îles, dit un écrivain français, le colonel Voutlier, ont, dans le principe, arboré avec amour la croix de la liberté ; l'île de Syra seule a pu résister à cet élan généreux. Les habitants du rite catholique crurent devoir séparer leur sort de celui de leurs frères. Je ne sais s'ils en sont plus estimables à

d'autres yeux ; mais sûrement ils sont couverts du mépris de la nation ; et quand la Grèce aura reconquis son affranchissement, comme ils n'auront pas partagé ses dangers, ils seront indignes de partager son bonheur[1]. » Bory de Saint-Vincent, naturaliste philosophe, qui visitait Syros quelques années plus tard, n'y trouva pas plus de patriotisme. Il n'a point dissimulé la surprise que lui causait la conduite des insulaires envers les victimes de l'islamisme. « Ceux qui se réfugièrent à Syra sont sans exception du rite d'Orient ; et les Latins les voyant avec jalousie porter sur leur sol natal d'autres superstitions que celles où les Jésuites les avaient courbés, s'en tiennent séparés, comme s'ils étaient pestiférés. Ils leur ont abandonné le rivage, et demeurant perchés sur la pointe de leur pain de sucre, ils ne souffrent pas que les nouveaux venus s'y viennent établir. » — « J'ai vu, ajoute avec étonnement le savant naturaliste, des hommes appartenant à l'ancienne population affecter, en estropiant l'italien ou le français, de ne pas entendre la langue de leurs compatriotes, *maudire l'affran-*

[1] *Mémoire sur la guerre des Grecs.* M. About a constaté les mêmes faits.

chissement de la Grèce et regretter la domination turque. » M. Ami Boué a constaté le même fait chez les Slaves : « Personne ne pense guère, dit-il, du moins parmi les Slaves à devenir le bourreau de son frère... Les seuls Bosniaques catholiques ont fait quelquefois exception à cette règle en trahissant par pique religieuse leurs compatriotes de l'Église grecque[1]. »

Ces faits doivent être sérieusement médités par les écrivains qui recommandent naïvement aux nationalités orientales une prompte soumission à l'Église romaine comme le meilleur moyen d'arriver à l'indépendance !

On a dit souvent que l'attachement de quelques Orientaux au catholicisme romain est le résultat d'un penchant décidé vers la civilisation. Cette assertion paraîtra bien étrange à tous ceux qui ont vu les populations catholiques de l'Europe orientale. Bory de Saint-Vincent permet d'en juger : « Je voulus, dit-il, monter dans la cité latine, la malpropreté m'en fit horreur ; les pourceaux en liberté pullulaient dans les étroits intervalles qui, tenant lieu de rues, séparent irrégulièrement les maisons entassées l'une sur

[1] *Turquie d'Europe*, II, 134.

l'autre; ces animaux effrayés à l'approche des étrangers, sortent en grognant de dessous les escaliers extérieurs, dont les voûtes leur servent d'abris, et se précipitant à travers les jambes font souvent tomber les passants[1]. La ville grecque était beaucoup moins sale..., les rues en étaient étroites, mais on n'y trébuchait pas à chaque pas contre d'immondes cochons et des tas d'ordures. »

La Grèce victorieuse n'a pas usé de représailles. Quoiqu'elle n'ignore pas que le catholicisme romain donne partout à la politique autrichienne un tel appui, qu'on a nommé le parti de Rome « catholique, apostolique et autrichien, » les membres de l'Église du pape peuvent exercer leur culte dans toutes les parties d'un royaume qui, resté comme tous les pays méridionaux fidèle au système arriéré de la religion d'État, ne tolère que les communions reconnues par l'autorité civile. La Grèce n'a pas traité Caïris avec la même indulgence. Tandis que ce savant vieillard, dont, après tout, le patriotisme n'a jamais été contesté, mourait en prison, trois

[1] Comp. Roussel, *Les nations catholiques*. Paris 1854. Voir surtout t. II, p. 1-93, l'Espagne.

évêques et un archevêque romains vivaient fort paisiblement dans les Cyclades, à Naxos, à Ténos, à Théra et à Syros. Les écrivains de leur Eglise continuent pourtant de se plaindre emphatiquement de la Grèce[1], et de répéter la phrase si connue d'un philosophe voltairien sur « l'intolérance naturelle à la canaille grecque, » comme si toute « canaille » n'était pas intolérante ! Il est vrai que le gouvernement lui-même a traduit devant les tribunaux quelques personnes accusées de « prosélytisme, » et qu'aucun partisan sincère de la liberté religieuse ne saurait entreprendre de justifier ces actes. Mais Caïris était unitaire et M. King protestant. Croit-on qu'ils eussent été mieux traités dans les autres contrées méridionales, à Madrid, à Mexico, à Lima, à Rome, à Florence sous le « paternel » Léopold II ? En France même, ne voit-on pas à chaque instant des écrivains condamnés à de fortes amendes et à plusieurs années de prison pour attaques contre la « religion de la majorité des Français ? » Les Occidentaux qui gémissent si amèrement sur le « schisme grec, l'élément le plus funeste de l'histoire moderne (*sic*), qui a

[1] Voy. surtout Lavallée, *Histoire de la Turquie*.

enfanté presque toutes les calamités de l'Europe ; celui qui menace encore d'en accabler l'avenir[1], » feraient mieux d'engager l'Occident, catholiques et protestants, l'Espagne et la Suède, à donner aux Orientaux des exemples qui feraient sur leur esprit plus d'effet que les pompeux discours. Quand on voit une nation telle que la France — plus d'un demi-siècle après sa grande révolution — se faire par ses tribunaux l'instrument des vengeances sacerdotales, persécuter avec une étrange impartialité les fils de Voltaire et les fils de Wesley, et devenir même le bouclier de la théocratie ; d'autres pays refuser les droits de citoyen à tous ceux qui n'appartiennent pas à une Église chrétienne, comment veut-on que les hommes d'État de l'Orient aient quelque chance de lutter avec succès contre les entraînements aveugles de la multitude?

La révolution hellénique, si mal vue des habitants de Syros, a pourtant assuré la prospérité de leur île et fait d'Hermopolis la capitale commerciale de la Grèce. Ces émigrés dont la présence les irritait tellement, apportaient l'opulence, avec l'activité, le goût du négoce et l'in-

[1] Voy. Lavallée, *Histoire de la Turquie*.

telligence de la marine. Les Chiotes sont connus pour leur aptitude au commerce. Les Psariotes, qui tous se réfugièrent à Syros, étaient des marins patriotes aussi habiles que courageux. Syros leur doit la création de ces chantiers de construction pour les navires qui sont renommés dans toute l'Europe orientale. « Depuis vingt ans, disait M. C. Leconte en 1846, les chantiers de Syra ont mis à la mer de 4 à 5,000 navires[1]. » Quoique le mode de construction et d'armement diffère de celui qu'on a adopté en Occident, il n'enlève rien à la solidité et à la vitesse. Ces navires étant construits fort économiquement, et coûtant deux tiers de moins que les navires français, il n'est pas étonnant que les patrons puissent offrir un rabais de 5 ou 6 fr. par tonneau. « Il est notoire, dit M. C. Leconte, que les Grecs naviguent encore à meilleur marché que les Napolitains eux-mêmes[2]. » Cet avantage ne suffirait pas pour soutenir dans la mer Égée, dans la Méditerranée, dans l'Adriatique et même dans la mer Noire la concurrence de la marine des grandes puissances, si la nation hellénique n'avait

[1] Rapport au ministre de l'agriculture, août 1846.
[2] *Ibid.*

pas conservé quelques-unes des qualités qui ont assuré à ses marins une si grande réputation dans l'antiquité. La curiosité et l'esprit de discussion, qui sont chez les Hellènes une passion véritable, éveillent l'esprit du plus simple matelot. Chaque membre de l'équipage, au lieu de dormir sur les deux oreilles, en laissant toute la sollicitude au capitaine et au pilote, tient à se rendre un compte exact de la route qu'on suit, des écueils qu'on redoute, des variations du vent. Tandis qu'il raisonne avec ses camarades sur les moindres détails de la manœuvre, il s'informe des abris, des mouillages, des droits à payer dans les ports, du prix de vente et d'achat des marchandises. Il ne faut pas s'étonner de voir ces marins actifs et curieux acquérir sans peine les connaissances pratiques nécessaires au pilotage, et fournir des pilotes à toutes les marines militaires qui fréquentent ces mers et même aux navires qui vont sur les côtes de Syrie, de Caramanie et d'Égypte. Quand ils restent sur les vaisseaux de leur nation, leur intelligence, qui ne s'engourdit jamais, leur permet dans les accidents si fréquents en mer de montrer une dextérité et une présence d'esprit fort rares dans

les autres marines. Aussi leurs navires, quoique économiquement construits et pauvrement équipés, bravent-ils les tempêtes de l'Océan et même ce golfe de Gascogne si funeste, chaque année, au commerce de la Grande-Bretagne. Dans un pays où tout le négoce se fait par mer, les qualités que je viens de signaler chez les marins ont une importance impossible à contester.

Le développement de la marine hellénique, depuis la guerre de l'indépendance, prouve quel est le penchant des Hellènes pour la navigation. Au commencement de la lutte, la Grèce ne possédait guère que 449 bâtiments jaugeant 52,000 tonneaux. Ces navires employés à la guerre y subirent des avaries de toute espèce. Cependant en 1857, le royaume avait déjà 4,339 bâtiments jaugeant 325,000 tonneaux, et montés par 29,000 marins[1]. Ce nombre a peu diminué puisque M. Soutzos, professeur d'économie politique à l'Université d'Athènes, portait en 1861 le nombre des marins à 27,000. La légère diminution constatée par M. Soutzos s'explique par la redoutable concurrence que la vapeur tend à faire aux Hellènes dans la Méditerranée et dans la mer Noire.

[1] Rapp. du ministre des finances, M. Coumoundouros, p. 10-11.

Ces brillants résultats, M. Coumoundouros le constate lui-même[1], sont dus à l'*initiative individuelle*. L'État n'a pas été aussi heureux. Capodistrias ayant laissé croire qu'il voulait mettre la marine militaire sous les ordres de l'amiral russe, Miaoulis brûla l'*Hellas* et la *Spetzia*. Depuis, le nombre des bâtiments de guerre a toujours diminué. En même temps le personnel trop considérable de la marine royale restait une charge très-lourde pour un budget déjà fort grevé.

On a prétendu que, malgré l'intelligence et l'activité des marins, la balance du commerce n'offrait pas un résultat plus brillant que l'examen du budget. « Depuis 1833, disent les documents officiels, l'importation est presque le double de l'exportation[2]. » De tels aveux paraissaient, il y a quelques années, accablants aux adversaires de la Grèce. « Mais, dit un ouvrage qui résume les idées de la science actuelle, les données qu'on a prétendu tirer de ces calculs paraissent aujourd'hui fort contestables[3]. » Ce-

[1] Rapp., p. 11.

[2] *Tableau général du commerce de la Grèce pendant l'année 1859.*

[3] Bouillet, *Dictionnaire universel des sciences*, art. *Balance du commerce.*

pendant le ministre des finances du royaume hellénique semble aller bien loin quand il affirme que « grâce aux principes popularisés par la véritable science économique, on n'attache aujourd'hui *aucune* importance à la balance du commerce. » Quoi qu'il en soit de sa théorie absolue, il constate que dans les États les mieux gouvernés, « en Angleterre, en Hollande, en Sardaigne, l'excédant des valeurs importées atteint annuellement des proportions gigantesques[1]. » Il fait ensuite remarquer que les nations, indépendamment des gains qu'elles retirent de l'échange de leurs produits, ont d'autres ressources dont il est difficile d'apprécier l'étendue. Tels sont pour la Grèce la marine marchande d'abord ; l'argent apporté par le séjour des étrangers, — on sait que cet argent est pour l'Italie, pour la Suisse, pour l'Allemagne rhénane[2], une

[1] *Tableau du commerce de la Grèce en 1859*, p. 10 et 11.

[2] Aussi est-il étrange que des gouvernements aient été assez ignorants pour faire payer des permis de séjour et des taxes plus ou moins odieuses aux étrangers. Telle était pourtant la manière d'agir des princes renversés en Italie par le soulèvement national commencé en 1859. Mais peut-être est-ce pousser bien loin l'indulgence que de supposer chez ces princes plus d'ignorance que d'esprit rétrograde. En éloignant les étrangers qui apportaient avec eux non-seulement leur or, mais

source inépuisable de richesses ; — les capitaux des Hellènes qui reviennent dans le pays après avoir fait fortune et surtout le profit qui résulte de l'échange des productions du sol à l'extérieur. « Supposons, dit le ministre, qu'un propriétaire envoie à Londres, pour son compte, 100,000 livres de raisin de Corinthe, évaluées, à l'exportation, 30,000 dr., avec lesquels il fait acheter des marchandises qui, en arrivant en Grèce, peuvent se vendre 40,000 dr. ; peut-on douter que le propriétaire, et par conséquent le pays même, n'ait gagné par là 10,000 dr., sans que pour cela on ait exporté un seul centime de numéraire ? » Cependant le ministre se préoccupe avec raison de faits graves qui prouvent l'état peu satisfaisant de l'agriculture[1].

Au sud des Cyclades s'allonge, dans la Méditerranée, la grande île de Crète, qui, malgré plusieurs insurrections, est restée sous le joug des Ottomans. La Crète, destinée à devenir un des plus beaux fleurons de la couronne hellé-

aussi les lumières, ils espéraient qu'ils parviendraient à maintenir les Italiens dans une stupidité nécessaire à l'exercice du pouvoir absolu.

[1] *Tableau général du commerce de la Grèce*, p. 13.

nique, n'a pas moins de 140 kilomètres de long sur 60 kilomètres de large. Cette île, que couronne le mont Ida, couvert de neiges éternelles, est d'une fertilité singulière et possède de bons ports. Quand elle appartenait aux Hellènes, elle avait 1,200,000 habitants. Il ne lui en reste que 200,000 ! La moitié de la population est restée fidèle au christianisme. Les Spakhiotes, beaux, robustes et adroits, qui habitent les montagnes au midi de la Canée (Cydonie) et de Retimo (Rithymna), sont d'ardents patriotes qui se sont soulevés bien des fois, notamment en 1770, contre la domination étrangère. En 1821, ils ont de nouveau essayé de chasser l'étranger. Ils attendent avec impatience l'occasion de rendre à ce beau pays la splendeur dont il était si fier quand il opposa une héroïque résistance à la conquête romaine. On peut appliquer à la Crète, à Thasos, à Samothrace, à Imbros, trois îles belles et fertiles, qui forment une chaîne en avant du rivage de la Thrace, ce qu'un témoin oculaire, ancien élève de l'école française d'Athènes[1], dit de Rhodes : « Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. Toutefois, jusqu'au milieu de la déca-

[1] Voy. Guérin, *Voyage dans l'île de Rhodes*. Paris 1856.

dence déplorable dans laquelle elle est tombée, et malgré les nombreux ravages du temps et des hommes qu'elle a subis, malgré l'administration funeste qui, depuis trois siècles, pèse sur elle et qui l'a réduite, à force d'abus et d'exactions, à l'état de délabrement et de dépopulation où nous la voyons maintenant, sa position est si heureuse, son climat si doux et la richesse de son sol si vivace et si variée, qu'elle a pu résister avec avantage à tant de causes de ruine et d'épuisement. »

Les îles asiatiques de la mer Égée, telles que Lemnos, Samos, Lesbos, Chios, Rhodes, etc., sont habitées par une population hellénique qui s'irrite de son long esclavage. Les braves Samiens ont assez prouvé dans la guerre de l'indépendance combien ils étaient fatigués de la domination musulmane. La patrie de Pythagore n'a pas complétement perdu ses efforts. Elle n'est pas retombée comme Chios sous le joug de l'islam; mais elle obéit à un prince chrétien, vassal du sultan. Mon cousin, le prince Jean Ghika, a été, en 1856, chargé de gouverner cette île[1]; tâche dont il s'est acquitté avec beau-

[1] Voy. Vapereau, *Dictionnaire des contemporains*, art. Ghika.

coup de sagesse. Préparé au gouvernement par une étude approfondie de l'économie politique, trop rare en Orient, il a su s'y faire aimer et doter Samos d'institutions utiles. Les autres îles helléniques, sous la main des pachas, telles que Rhodes, Cypre, n'ont fait aucun progrès depuis la guerre de l'indépendance.

Les îles Ioniennes, république restée sous le protectorat anglais, ont, au contraire, vu s'améliorer leur condition matérielle depuis le commencement du siècle. Mais ces incontestables avantages ne leur feront jamais oublier qu'elles sont grecques, et qu'elles sont appelées, tôt ou tard, à faire partie du royaume hellénique[1].

Sans doute la Grèce ne doit jamais perdre de vue les grands intérêts qui la rattachent à l'Épire, à la Thessalie, à la Macédoine méridionale, où sont restés esclaves 700,000 labou-

[1] Voy. mes articles sur les *îles Ioniennes*, publiés par la *Revue des Deux-Mondes* et traduits à Athènes par M. Rhally (1859, chez Irinidis). Il est à regretter qu'un Ionien n'ait pas fait un travail vraiment approfondi sur ce sujet. J'ai dit pour quels motifs j'étais loin d'adopter toutes les vues de M. Lountzi. J'ai prouvé que j'aimais autant que personne l'héroïque Venise; mais il m'est impossible d'identifier sa cause avec une aristocratie dont les actes despotiques et injustifiables appartiennent à l'histoire. « J'aime Platon, mais j'aime encore mieux la vérité! »

reurs hellènes de race pure. Mais il est surtout essentiel qu'un peuple de marins tourne ses regards vers ces îles dont quelques-unes ont été des royaumes, et dont la position permettrait à la Grèce d'étendre son influence sur l'Afrique et sur l'Asie-Mineure. La Crête regarde l'Égypte, où des rois grecs ont autrefois succédé aux Pharaons; Cypre, autre grande île de la Méditerranée, est vis-à-vis de la Syrie où ont régné des capitaines sortis des camps d'Alexandre-le-Macédonien[1]; Rhodes et Chios sont en face de cette Anatolie, où Smyrne voit renaître la splendeur des anciennes cités grecques. Unissez avec Athènes renaissante, Corfou, la Crête, Cypre et Rhodes, vous verrez grandir un état maritime qui contribuera puissamment à rendre à la civilisation chrétienne, c'est-à-dire au mouvement et à la vie, une des plus belles parties de l'univers.

On s'étonne que depuis la fin de la guerre de l'indépendance nous n'ayons pas vu se produire

[1] Voy. l'intéressant ouvrage de M. A. Sakélarios, intitulé : *Cypriaques*. Athènes 1835. Cet ouvrage est un traité complet de l'archéologie, de la statistique, de l'histoire, de la mythologie et du dialecte de Cypre.

dans les provinces helléniques un mouvement analogue à celui qui vient de transformer l'Italie. Faut-il en conclure, comme on l'a fait, que la nationalité pour laquelle les Karaïskakis, les Miaoulis et les Canaris ont combattu avec tant de bravoure, est devenue incapable de constituer son unité, et de reprendre la place qui lui appartient parmi les nations ? Il me semble que tout esprit impartial, après s'être rendu compte des circonstances où s'est trouvée placée la Grèce depuis l'établissement de la monarchie, se gardera bien de prononcer contre elle une sentence d'impuissance.

Je n'ai pas assurément dissimulé les fautes de la République hellénique. J'ai parlé sans détours des querelles des chefs, des prétentions des primats, des stériles agitations ou des colères aveugles des multitudes. Ces excès ont paru une raison suffisante pour détruire une forme de gouvernement qui convient évidemment à certains peuples et à certaines circonstances. Cependant on ne saurait contester que l'espèce humaine ne s'est élevée nulle part à la hauteur qu'elle a atteinte dans les républiques d'Athènes et de Florence. Même dans la Grèce moderne,

les glorieux souvenirs de la démocratie athénienne n'ont pas été sans influence sur les caractères et sur les événements. Malgré les erreurs qui devaient amener sa chute, la République a rendu au pays des services qu'aucun Hellène ne saurait nier sans ingratitude. Elle a accompli l'œuvre qui rendait M. Berryer lui-même indulgent pour la Convention nationale, sans se souiller des honteuses concessions aux fureurs populaires ou des crimes prémédités qu'on peut reprocher aux Girondins[1] et aux Montagnards; sans avoir eu recours ni à l'affreuse lanterne, ni à l'horrible guillotine, ni aux *septembriseurs* de Paris, ni à la mitraillade de Lyon, ni aux noyades de Nantes.

On s'attendait généralement à voir la monarchie donner à la Grèce les avantages que la République n'avait pu lui assurer. Malheureusement le roi était trop jeune pour s'occuper des affaires d'un pays auquel il était complétement étranger par la langue, par la religion, par les irrésistibles tendances de sa race qui diffère profondément de la race pélasgique. Aussi, malgré l'accueil bienveillant qu'il reçut, l'installation

[1] Voy. L. Blanc, *Histoire de la révolution.*

d'un nouveau gouvernement à Naupli ne rendit pas à la Grèce la paix dont elle avait un si grand besoin. Le roi Louis en envoyant en Orient son fils mineur, l'avait confié à trois régents bavarois, MM. d'Armansperg, G. L. de Maurer et le major-général de Heideck, fils d'un Suisse, dont j'ai admiré les belles fresques à la glyptothèque de Munich[1]. M. d'Abel, qui a joué depuis un rôle en Bavière, comme champion du parti ultra-catholique et comme premier protecteur de Lola avec laquelle il finit par se brouiller, M. d'Abel était chargé des fonctions de secrétaire de la régence. Des troupes venues de la Bavière devaient appuyer le nouveau gouvernement, et les trois puissances protectrices, l'Angleterre, la Russie et la France[2] garantissaient un emprunt de 60 millions destinés à lui fournir tous les moyens d'action. En réalité, la Grèce tombait sous un protectorat, et ce protectorat devait être exercé par les alliés intimes de la puissance qui s'était montrée la plus hostile à son indépen-

[1] *Les chevaux du Soleil* sont surtout remarquables.

[2] Cette «protection» n'est pas exempte de toute analogie avec le protectorat que la Turquie et la Russie avaient sur les provinces roumaines avant le traité de Paris.

dance — l'Autriche. La régence, outre les défauts qui caractérisent la bureaucratie bavaroise, était composée d'éléments hétérogènes. M. de Maurer, fils d'un pasteur protestant, jurisconsulte éminent et intelligence ouverte aux idées du temps, pouvait-il avoir toutes les vues d'un ultramontain fougueux tel que M. d'Abel[1]? Le comte d'Armansperg, dévoué à l'influence anglaise, ne devait-il pas trouver dans ses collègues plus d'une opposition à des tendances aussi exclusives? Les dissensions qui éclatèrent dès le début entre les régents, prouvèrent que la discorde n'est pas un mal particulier à l'Orient. Ces dissensions nécessitèrent une nouvelle organisation vers la fin de 1834, et MM. d'Abel et de Maurer furent rappelés[2] par le roi Louis qui leur donna des sucesseurs et qui dictait à Munich des lois à la Grèce étonnée. Cet étonnement se manifesta, même avant ce changement, par des agitations qu'il était facile de prévoir. « Les Bavarois, a-t-on dit, semblaient avoir envahi la Grèce. » L'admission dans les rangs de l'admi-

[1] Le *Dictionnaire des contemporains* cite des traits curieux de son intolérance.

[2] M. Heideck fut rappelé à la majorité du roi.

nistration et de l'armée d'un si grand nombre d'étrangers ne tarda pas à soulever la multitude contre la *xénocratie*. Cette multitude, peu sensible aux efforts que faisait la régence pour donner au pays un commencement d'organisation européennne, prêtait l'oreille aux amis de Capodistrias, qui l'accusaient de gaspiller les deniers publics. Au mois de mars 1834, une conspiration, organisée par Colocotronis, le fit condamner à vingt ans de réclusion. Coletti, qui était fort loin d'approuver la marche des affaires, se prononça pourtant contre le turbulent Arcadien, et quand les Péloponésiens s'insurgèrent de nouveau, sous prétexte de le délivrer, il leur tint tête avec ses Rouméliotes et les obligea à se soumettre. Croyant qu'il ne fallait pas affaiblir un gouvernement déjà si chancelant, que menaçaient à la fois les klephtes du nord, les indomptables Maïnotes et les rudes Pallicares habitués à suivre Colocotronis, il consentit à prendre le portefeuille de l'intérieur. Si le roi eût profité de sa majorité pour avancer dans la voie d'améliorations conseillées par Coletti, comme par M. Maurer et même par M. d'Abel, bien des complications eussent été épargnées au

pays. Mais le jeune prince, devenu majeur en 1835, bien loin de répondre aux vœux de la nation qui demandait le renvoi des Bavarois, nomma M. d'Armansperg archi-chancelier et président du conseil. Coletti fut envoyé comme ambassadeur en France; Metaxas, qui était chef du parti russe, quand j'ai visité la Grèce, en Russie, et M. Mavrocordatos, en Angleterre. Le gouvernement d'Athènes — au commencement de cette année 1835, Naupli avait cédé à Athènes le titre de capitale du royaume de Grèce — le gouvernement d'Athènes, débarrassé des hommes les plus importants, crut pouvoir persévérer dans « l'absolutisme éclairé » que le roi Louis considérait comme l'idéal d'une bonne politique. M. d'Armansperg, qui, en Bavière, s'était montré l'adversaire de la coterie ultramontaine et de la camarilla de Munich, se laissa trop aisément séduire par la perspective de devenir le Richelieu de la Grèce. Mais un de ces revirements, qui tant de fois faillirent être funestes au cardinal, renversa M. d'Armansperg. Le roi revenait d'Allemagne où il avait épousé la fille aînée de feu le grand-duc Paul d'Oldenbourg, Marie-Frédérique-Amélie, née le 21 décembre 1818. Le

comte d'Armansperg, au moment où il était allé complimenter le souverain avant son débarquement, apprit sur le *Portland* même, que le roi n'avait plus besoin de ses services.

M. de Rudhart, qui le remplaça, n'était pas assez habile pour relever le gouvernement des étrangers. Il accorda une haute paie de 25 centimes par jour aux mercenaires bavarois, persécuta la presse et eut le talent de déplaire à la fois au peuple et au roi. Son administration n'était pas de nature à changer les idées de la nation, fort hostile au régime dont elle amena la chute. « Le souvenir des divisions des régents, dit M. C. Leconte, des intrigues et des dilapidations qu'elles amenèrent à leur suite, reste péniblement gravé dans la mémoire des Grecs dévoués à leur pays. » Aussi, loin d'avoir pu continuer l'œuvre d'émancipation de la nationalité hellénique commencée par la République, la Grèce fut obligée de s'attacher uniquement à défendre son autonomie contre une invasion qui répugnait profondément à toutes ses tendances.

Dans un pays ruiné par une guerre d'extermination, il était naturel que les hommes qui en avaient soutenu le poids accablant, qui avaient

exposé leur tête et sacrifié leurs biens, vissent avec colère leur place occupée par des fonctionnaires dont aucun, sauf le général de Heideck, volontaire de 1826, n'avait pris les armes pour la Grèce. Dans l'armée, l'introduction soudaine de l'élément bavarois amenait de bien plus graves perturbations. En général, tout gouvernement qui est obligé de faire un appel à des troupes étrangères, se met dans une position délicate. N'autorise-t-il pas par ce seul fait les accusations des gens qui lui reprochent de n'avoir aucune racine dans le pays? Telle n'était point, sans doute, la situation du gouvernement hellénique, la Grèce s'étant prêtée sans répugnance à l'établissement d'une monarchie qu'elle considérait comme une force pour la nationalité renaissante. En outre, les troupes irrégulières, qui ne formaient pas moins de 6000 hommes à la mort du président, étaient livrées à une telle anarchie, qu'il ne semblait pas possible de compter sur elles. Mais au lieu de licencier ces troupes et de les disposer à se jeter dans les bandes de pillards rassemblées aux frontières du nord, n'eût-il pas mieux valu les réorganiser en s'entendant avec les chefs qui avaient leur con-

fiance? Ne pouvait-on pas faire en mars 1833 ce qu'on a fait en mars 1836? Était-il nécessaire d'attendre à l'année 1838 pour établir la conscription? Pourquoi n'avoir pas recours à la garde civique, qui, dans la révolution italienne, a fait sortir du sol une armée bien équipée et bien disciplinée et qui n'existe pas encore en Grèce? Un savant économiste français pense avec raison que le pire remède aux difficultés de la situation était d'employer les faibles ressources de la Grèce à solder des mercenaires. « La portion de l'emprunt, dit-il, absorbée par l'occupation bavaroise, l'a-t-elle été utilement? Nous ne le croyons pas, car il est de notoriété publique que les troupes recrutées en Bavière se composaient de la lie de l'Allemagne ; que leur conduite a été souvent fort répréhensible en Grèce, où leur présence n'a fait qu'irriter les populations, les aliéner au gouvernement et créer de très-graves embarras. » M. C. Leconte ajoute qu'il ne met pas sur la même ligne que les mercenaires qui les ont remplacés, les troupes distraites de l'armée bavaroise, lesquelles ont pu « rendre des services temporaires. » Malgré ces services, il ne craint pas d'avancer « sous l'autorité de person-

nes respectables et connaissant parfaitement l'état du pays, que l'organisation d'une armée permanente étrangère fut *une très-grande faute*, et que les brigandages exercés sur la frontière turque par les troupes irrégulières licenciées n'ont pas d'autre origine. » Le temps n'a pas changé cette manière de voir chez les Hellènes, et ils n'ont pas conservé plus d'estime que les Italiens pour ce service mercenaire dont on s'étonne de retrouver quelques traces dans un siècle très-fier de ses progrès.

Si l'organisation de l'armée laissait tant à désirer sous la régence, les finances ne furent pas mieux administrées, et l'incurie reprochée à la République fut assurément dépassée. La régence, suivant l'exemple du président, refusa de reconnaître les deux emprunts contractés en Angleterre par la République, « le seul de tous les emprunts, dit M. Leconte, qui ait reçu sa véritable destination. » C'était déjà une faute « au point de vue de l'équité, » selon le même économiste ; puisque l'opération, « sans être brillante pour la Grèce, » ne semble pas pouvoir être « considérée comme usuraire, » et qu'elle lui a été utile, « en ce sens qu'elle a pu au

moins s'approvisionner d'armes, de munitions de guerre, et allouer quelques subsides en argent à ceux qui défendaient sa cause. » Ces emprunts ayant été complétement employés, et le trésor se trouvant vide en 1832, l'Angleterre, la France et la Russie consentirent à garantir l'intérêt et l'amortissement d'un emprunt de 60,000,000 de francs. Cet emprunt étant devenu un sujet inépuisable de déclamations contre les Hellènes, il importe d'établir les faits tels qu'ils ont été constatés par M. Lemaître, commissaire du gouvernement français près la banque hellénique et par l'auteur grec d'une très-bonne *Notice sur les finances de la Grèce de 1833 à 1843*[1].

D'abord la Grèce n'a point touché la forte somme qui lui a été prêtée[2]; mais seulement, et encore en y ajoutant l'emprunt de la Bavière, 31,558,986 dr. 71 lept.

1° La Turquie a reçu comme indemnité 12,531,164 dr.

2° Divers créanciers pour dettes antérieures à la royauté, 2,238,559 dr.

[1] Voy. *Spectateur de l'Orient* de 1854 et 1855.

[2] En effet, il faut défalquer l'escompte, la commission, les intérêts, etc.

3° La régence bavaroise a absorbé (1832-1833), 1,397,657 dr.

4° Les troupes bavaroises, 1,397,654 dr.

Reste, 18,744,506 dr.

Or cette somme n'a pas même suffi à combler le déficit de 1833 à 1843, ce déficit ayant été de 14,214,687 dr. 39 lept., soit par année 1 million 292,244 dr. 30 lept.[1]. La nation étant restée pendant cette période, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de l'établissement du régime constitutionnel, étrangère à ses affaires, il est impossible de lui imputer ce que M. Leconte appelle « la dilapidation des subsides alloués par les puissances protectrices. » — « Ce serait, dit-il, une *injustice si criante*, que nous n'admettons pas qu'un pareil sentiment pût trouver place dans aucun esprit éclairé. » En effet, si l'Angleterre, la Belgique, l'Italie viennent à se ruiner, elles n'auront droit à la commisération de personne ; mais les nations qui ne peuvent exercer un contrôle efficace sur l'emploi du budget, ne sont pas plus responsables que des mineurs soumis à un conseil de famille.

[1] Rapport de Metaxas sur l'administration des finances depuis la majorité du roi jusqu'à la révolution de septembre, dont les pièces ont été contrôlées par M. Lemaître.

L'impartiale histoire, tout en signalant les fautes des régents bavarois, doit rendre justice à tout ce que M. de Maurer a fait pour la législation. Si l'on veut se faire une idée juste de l'importance des services de l'éminent auteur du *Droit territorial allemand*, il faut se rappeler que dans toute l'Europe orientale l'organisation des tribunaux est encore dans l'enfance, et que rien n'y est plus difficile au faible et à l'opprimé que de faire respecter son droit. Des lois prodigieusement vagues ou contradictoires laissent d'ailleurs à l'arbitraire une part si considérable, que les magistrats peuvent obéir à la voix de la complaisance ou de la cupidité sans s'exposer à aucune répression. Les Hellènes étaient sans doute plus heureux que les autres Orientaux, puisqu'ils possédaient dans les lois d'un de leurs empereurs, Justinien, les principes de la législation la plus savante qui ait régi les hommes. Mais les sociétés modernes ont un caractère tellement particulier, que la révolution française a eu beaucoup de peine à mettre la législation en harmonie avec les principes de 1789. Quoique Bavarois, M. de Maurer connaissait à fond la législation produite par la révolution de 1789. Dès

1812, il visitait les bibliothèques de Paris avec le même zèle qu'il étudia plus tard le droit public, le droit canonique et le droit privé du peuple hellénique[1]. Il ne faut donc pas s'étonner de ce que l'on trouve dans ses travaux un sage esprit d'éclectisme qui assure aux codes de la Grèce le premier rang parmi les législations de l'Europe orientale.

Un décret rendu au mois de février 1835 portait « que les lois civiles des empereurs de Byzance contenues dans l'*Hexavivlos* d'Harménopoulos seront provisoirement en vigueur. » Le même décret ajoutait pourtant « que les coutumes consacrées par un usage long et non interrompu, ou par des arrêts judiciaires, auront force de loi partout où elles auront prévalu. » En 1860, ce décret était encore en vigueur. Cependant on s'occupait de la rédaction d'un Code civil, plus en harmonie que l'ancien droit avec les besoins des sociétés modernes. Déjà plusieurs lois importantes avaient modifié profondément la législation. Telle est la loi sur les registres de l'état

[1] Voy. son livre : *Das griechische Volk in öffentlicher, kirchlicher und privatrechtlicher Beziehung*, etc. Heidelberg 1836, 3 vol.

civil, loi d'une grande portée, empruntée, mais d'une façon trop incomplète, au code français, et qui finira, il faut l'espérer, par recevoir les développements nécessaires. En outre, le code de procédure civile contient plusieurs matières qui appartiennent réellement au code Napoléon. Telles sont les dispositions sur le conseil de famille, les tuteurs, etc.

L'administration de la justice civile est confiée aux cours royales, aux tribunaux de première instance et aux justices de paix.

La Grèce n'est point, comme la Russie avant la réforme judiciaire, privée d'une corporation chargée de défendre les prévenus. Il est vrai que si l'organisation de l'ordre des avocats ne présente pas aux accusés toutes les garanties désirables, la situation des magistrats donne sujet à des plaintes encore plus fondées.

Lorsque les tribunaux furent constitués, on n'exigeait des juges presque aucune garantie de capacité; encore les conditions, si insuffisantes, prescrites par la loi, ne furent-elles pas observées dans les premières nominations. Du reste, dans un moment où le pays sortait d'une lutte acharnée, le manque d'hommes compétents obli-

geait à se montrer peu difficile. Cependant la renaissance des études juridiques et la publication des codes tendaient à améliorer la situation, lorsque le déplorable acharnement qui se manifesta contre les hétérochthones, après la révolution de 1843, bouleversa les tribunaux. On arracha brutalement de leurs siéges des Hellènes dont le seul crime était de n'être pas nés dans ces étroites limites qu'on reprochait tant à la diplomatie européenne d'avoir données au royaume. Il est vrai que la constitution rendit à la cause de la justice un service éclatant en déclarant que la magistrature devait être inamovible. Depuis qu'on est sorti du chaos du moyen âge, l'inamovibilité a été reconnue comme nécessaire à la bonne administration de la justice par des princes aussi jaloux de leur autorité que Louis XI[1] et Napoléon. L'indépendance dont les tribunaux de France et d'Angleterre ont donné plus d'une preuve, est avec raison attribuée à l'inamovibilitée de la magistrature.

Malheureusement, s'il est aisé de rendre des décrets en Orient, il est encore plus facile d'en faire une lettre morte. Une loi devait, cinq ans

[1] Édit du 21 octobre 1467.

après la promulgation de la constitution, déterminer l'époque où le principe de l'inamovibilité serait mis en vigueur. Or, en 1861, les juges étaient restés amovibles, c'est-à-dire qu'ils continuaient d'être dans la dépendance absolue du pouvoir. Cette insouciance se comprend d'autant moins que des actes singulièrement arbitraires ont été reprochés au gouvernement par les écrivains les moins révolutionnaires de l'Europe. Mme la comtesse de Gasparin — pour n'en citer qu'un seul — explique par des manœuvres odieuses ou brutales, qu'on trouvera racontées dans son livre[1], « cette étrange anomalie d'un pays où l'opposition existe très-prononcée — très-vivace — très-palpable, et d'une chambre *en entier* gouvernementale. » Le meilleur moyen de répondre à ces graves accusations ne serait-il pas l'organisation de tribunaux assez indépendants et assez respectés pour protéger la liberté individuelle même « contre les agents armés de gourdins ? » Autrement on s'exposera toujours à entendre dire « que le roi n'a jamais permis qu'il y eût des juges à Athènes ; car il ne souffre pas

[1] *Voyage dans le Levant*, par l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien*.

de magistrats inamovibles[1]. » Il ne suffit pas, selon l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien*, « d'acheter telle influence ou de paralyser telle autre par la violence », il faut surtout adopter pour règle « la loi stricte, » qui exclut « les faveurs » aussi bien que « les injustices, » et qui ne se permette pas même « l'apparence des illégalités. »

La justice pénale est rendue par des tribunaux de police, s'il s'agit de contraventions ; par des tribunaux correctionnels, s'il est question de délits, et par des cours d'assises, quand il faut juger des crimes. Ces tribunaux qui siégent aux justices de paix, aux tribunaux de première instance et aux cours royales, ont pour règle le code pénal, qui est complété par le code d'instruction criminelle. Le savant rédacteur du code pénal a pu dire sans exagération « qu'il est le plus complet et le moins sévère de tous ceux qui existent jusqu'à présent[2]. »

La confiscation, débris odieux des législations barbares, a été effacée du code pénal. Je regrette que la peine de mort n'ait pas été égale-

[1] About, *Grèce contemporaine.*

[2] Maurer, *Das griechische Volk*, II, 362-363.

ment abolie, comme elle l'a été en Toscane sous un prince philosophe. Une législation qui ne reconnaît ni la confiscation ni le droit au duel, était digne d'enlever aux bourreaux un droit qui finira par être réservé au suprême arbitre des destinées humaines. Si la peine de mort subsiste encore, non-seulement la loi donne à l'accusé la garantie du jury, mais le code d'instruction criminelle refuse au président des assises l'immense pouvoir discrétionnaire que lui accorde la législation française ; mais elle accorde aux accusés la faculté d'interroger directement ou de faire interroger par leur conseil tous les témoins. Les délits commis par la voie de la presse ne sont pas, comme en France, soustraits au jury.

Les tribunaux de commerce jugent d'après un code pareil au code de commerce français, tel qu'il était avant les modifications apportées au livre IIIe par la loi du 8 juin 1838.

La justice maritime se rend conformément au code maritime de la France par un tribunal spécial.

Des conseils de guerre permanents appliquent le code militaire français.

L'Aréopage ou cour de cassation est à la tête

de la hiérarchie judiciaire. Cette cour est composée d'un président, d'un vice-président, de six conseillers, de trois suppléants, d'un procureur général, d'un substitut et d'un greffier.

L'organisation de l'Église hellénique ne préoccupa pas moins la régence que la création des tribunaux. L'ordonnance royale du 23 juillet/4 août 1833 a été le point de départ de cette organisation.

Une fois émancipée de la domination du patriarche de Constantinople, sujet des Turcs, l'Église hellénique a été constituée, d'une manière essentiellement parlementaire. Comme toutes les Églises orientales, elle ne reconnaît d'autre chef que Jésus-Christ. L'hypothèse qui donne aux orthodoxes l'empereur de Russie pour chef est une fable ridicule digne d'être mise à côté de la papesse Jeanne[1]. Les évêques regardés comme les successeurs des apôtres, gouvernent, à leur place, une portion du troupeau fidèle. Mais comme depuis les temps apostoliques, les pasteurs se sont réunis en conciles

[1] Le catéchisme russe lui-même dit : « L'Église n'a qu'un seul chef, qui est le Christ. » (Voy. la traduction française, p. 59. Paris, Klincksieck, 1851.)

pour s'entendre sur les intérêts communs, on a confié la direction de l'Église hellénique à un synode résidant dans la capitale et composé de cinq membres, y compris le métropolitain d'Athènes qui le préside.

Les évêques étant nommés par le roi, la Grèce n'est pas exposée à redouter perpétuellement, comme dans l'Occident méridional, l'intervention d'une autorité étrangère et souvent hostile dans des affaires aussi importantes que le choix et la direction des chefs de la hiérarchie. En même temps, le Saint-Synode désignant toujours trois candidats au gouvernement, personne ne peut se plaindre raisonnablement de voir le domaine de la conscience envahi par l'autorité civile.

Si la constitution de l'Église hellénique n'est pas exposée à une centralisation absolutiste, si elle assure les droits de l'État, elle n'offre pas les mêmes garanties au clergé séculier. Ce clergé, non-seulement ne peut pas aspirer aux dignités ecclésiastiques, mais il ne reçoit pas de traitement de l'État. Quelques missionnaires et les professeurs de musique sacrée sont seuls exceptés. Le revenu des prêtres consiste en quelques redevances sur les récoltes et surtout en casuel.

On entend souvent en Occident le clergé catholique qui, comme en France, reçoit du budget des sommes considérables — il coûte trente millions, disait Napoléon Ier — ou possède, comme en Autriche, des biens immenses, se plaindre amèrement de la rapacité des *papas!* « Qui pourrait supporter les Gracques se plaignant de la sédition? » Le clergé romain, qui est uniquement composé de célibataires, outre ses revenus fixes, tire des fidèles un riche casuel, il exploite le purgatoire, les sacrements, les dispenses, les sources miraculeuses, le denier de saint Pierre, les biens des ordres religieux, etc. [1], et il reproche aux prêtres de l'Église orientale, dont la condition ressemble tant à celle des paysans, le culte du veau d'or!

Quoique la condition des évêques de la Grèce soit moins précaire que celle des prêtres, elle ne ressemble en rien à celle des fastueux prélats de l'Église romaine. Le métropolitain d'Athènes reçoit 6,000 dr. par an, tandis que l'archevêque de Paris cumule les traitements énormes d'archevêque, de cardinal, de sénateur, de grand-

[1] Voy. E. de Pressensé, *Du catholicisme en France*, livre plein de curieux détails pris aux sources officielles.

aumônier, etc. Les évêques n'ont que 4,000 dr., somme que son Éminence, le chevalier de Rauscher, cardinal-archevêque de Vienne, membre de la chambre des seigneurs, etc., n'offrirait pas à ses cuisiniers.

Si, en 1833, on eut le tort de ne pas donner au clergé séculier des représentants dans le Saint-Synode, on sut du moins renfermer prudemment le monachisme dans des limites qui paraissent fort étroites aux couvents. Une grande partie des monastères furent fermés et leurs immeubles réunis au domaine. Depuis 1843, la caisse ecclésiastique ayant été supprimée, ces biens sont administrés par le ministère des finances. Ainsi, tandis que de grandes nations, comme la France, se déclaraient impuissantes à arrêter l'invasion de ce monachisme arrogant qui disait fièrement par la bouche de Lacordaire: « Les chênes et les moines sont immortels, » un peuple petit, mais habile à déjouer les plans de la théocratie, lui opposait des barrières qu'il essaierait en vain de franchir.

Je crois avoir prouvé que l'époque de la Régence, malgré les divisions scandaleuses, les querelles acharnées et les fautes multipliées des

régents bavarois, malgré la mauvaise administration des finances et l'appel des mercenaires, ne fut pas complétement stérile. A l'organisation de la justice et de l'Église, il faut ajouter la création d'une cour des comptes, la régularisation des poids et des mesures, l'établissement de la magistrature consulaire, le règlement des douanes. On pouvait espérer que le roi Othon, débarrassé des régents et instruit par l'expérience, éviterait les erreurs du passé et s'avancerait résolument dans la route du progrès. Mais ce prince, sincèrement attaché aux idées de la cour de Rome, devait naturellement se défier d'opinions qu'elle a tant de fois et si solennellement condamnées. Cette loyauté même devenait pour lui une source de difficultés, ses convictions religieuses paraissant aux yeux de la nation un obstacle à toute réforme et à toute politique réellement nationale qui n'aurait pas l'approbation du parti austro-romain, allié des Turcs. Aussi dès 1840 éclatait la conspiration philorthodoxe « qui avait pour but, dit M. C. Leconte, de forcer le roi à embrasser la religion grecque et à faire de la propagande en Turquie. » Les agitations que la question d'Orient causait à cette époque

n'étaient pas de nature à calmer les esprits : la Thessalie était disposée à s'insurger, la Crète se soulevait, des sujets du royaume volaient au secours des Crétois. Le roi eût pu sans peine deviner que des concessions indispensables pouvaient seules prévenir une révolution. Cette révolution éclata à la fin de l'été de 1843. Le 3/15 septembre, à une heure du matin, le bruit des cloches, des tambours et des coups de fusil tirés en l'air annonçait aux Athéniens un soulèvement général. La troupe, loin de le comprimer, courut au palais avec le colonel D. Kalergis. Tous, soldats et citoyens, criaient : « Vive la constitution ! » Devant cette manifestation imposante, le roi céda, et une Constituante fut convoquée. L'Assemblée nationale ayant terminé ses travaux, le pacte fondamental fut promulgué le 30 mars 1844.

La constitution de 1844 ressemble à toutes celles qui furent en vogue sur le continent dans la première moitié du siècle, de 1814 à 1848. Les auteurs des chartes de cette époque ont pris pour modèle la constitution anglaise, sans se préoccuper assez de la différence des religions, des traditions nationales, des caractères, des

organisations sociales. Devons-nous nous étonner de ce que des œuvres si peu méditées n'aient point produit tous les résultats qu'on en attendait? Pourquoi la Grèce aurait-elle été plus heureuse que la France et l'Espagne, qui ont vu se succéder les constitutions de ce genre sans qu'elles aient pu s'assurer d'une manière définitive les avantages précieux qui sont le fruit d'une liberté inébranlable?

La constitution hellénique déclare que le pouvoir législatif s'exerce collectivement par le roi, la chambre des députés et le sénat.

La personne du roi est inviolable et sacrée. Il jouit des droits accordés aux rois constitutionnels. Il peut même — faculté refusée à son successeur — professer une autre religion que la religion nationale. Annulant une décision des puissances protectrices, la Constituante a retiré aux femmes le pouvoir de régner. Cependant, par une de ces contradictions étranges dont le sexe fort remplit son droit politique, on leur interdit si peu la régence, que, même du vivant du roi, la reine Amélie l'a plusieurs fois exercée.

Les députés doivent être âgés de trente ans.

Ils sont nommés pour trois ans. Ils reçoivent une allocation mensuelle. Cette allocation de 250 dr. par mois est à mon avis une dépense au moins inutile imposée à la Grèce. Est-ce que en Angleterre, en Belgique, en Italie, en Hollande, etc., on a jamais grevé l'État de ce fardeau? Est-ce que la chambre des députés qui a présenté à Charles X l'adresse des 221 recevait une indemnité du trésor? Le Corps législatif actuel, qui est dans d'autres conditions, ne s'exposera jamais à de pareilles témérités. L'indemnité accordée au député, loin d'assurer son indépendance, finit par lui devenir tellement précieuse, qu'il se garde bien ordinairement d'émettre un vote capable de lui donner dans les élections un adversaire aussi redoutable que le gouvernement. On a dit que cet inconvénient n'est pas plus rare en Grèce qu'en France. S'il en est ainsi, raison de plus pour changer un état de choses qui n'a été d'aucun avantage pour la pratique sincère du régime constitutionnel. Qu'on ne craigne pas de manquer de députés! Dans aucun pays, la perspective des dépenses à faire dans la capitale n'a empêché les candidats de solliciter en foule les suffrages des électeurs.

Si le traitement d'un sénateur du royaume de Grèce ne s'élève pas comme dans l'empire français à la somme énorme de 30,000 fr., si les évêques qui reçoivent déjà une pension de l'État sont exclus du sénat, grâce à la prudente loi qui interdit au clergé toute immixtion dans la politique, le traitement des sénateurs est pourtant une charge qui paraît d'autant plus lourde à un pays épuisé par la domination étrangère et par la guerre de l'indépendance, qu'il est assez difficile de se convaincre de l'utilité de deux chambres. La chambre des lords et la chambre des communes ont leur raison d'être en Angleterre. La première représente l'aristocratie et la seconde la bourgeoisie, ainsi que son nom l'indique. Dans des pays composés de provinces fédérées comme les États-Unis et la Suisse, on se rend compte de l'existence d'une seconde chambre destinée à protéger les droits des cantons contre les envahissements du principe unitaire, si puissant de nos jours. Mais dans les contrées où la constitution ne reconnaît ni aristocratie ni cantons autonomes, il semble qu'une assemblée unique comme en Roumanie soit un contre-poids suffisant au pouvoir du prince. Aussi le système

oriental a-t-il été défendu par beaucoup d'orateurs de la Constituante hellénique, qui trouvaient le sénat parfaitement inutile et nullement conforme aux traditions démocratiques de l'Orient. Ces observations étaient d'autant plus fondées que l'inamovibilité, garantie d'indépendance, devient illusoire par la faculté laissée au gouvernement de faire des « fournées » de sénateurs, tant que le nombre n'en dépasse point la moitié des députés, faculté qui aggrave encore les inconvénients financiers de cette institution et qui fournit un encouragement à la servilité. En effet, quoique les membres du sénat doivent être choisis dans certaines catégories de citoyens, ces catégories sont tellement nombreuses qu'elles permettent de récompenser par le titre de sénateur toute docilité qui semble éprouvée et qui pourtant expose souvent le trône aux plus étranges déceptions. On eût évité ces inconvénients en respectant les répugnances populaires. « Le peuple, dit un écrivain grec, croyait que les sénateurs seraient d'autres primats, ou du moins une superfétation onéreuse. Un essai de dix ans a prouvé que son instinct avait été admirable. Composé d'éléments sans homogénéité.... le sé-

nat a souvent confirmé l'opinion de son inutilité législative en votant de très-importantes lois en deux ou trois séances[1]. »

Les ministres étant responsables, la chambre des députés a le droit de les accuser et de les traduire devant le sénat. Ces ministres sont aussi nombreux que dans les plus grands États monarchiques, et cependant il n'est point de département ministériel qui ait jusqu'à présent réalisé les légitimes aspirations du pays.

Le ministère des affaires étrangères et de la maison du roi est chargé de la direction des ambassades et des consulats. Il semblerait que la Grèce, dont la destinée est liée si intimement à celle des nationalités opprimées, ait dû se faire toujours représenter à l'étranger par des diplomates dévoués à cette cause. Combien il s'en faut qu'il en soit ainsi! Doit-on nommer un ambassadeur auprès d'une grande puissance? On choisit un membre du parti que cette puissance protége, et on envoie dans sa capitale un ami dévoué, disposé à s'incliner devant les décisions les plus nuisibles au pays. Dans une pareille

[1] J'abrége un passage fort dur du *Spectateur de l'Orient*, 27e liv., 1854.

situation, la suppression des ambassades serait une des premières économies à faire. La Roumanie et la Serbie, qui n'ont point ce fardeau, savent cependant faire respecter leur autonomie.

Les ministres de l'intérieur, de la guerre, de la marine auraient des réformes bien plus importantes à accomplir.

Les petites monarchies sont toujours exposées à être surchargées de fonctionnaires sans fonctions et d'officiers sans soldats. Cette organisation, qui n'est nullement en rapport avec leurs ressources, leur enlève presque partout les moyens de pourvoir aux affaires les plus urgentes. Il faudrait qu'elles pussent se résigner à avoir seulement les milices de la Suisse (armée, réserve et landwehr), ou les landwehr et landsturm de la Prusse, au lieu d'une armée permanente, et à ne rétribuer que les agents indispensables au service du pays. De brillants états-majors ne conviennent pas plus qu'un train dispendieux et une étiquette compliquée[1] à des contrées où les capitaux manquent aux œuvres unanimement

[1] La petite cour de Grèce a adopté une étiquette qui m'a paru plus compliquée que celles des plus grandes cours de l'Europe.

réclamées par la voix publique. Même dans les grands États, les hommes les plus compétents ont constaté depuis longtemps qu'il serait possible, en tenant quelque compte des principes de l'économie politique, en s'interdisant rigoureusement les dépenses improductives, d'éviter ces crises financières qui deviennent périodiques et qui causent des catastrophes de toute espèce.

La tâche du ministre des cultes et de l'instruction publique n'offre pas de graves difficultés. L'instruction n'est point comme ailleurs sacrifiée au clergé. L'État, dans un pays tant de fois accusé de fanatisme même par ceux qui sur leur sol natal ont eu tant de vexations à subir des fanatiques; l'État, non-seulement n'est point chargé du lourd fardeau d'un budget clérical, mais les biens des monastères supprimés peuvent servir au traitement des évêques. Le jour où ces propriétés ne suffiraient point, il serait aisé de réduire considérablement le nombre des évêchés. En effet, ce nombre était de trente en 1853[1]. Or, avant les dernières annexions, il n'y avait en France que quatre-vingts évêchés pour

[1] Spiliotaky, *Renseignements statistiques sur la Grèce*, tableau D.

une population de plus de trente-six millions d'âmes, de façon que certains prélats avaient un troupeau aussi considérable que les sujets du roi de Grèce.

Quant au ministère des finances, les économistes sont généralement de l'avis de M. C. Leconte qui pense que « c'est particulièrement sur l'administration des finances en Grèce que doivent porter les réformes les plus radicales. » En effet, le domaine fournira des recettes considérables le jour où le ministre des finances tirera parti des forêts, mines, salines et autres portions de ce domaine qui dépendent de son ministère.

La situation du ministère de la justice n'est pas non plus exempte d'embarras. La Grèce a fait de grands progrès en matière de législation; mais il reste à assurer l'indépendance des avocats et des tribunaux, à faire pénétrer dans les masses le respect de la loi et à mettre son autorité sereine au-dessus des agitations des partis.

Mais que les Hellènes n'oublient jamais que dans un régime constitutionnel le citoyen ne doit point contracter la funeste habitude de tout abandonner à l'initiative du gouvernement! A-t-on

bien le droit de se plaindre toujours de lui quand on peut contrôler ses actes ? Comment la France pourrait-elle reprocher uniquement à Louis-Philippe la malheureuse politique qu'il suivait en Italie quand un vote de ses députés suffisait à appeler au pouvoir des ministres plus résolus et plus libéraux ? En Grèce, serait-il possible à un ministère de se maintenir en divisant les meilleurs patriotes, si chacun sentait mieux la nécessité de sacrifier ses prétentions, ses rancunes, ses antipathies, ses intérêts au salut du pays ? N'y aurait-il pas plus de courage civique et plus d'indépendance si le goût des professions agricoles ou mécaniques succédait à la manie des places ? Quand un gouvernement trouve devant lui des hommes tels que ceux qui en 1688, en 1789 et en 1830 avaient la ferme volonté de préserver l'Angleterre et la France des inconvénients du pouvoir arbitraire, il est bien difficile que la cause de la raison ne finisse pas par triompher.

Aux yeux de certaines gens, de tels conseils sont parfaitement inutiles. A les entendre, l'histoire de la Grèce depuis la promulgation de la constitution de 1844 prouve que son sol est trop

épuisé pour produire jamais de pareils hommes. Examinons si les faits confirment des assertions tranchantes dont les publicistes de nos jours sont beaucoup trop prodigues.

Dans la période qui s'étend des derniers mois de 1844 à la guerre d'Orient, le parti français eut assez d'adresse pour enlever la direction des affaires aux deux autres. Naturellement le pouvoir appartint d'abord aux promoteurs de la révolution (ministère Metaxas) qui ne parvinrent pas à le garder et auxquels succédèrent M. Mavrocordatos et ses amis. Mais le parti français s'étant rapproché du parti russe, obligea à la retraite le parti anglais, puis, après avoir partagé le pouvoir avec ses alliés (ministère Coletti-Metaxas), il finit par s'emparer du gouvernement (ministère Coletti). A cette époque « le parti français, dit un écrivain grec[1], envahissant la scène politique sur laquelle il avait jusqu'ici figuré en compagnie des autres partis, l'occupe pour longtemps sans partage, et y déploie à son aise tous ses moyens, toutes ses tendances, toutes ses forces. » Cette situation dura jusqu'en 1846, c'est-à-dire jusqu'à la mort de

[1] *Spectateur de l'Orient*, 29e et 30e liv.

Coletti. Resté alors sans chef, le parti français se confondit momentanément avec le parti de la cour, dont il est loin d'être aujourd'hui l'allié.

On a quelque peine à s'expliquer comment la mobilité d'une nation méridionale a pu s'habituer à une si longue domination, qui ne serait pas de nature à montrer dans les Hellènes « le peuple ingouvernable » dont on a tant parlé. Ce fait ne peut pas être attribué uniquement au « génie politique » de Coletti — c'est l'expression de l'académicien Le Bas — ou à la lassitude des partis. M. Mavrocordatos, pour ne citer que le plus éminent des adversaires de Coletti, ne se résigna jamais au triomphe d'un système fort opposé à ses convictions. Il soutint même contre ce système une lutte acharnée qui se prolongea au delà de la mort prématurée de Coletti. Mais celui-ci, appuyé par la France[1], à peu près toléré par l'empereur Nicolas qui voyait avec dédain la Grèce essayer d'un régime qu'il méprisait, trouvait dans ses théories un moyen de s'entendre à la fois avec la cour et avec le peuple. Aux yeux de la cour, le chef rouméliote avait l'avantage d'être assez indifférent au système

[1] Voy. le *Moniteur* du 24 mars 1845.

parlementaire pour qu'on ait pu lui attribuer cette déclaration ironique prononcée devant la chambre des députés : « Il est vrai que je n'ai pas la confiance de la chambre ; mais la chambre a ma confiance ; donc je reste au pouvoir. »

Les réclamations du parti russe, en faveur du respect d'une constitution qu'il avait si puissamment contribué à fonder ne le touchaient pas davantage. Il demandait ironiquement comment on pouvait admirer en même temps l'inflexible défenseur de l'absolutisme en Europe, et être en Grèce le partisan des idées constitutionnelles. Il ne manquait pas d'en conclure que le système parlementaire étant aux yeux de l'empereur de Russie un dissolvant tout-puissant, il le laissait agir dans la péninsule orientale afin de s'en servir comme d'un auxiliaire dans ses projets de conquête. Nous avons vu depuis plusieurs journaux français, hostiles aux parlements, attribuer à la même cause le zèle des Anglais pour le triomphe du régime constitutionnel dans l'empire français.

L'Angleterre était également accusée par Coletti de contradictions singulières. Cette grande nation, dont le patriotisme est si ardent, s'in-

dignait de voir les Ioniens se tourner vers la Grèce. Occupant seule parmi les puissances chrétiennes une partie du territoire hellénique, elle était plus qu'une autre exposée aux sarcasmes d'un ministre qui justifiait son attachement à la France par le désintéressement que cette puissance montre en Orient. Mais quoique la Grande-Bretagne paraisse tenir peu de compte du principe des nationalités à Corfou, à Malte, à Gibraltar, à Guernesey, où des populations helléniques, italiennes, espagnoles, françaises vivent à l'ombre de son drapeau, elle trouvera toujours partout des partisans dans les admirateurs de sa constitution, qui peut se résumer par la fameuse formule : « Le roi règne et ne gouverne pas. » Or, quand le parti anglais venait lui vanter cette formule, Coletti répondait qu'elle ne valait absolument rien en temps de révolution ; que les Anglais eux-mêmes n'en avaient fait aucun cas lorsqu'ils luttaient contre Philippe II et contre Napoléon. Il ajoutait que la France engagée dans une lutte gigantesque contre l'Europe ne s'était pas non plus préoccupée de la légalité, et que la Convention, le Directoire, le Consulat, l'Empire avaient usé sans scrupule

d'un pouvoir également dictatorial. « Or, disait-il, la révolution hellénique commence à peine. Le royaume n'est qu'une petite portion de la Grèce. Dans l'Asie occidentale, deux millions de nos frères sont encore sous le joug; 1,500,000 Hellènes sont restés esclaves des Ottomans dans la Turquie d'Europe. Et c'est dans un pareil moment qu'on vient m'entretenir d'élections influencées, de députés vendus au pouvoir et d'autres misères dont les ministres anglais ne se sont jamais fait aucun scrupule, puisque dans la Grande-Bretagne les élections sont un vaste marché, où tories, whigs et radicaux achètent sans vergogne les suffrages des électeurs ! »

En faisant perpétuellement un appel aux aspirations nationales, Coletti se servait avec une adresse singulière des idées qui ont dominé en France depuis plus de soixante ans. Lui-même semblait, comme les masses, attacher beaucoup moins d'importance à la liberté qu'à l'égalité, dont le triomphe était assuré en Grèce. Sa grande préoccupation, sa préoccupation unique était la délivrance du territoire hellénique. Aimant les Français, comme la plupart des hommes d'État d'origine roumaine, il s'entendait si bien avec

eux, que ceux-ci se sont plu à voir en lui le type d'un Hellène accompli. « Coletti, disent leurs biographes, sut concilier les intérêts de la liberté avec ceux du pouvoir. A la fois guerrier et administrateur, homme désintéressé, animé du plus ardent amour de la patrie, il rappelait les beaux types de la Grèce ancienne[1]. »

Aux yeux du parti anglais, Coletti était bien loin d'être un Aristide ou un Épaminondas! Les hommes de cette école lui reprochaient — et leurs accusations étaient répétées par les journaux de la Grande-Bretagne — d'avoir subi servilement l'influence de la cour, corrompu le principe électif, perverti les mœurs, etc.

Lorsque la France, oubliant les griefs de 1840, se rapprocha de l'Angleterre pour entreprendre l'expédition d'Orient, les écrivains français commencèrent à croire que les journalistes anglais ne s'étaient pas trompés sur la « dépravation » du caractère hellénique et sur la manière dont les Hellènes avaient tiré parti de leur Constitution. L'article d'un publiciste, qui tient toujours

[1] Bouillet, *Dictionnaire universel d'histoire*, art. *Coletti*, Comp. *Dictionnaire de conversation*, suppl., art. *Coletti*, par Le Bas, de l'Institut.

grand compte des opinions de l'Angleterre, article qui parut (1854) dans la *Revue des Deux-Mondes*[1], fut accompagné des livres de MM. About, Lavallée[2], Texier[3], Rolland[4], etc. où tous, voyageurs, historiens, journalistes, représentants, s'accordent à faire de la Grèce contemporaine le tableau le plus décourageant.

Il est vrai que le parti français, au commencement de la guerre d'Orient, avait cédé avec la même facilité que les deux autres à la haine que la Turquie inspire à tous les Hellènes. Les hommes politiques de ce parti ont agi les premiers en faveur d'un mouvement qui leur paraissait annoncer la ruine de la puissance contre laquelle Coletti avait prêté le serment d'Annibal. La France, qui les croyait plus disposés à avoir en elle une confiance absolue, irritée d'une conduite qu'elle assimilait à une défection, s'éprit momentanément des Turcs et se passionna pour « l'intégrité de l'empire ottoman. » Mais après avoir eu avec

[1] Voy. dans la *Revue* du 15 juillet 1854 l'art. de M. Forcade.

[2] *Histoire de la Turquie*, 1854, « ouvrage de circonstance » dit avec raison M. Vapereau.

[3] *La Grèce et ses insurrections*, 1854.

[4] *La Turquie contemporaine*, 1854.

les Ottomans des rapports multipliés, elle est disposée aujourd'hui à dire avec M. About : « J'adore la Grèce, » à juger les faits avec plus de sang-froid, et à penser que les peuples, longtemps opprimés, ne sauraient arriver en quelques années à donner au monde l'exemple des qualités exceptionnelles qu'exige un régime sincèrement libéral.

En effet, il n'est aucune nation de l'Occident qui n'ait cherché longtemps et péniblement sa voie avant de prendre possession des libertés salutaires qu'assure l'exercice du gouvernement constitutionnel. Les Anglo-Saxons des deux mondes, dont on cite perpétuellement l'exemple, ont fait dans cette voie autant de faux pas que les peuples du Midi les plus turbulents.

Quoique la constitution anglaise remonte, dans ses principes essentiels, au treizième siècle (1265), elle était encore si mal observée sous Guillaume III — après la révolution de 1688 — que le docteur Samuel Johnson déclarait la « nation insultée par des élections illusoires[1]. » Les opposants n'avaient pas plus de conscience que les âmes damnées du ministère : « Les patriotes,

[1] Voy. Hume, *Histoire d'Angleterre*, liv. XXII.

disait sir R. Walpole, se produisent aussi vite que les champignons, j'en ferais naître cinquante en vingt-quatre heures ; j'en ai produit un grand nombre dans une seule nuit. Il suffit de n'avoir point égard à une demande insolente ou déraisonnable, et voilà tout de suite un patriote qui se déclare[1]. » Du reste, il est impossible de conserver la moindre illusion sur la corruption politique de l'Angleterre au dix-septième et au dix-huitième siècle, quand on a lu les études approfondies d'hommes tels que MM. Macaulay, Ch. de Rémusat, H. de Bonnechose et Taine, qu'on n'accusera pas certes de manquer de sympathie pour les institutions anglaises. Les élections actuelles sont elles-mêmes loin d'être exemptes des scandales constatés dans les élections de la Grèce, scandales qui faisaient dire, en 1854, à un écrivain grec, à un rédacteur du *Spectateur de l'Orient :* « On peut dire que jusqu'en 1853 il n'y eut qu'un nombre excessivement restreint de députés qui pussent se vanter d'être de véritables représentants du peuple. » Les écrits de MM. Rigby Watson[2], G. F.

[1] Coxe's *Memoirs of sir Robert Walpole.*

[2] *A short and sure way of preventing bribery.*

S. Elliot[1], John E. Eardley Wilmot[2] montrent assez quelle indignation les manœuvres électorales excitent dans l'Angleterre contemporaine.

En Allemagne, le duc d'Aumale constate que le régime constitutionnel est généralement annulé par le despotisme de la police et la vénalité de la presse[3]. Quant au défaut de patriotisme et à la servilité vis-à-vis des puissances étrangères reprochés à certains Hellènes, Humboldt atteste que l'Allemagne du dix-neuvième siècle n'a pas été plus que la Grèce à l'abri de ce grave danger: « Voilà, disait-il amèrement à Varnhagen d'Ense, où en est le sentiment germanique! Ceux qui sont tenus de le protéger sont précisément les plus ardents à le trahir[4]. » Le spectacle qu'il avait sous les yeux dans l'Europe centrale (31 août 1853) était si désolant qu'il disait: « Dans ce triste temps un simoun étouffant souffle du Pruth au Tage. » En 1845 (2 octobre), l'état gé-

[1] *Thoughts on the subject of bribery and corruption at elections.*

[2] *Is bribery without a remedy*, etc., *and on bribery and treating at elections.*

[3] Voy. *L'Allemagne en 1860* dans la *Revue des Deux-Mondes.*

[4] Voy. dans la correspondance de Humboldt la note de Varnhagen sur la lettre du 9 août 1855.

néral des affaires de la Prusse « l'indignait au plus haut point, » et il ne craignait pas d'affirmer que « chaque jour apportait quelque chose de pire que la veille. » Le fanatisme, tant reproché aux Orientaux, était tout-puissant en Allemagne. « Humboldt, écrivait Varnhagen, m'a fait de singulières confidences. Il m'assure que sans ses relations à la cour (de Berlin), il ne pourrait pas vivre ici, *qu'on l'expulserait*, tant il est détesté des *ultras* et des piétistes..... Dans les autres pays de l'Allemagne, ajoute-t-il, on ne me souffrirait pas davantage, dès que je ne serais plus protégé par l'éclat de ma position[1]. » Le bigotisme était alors tellement puissant, qu'à cette table du roi, où j'ai moi-même admiré plus d'une fois son prodigieux esprit, l'illustre auteur du *Cosmos* ne craignait pas de dire un jour que le ministre du culte était le contraire du ministre de l'instruction[2].

Quant à ce qui regarde la France, je me bornerai à faire l'application d'un principe posé par Mme la comtesse de Gasparin. Cette dame, qui visitait la Grèce avant la révolution française de

[1] Note de Varnhagen du 26 décembre 1845.
[2] Note de Varnhagen du 26 juin 1844.

1848, s'étonnait avec raison de ce que dans un pays où l'opposition était si populaire, la chambre était toujours ministérielle. Mais lorsque les adversaires de Louis-Philippe l'ont renversé du trône, la Chambre française n'était-elle pas remplie de «satisfaits?» La Constituante, convoquée par les républicains du gouvernement provisoire, n'a-t-elle pas proclamé la République avec enthousiasme? Le Corps législatif du nouvel empire compte-t-il beaucoup d'opposants ? L'Espagne ne présente-t-elle pas le même spectacle et les Cortès ne s'y remplissent-elles pas toujours de ministériels ? Si les électeurs sont fort dociles en Grèce, comme Mme de Gasparin l'affirmait en 1847 — et je ne les ai trouvés nullement changés en 1860, — il faut avouer que Marseille, Lyon, Toulouse, Grenade, Madrid, etc., diffèrent bien peu des cités grecques, et que les traditions d'unité, héritage des empires de Rome et de Byzance, laissent dans tout le midi une part encore très-faible au *self government*. Puisqu'il en est ainsi, pourquoi présenter les Hellènes comme livrés à une servilité et à une corruption exceptionnelles ? Pourquoi, quand des pays si fiers de leurs progrès et

de leur puissance, ont donné de nos jours le spectacle de défaillances vraiment extraordinaires, s'étonner de voir une nation faible, pauvre, longtemps opprimée, marcher avec lenteur et hésitation dans une route mal frayée? On me dira sans doute encore que je montre trop d'indulgence pour les petits peuples et que je juge trop sévèrement les grands. Mais les premiers ont besoin d'encouragements, les seconds ont assez le sentiment de leur force et de leur haute destinée pour pouvoir écouter patiemment les critiques que Rome n'épargnait pas aux triomphateurs. D'ailleurs, doit-on craindre, au temps où nous vivons, que les apologistes des faibles deviennent fort nombreux?

Je veux aller plus loin. J'admets pour un moment qu'il n'y a rien d'exagéré dans les reproches faits aux Hellènes, et qu'il ne se passe ni en Angleterre, ni aux États-Unis[1] — qu'on se rappelle le martyre de John Brown — etc., rien de pareil aux violences et aux fraudes dont la Grèce a été le théâtre. Est-ce une raison pour préférer les Mahométans aux chrétiens,

[1] On trouve de très-curieux détails dans C. de Witt; *Washington*.

comme on affectait de le faire en 1854? Aujourd'hui que la société musulmane est étudiée avec une véritable impartialité, qui oserait prendre la défense d'un ordre social basé sur l'esclavage, la servitude de la femme et la haine incurable de la science et du progrès? Je renvoie les successeurs de Fallmerayer au portrait que M. Guillaume Lejean, témoin oculaire et compétent, a fait des «pachas réformateurs» de l'Afrique septentrionale dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 février 1862). Ils y trouveront un tel amas d'incompréhensibles barbaries, d'ignoble crapule et de stupidités atroces, qu'ils apprendront à se consoler des vices si souvent reprochés aux chrétiens orientaux. Un autre témoin, M. Charles Didier, qui a écrit plusieurs ouvrages sur l'Égypte, ne permet pas d'avoir une meilleure idée des pachas, et pourtant qui parle de l'Égypte, donne une preuve éclatante d'impartialité, puisque cet État marche aujourd'hui à la tête des pays musulmans. La Turquie est tellement au-dessous de ses vassaux africains, que MM. Ami Boué, Cyprien Robert, Blanqui et Mathieu, qui l'ont étudiée avec tant de soin, ne se sont jamais avisés dans leurs consciencieux

écrits, publiés après de longs et pénibles voyages, de supposer un seul instant qu'elle puisse être mise sur la même ligne que le plus arriéré des pays chrétiens.

QUATRIÈME PARTIE.

ATHÈNES.

LIVRE PREMIER.

La cité d'Athéné.

Après avoir passé quelques jours à Athènes, je m'embarquai, le 15 août, au Pirée, pour aller en Italie. J'avais, avant d'entreprendre un voyage dans les nomarchies, passé dans la capitale et dans les environs un temps assez considérable pour examiner à mon aise les admirables monuments que possède encore l'Attique, et pour étudier les divers établissements fondés depuis la création du royaume hellénique.

On peut affirmer sans hésitation qu'aucune ville n'a encore égalé Athènes. Sans doute Rome l'a surpassée par la splendeur de la gloire militaire ; mais les durs patriciens de la cité éternelle sont restés constamment étrangers aux hautes inspirations de la philosophie, de la poé-

sie et des arts. Ces hommes du droit et de l'usure, politiques consommés et administrateurs impitoyables, ont pu, après la conquête de la Grèce, accepter sa civilisation; mais ils n'ont jamais compris le véritable esprit athénien. Le caractère de cet esprit est une vive et large compréhension des idées qui paraissent aux modernes les plus difficiles à concilier. Entre un Sophocle et un Aristote, il existe de si profondes différences, qu'on a quelque peine à les croire concitoyens d'un même pays. Entre l'enthousiaste Eschyle et le caustique Aristophane, entre Épicure et Zénon, entre Aristippe et Antisthènes, entre Platon et Xénophon [1], les diversités ne sont pas moins frappantes. Faut-il s'étonner qu'une race aussi compréhensive ait opéré cette réconciliation momentanée entre l'Orient et l'Occident, entre la race sémitique et la race indo-européenne, dont le christianisme est sorti? La religion hellénique, jugée la plupart du temps très-superficiellement, a préparé le triomphe de l'Évangile en Europe, tandis que Moïse et ses héritiers les prophètes le préparaient dans l'Asie

[1] Tous n'étaient pas d'Athènes, mais tous étaient les disciples de la civilisation athénienne.

occidentale. Le monothéisme est en germe dans le culte de Zeus, comme le Dieu du Nouveau-Testament se fait entrevoir dans le Pentateuque. On se trompe beaucoup en s'obstinant à juger Zeus d'après les légendes poétiques. On n'agirait pas plus sagement si l'on cherchait le Dieu des chrétiens dans les *Mystères* du moyen âge, où le Père éternel joue si souvent un rôle grotesque. Même plus tard, Dante, Camoëns, T. Tasso et Milton sont obligés, par les nécessités poétiques, de donner un caractère anthropomorphique à la théologie chrétienne.

Mais croit-on que les esprits cultivés puissent prendre à la lettre la théologie des poëtes? Se figure-t-on que le peuple lui-même — le peuple le plus spirituel de la terre — n'entrevit pas la vérité sous le voile des symboles? Sans doute, il était trop facile d'exciter en lui le fanatisme auquel la multitude est aussi portée de nos jours qu'à cette époque; mais la philosophie grandissait chaque jour en influence, comme l'attestent les nombreux disciples des Socrate, des Platon, des Aristote et des Zénon. La peine que les Israélites avaient à se représenter Jéhovah autrement que comme un Dieu national excuse les tergiversa-

tions des Athéniens et les fait comprendre en même temps. Il faut encore ajouter que les Indo-Européens sont moins portés que la race sémitique vers le monothéisme pur. Tandis que le Juif et l'Arabe se montrent toujours hostiles aux images, par crainte de l'idolâtrie, combien de paysans de l'Italie ou de l'Espagne, prosternés aux pieds des statues, sacrifient toute la théologie monothéiste de l'Évangile à des saints auxquels ils attribuent sans hésitation de tels priviléges qu'on est tenté de se demander parfois si la victoire du christianisme n'a pas été plus apparente que réelle dans certaines contrées qui se croient les plus religieuses de la terre.

Pour celui qui se rend compte de la marche des croyances en Grèce, l'idée de Zeus va toujours s'épurant et s'agrandissant.

On connaît la généalogie de Zeus (Jupiter). Ouranos, le Varouna de l'Inde, engendre Cronos (Saturne) qui le mutile, et celui-ci est, à son tour, détrôné par son fils. Ces trois personnages sont, au fond, des personnifications du ciel, un des membres de la grande dyade primitive, représenté d'abord comme un immense

couvercle qui féconde Gæa ou la terre[1]; puis comme mûrissant et accomplissant toutes choses, enfin comme le ciel brillant qui préside à la marche des astres, sous l'influence duquel se réunissent et se dispersent les nuages, resplendit l'éclair, gronde le tonnerre et tombent les pluies fertilisantes. Cette généalogie traduit sous des formes mythiques la succession des phénomènes de l'univers, qui a traversé une série de révolutions chaotiques avant d'arriver à l'ordre actuel. Aussi le dernier dieu, pareil à l'Indra des Hindous, au Peroun des Slaves, au Thov des Scandinaves, armés comme lui de la foudre, est-il plus dégagé des formes grossières que son prédécesseur, déjà moins matériel qu'Ouranos; mais il reste, comme les autres divinités, astreint aux lois du « sort » ou de « la parque ».

Zeus était destiné à subir des transformations propres à confirmer l'idée qu'on avait de la puissance irrésistible du « sort », le *fatum* des Latins. L'immuable majesté du ciel clair, malgré

[1] Ἐρᾷ μὲν ἁγνὸς οὐρανὸς τρῶσαι χθόνα...
Ὄμβρος δ'ἀπ'εὐνάεντος οὐρανοῦ πεσὼν
Ἔκυσε γαῖαν....

(Eschyle.)

les tempêtes qui obscurcissent son auguste front, son élévation imposante au-dessus des régions où s'agitent les faibles mortels, avaient fait de lui le dieu « très-grand » et « très-auguste », ensuite le « prince des princes », dont les « pasteurs des peuples » sont les ministres et les « nourrissons », idées qu'on retrouve en Chine, chez les adorateurs de Tien.

Zeus, devenu ainsi le représentant de l'ordre dans la nature et dans la société, conserva dans son caractère moral les qualités du ciel brillant. On est assez étonné de retrouver cette confusion des temps primitifs dans une lettre du prince Albert au plus célèbre représentant de la science moderne. « Puisse le ciel, dit le prince-époux, dont vous décrivez si magnifiquement les terrasses étoilées, vous conserver encore bien des années vigoureux de corps et d'esprit[1] ! »

Mais la philosophie ne permit pas à l'esprit hellénique de s'arrêter dans l'anthropomorphisme, pas plus qu'elle n'a permis aux chrétiens de conserver le Jéhovah du moyen âge, coiffé d'une mitre, d'une tiare ou d'une couronne, revêtu d'insignes royaux ou pontificaux,

[1] Correspondance de Humboldt, CXXXI.

armé d'un sceptre ou d'un globe impérial, qui fait une si étrange figure dans les légendes et les fabliaux. Le côté intellectuel ne tarda pas à l'emporter sur les souvenirs du naturalisme, et sur les conceptions anthropomorphiques. Zeus prit chaque jour dans l'imagination des Hellènes une forme plus en rapport avec les idées de notre temps, et l'émotion qu'éprouva, à une époque rapprochée du christianisme, le vainqueur de Persée, à l'aspect du Zeus Olympien de Phidias, prouve que les contes grossiers, multipliés par le vulgaire, n'empêchaient pas le sentiment religieux de découvrir sous l'enveloppe des mythes « le conducteur de toutes choses » — celui « qui a fait le ciel et la terre » — le « très-grand et très-glorieux fils de Cronos. »

Pendant les sept siècles qui séparent la fondation du temple de Zeus Olympien à Athènes et les derniers travaux qu'on y fit, — il ne paraît pas qu'il ait jamais été terminé — l'idée, dont ce sanctuaire célèbre, qu'on voulait rendre digne de la majesté du maître des dieux, était la réalisation, s'élaborait dans les intelligences avec des difficultés et une lenteur non moins grandes. Commencé par un pur Hellène, Pisistrate, et

même selon la légende, par Deucalion, fils de Prométhée, il fut continué par un de ces Hellènes asiatiques, qui firent aux croyances de la race sémitique une guerre acharnée. Antiochus Épiphane, que les livres des Juifs ont peint sous des traits si sombres, ne pouvait encore comprendre avec quelle obstination Israël s'attachait à ce monothéisme exclusif dont les Hellènes devinrent plus tard les prédicateurs les plus éminents. Lorsque l'empereur Hadrien mit la dernière main à l'Olympium, un Hébreu helléniste, saint Paul, plus éclairé que le roi de Syrie, avait déjà, en s'appuyant sur l'autorité d'Aratus, — qu'on remarque bien cette circonstance significative — justifié ce monothéisme devant l'Aréopage assemblé pour l'écouter. Aujourd'hui, une image sévère du monothéisme sémitique plane encore sur les débris du sanctuaire de Zeus. Sur une portion d'architrave qui unit deux colonnes, on aperçoit une cellule qui, dit la tradition, fut la demeure d'un de ces ascètes rigides, disciples de l'Asie, que l'on nommait *stylites*. Cette séparation absolue de la vie générale n'est-elle pas conforme au rude esprit du culte de Jéhovah, de ce Dieu qui pendant qua-

rante ans voulut que ses adorateurs s'habituassent dans les arides solitudes du désert à se préserver des séductions enivrantes des voluptueuses divinités de la nature? Le mysticisme oriental a vaincu les Olympiens; mais il s'est compromis par ses propres exagérations, et il triomphe sur des ruines, avec la sauvage fierté des colossales divinités de l'Inde.

Le temple commencé par Pisistrate et continué par les Pisistratides devait être d'ordre dorique comme tous ceux de cette époque. Les débris qui existent maintenant appartenant à l'ordre corinthien, on est obligé de conclure qu'il ne reste rien du premier édifice. Peut-être l'antipathie qu'inspirait le souvenir de l'homme qui avait attenté à la Constitution d'Athènes, empêcha-t-elle d'achever le monument. Cent soixante-quatorze ans avant le Christ, le Séleucide Antiochus Épiphane chargea l'architecte romain Cossutius d'exécuter le magnifique édifice qui porte le nom d'Olympium. Malheureusement depuis Mummius les Romains avaient pris l'habitude de piller la Grèce, tradition dont tant d'envahisseurs ou de prétendus admirateurs des arts ont hérité. Lorsqu'il saccagea Athènes (187

avant Jésus-Christ), le farouche représentant du patriciat romain Sylla emporta des colonnes du temple et les portes en bronze avec leurs chambranles pour en orner le temple de Jupiter capitolin. Malheureusement ce n'était pas la fin des déprédations. Caligula fit porter au capitole la statue de Zeus. De pareils larcins donnent une idée de toutes les chances hostiles qu'ont traversées les monuments d'Athènes. On ne s'étonne que d'une chose, c'est qu'il y reste encore des ruines, qui font justement l'admiration du monde. Les Antonins se montrèrent plus bienveillants pour Athènes. Ces Césars, les plus éclairés et les meilleurs des empereurs romains, se rappelèrent qu'ils devaient à la philosophie hellénique leurs plus hautes inspirations. Hadrien, quoiqu'il ne valût pas ses successeurs, les Antonin-le-Pieux et les Marc-Aurèle, ambitionna le titre d'être « le restaurateur d'Athènes. » Cet empereur dédia à Zeus le temple dans lequel il plaça une statue colossale d'or et d'ivoire. Plus heureux en apparence que le Séleucide Antiochus, il anéantit à Jérusalem les restes du mosaïsme. Cependant la religion opprimée, qui s'était unie aux éléments les plus purs de

l'hellénisme, devait bientôt triompher du paganisme philosophique, mais impuissant à réformer le monde, de la dynastie antonine. Bien des siècles auparavant, Eschyle avait prédit par la bouche de Prométhée enchaîné que Zeus descendrait un jour du trône de l'Olympe, et que le Titan trouverait un vengeur.

Prométhée est vengé! De ce temple magnifique qui a coûté plus de trente-huit millions de francs, il ne reste debout que quinze colonnes. Une seizième gît à terre, pareille au cadavre d'un géant. On ignore à quelle époque l'édifice a été renversé. On sait seulement que les Turcs, dignes continuateurs des Sylla et des Caligula, se servaient des pièces de l'architrave et des dalles pour faire de la chaux! Les colonnes qui ont échappé à tous ces désastres — la colonnade était immense, le temple étant environné d'un double rang qui même était triplé à chacune des façades — quoique beaucoup plus élevées que celles du Parthénon, sont loin d'avoir la même perfection artistique. Le style est déjà dégénéré. Cependant l'élégance des chapiteaux corinthiens et la beauté du plan sont assez supérieures à l'époque de l'empereur Hadrien pour

qu'on soit disposé à en attribuer le mérite à Cossutius et aux artistes qui le secondèrent dans l'exécution de cette grande œuvre. La cannelure gracieuse des colonnes, leurs formes élancées qui se dessinent sur l'azur profond du ciel, l'attitude pittoresque du groupe qu'elles forment, la vue du mont Hymette et de la mer, tout laisse dans l'imagination un de ces tableaux achevés qu'on ne saurait oublier.

Le Parthénon prouve que dans la pensée des Athéniens le culte d'Athéné occupait une place plus importante que celui du Dieu suprême lui-même. Cette singularité n'est pas aussi difficile à expliquer qu'on peut le croire en considérant la religion hellénique comme un fait isolé. En réalité, aucune religion n'est isolée ; toute religion étant sous une forme nationale la manifestation des idées générales d'une race. Les croyances des Hellènes se rattachent donc par des liens intimes à celles des autres Indo-Européens. Or la base du système religieux de cette race est que le Dieu suprême, le Père du monde de Platon, le Brahm de l'Inde, l'Ormuzd de la Perse, etc., se manifeste par son Verbe. De même que Brahm, l'invisible idéal de l'univers,

ne devient intelligible pour l'humanité que par Brahmâ, le Dieu créateur, ainsi Athéné, née du cerveau du Père, pensée vivante du Dieu « très-bon et très-grand », incarnation de son intelligence, le représente auprès des mortels. Les peuples de race sémitique ne sont pas restés étrangers à ces conceptions. Dans plusieurs livres des Hébreux, la Sagesse personnifiée joue le même rôle qu'Athéné[1]. Les Chamites (Couschites) eux-mêmes semblent avoir sur ce point la même théologie, autant qu'on en peut juger par ce qui nous est parvenu des dogmes de l'ancienne Égypte.

Considérée dans son essence, la doctrine du *Logos* n'a pu être, comme on le croit généralement, révélée aux Hellènes par les chrétiens, puisqu'elle se trouve dans Platon et même sous des forme symboliques, dans la religion populaire, dans cette Athéné que M. le pasteur Réville appelle « un Verbe mythologique, coessentiel à celui qui l'engendre, semblable à lui par sa nature et le révélant au monde. » Cette doctrine était destinée à servir de trait d'union entre

[1] Voy. plusieurs passages très-curieux des livres sapientiaux, très-bien commentés dans Vacherot, *École d'Alexandrie*.

les religions sémitiques et les religions indo-européennes. Les Indo-Européens n'eussent jamais accepté le monothéisme abstrait de la race sémitique. Mais les Hébreux ayant reçu, probablement dans leurs relations avec les Perses, peuple indo-européen, la théologie du Verbe (l'*Honover* des Perses), les disciples de Platon et ceux de la synagogue purent s'entendre aisément. Aussi les anciens pères grecs, les Justin, les Clément d'Alexandrie, les Pantène, les Athénagore, etc., sont-ils des Platoniciens convertis à l'Évangile[1].

L'exposition que je viens de donner du mythe d'Athéné ne saurait être rapportée aux temps primitifs du polythéisme hellénique, et le docte auteur de *la Symbolique*, Creuzer, s'est gravement trompé en attribuant aux hommes des premiers âges les conceptions savantes des époques philosophiques[2]. Athéné, dont la destinée a été si haute, a commencé aussi modestement que beaucoup d'autres dieux. « Il est peu de divinités grecques, dit très-bien M. le pasteur Réville, qui aient échangé plus complétement et plus lo-

[1] Voy. Souverain, *Du Platonisme des Pères.*

[2] Voy. Dr Creuzer, *Symbolik und Mythologie der alten Völker.* Leipzig 1810-1812.

giquement leur caractère primitivement naturel contre un caractère spirituel d'une rare perfection. »

Dans l'époque pélasgique, Athéné « aux yeux glauques » n'était qu'un symbole de l'élément humide ; de là l'opposition que les mythes établissent entre elle et Poséidon qui lui dispute le privilége de protéger Athènes. Mais, dans les idées des anciens, l'air se formait de l'eau par voie d'évaporation, sans le concours d'aucun autre élément. Aussi Athéné finit-elle par se transformer en une personnification de l'éther pur et brillant, qui se confond avec le firmament (Zeus), source de la lumière, de l'intelligence, de la sagesse, du courage éclairé. Elle sort, sans avoir eu de mère, du cerveau de Zeus ; comme l'éther apparaît après l'orage resplendissant d'un éclat merveilleux. Sa lance victorieuse est l'éclair qui fend le sombre nuage. Armée de l'égide ou de la nuée orageuse, elle brave les forces ténébreuses de la nature, et tient tête aux Titans. Le calme qui suit la tempête est le symbole de la fière sérénité de son âme impassible. Puissante comme l'intelligence qui se possède, elle se rit des fureurs aveugles d'Arès. Active

comme tout esprit pressé d'agir afin de se révéler au monde sous les formes les plus variées, elle tisse, elle brode, elle tapisse avec les doigts vigoureux, mais fins et souples qui brandissent la lance de Pallas « la forte jeune fille. » Trop grande pour rien dédaigner, elle dont la pensée embrasse les cieux, elle protége les laboureurs et les constructeurs des navires, les orfévres qui parfois atteignent au génie des artistes, les potiers qui peuvent faire des chefs-d'œuvre avec la plus grossière argile. Vigilante comme la science qui connaît à peine le sommeil, elle a pour symbole le hibou dont le regard pénétrant sonde les ténèbres de la nuit, et que les Athéniens, fidèles à son souvenir, regardent encore comme un oiseau de bon augure. Les premiers chrétiens en avaient la même idée, cet oiseau leur semblant aussi une figure du Logos, choisie par les Prophètes[1] et sa tête paraissant porter l'image d'une croix. Mais depuis, la multitude a, en Occident, mis le hibou sur la même ligne que le serpent, et bien des gens répéteraient volontiers l'apostrophe de Démosthène partant pour l'exil : « O Athéné Poliade, comment peux-tu prendre

[1] Voy. Psaume CI, 7.

intérêt à ces trois bêtes farouches, la chouette, le dragon[1] et le peuple ?»

La synagogue, comme l'Académie, avait laissé au Verbe sa nature idéale. La religion populaire, qui en Grèce cédait à l'instinct anthropomorphite des Indo-Européens, l'incarna dans la vierge (*Parthénos*) qui a laissé son nom au Parthénon. La virginité de Pallas, au milieu des autres Olympiens, exprimait très-nettement le caractère abstrait de la pensée. La force guerrière attribuée à la déesse faisait assez comprendre que la pensée divine réalise en même temps qu'elle conçoit, c'est-à-dire, qu'elle est créatrice comme les Indiens le disaient de Brahmâ et les Perses de l'Honover. Plus tard, ces notions persistèrent dans le christianisme. Mais le *Logos* s'étant révélé en Jésus, la poésie attribuée à la virginité se transporta sur la tête de Marie. Le personnage d'Athéné est donc doublement prophétique de l'avenir : en tant qu'elle est la pensée vivante du Père, elle annonce le *Logos* incarné ; en tant qu'elle est la vierge étrangère aux affections de la terre, mère seulement des idées, maternité immaculée qui n'altère pas sa

[1] Le serpent sacré de l'Acropole.

virginité éternelle, elle prophétise la vierge toute sainte, la céleste *Panaghia.*

Le Parthénon est encore le principal ornement de l'Acropole, rocher élevé de 178 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les acropoles existent, non-seulement chez les Hellènes, mais dans toute l'Europe orientale. Les Slaves leur donnent le nom de *grad* et de *kremle.* Dans le monde indo-européen primitif, la société était partagée en castes, qui se sont maintenues complétement dans l'Hindoustan sous le nom de *prêtres*, de *guerriers*, de *marchands* et de *laboureurs.* Tandis que le Brahmane était né de la tête de Brahmâ, le Soudra était né de ses pieds. La société pélasgique pas plus que la société hellénique ne parvint pas à répudier complétement la foi aux races divines et aux races inférieures. Même à l'époque où la démocratie triomphait à Athènes, aucun Hellène n'eût voulu être confondu avec le barbare et avec l'esclave. Lorsque Aristote disait que certains hommes étaient nés pour l'esclavage et d'autres pour la domination, il ne faisait qu'exprimer le dogme fondamental de la vieille société indo-européenne. La race sémitique eut la gloire de faire triompher en Eu-

rope l'idée de l'égalité humaine, dont Moïse et Jésus-Christ sont des partisans déclarés et que Mahomet n'a pas osé contredire. Le monde ancien finit le jour où un Hébreu helléniste put écrire à des Hellènes convertis : « En Jésus, il n'y a ni homme, ni femme, ni Hellène, ni barbare ! »

Mais lorsque le rocher de l'Acropole reçut les premières fortifications régulières, construites, dit la tradition, par les Pélasges et destinées à remplacer l'enceinte en bois, notre continent était soumis au régime des castes. La caste sacerdotale et la caste guerrière faisaient de l'acropole un temple-forteresse, rempart de la nationalité et protection de la plaine. Les degrés qui menaient au temple étaient le symbole de l'échelle sociale. On sait que le rude patriciat de Rome alla jusqu'à interdire à la plèbe, aussi longtemps qu'il le put, l'accès des choses saintes. La caste n'est donc pas, comme on le dit souvent, une idée germanique, c'est une institution indo-européenne; mais chez les Slaves elle était moins oppressive que chez les autres peuples de même souche. Primitivement l'acropole était non-seulement la tête de la cité, mais la cité elle-même

(*asty*). Aussi son histoire a-t-elle été d'abord toute l'histoire de la ville. On peut donc juger par son développement du degré de prospérité de la cité. Vico a dit que toute nation, comme l'individu, naît, grandit et décline. Telle a été la destinée de l'acropole d'Athènes, qui n'est plus aujourd'hui qu'une ruine, mais la ruine la plus splendide qu'il soit possible de contempler. J'ai dit la plus splendide et non la plus gigantesque. En effet, le panthéisme asiatique a pu construire des édifices d'une effrayante immensité, tels que les temples souterrains d'Ellora et de Salcette et les sanctuaires de Babylone et de Ninive. Mais l'harmonie manque à ces œuvres, qui ressemblent au Dieu colossal, mais vague, qu'elles veulent honorer. Le Parthénon, au contraire, est semblable à la divinité qu'on y adorait. Pour le comprendre, il faut des yeux d'artiste, et non ce regard du vulgaire qui n'admire que les masses. Le polythéisme hellénique avait donné à ses sectateurs un sentiment artistique qu'aucun peuple n'a jamais depuis possédé au même degré, ou, pour mieux dire la Grèce, — car la religion était le résultat des influences naturelles combinées avec les traditions de la race — la

Grèce formait des hommes d'un goût si pur et si délicat, que le dernier des Athéniens était, en matière d'esthétique, supérieur au plus docte professeur d'Iéna, de Paris ou d'Oxford.

En franchissant la porte méridionale de l'acropole, ouverte au moyen âge, on trouve, à droite, le soubassement du petit temple de la Victoire Aptère (*Niké Aptéros*), au-dessous duquel M. Beulé a découvert sur le roc les traces du sentier qui serpentait entre les portes de l'enceinte pélasgique. On y arrive par un escalier qui se raccorde avec l'escalier des Propylées. Détruit sous la domination ottomane, ce temple a été, depuis la fondation du royaume, restauré d'après les plans publiés par Spon et par Weller. La statue de Niké qui donnait son nom au monument, non-seulement était sans ailes, mais on l'avait enchaînée, afin qu'elle restât toujours parmi les Athéniens. Cette idée peut paraître singulièrement absurde à ceux qui n'ont pas une connaissance suffisante des croyances indo-européennes. Ces croyances admettaient qu'en vertu de certains rites d'une puissance extraordinaire, les divinités pouvaient être liées à des objets matériels, et tomber ainsi sous la domi-

nation de leurs adorateurs, principe qui, appliqué aux démons, a enfanté la sorcellerie. Les livres sacrés de l'Inde contiennent dans ce genre les détails les plus étranges. Le dieu *Soma*, transformé en boisson, devenait pour les fidèles un principe de force, de vie et même d'immortalité. Eugène Burnouf, dans un très-curieux mémoire sur le dieu *Haoma*, plus connu sous le nom de *Hom*, prouve que le Mazdéisme partageait la manière de voir du Brahmanisme. Sans doute, en passant en Europe, cette théologie perdit quelque chose de son caractère absolu; mais on continua de penser que la consécration des statues pouvait y fixer la divinité dont cette statue était la représentation. De là est née l'horreur de la Bible, horreur encore conservée par l'Église orientale, pour « les idoles », qui n'étaient pas seulement aux yeux de la foule des païens de purs simulacres, mais des êtres transformés par le rite consécrateur. Si l'on en doute, qu'on lise dans le *Livre de Daniel* l'histoire de Bel et de ses prêtres. A ce point de vue, la possession de la statue de la Victoire était pour les Athéniens d'une véritable importance, importance qu'elle n'eût jamais pu avoir si on l'eût considérée

comme un simple morceau de marbre. Pour comprendre cette manière de voir, il faut se rendre compte de la valeur que l'Église romaine attache encore aux objets consacrés par certains rites. Un chapelet béni par le patriarche de Rome, contracte une telle vertu que les *Ave Maria* dits à l'aide de ce chapelet peuvent délivrer les âmes enfermées dans le Purgatoire. Il est naturel qu'on tienne à conserver des objets qui permettent d'exercer une telle influence sur le monde des esprits !

Au pied du temple de la Victoire, commence le vaste palier qui divise en deux l'escalier des Propylées. Ce riche vestibule, œuvre la plus parfaite de ce genre, construit tout entier en marbre pentélique, par l'architecte Mnésiclès, 436 ans avant Jésus-Christ, coûta à la république d'Athènes près de onze millions de francs. La magnificence des Propylées n'empêcha pas les Turcs d'en couvrir le corps principal d'une lourde coupole et d'en faire un magasin de poudre, que la foudre fit sauter, en renversant le plafond et deux colonnes de l'édifice. Le temps et les hommes ont achevé l'œuvre du tonnerre. L'aile gauche, qui est la partie la mieux

conservée, a été convertie en une sorte de musée.

Lorsqu'on sort des Propylées, la vue embrasse trois temples, le Parthénon, l'Erechthéion et le Pandrosion. Les bombes vénitiennes, qui ont respecté la tour des ducs d'Athènes, monument du moyen âge sans aucune valeur artistique, n'ont pas épargné le Parthénon.

Déjà dans les commencements du septième siècle (630), les chrétiens avaient eu la malheureuse idée d'en faire une église consacrée à la « Sagesse divine », pour conserver un souvenir du culte qu'on y rendait à la déesse de la sagesse. Spon et Wheler le virent encore tout entier en 1676. Mais lorsque Morosini assiégea l'Acropole (1687), les bombes furent soigneusement dirigées sur la poudrière renfermée dans le Parthénon, qu'un Allemand de Lünebourg, habile pointeur, parvint à faire sauter. Le merveilleux édifice, construit au siècle de Périclès, sous la direction de Phidias, par les architectes Callicratès et Ictinos, fut pour ainsi dire coupé en deux. Les coupables déprédations de lord Elgin au commencement de notre siècle ont complété le désastre. Une grande partie des chefs-d'œuvre

dont la sculpture avait enrichi le Parthénon, furent livrés par les Ottomans à ce Vandale qui les vendit au gouvernement anglais. *Quod non fecerunt Gothi, Scotus fecit*, écrivit lord Byron au-dessous du nom de lord Elgin sur une colonne du temple. Déjà les Turcs avaient, après la conquête, commencé à employer des fragments de marbre à faire de la chaux, ingénieuse opération qui devint beaucoup plus active après le départ des Vénitiens. L'ancien temple avait été brûlé par les Perses, dignes précurseurs des Turcs, environ huit cents ans avant l'ère chrétienne.

On n'attend pas de moi que je décrive un édifice aussi connu que le Parthénon. Toutes les formules d'admiration semblent épuisées. D'ailleurs, les descriptions dues à la plume de voyageurs qui ont vu l'édifice encore presque entier ont un intérêt que n'auraient jamais celles qu'on essaierait aujourd'hui. Tout le monde sait ce qu'en dit George Wheler, un de ces voyageurs.

La sculpture avait fait du Parthénon une merveille sans égale. La statue colossale d'Athéné, chef-d'œuvre de Phidias, ne nous est malheureusement connue que par les descriptions des

anciens. Elles prouvent que le sublime artiste avait admirablement compris tout ce qu'il y avait d'idéal et de profond dans le type de la pensée divine incarnée dans la sévère et majestueuse beauté de la vierge aux yeux bleus, rayonnants comme l'azur des célestes espaces. Son casque était surmonté du sphinx, figure du mystère. Elle était armée pour combattre le mal et l'erreur, comme le *Logos* de l'*Apocalypse,* dont le regard est de flamme et qui lance de ses lèvres un glaive aussi foudroyant que l'éclair. Aussi tenait-elle d'une main la lance, et de l'autre une Victoire, double symbole de la puissance qu'elle exerce dans ce monde pour amener le triomphe définitif de la raison et de la justice. Sur la face extérieure du bouclier posé à ses pieds, on voyait le combat de Thésée contre les Amazones ; sur l'intérieur, celui des dieux et des Titans ; sur sa chaussure, la bataille des Lapithes contre les Centaures, formes variées et significatives de la lutte éternelle de la vérité combattant contre les forces aveugles ou brutales qui perpétuent dans l'univers le désordre et l'ignorance. Lorsque les matelots cinglant vers le Pirée, apercevaient de loin le glorieux rocher de l'Acropole, ils pouvaient

saluer dans la protectrice de leur triomphante cité la pensée du divin architecte des mondes qui tire l'univers du chaos et les hommes de la barbarie.

Trois temples contigus, l'Erechthéion, le Pandrosion et le temple de Minerve Poliade, situés au nord du Parthénon, se rattachent intimement à l'histoire de la déesse adorée sur l'Acropole.

Dans l'Erechthéion, on voyait la source que Poséidon fit jaillir, lorsqu'il disputa à la fille de Zeus la protection d'Athènes, et dans le Pandrosion, consacré à Pandrose, personnification de la rosée sur les prairies, l'olivier produit par Athéné pour défendre ses prétentions. Les Olympiens déclarèrent que le symbole de l'agriculture et de la paix l'emportait sur celui du négoce, qui prospère surtout par la navigation. Cette dispute met en opposition les créations sorties de l'Océan primitif, ébauches imparfaites d'un univers meilleur, et les œuvres achevées de ce *Nous* dont parle Anaxagore, de ce *Logos* divin dont Platon loue la puissance en termes magnifiques. Le christianisme, ayant béni les pacifiques, s'est emparé de l'olivier, qui joue encore

le plus grand rôle dans le culte de l'Église orientale. Représentation de la grâce céleste, pleine de charme et de douceur, il est employé dans plusieurs mystères (sacrements) et dans un grand nombre de cérémonies. Il était naturel que l'arbre d'Athéné, personnification de la Sagesse du père des dieux et des hommes, jouât un rôle essentiel dans le culte du Verbe divin. L'huile brûlait devant la statue d'Athéné Poliade[1] dans une lampe à mèche d'amiante, chef-d'œuvre de Callimaque le Corinthien, comme elle brûle dans la lampe suspendue devant les autels de Jésus. On disait que cette statue était tombée du ciel et on lui attribuait tous les prodiges que le vulgaire fait opérer aux simulacres les plus vénérés. L'historien Dion Cassius (L. IV, 7) affirme gravement qu'elle se retourna vers l'Occident et qu'elle vomit le sang lorsque mourut l'empereur Auguste.

Tous les temples dont je viens de parler ont relativement aux temples modernes (Cologne, Strasbourg, Notre-Dame de Paris, Saint-Pierre de Rome), une dimension exiguë. Mais dans le

[1] Ce surnom indique dans Athéné la protectrice de la cité (*polis*).

culte ancien, le temple était considéré comme un sanctuaire, où le prêtre seul avait accès. Cette disposition s'est conservée jusqu'à un certain point dans l'Église orientale, où l'iconostase sépare complétement l'officiant des fidèles. Le chœur (chorus) des églises latines en est également un souvenir. Lorsqu'il est précédé d'un jubé — comme à Saint-Étienne-du-Mont de Paris — il ressemble assez au sanctuaire des églises d'Orient. Le christianisme primitif, ainsi que le prouvent les *Actes des Apôtres*, avait supprimé toute séparation entre l'officiant et les assistants. Mais comme la religion de Moïse avait, ainsi que le paganisme hellénique, accepté cette séparation, on ne se fit aucun scrupule d'y revenir, lorsque la démarcation entre le clergé et les laïques tendit à devenir de plus en plus profonde.

Au pied de l'Acropole, au fond d'une impasse, on trouve un pan de mur que Leake croit être un débris du Prytanée, dont l'existence se rattache au culte de Hestia (Vesta) et où l'on conservait sa statue. Là était le « foyer » sacré de la République, entretenu perpétuellement par des veuves et où venaient s'asseoir les hôtes d'Athènes.

Le culte d'Hestia était, avec celui d'Athéné, le plus ancien des habitants de l'Attique, et il avait également un caractère tellement moral, que M. le pasteur Réville donne le nom de « vraie Madone » à la « plus pure des divinités helléniques. » On voit par l'exemple des anciens Hindous que les peuples indo-européens étaient fort portés à vénérer la flamme du sacrifice et du foyer. L'autel et le foyer étaient à leurs yeux presque également vénérables, parce que l'homme doit renoncer à la vie nomade pour développer ses facultés et pratiquer les vertus dont il a le germe dans le cœur. Centre moral de la famille, Hestia préside aux vertus domestiques ; elle enseigne, par son exemple, aux femmes laborieuses et aux jeunes filles modestes le goût de la vie paisible et régulière. A l'aide d'une gradation facile à comprendre, elle devient le centre de la cité et de l'État, et, dans ce cas, les magistrats remplacent les pères de famille dans les fonctions du sacerdoce. On comprend que la politique des fondateurs des premières sociétés tendait à revêtir d'un caractère sacré toutes les idées qui pouvaient donner quelque stabilité à l'ordre social perpétuellement compromis par des passions sauvages.

. Mais la guerre troublait, à cette époque, encore plus la sécurité des peuples que la turbulence des particuliers. Or les émigrations forcées, en obligeant les nations à changer de milieu et d'impressions, modifiaient leurs opinions religieuses. Les Pélasges, qui furent contraints de fuir l'invasion hellénique dans des îles volcaniques, telle que Lemnos, ne tardèrent pas à regarder le feu mystérieux sorti des entrailles de la terre comme plus digne de leur vénération, que la flamme douce et claire qui brille au foyer domestique, et Héphæstos l'emporta sur Hestia. De Lemnos, son culte fut porté à Athènes, où il devait devenir populaire parmi les artisans actifs et industrieux de l'Attique. En effet, ce culte représentait dans une sphère d'idées moins élevées, des tendances déjà signalées dans l'interprétation du mythe d'Athéné. Le feu, à cause de sa puissante vertu plastique, étant aussi considéré comme un agent créateur, une sorte de démiurge, le dieu qui en était la personnification fut regardé comme le type des ouvriers, des mécaniciens et des artistes. On voit également dans les Védas, Agni, le dieu du feu, transformé avec le temps en dieu créateur et

conservateur. La légende d'Héphæstos est l'expression de ces diverses conceptions. Dans certaines traditions, il a pour mère la seule Héra, qui veut prendre sa revanche de la naissance d'Athéné. Mais l'ironie qui s'attache à cette insurrection passagère du modèle des matrones, fait échouer en partie cette tentative. Le fils d'Héra ne peut recevoir de sa mère la mâle beauté que Zeus accorde à sa noble fille. Mais lors même qu'on lui donne pour père le maître des dieux, il est précipité du ciel, dont on faisait toujours descendre la flamme. La chute le rend boiteux, parce que le feu vacille au moindre souffle de l'air. L'amour malheureux qu'on lui attribue pour Athéné indique et l'affinité qui existe entre ces deux divinités et la supériorité de la déesse démiurgique du Parthénon. Cependant, comme la Grèce ne concevait point que l'ouvrier fût privé plus que l'artiste des conseils de la beauté, tous les mythes marient le rude forgeron de Lemnos à une épouse séduisante, tantôt à Charis (la Grâce), tantôt à Aphrodite qui, si l'on en croit l'*Odyssée*, lui causa plus d'un souci par une humeur volage, figure significative des caprices de l'inspiration.

Le feu était un symbole trop expressif et trop populaire pour être abandonné par les premiers chrétiens. Le *Logos*, dont le Père s'est servi afin de créer le monde, ayant été identifié avec la lumière dans le quatrième Évangile, le Christ fut représenté par un flambeau allumé, comme il l'est encore maintenant par le cierge pascal. La cérémonie du feu de Pâques, telle qu'elle est pratiquée dans l'Église orientale[1], a pour point de départ les mêmes croyances, et la façon dont la flamme sacrée se transmet, rappelle d'une manière frappante les courses aux flambeaux des Panathénées et des fêtes d'Héphæstos à Athènes. Si le feu jouait en Grèce un grand rôle dans le culte de la Sagesse, fait qui n'est pas contestable, il ne tient pas moins de place dans une religion dont les apôtres reçoivent l'Esprit saint sous la forme de langues de flamme.

Dans un pays tel que l'Attique, où la marine rendait tant de services, où Poséidon disputa à la fille de Zeus l'honneur de protéger Athènes, les divinités maritimes ne pouvaient être oubliées. Sur un des monticules de Colonos, on

[1] Voy. *La Vie monastique dans l'Église orientale.* 2e édit.

montre encore les ruines du temple de Poséidon Hippios, créateur des chevaux, symbole de l'élément humide, que Thucydide dit avoir été situé à deux stades au nord d'Athènes. Un monument mieux conservé nous donne une juste idée de la manière de représenter les dieux dont il importait fort aux marins d'obtenir les bonnes grâces. La tour des Vents est située au pied et au nord de l'Acropole. «Ceux, dit Vitruve, qui ont recherché avec soin la différence des vents, en ont compté huit, et particulièrement Andronicus Cyrrhestes, qui bâtit pour cet effet à Athènes une tour de marbre de figure octogone, sur chacun des côtés de laquelle était l'image de l'un des vents à l'opposite du lieu d'où il souffle. Sur cette tour qui se terminait en pyramide, il posa un Triton d'airain qui tenait une baguette de la main droite, et la machine était ajustée de telle sorte que le Triton en tournant, se tenait toujours opposé au vent qui soufflait et l'indiquait avec sa baguette[1]. » Des cadrans solaires sont tracés sur le mur au-dessous des huit figures allégoriques dont on admire le beau style.

[1] Vitruve, *De l'architecture*, liv. Ier, ch. 6.

Le culte des vents, si développé dans le *Rig-Véda*, le fut beaucoup moins chez les Hellènes. Cependant deux de ces dieux étaient plus favorisés que les autres vents : Borée avait un temple sur l'Ilissus, et Zéphyre un autel sur la voie sacrée qui menait à Eleusis. Les vents d'orage, plus terribles que Borée lui-même, sont personnifiés dans Homère par les Harpyes, et ces monstres ailés rappellent bien les Marouts de l'Inde que le *Rig-Véda* compare à des oiseaux. Les édifices de la religion nouvelle n'ont pas oublié ces symboles du paganisme consacrés au royaume d'Éole, et une des roses de la cathédrale d'Amiens, celle du nord, est réservée aux vents [1]. Hésiode, qui fait naître Borée, Zéphyre, Notus et Argestès de l'Aurore et du ténébreux Astrœos, donne pour épouse à Chrysaor (la foudre) Callirhoé, dans laquelle il n'est pas difficile de découvrir une personnification de la pluie. La fontaine d'Athènes, qui porte encore le nom de Callirhoé, fut surnommée Ennéacrounos, lorsque, sous Pisistrate, on y eut pratiqué neuf ouvertures. « On se servait de ses eaux, dit Thucydide, pour les usages les plus solennels, et c'est de

[1] Voy. Gilbert, *Description de la cathédrale d'Amiens.*

l'antiquité que vient la coutume, encore de vigueur de nos jours, d'y puiser pour les cérémonies qui précèdent les mariages et d'autres usages religieux.» La façade monumentale et les statues dont Pisistrate l'avait embellie, ont disparu, et trois bouches sont restées seules visibles. Mais l'eau est aussi bonne et aussi limpide qu'au temps du célèbre historien de la guerre du Péloponèse, et les jeunes plantations qui y ont été faites font espérer qu'un jour on pourra rêver à l'ombre de ces beaux platanes dont parle le plus éloquent disciple de Socrate.

Le temple de Thésée, un des plus beaux d'Athènes, ne se rapporte-t-il point à un ordre d'idées moins naturalistes dans leur point de départ que les divinités dont je viens de parler? Il est certain que l'apothéose a toujours été conforme au génie des nations indo-européennes. Le bouddhisme a tellement exagéré cette idée que l'homme arrivé à la science et à la perfection absolue y remplace la divinité. Les Hellènes pouvaient, sans aller aussi loin, appliquer le principe de l'apothéose aux héros de la Grèce ancienne, comme les Latins l'appliquèrent d'abord aux Césars, et plus tard aux papes, auxquels

ils attribuèrent — même pendant leur vie, comme les bouddhistes aux *bouddhas* — le privilége vraiment divin de l'infaillibilité[1]. Les Sémites, moins favorables à l'apothéose que les Indo-Européens, parlent cependant des Hénoch et des Élie enlevés au ciel sans avoir subi l'épreuve de la mort.

Mais les Actæus, les Cécrops, les Cranaüs, les Erechthée, les Égée, les Thésée, que les Athéniens considéraient comme des rois d'Athènes, dont ils racontaient les exploits et la vie héroïque, étaient-ils des personnages réels? Leur existence est encore plus contestée que celle des rois de Rome, et l'on est disposé à voir dans les Actæus, les Cécrops, les Cranaüs des types de l'autochthonie, et dans les Erechthée et les Erysichthon, dont l'Erechthéion rappelle le souvenir, des personnifications du sol qui renferme les germes et que la charrue brise de son soc. Égée ne serait qu'une forme de Poséidon, Dieu des eaux, et son fils Thésée, un fleuve. Cependant, comme les Athéniens ne doutaient nullement de la réalité de ces souverains mythiques, il était naturel qu'ils s'attachassent à tout ce qui

[1] Voy. J. de Maistre, *Du Pape*.

pouvait perpétuer leur mémoire. Plutarque rapporte que plusieurs siècles après la mort de Thésée, les Athéniens, luttant contre les Perses à Marathon, crurent voir le spectre armé du héros, se précipiter à leur tête sur les escadrons du « roi des rois », et les mettre en déroute. Après la guerre médique, la Pythie ordonna qu'on rapportât à Athènes les restes de Thésée et qu'on les y conservât « religieusement ». Cet ordre ayant été exécuté, grâce à un miracle qui fit découvrir les reliques du héros dans l'île de Skyros, on institua des fêtes, et on bâtit en marbre pentélique le temple de Thésée, monument d'ordre dorique, qui fut achevé trente ans avant la construction du Parthénon. Les dix métopes de la façade orientale sont décorées des dix principaux travaux d'Héraclès, dont la légende faisait un ami et un contemporain du héros athénien; sur les faces latérales, dans les quatre premières métopes contiguës, on voit huit des travaux de Thésée. Le même système de décoration a été appliqué aux monuments consacrés aux personnages canonisés. On en trouve plusieurs exemples dans les églises italiennes : à San-Miniato de Florence, Spinello Spinelli a

peint dans la sacristie les actions de Saint-Benoît. Mais les œuvres diffèrent autant que les époques, et le patriarche des moines occidentaux raccommodant par une bénédiction une assiette cassée ou donnant la chasse au diable ressemble assez médiocrement au fier vainqueur des tyrans et des monstres.

Saint George est, au contraire, un véritable Thésée chrétien qui, après avoir triomphé du dragon, devait naturellement prendre dans le Théséion la place du fils d'Égée. Aussi le Théséion lui fut-il dédié en 667. Plus tard les Turcs, dont on connaît le génie artistique, le transformèrent en écurie. Maintenant on y réunit les précieux débris que les fouilles font découvrir chaque jour. Ce musée deviendrait fort riche si on rendait aux Athéniens tout ce qui leur a été pris. En contemplant à Venise, à la porte de l'arsenal, le lion de marbre qui était à deux cents pas du Théséion, et qui a été emporté par Morosini, j'ai souhaité bien des fois que le lion de Saint-Marc, délivré de ses fers, pût renvoyer dans la ville de Thésée le captif du célèbre doge.

Sur le monument du Syrien Philopappus, qui s'élève au point culminant de la colline de

Musée, au sud de l'Acropole, on voit, au-dessous de la niche du milieu, le char de triomphe d'un personnage qui a, par une exception extraordinaire, reçu l'apothéose de deux religions ennemies. Devenu « Dieu » (*divus*) en sa qualité de César, Trajan, « le très-bon, le germanique, le dacique[1] » a reçu des chrétiens les honneurs les plus extraordinaires. Les Roumains, qui voient en lui la personnification de l'Italie orientale, lui ont créé une légende fort originale. Les Latins occidentaux n'ont pas été moins généreux, et Dante a mis dans le paradis le « très-bon » empereur qui persécuta les chrétiens et dont la vie fut abrégée par les vices étranges dont les tout-puissants successeurs d'Auguste furent rarement exempts. Mais on ose à peine parler des défauts d'un souverain, d'ailleurs remarquable, quand Commode et Caracalla ont reçu les honneurs de l'apothéose.

Le théâtre faisait chez les anciens Hellènes partie des solennités religieuses. Il en était de même des mystères du moyen âge, où Jéhovah

[1] Tels sont les titres que lui donne une inscription qu'on lit sur un pilastre du monument. Malgré cette inscription, il n'est pas certain que la composition principale représente son triomphe.

paraissait revêtu de la chape et de l'étole[1]. La protection que la religion accordait en Grèce aux représentations théâtrales contribua singulièrement à développer dans toutes les classes le sentiment littéraire et artistique. En effet, le théâtre n'était point un privilége réservé à la richesse. Le théâtre de Dionysos, qui est sur le flanc méridional de l'Acropole, pouvait, selon Platon, contenir 30,000 spectateurs; l'Odéon, bâti par un riche Athénien, Hérode Atticus, en l'honneur de son épouse Régilla, grande dame romaine, pouvait en contenir 8 à 10,000. Un portique, construit par Eumène, et qui existe encore en grande partie, unissait ces deux théâtres et mettait le peuple à l'abri de la pluie. En visitant les belles ruines de l'Odéon d'Hérode, situé au-dessous du temple de la Victoire et des Propylées, j'ai pu constater quelle importance attachaient les magistrats à ces nobles distractions, vraiment dignes d'un peuple qui passait avec raison pour le plus civilisé du monde. Placé au sud et abrité par l'Acropole, cet Odéon, jouissait l'hiver d'une température exception-

[1] Voy. Suard, *Histoire du théâtre français* dans ses *Mélanges de littérature*. Paris 1803-1805.

nelle. Le désir de ménager au spectateur une vue magnifique se retrouve ici comme au théâtre de Dionysos. A l'Odéon, sur la ligne des arcades de la scène, à la hauteur du second rang et en dehors, était une terrasse, d'où l'on pouvait contempler la ville. Transformé en une espèce de forteresse, à l'époque de l'invasion des barbares, l'édifice qu'Hérode avait fait construire au milieu du second siècle après Jésus-Christ fut recouvert d'un entassement de ruines qui l'a préservé des injures du temps beaucoup mieux que l'Odéon de Périclès, lequel a entièrement disparu. Quant au théâtre de Dionysos, on n'avait pas encore fait les fouilles qui ont si bien réussi.

L'art dramatique et ses protecteurs étaient encouragés par tous les moyens chez un peuple où l'émulation était si vive. La «voie des trépieds» avait reçu ce nom, parce qu'on plaçait sur les deux côtés de cette voie presque tous les petits monuments sur lesquels se fixaient les trépieds, prix qu'on accordait dans les représentations qui avaient lieu à l'époque des fêtes publiques. Nous trouvons encore sur cette voie le monument choragique de Lysicrate, le plus complet et le plus gracieux des monuments de ce genre qui

ait survécu. On croit que ce monument, vulgairement nommé *Lanterne de Démosthènes*, a été érigé par la tribu Acamantide, parce que Lysicrate avait donné à ses frais une représentation théâtrale, où les enfants de sa tribu eurent l'avantage, et qu'il couronna le monument du trépied qu'il avait obtenu. L'inscription qui indique l'époque de l'érection de ce petit édifice, nous apprend qu'il remonte à la fin du quatrième siècle avant Jésus-Christ, époque du passage d'Alexandre-le-Grand en Asie. C'est donc le plus ancien monument de l'ordre corinthien que nous possédions. Il est tout entier en marbre pentélique, et on le considère comme une des œuvres les plus délicates de l'art hellénique.

Les monuments de la vie politique des Athéniens n'ont pas résisté au temps, comme les édifices qui attestent leurs croyances religieuses. Mais quels édifices feraient plus d'impression que cette colline de l'Aréopage où furent jugés les dieux et les héros, et ce Pnyx où retentit la voix de Périclès, de Démosthène et de Phocion !

Au pied et à l'ouest de l'Acropole, se trouve une étroite vallée qui sépare le rocher sacré de la colline où siégeait l'Aréopage, « ainsi nommé,

dit Pausanias, parce que Arès est le premier qui y ait été jugé. » On y voit encore les faibles restes d'un escalier taillé dans le roc et plusieurs niches. C'est là que comparut le plus grand et le plus populaire des apôtres, l'apôtre des nations, l'homme qui fut, après Jésus-Christ, le principal personnage du christianisme primitif, et qui fonda en même temps les Églises d'Athènes et de Rome, l'Église hellénique et l'Église latine[1].

L'Aréopage établi à une époque inconnue, continua de subsister après le triomphe de la démocratie. Ce tribunal semblait destiné, à cause de son ancienneté et de son importance, à devenir un des contre-poids — du moins telle était la pensée de Solon — aux entraînements des classes inférieures. Mais ces classes étaient trop jalouses des hommes dans les mains desquels le législateur voulait laisser le pouvoir, pour ne pas transformer complétement l'œuvre de Solon. Au temps de Périclès, on vit l'élément populaire briser toutes les barrières, sans qu'un véritable esprit de justice ait jamais pu consolider la li-

[1] M. Archinard, *Origines de l'Église romaine*, a prouvé que saint Pierre n'a jamais mis le pied à Rome.

berté. La condition des femmes était telle sous les rois qu'on effraierait fort un républicain du dix-neuvième siècle en lui proposant la constitution des anciens Athéniens; « car, dit Varron, cité par saint Augustin, les femmes parmi eux avaient voix délibérative dans les délibérations[1] ». La réaction contre ces vieilles lois dépassa toute limite. La démocratie ne fut pas plus équitable pour les esclaves que pour les femmes. Tout un monde d'esclaves, tel que les cariatides, aux chevelures bouclées, qui portent l'entablement du Pandrosion, supportait la société hellénique. Beaucoup mieux traités que les ilotes de Sparte, les esclaves d'Athènes n'en devaient pas moins considérer leurs maîtres comme une aristocratie solidement constituée. Cet état de choses semblait tellement naturel, que la philosophie elle-même l'accepta constamment. Platon ne vit d'autre remède aux iniquités de la société antique que le communisme, triste remède, pire que le mal, malgré l'approbation que lui ont donnée plus tard les RR. PP. Jésuites du Paraguay[2].

[1] *Cité de Dieu*, liv. XVIII, ch. 9.
[2] Voy. Sudre, *Histoire du communisme*.

Dans une société qui, pareille aux États méridionaux de la grande république américaine, formait sous le nom de démocratie, une aristocratie véritable, le plus humble citoyen avait tout le loisir nécessaire pour s'occuper des affaires. Le tribunal des Héliastes, qui condamna Socrate à boire la ciguë, ne représentait pas comme le Sanhédrin qui jugea Jésus-Christ, les prêtres et les riches : il était composé des individus des plus basses classes. Ces juges pouvaient aller au Pnyx décider souverainement sur les intérêts de la République, où ils montrèrent trop souvent le même discernement et la même impartialité que dans le procès du fils de Sophronisque. On aperçoit encore sur la colline du Pnyx les restes de la fameuse tribune qui dominait le vaste entonnoir où s'assemblait ce peuple qu'Aristophane nous montre si volontiers dupe des flatteurs et des calomniateurs. Malheureusement le grand poëte a prouvé en écrivant les *Nuées* que les aristocrates n'étaient nullement exempts des passions qu'il a si souvent ridiculisées en peignant le vaniteux et crédule *Dêmos* (peuple).

LIVRE DEUXIÈME.

Athènes moderne.

Si Athènes n'avait pas été dès les premiers temps du christianisme exposée aux incursions des barbares, tout porte à croire que l'architecture chrétienne l'eût enrichie de nouveaux chefs-d'œuvre. La religion du Christ, qui avait régénéré la pensée hellénique et qui produisit des orateurs tels que les Chrysostome, des théologiens pareils aux Athanase, des écrivains semblables aux Basile-le-Grand, la religion du Christ, ne serait pas restée impuissante dans le domaine de l'art. Mais des peuplades venues de la Scythie avaient déjà pris Athènes sous le règne de Gallien, qui monta sur le trône en 253. Alaric et ses Germains s'en emparèrent ensuite vers la fin du quatrième siècle. Vénitiens, Normands,

Siciliens, Français, Ottomans, tous les peuples qui se succédèrent dans la ville si cruellement ravagée par Sylla (87 avant Jésus-Christ), n'étaient guère portés à encourager la construction des églises appartenant à un culte odieux à tous, aux Occidentaux comme « schismatique » ; aux Turcs comme « idolâtrique ». L'art hellénique, qui pouvait enfanter de nouveaux prodiges à l'abri des fortes murailles de Constantinople, ou dans la péninsule inabordable du Mont-Athos, trouvait dans l'Attique un terrain si bouleversé que les monuments antiques y devenaient eux-mêmes chaque jour plus rares.

En vain chercherait-on aujourd'hui dans la cité d'Athéné une église dédiée à la sagesse divine. Quoique le nom et l'idée soient restés populaires dans l'Église grecque — comme le prouve le sanctuaire célèbre de Constantinople, devenu le type idéal des églises slaves — Athènes n'a point sa Sophie. Mais Athéné personnifiait à la fois la sagesse et la virginité. Or le respect de la virginité a fait d'immenses progrès depuis l'avénement du christianisme. Dans la ville où « le temple de la Vierge[1] »

[1] Le Parthénon, qui tire son nom de *Parthénos* (Vierge).

se dresse encore sur l'Acropole, la Vierge de Bethléem possède plusieurs églises qui portent son nom ou qui se rapportent à quelque événement de sa vie. Telles sont l'Annonciation, la Grande-Panaghia, l'église de la Vierge du grand monastère et Notre-Dame-de-la-Source.

L'Annonciation, dont la première pierre a été posée en 1840, est destinée à devenir la cathédrale d'Athènes. Quatre architectes, deux Occidentaux et deux Hellènes, ont travaillé à cette église. Cette circonstance explique l'indécision du style, mélange de gothique et de byzantin. Du reste, même en Occident, on trouve une grande hésitation chez les architectes sur le style qui convient aux monuments religieux. Les uns reproduisent les temples antiques, comme à la Madeleine de Paris, les autres des édifices gothiques, comme à Sainte-Clotilde de la même ville. L'architecte grec du temple protestant d'Athènes, M. Kléanthis, a pris ce dernier parti. Ce style peut être en harmonie avec le caractère austère et parfois morose de la Réformation occidentale; mais il ne convient point au christianisme oriental. En général, ces sombres et mystérieuses églises, image grandiose des forêts

celtiques et germaniques, n'ont jamais excité dans les contrées où brille la «lumière divine», un bien grand enthousiasme. L'art italien a beaucoup mieux exprimé dans Sainte-Marie-des-Fleurs et dans Saint-Pierre de Rome les aspirations religieuses des méridionaux. L'art byzantin, assez stérile en Italie, où l'on ne cite guère que Saint-Marc de Venise et Saint-Vital de Ravenne, a également produit des chefs-d'œuvre qui resteront longtemps encore le modèle des architectes orientaux, parce qu'ils sont en complète harmonie avec les tendances et les besoins moraux des populations. Telle est la Sophie de Constantinople dont M. Batissier a très-bien décrit la physionomie dans son *Histoire de l'art monumental.* L'art byzantin n'a d'ailleurs rien d'inflexible. Le caractère original de tant d'édifices admirables dont il a couvert la Russie, prouve assez qu'il peut se modifier en changeant de terrain.

Aucune église d'Athènes ne peut être comparée à la belle église de Daphni, sur la route d'Éleusis. On visitera pourtant avec intérêt l'ancienne église métropolitaine qui date du quatrième siècle. Elle doit servir de baptistère et de

chapelle mortuaire à la nouvelle cathédrale. On voit très-bien dans cette église comment les chrétiens bâtirent leurs temples. Après s'être d'abord servis de basiliques, édifices civils, qui sont devenus les types de tant d'églises en Occident, par exemple à Rome Saint-Jean-de-Latran, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Paul-hors-des-Murs, Saint-Clément, ils employèrent les sanctuaires païens, impitoyablement démolis. Les surfaces rectilignes, carrées angulaires des temples d'Athènes se changèrent dans les églises de Constantinople en surfaces circulaires, curvilignes, concaves à l'intérieur, convexes à l'extérieur. La petite église dont je parle, qui est en marbre blanc, est une preuve de la manière dont on utilisait à cette époque les richesses monumentales de l'antiquité, car elle est composée de débris antiques. La fresque a malheureusement disparu. La peinture, qui ornait splendidement les temples antiques eut, après des hésitations remarquables, plus aisément que la sculpture[1], les prédilections de la nouvelle religion. Les catacombes en fournissent assez de

[1] « Il est mal, dit Saint-Augustin, de placer un simulacre dans un temple chrétien. »

preuves. L'Église orientale, qui n'a pu s'habituer aux statues [1], aime depuis longtemps, surtout depuis le règne de Théodose, époque où les images se multiplièrent tellement, à peindre sur les murs l'histoire du christianisme. Les catholiques romains ont à peu près abandonné cet usage, qui a joué un si grand rôle dans la conversion des Bulgares [2], et les réformés le regardent, fort à tort selon moi, comme contraire à l'esprit spiritualiste du christianisme.

La chapelle de la Grande-Panaghia, près du marché, construite avec les fragments d'un temple qu'elle a remplacé, possède des fresques qui datent du dixième siècle et qui représentent la création du monde. Elles sont assez bien conservées pour qu'on y reconnaisse la main d'un artiste éminent. Les fresques de l'iconostase de l'église de la Panaghia du grand monastère ont bien le caractère du moyen âge, quoique l'iconostase ait été restauré. Notre-Dame-de-la-Source, construction nouvelle, peut donner une idée du style moderne des édifices religieux en Grèce, style où l'on retrouve la gravité de notre

[1] Voy. *Exode*, XX, 4.
[2] Voy. A. P. Vrétos, *La Bulgarie*, p. 43. Pétersbourg 1856.

Église, moins soucieuse de la grâce que de la dignité. Saint Théodore et les Incorporels sont au contraire des types du style ancien. Cette dernière, qui est près d'Ambélokipos, renferme de belles peintures.

Si l'entreprise des Iconoclastes avait réussi, les églises helléniques seraient aussi nues que le sont aujourd'hui les temples gothiques de Bâle, de Genève, de Berne et de Lausanne. Une Athénienne, l'impératrice Irène, défendit, avec une obstination facile à comprendre chez une fille de la Grèce artiste, la doctrine orthodoxe, plus favorable aux arts. L'église de Saint-Nicodème, bâtie par cette impératrice célèbre, est aujourd'hui l'église russe, qui resplendit de dorures. Les anciennes fresques et la frise en terre cuite dont les ornements reproduisent presque ceux de la frise de Saint-Théodore, une des plus anciennes églises byzantines de la ville, sont dignes d'étude. Comme la messe se dit à Saint-Nicodème en grec et en russe, on y peut juger des différences qui existent entre la musique des deux églises. La musique religieuse des Slaves de l'Est est peut-être la plus belle qui existe en Europe. On n'en saurait dire autant du chant

grec qui, par son accent monotone et nasillard, fait un grand tort au culte splendide de cette Église. Dans quelques villes d'Italie, comme Venise et Livourne, les Hellènes pourraient apprendre de l'Église romaine une musique moins primitive. Quant aux Athéniens, les progrès des Russes dans cet art doivent leur inspirer la même émulation.

Une belle église catholique est en voie de construction. Les israélites et les musulmans ont également le projet de bâtir des temples. En Russie, on trouve même des édifices consacrés aux cultes païens, au bouddhisme par exemple. Saint-Pétersbourg renferme vingt églises de confessions étrangères, sans compter celles des dissidents de l'Église russe. Il est de mode aujourd'hui de reprocher à la Grèce « la haine contre les peuples de l'Occident et l'Église latine. » Mais croit-on que la reine catholique des Espagnes, ou le souverain de l'État pontifical, ou même les républicains de l'Amérique du sud permettraient aux « schismatiques » de remplir d'églises leurs capitales? Je ne parle pas des musulmans et des idolâtres, quoique leur droit ne soit pas contestable et qu'il soit reconnu

dans toute la Russie, tandis que les Occidentaux l'admettent seulement dans leurs colonies.

Le cimetière d'Athènes offre aussi un grand exemple de tolérance. Les catholiques romains — qui nous excluent partout de leurs champs funéraires, comme si nous étions des parias — peuvent y reposer en paix à l'ombre des cyprès, des saules et des lentisques. Les réformés n'en auraient pas été exclus s'ils n'avaient préféré avoir un terrain au bord de l'Ilissus. La fraîcheur qu'on respire sous les arbres du cimetière dans un climat aussi brûlant que le climat de la Grèce en fait un véritable paradis. On sait que ce mot grec signifie «ombrage». Pour le midi, l'ombre est l'idéal du bien-être. Il n'en serait pas de même au nord. Les poëtes de l'*Edda*, qui avaient horreur du froid, ont fait l'enfer de glace. Les monuments du cimetière, qui sont en grand nombre et dont, en général, on doit louer le caractère simple, offrent souvent des symboles empruntés à l'art ancien, comme le génie ailé de la mort, les torches renversées, les couronnes d'asphodèles, etc. Au milieu est la chapelle mortuaire, d'un style byzantin parfaitement approprié à sa destination. Derrière cette cha-

pelle on voit un gracieux monument byzantin qui sert d'ossuaire. Sans admirer l'habitude qu'ont les Orientaux de déterrer les morts, je ne saurais, comme un écrivain français, leur en faire un reproche; car cet usage existe dans tout le midi, et j'ai vu des ossuaires à Lugano, à Naples, etc., sans que personne parût le moins du monde révolté de cette coutume.

A travers les vitres de couleur, on entrevoit la pâle et vacillante lumière d'une lampe qui éclaire des milliers de crânes placés sur de tristes débris, « ce je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue humaine[1]. » Ce spectacle produit des effets conformes aux dispositions des personnes qui le contemplent. Les uns, disciples des Stoïciens, comme l'empereur romain Marcus Aurelius, comme ces fiers patriciens qui sauvèrent, au temps du despotisme des Césars, l'honneur de la nature humaine, apprennent la nécessité de ne pas s'attacher à cette poussière qu'un souffle de vent emporte. Les autres, pareils à l'Épicurien qui parle dans l'*Ecclésiaste*[2], concluent de la fragilité des choses humaines

[1]Bossuet.
[2]Surtout dans le chap. IX, 1-10.

qu'il faut en jouir sans perdre un seul moment : « Couronnons-nous de roses qui vont bientôt mourir ! » La Grèce antique était, comme notre siècle, partagée entre ces deux écoles rivales et immortelles comme tout ce qui représente une tendance de l'espèce humaine. Les hommes de l'idéal et les hommes de la réalité, Pythagore et Thalès, Platon et Aristote, Zénon et Épicure, s'y disputèrent constamment les intelligences. Le scepticisme, personnifié par les sophistes antérieurs à Socrate, puis par les Pyrrhonniens et enfin par les héritiers de l'Académie, grandit au milieu de discussions acharnées. Mais le règne du scepticisme est toujours passager, à cause de l'irrésistible besoin de croyances qu'éprouvent les multitudes, et le jour où il triompha, l'avénement du christianisme n'était pas éloigné.

Les lampes qu'on voit dans différents endroits du cimetière sur les tombeaux paraissent un symbole de foi profonde des Hellènes en l'immortalité de l'âme. Les anciens philosophes ou s'étaient prononcés pour la négative comme Aristote, ou, comme Platon, dans l'*Apologie de Socrate*, pour une affirmation si timide qu'elle n'était guère faite pour décourager les Épicu-

riens et les sceptiques. Toute hésitation disparut pour longtemps, lorsque la société gréco-romaine accepta le dogme de la résurrection des morts, doctrine que les premiers chrétiens identifiaient avec l'immortalité de l'âme. C'est ainsi que les Hellènes rentrèrent dans la voie de leurs antiques traditions, plus précises sur ce point que celles des Hébreux au temps de la démocratie. En effet, il serait difficile de trouver dans le Pentateuque des textes aussi clairs que certains passages de l'*Odyssée.* Si la Grèce a donné naissance à des adversaires de l'immortalité, en a-t-elle jamais eu de plus décidés que l'Épicurien qui parle dans l'Ecclésiaste et que les Sadducéens, parti essentiellement sacerdotal, qui font à Jésus-Christ lui-même tant d'objections ironiques?

Un des plus beaux résultats de la grande révolution morale qui commença sous le règne de Tibère, fut la création des établissements de charité. L'Église était primitivement la maison des pauvres[1], où tout devait se rapporter à eux, où chacun se préoccupait ardemment de leurs intérêts, de leurs souffrances. Sans avoir con-

[1] Voy. le beau discours de Bossuet *sur la dignité des pauvres dans l'Église*, et Fleury, *Mœurs des chrétiens.*

servé toutes les habitudes de la période apostolique, les Hellènes sont restés charitables, et la charité est plus éclairée chez eux que dans les contrées où de prétendus pauvres, des religieux plus ou moins mendiants, occupent audacieusement la place que Jésus-Christ avait donnée aux indigents. Qui n'a vu dans certaines villes d'Italie des armées de moines de toutes les couleurs, tandis que des foules déguenillées demandent d'un ton lamentable quelques centimes au nom d'une madone ou d'un saint populaire! Athènes n'offre pas un pareil spectacle. Un apôtre allait jusqu'à dire que la vraie religion consiste surtout à « visiter les veuves et les orphelins[1]. » Telle est la pensée qui a donné naissance à deux orphelinats, œuvres distinguées d'une initiative individuelle, secondée par la charité publique. Le premier, destiné aux filles, a été fondé en 1854 par une dame d'Athènes, Mme Marie Hypsilantis, après les ravages du choléra, et non par la reine, comme pourrait le faire croire le nom d'*Amalion* qu'on lui donne à la cour, où l'on nomme aussi l'Université d'Athènes *Université Othon*. Des dons abondants et des souscrip-

[1] Épître de saint Jacques.

tions annuelles ont fait à cet établissement une si bonne situation qu'il possédait en 1860 à la banque nationale 450,000 drachmes, et qu'il avait pu construire une maison qui en a coûté 300,000. L'asile des orphelins a été fondé par feu Hadzicosta. On a su éviter dans ces deux maisons l'inconvénient ordinaire de ce genre d'établissements. On donne aux enfants une instruction élémentaire, et leur éducation tend à les préparer, non pas à une situation inconciliable avec leur pauvreté, mais à une condition laborieuse. Bien des fois, tandis que je patronnais à Pétersbourg la salle d'asile de la grande-duchesse Olga, j'ai cru devoir insister sur ce point essentiel, en rappelant à la directrice qu'il fallait songer constamment à l'avenir des enfants.

L'activité charitable des premiers chrétiens trouvait une perpétuelle occasion de s'exercer dans l'assistance de tous ceux qui souffraient. Ils ne se figuraient point, comme la plupart de leurs indignes héritiers, qu'il suffit d'accepter servilement telle profession de foi, sans se soucier de la comprendre, pour entrer dans la vie éternelle. Ils avaient perpétuellement devant les

yeux l'admirable parabole de Lazare, que saint Jean Chrysostome aimait tant à développer, l'histoire du Samaritain, et surtout ce passage où Jésus n'appelle auprès de lui que ceux qui l'ont nourri, désaltéré, vêtu, consolé dans la personne des pauvres. Aussi l'établissement des hôpitaux et des hospices remonte dans les pays grecs à la plus haute antiquité. Athènes en compte aujourd'hui un assez grand nombre. L'hôpital militaire est entretenu par l'État; l'hôpital civil par la ville; d'autres, comme l'hôpital ophthalmiatrique, par des dons volontaires. L'hospice pour les enfants trouvés a été fondé par M. Condoghiannakis, consul de Grèce à Saint-Pétersbourg.

Les édifices consacrés au pouvoir public ou au service de l'État ne sont pas encore nombreux dans la capitale de la Grèce. Le palais du Sénat et de la Chambre des députés n'était point terminé. L'hôtel de la monnaie et les casernes sont des constructions modestes. Le château royal est, au contraire, un édifice très-considérable, entouré de plantations et d'un jardin qui ont coûté beaucoup d'argent, et orné de fresques dont les cartons ont été dessinés par le peintre

allemand P. Hess. Comme œuvre d'art, le palais n'a aucune valeur. Mais les fresques ont un intérêt historique, et j'ai examiné avec attention dans le tableau qui représente l'arrivée du roi à Naupli, les portraits de T. Colocotronis, G. Condouriottis, A. Mavrocordatos, A. Zaïmis, etc.

En Grèce comme en Italie, les lettres ont contribué efficacement au réveil de l'esprit national. Les Hellènes doivent trop à la science pour oublier les services qu'elle leur a rendus. C'est elle qui, au moyen âge, a conservé les glorieuses traditions du passé, ainsi que l'a prouvé M. A. P. Vrétos[1]. C'est elle qui a réveillé par de nobles accents l'intelligence endormie de la nation. Il suffit de citer les noms des Voulgaris, des Théotokis, des Coraï, des Rhigas, etc., pour rappeler comment les écoles sont devenues la pépinière des libérateurs[2]. Ces hommes éminents étaient soute-

[1] *Littérature hellénique*, etc., 2 vol. in-8°. Athènes 1854. Ce livre est un catalogue raisonné des ouvrages publiés par les Grecs depuis la prise de Constantinople jusqu'à la fondation du royaume de Grèce.

[2] M. le professeur G. G. Pappadopoulos l'a prouvé dans son discours *Sur les écoles grecques avant la révolution, étude sociale et philosophique*, 30 juin 1859.

nus dans leurs continuelles épreuves par l'inébranlable conviction qu'ils parviendraient à ressusciter leur nationalité. « Si je suis encore attaché à une vie empoisonnée par l'amertume des maux qui vous accablent, disait Coraï en 1803, c'est dans l'espoir de vous voir reprendre bientôt votre rang parmi les nations[1]. » Le clergé qui n'avait point, comme les prêtres de Rome, engagé une lutte funeste contre les lumières, ne s'opposait point à ces généreuses tentatives. Coraï pouvait, au contraire, citer une circulaire adressée aux Hellènes, pour les engager à fonder une Université au Mont-Athos. « Chaque être, disait le patriarche de Constantionple, est doué de qualités qui lui sont propres, celle de l'homme est la raison ; mais cette raison a besoin d'être cultivée. » Le vœu contenu dans cette circulaire est aujourd'hui réalisé. Les Hellènes ont deux Universités, l'une à Corfou[2] et l'autre à Athènes.

L'Université possède un bel édifice, où sont réunies les quatre Facultés de théologie, de droit, de médecine, des lettres et sciences. On

[1] *Mémoire sur l'état actuel de la société grecque.*

[2] Voy. *Les Iles Ioniennes*, trad. par C. Rhally. Athènes 1859, imprimerie Irinidis.

s'étonne de ce que la terre natale des Socrate, des Platon, des Aristote et des Zénon n'ait pas de Faculté de philosophie. Un Français le comprendrait, puisque la France n'a pas non plus de Faculté spéciale pour une science dont l'enseignement est si étendu et si compliqué ; mais un Allemand se scandaliserait de ce peu de bienveillance pour la philosophie. En outre, la Faculté des lettres n'est pas distinguée de la Faculté des sciences, quoiqu'il y ait entre ces deux Facultés très-peu de rapports, et que l'immense développement des sciences au dix-neuvième siècle ne permette plus de contester les services qu'elles sont appelées à rendre au genre humain. Les Facultés de médecine et de droit sont mieux organisées. Il est vrai qu'on peut s'étonner d'abord de voir le droit canonique dans cette dernière Faculté ; mais en Orient l'Église n'ayant point, grâce à Dieu, de prééminence sur l'État, le droit canon est comme dans l'ancienne Église gallicane et dans l'Église toscane sous Léopold Ier, ainsi que l'exigent les véritables intérêts des nations, toujours en harmonie avec le droit civil. L'économie politique serait mieux placée dans une Faculté des sciences que dans

une Faculté de droit, mais quand on pense que de grands établissements d'instruction comme ceux que possède la France, n'ont point encore de chaires d'économie politique ; que la Sorbonne elle-même en est privée et qu'une seule a été créée au Collége de France pour M. Michel Chevalier, on est plus porté à féliciter la Grèce d'avoir fondé cet enseignement capital dans des contrées où il peut rendre tant de services, que de s'inquiéter d'une classification imparfaite. A la Faculté de théologie, on enseigne le dogme, la morale, l'histoire de l'Église, l'Écriture sainte ou exégèse et l'éloquence sacrée.

La littérature hébraïque serait beaucoup mieux placée dans cette Faculté qu'à la Faculté des lettres et sciences. L'hébreu, malgré la sublimité des prophètes, n'est point pour les littérateurs un objet d'études capital comme pour les théologiens. Il suffit d'avoir une idée du développement vraiment prodigieux de l'exégèse en Allemagne depuis Spinosa jusqu'au docteur Baur, le célèbre fondateur de l'école de Tübingen, pour comprendre la portée de cette observation. Or l'Ancien Testament étant tout entier en hébreu — l'Église orientale ne reconnaît point les livres

grecs admis par l'Église romaine — ce n'est point, quoi qu'en ait dit le docte philologue Iconomos, par une traduction — fût-ce la traduction des Septante — qu'on peut se faire une idée exacte d'écrits où le sens précis d'un mot peut modifier tout un système théologique. L'hébreu est nécessaire même pour l'intelligence du Nouveau Testament, dont le grec est tellement rempli de tournures étrangères qu'on y trouve constamment des écrivains qui pensent dans leur langue nationale et qui s'expriment péniblement et obscurément dans une autre. Les remarques que je viens de faire ne s'appliquent pas seulement à l'Université d'Athènes. En général, l'étude approfondie de la Bible est beaucoup trop négligée dans l'Europe orientale. Et pourtant il s'agit du livre par excellence, du livre qui est devenu la base de la plus forte et de la plus brillante de toutes les civilisations, du livre qu'invoquent toutes les Églises, toutes les sectes, et très-souvent les hommes d'État et les philosophes pour justifier leurs théories !

Quant à la morale, on ne saurait trop recommander aux théologiens de se rappeler les admirables discours de Jésus-Christ contre le pha-

risaïsme, cette plaie incurable des Églises chrétiennes, discours dont la critique la plus difficile n'a jamais contesté l'authenticité[1]. Il est surtout essentiel de se rappeler que les cérémonies et les œuvres analogues doivent toujours être mises fort au-dessous de la «justice et de la miséricorde». Agésilas, le héros lacédémonien, plaçait «LA JUSTICE» au premier rang des vertus. Le grand Épaminondas n'était pas d'un autre avis. Dans les temps les plus glorieux de leur histoire, les Athéniens repoussèrent, sur l'avis d'Aristide, un conseil de Thémistocle, très-utile à la République, mais «contraire à la justice». La tendance des théologiens, gens fort subtils, a été plus d'une fois en désaccord avec les idées d'Aristide et d'Épaminondas. Pascal a montré dans ses immortelles *Provinciales*, avec quel art la casuistique se débarrasse, au besoin, des préceptes les plus sacrés. Quoique les théories des Escobar et des *saint* Liguori n'aient jamais souillé notre Église ; quoiqu'elle ait sauvé la morale en repoussant le fatalisme d'Augustin, elle n'est pas exempte d'un penchant dangereux au formalisme dont elle doit se préserver en mettant constam-

[1] Voy. Strauss, *Leben Jesu*.

ment LA JUSTICE au-dessus des autres obligations du chrétien. La sagesse païenne, divinisée dans Athéné, se montre dans l'Odyssée trop indulgente pour les fourberies d'Ulysse. La sagesse évangélique, personnifiée dans le Verbe « plein de vérité[1] », doit réprouver énergiquement le mensonge et la fraude qui pourraient dépopulariser aux yeux du monde civilisé les nations les mieux douées et les condamner à un funeste isolement.

J'ai visité à l'Université la bibliothèque publique qui possède près de 120,000 volumes. Le cabinet des médailles, le musée d'histoire naturelle, le cabinet de physique expérimentale se trouvent, comme la bibliothèque, à l'Université. L'école de pharmacie, l'observatoire, un musée anatomique, un musée d'anatomie pathologique et le jardin botanique sont des annexes de cet établissement.

L'observatoire, qui s'élève sur la colline des nymphes, a coûté un argent qui eût pu être beaucoup mieux employé. Au temps de Galilée l'astronomie produisit une révolution dans les idées. Aujourd'hui toutes les applications impor-

[1] Saint Jean I, 14.

tantes de la science astronomique sont trouvées ; la découverte de quelques petites planètes perdues dans l'espace, découverte qui la plupart du temps ne se fait pas dans les observatoires — il suffit de citer des noms tels que ceux de MM. Chacornac, Luther, Leverrier — n'intéresse pas l'humanité comme les progrès de l'agriculture, de la physiologie, de la chimie, de la physique, etc., sciences qui ont réalisé, dans ces derniers temps, de telles merveilles qu'on doit en attendre des prodiges dont l'imagination ne peut encore se faire une idée. La même observation s'applique à la construction du « palais de l'Académie hellénique ». Ce ne sont pas les « palais » qui font les « académies », mais les écrivains, les philosophes et les savants. L'histoire de l'Académie française montre combien furent modestes les débuts de cette institution dont la renommée a été un moment européenne. Dans un pays qui manque presque partout de voies de communication, où il reste tant de marais à dessécher, de canaux à creuser, de localités à assainir, etc., on pouvait assigner à l'Académie, qui n'est encore qu'un projet, un des appartements du vaste château royal, à côté du-

quel les membres eussent eu à leur disposition de nouveaux jardins d'Académus. Peut-être dira-t-on que, appartenant à la Société d'archéologie, j'ai des goûts trop modestes, et qu'un poëte aurait des vues plus larges. Quoi qu'il en soit, il me semble que l'important était de réunir en un seul Institut, analogue à l'Institut de France, admirable création de la Révolution française, les quatre Sociétés savantes d'Athènes, la Société d'archéologie, la Société de médecine, la Société d'histoire naturelle et la Société des beaux-arts. La première pouvait être transformée en Académie des inscriptions, la seconde en Académie de médecine, la troisième en Académie des sciences, la quatrième en Académie des beaux-arts. Il faudrait évidemment une cinquième classe consacrée aux lettres, et correspondant à la section de l'Institut qu'on nomme maintenant Académie française. Quant à la nécessité d'une Académie des sciences morales et politiques, je ne la vois nullement. Toutes les sciences sont morales, et la politique est mieux placée dans un Parlement que dans une Académie. Il faudrait, au contraire, prendre toutes les précautions possibles pour éviter les spec-

tacles étranges que donne parfois au monde l'Académie française qui, pour des motifs uniquement politiques, a nommé trop souvent des candidats complétement dénués de titres, tout en excluant de ses rangs des penseurs pareils à Descartes, des écrivains tels que Lamennais, des orateurs comme Mirabeau et des poëtes tels que La Fontaine, l'auteur de *Tartufe* et Béranger[1].

Le jardin botanique, situé sur l'ancienne voie sacrée qui mène à Éleusis, est une de ces créations modestes, mais utiles, qu'on ne saurait trop recommander aux pays orientaux, trop disposés à préférer ce qui brille aux progrès solides qui assurent seuls la prospérité des nations. On y trouve deux institutions distinctes : un jardin pour l'application des cours de l'Université et une pépinière d'arbres qui se vendent au public. Le jardin ne renferme pas seulement les plantes exotiques nécessaires à l'étude de la phytologie. La flore de l'Olympe, du Parnasse et du Taygète y est représentée. Malgré des travaux dignes d'estime tels que ceux de M. le professeur Orphanidis, la flore hellénique est loin d'être

[1] Voy. Arsène Houssaye, *Le quarante et unième fauteuil de l'Académie française.*

complète. La collection d'orchidées appartenant à la Grèce, collection que j'ai admirée, donne une idée de ses richesses. La pépinière a été fondée pour acclimater en Grèce les plantes et les arbres qui y manquent. En Orient, on ne comprend pas aussi bien qu'en Angleterre que, dans le système harmonieux du monde, l'arbre est essentiel à la santé de l'animal, les végétaux absorbant les substances nuisibles aux animaux. En outre, l'acclimatation ou l'emploi de tel végétal peut devenir pour un pays une telle source d'avantages que la France a élevé une statue à Parmentier, auquel elle doit la culture de la pomme de terre. Le savant qui a conseillé de planter de pins maritimes le département des Landes l'a préservé des dunes et a commencé sa transformation. Le ver à soie robuste qui vit en plein air sur le vernis du Japon enrichirait peut-être la Grèce. On commence à penser que cet insecte pourrait amener l'abolition de l'esclavage en substituant la soie au coton. Ce seul fait donne une idée des conséquences que produiront, avec le temps, les recherches, naguère si dédaignées des savants. Autrefois le mot de « savant » était considéré par les « esprits positifs »

comme synonyme d'inutile. Il est maintenant assez difficile de regarder comme inutiles les gens auxquels on doit les paratonnerres, les machines et les bateaux à vapeur, les chemins de fer, le télégraphe électrique, le chloroforme, l'application de la chimie à l'agriculture, etc. Sans se signaler par de grandes découvertes, les hommes spéciaux qui dirigent le jardin botanique, peuvent rendre à la Grèce de véritables services en y popularisant la culture des arbres et des plantes utiles. Pour le prix, assurément modique de 50 lepta (un peu moins de 50 c.), on peut acheter un arbre fruitier. Les plantes d'agrément n'ont pas été négligées, et cela avec raison. La culture des fleurs développe dans un peuple les intincts poétiques et le sentiment des arts. N'est-ce pas une feuille d'acanthe qui a révélé à un grand architecte de la Grèce le chapiteau corinthien?

L'École des beaux-arts a été créée en 1836 pour réveiller dans la nation une faculté qui a si puissamment contribué à sa gloire. La déca dence des arts a été causée en Grèce par des motifs divers. Les exagérations d'une ardeur religieuse outrée n'y furent pas plus étrangères que

les plus graves événements politiques. Les provinces grecques furent exposées aux coups des barbares dès les premiers temps de la décadence de l'empire. Si, même avant le règne de Constantin, les barbares avaient peu ménagé les admirables monuments propres à entretenir l'amour des arts, les empereurs chrétiens les livrèrent au zèle ignorant des démolisseurs. Au siècle de Théodose, tandis qu'Athènes élevait des statues à l'Achéen Théodore, vainqueur des Goths, on mutilait par ordre impérial les bas-reliefs du Thésélon. Un édit ordonnait d'employer les chefs-d'œuvre qu'on trouvait dans les temples des dieux à réparer les thermes et les routes. Le roi d'Italie, un Goth, Théodoric, se montra plus sensé : « La dégradation de ces merveilles, écrivait-il à Symmaque, doit être un sujet de deui pour le public. » Au temps de l'invasion ottomane, la statuaire avait depuis longtemps succombé sous les anathèmes de la Bible, aggravés par l'horreur que témoignait l'Église pour l'étude esthétique du corps humain. La peinture, protégée par l'autorité ecclésiastique, put trouver un asile au mont Athos qui pendant plusieurs siècles fut le foyer artistique de l'Orient entier,

sans excepter la Russie. La décadence des institutions monastiques ayant entraîné la chute de l'école établie sur la « Sainte-Montagne », on a eu l'heureuse pensée de fonder à Athènes une École des beaux-arts. Cette École n'était à son début qu'un conservatoire de modèles, auquel on avait annexé une École de dessin. L'École fut réorganisée après la révolution de septembre. Elle comprend aujourd'hui trois divisions, qu'on peut considérer comme des institutions séparées. La première est une véritable Académie des beaux-arts, où l'on enseigne la peinture, la sculpture, la gravure sur cuivre et sur bois, l'architecture, la musique, etc. Dans la seconde division, les élèves de n'importe quelle école peuvent suivre ces cours de dessin que les magistrats de Sycione avaient rendus obligatoires pour tous les citoyens. La troisième est une école d'arts et métiers. Pour les individus qui exercent déjà une profession, on a institué des cours dominicaux. On construisait pour l'École d'arts et métiers un palais d'après les plans d'un architecte grec, couronné plusieurs fois en Italie. L'École des beaux-arts possède des collections intéressantes, parmi lesquelles on remarque

celle qui renferme les ouvrages des élèves et qui est destinée à constater les progrès déjà accomplis.

Malgré ces progrès, la condition des artistes restera longtemps difficile. Les ressources financières d'un petit État ne permettent guère d'encourager les arts. En outre, toute société qui naît ou qui renaît doit se préoccuper des besoins les plus urgents. L'Amérique et la Grèce ont trop à faire pour songer encore à l'ornement de leurs musées. Heureusement que les grandes villes helléniques de l'Orient, Smyrne par exemple, font assez de commandes à Athènes pour que la sculpture puisse attendre des jours meilleurs et préparer les succès que lui réserve peut-être l'avenir. Déjà MM. Phytalis frères se sont signalés par des œuvres dignes d'estime, parmi lesquels on remarque le soldat en vedette, le David, un pâtre jouant du flageolet, un autre tenant un chevreau, la statue de Tossitza (riche Roumain de Macédoine) et plusieurs bustes.

La peinture n'est pas dans des conditions aussi heureuses que la sculpture. Celle-ci possède comme modèles les débris d'un art qui n'a pas

encore été surpassé. Mais les chefs-d'œuvre des Zeuxis et des Apelle ont complétement disparu. Les musées, qui pourraient suppléer à cette perte, en mettant sous les yeux des artistes quelques-unes des œuvres principales des écoles de l'Occident, n'existent pas encore. Le seul moyen serait d'envoyer dans un des grands centres de l'art occidental quelques élèves qui annonceraient des dispositions exceptionnelles. La France, inspirée par une pensée analogue, a fondé l'école de Rome, afin de permettre à des jeunes gens, dont le talent est constaté par des épreuves suffisantes, d'étudier consciencieusement les trésors artistiques de la ville éternelle. Athènes possède encore tant de chefs-d'œuvre de l'architecture hellénique, que le roi Louis-Philippe a cru devoir y établir aussi une école en 1846. Ce n'est pas, du reste, le seul but que se soit proposé le gouvernement français. Il a voulu resserrer les liens qui existent entre les deux nations. « L'école d'Athènes, disait en 1859 M. Rouland dans son rapport à l'Empereur des Français, est une institution destinée à rendre profitable et féconde pour nos jeunes professeurs de l'Université l'étude des richesses mo-

numentales et littéraires de la Grèce antique, et à porter au sein d'une nation amie le témoignage de nos sympathies et le goût de notre civilisation. » Ce rapport a déterminé la réorganisation de l'école. Elle subsiste sur les bases du décret impérial du 9 février 1859.

L'école d'Athènes se glorifie avec raison d'avoir donné des membres ou des professeurs distingués aux principaux établissements scientifiques et littéraires de Paris : M. Ernest Beulé, auteur de l'*Acropole*, des *Études sur le Péloponèse* et *Des monnaies d'Athènes*, à l'Institut; MM. Jules Girard et Charles Lévêque, auteurs de l'*Étude sur Thucydide* et de l'*Essai sur le beau*, au Collége de France; MM. Alfred Mézières et Gandar, à la Sorbonne; MM. Louis Lacroix et Charles Benoît, auteurs des *Iles de la Grèce* et de l'*Essai sur la comédie de Ménandre*, occupent aussi des fonctions dans l'enseignement supérieur. M. Léon Heuzey, auteur du *Mont Olympe et l'Acarnanie*, a été chargé d'une mission scientifique par l'Empereur des Français, ainsi que M. George Perrot. M. Alexandre Bertrand, auteur *D'Athènes à Argos*, a été attaché au ministère de l'instruction publique.

Sans parler des thèses dont la Grèce antique a fourni le sujet, les recueils qui s'occupent d'archéologie et d'histoire, la *Revue archéologique*, la *Revue numismatique*, la *Revue des sociétés savantes* et surtout les *Archives des missions*, se sont enrichis de communications faites par les élèves de l'école. Parmi les articles fournis aux *Archives*, on remarque un *Mémoire sur l'île d'Égine*, par M. About, dont les remarquables écrits sur les États pontificaux sont fort supérieurs à la *Grèce contemporaine*[1]; une *Description de la Laconie* et *Le Pélion et l'Ossa*, par M. A. Mézières; *Délos et Santorin*, par M. Ch. Benoît, doyen de la Faculté des lettres de Nancy; *Le lac Copaïs* et autres travaux, par M. E. Burnouf, professeur à la même Faculté; un *Mémoire sur l'île de Chio*, par M. Fustel de Coulanges, professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg; *L'Arcadie*, par M. Delacoulonche, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand; un *Mémoire sur l'Eubée*, par M. Jules Girard; le *Voyage dans l'île de Rhodes* et *Samos*,

[1] Il ne faut pas oublier que dans la *Nouvelle carte de l'Europe* (1860), M. About réclame pour la Grèce ses anciennes provinces.

par M. V. Guérin ; un *Mémoire sur Delphes*, par feu M. E. Guigniant; un *Mémoire sur l'île de Lesbos*, par M. Boutan, professeur de rhétorique au lycée de Toulouse, etc. La *Revue archéologique* a publié *Daton et Néapolis*, par M. G. Perrot; l'*Agora d'Athènes*, par M. Ch. Hanriot, inspecteur d'Académie; la *Revue numismatique*, les *Monnaies de Solon*, par M. Beulé; la *Revue de l'instruction publique*, le *Rapport sur les inscriptions éphébiques et l'éducation athénienne*, par M. Carle Wescher; la *Revue des sociétés savantes*, le *Mémoire sur le berceau de la puissance macédonienne*, par M. Delacoulonche.

Parmi les écoles spéciales, on doit citer l'école militaire.

L'importance d'une école militaire ne saurait être contestée dans un État qui n'a reconquis qu'une partie de son territoire. On a pu se convaincre au dernier siége de Missolonghi qu'il existe dans l'Europe chrétienne des puissances empressées de fournir aux Turcs des officiers instruits. La Grèce ne saurait donc négliger d'en avoir. Envoyer les élèves à l'étranger n'est pas exempt d'inconvénients. On sait ce qui se débite trop souvent en Allemagne sur le compte des

Orientaux[1]. En France, si les jeunes Grecs allaient à Saint-Cyr, ils pourraient entendre le professeur le plus distingué de cette École, M. Théophile Lavallée, enseigner un système qui n'est pas de nature à exalter leur patriotisme. «La race hellénique a disparu; ce qui porte le nom d'*Hellènes* est un mélange de sang grec avec des Slaves, des Albanais, des Asiatiques... Ces Hellènes bâtards revendiquent le titre de successeurs des citoyens d'Athènes et de Sparte; ils se glorifient du nom d'*Hellènes* des souvenirs de l'antiquité, «des dons précieux, dit Cicéron, que la Grèce a répandus sur le genre humain.» Mais ils sont plutôt les descendants des Grecs du Bas-Empire par leur vanité, leur duplicité, leur servilité, leur esprit d'intrigue, enfin par leur haine contre les peuples de l'Occident et l'Église latine[2].»

L'école Rizaris est le séminaire central du royaume. Elle doit son nom au fondateur qui, après avoir mené une vie de privations, a légué

[1] Sans parler des déclamations acharnées des feuilles autrichiennes, on trouvera de curieux détails dans l'introduction des *Slaves du Sud*, par MM. Grouitch et Jankovitch.

[2] Th. Lavallée, *Histoire de Turquie*, 2e édit., t. I, p. 59. Bruxellles 1859.

une fortune énorme à une institution qu'il se proposait depuis longtemps de fonder. Cet établissement se compose de trois catégories d'élèves : les premiers paient leur pension ; les seconds sont entretenus à l'aide des fonds laissés par le fondateur ; d'autres sont envoyés aux frais des monastères. Tous sont internes ; mais la plupart des professeurs appartenant à la Faculté de théologie, l'intelligence de leurs auditeurs ne reste pas, comme ailleurs, fermée aux influences de la patrie. Aussi le nom des héros dont la Grèce est fière, est-il aussi cher à ces jeunes gens que la mémoire des libérateurs d'Israël. C'est en vain qu'on a voulu faire rougir les Orientaux du caractère national de leurs Églises. Ils savent très-bien que l'Église gallicane des Gerson, des Pierre d'Ailly, des Bossuet, des Descartes, des Arnauld, des Nicole, des Vincent de Paule, des Pascal, des Malebranche, etc., valait bien l'Église discréditée et sans patriotisme qui en est réduite à emprunter, pour défendre des prétentions dignes du moyen âge, la plume des rédacteurs de l'*Univers* et du *Monde* et des odieux pamphlétaires de l'Autriche ! On ne se contente pas d'introduire au séminaire les pro-

fesseurs de l'Université. Dans les dernières années, les élèves sont autorisés à aller suivre quelques cours de la Faculté de théologie. Napoléon III, dans ses œuvres, reconnaît que ce système est fort supérieur au système français qui tient constamment les futurs prêtres en dehors des idées et des sympathies de la nation. L'instruction que les élèves du séminaire reçoivent à la Faculté — où il n'est pas nécessaire d'être prêtre pour professer — tend à substituer de plus en plus l'influence du clergé séculier et même de la société laïque à celle des moines.

Quelle que soit l'importance des écoles supérieures et des écoles spéciales, on peut affirmer que les écoles secondaires et les écoles primaires sont le premier besoin d'un pays. Athènes a deux gymnases, dont l'un a reçu, à cause de son fondateur, le nom de lycée Varvakis, et deux écoles helléniques. L'enseignement y est gratuit. Plusieurs écoles primaires ont été fondées par la commune pour les garçons et pour les filles.

Pouqueville, dans son *Voyage en Grèce*, écrit avant la guerre de l'indépendance, croyait pouvoir prédire que les Hellènes, s'ils parvenaient à secouer le joug des Turcs, laisseraient les

femmes dans l'ignorance et la servitude. Cette espèce de prophétie pessimiste est fréquente en Occident toutes les fois qu'il est question des Orientaux. La fondation de l'Arsakion a été la meilleure réponse qu'on pût faire à ces oracles sinistres. L'établissement de cette école était d'autant plus utile que les nonnes catholiques n'eussent pas manqué de s'emparer de l'éducation des filles. En 1860 existait déjà depuis deux ans une école dirigée par les sœurs de Saint-Joseph. Or partout les nonnes sont l'avant-garde des moines. On expédie de France à des populations dont la défiance s'explique par l'histoire entière de la papauté, des « sœurs » chargées de leur montrer la face la plus bénigne du catholicisme. Plus tard arriveront les jésuites astucieux, les funèbres Dominicains, qui ont couvert l'Occident de bûchers, les « directeurs » dont M. Michelet a tracé un portrait si peu rassurant pour nous, enfin toute cette hiérarchie oppressive dont les Romagnes, les Marches et l'Ombrie connaissent si bien les œuvres, qu'à Ancône 3000 Italiennes ont voulu souscrire une adresse destinée au roi d'Italie.

Il a fallu de grands excès de la part de la

théocratie pour que les femmes de l'Occident les plus portées à voir avec indulgence les erreurs de la cour de Rome, en arrivassent là ! Les Hellènes, qui connaissent à fond sa politique, ont jugé prudent de soustraire leurs filles à cette éducation jésuitique, qui partage en deux l'âme des peuples et qui met si souvent les membres de la famille dans des camps opposés. L'Arsakion a été créé pour donner aux jeunes personnes une éducation nationale. Une société nommée Hétairie philopædeftique, qui se proposait de répandre dans le royaume l'instruction primaire et les bonnes méthodes d'enseignement, avait cru devoir débuter par une école de filles. Cette école prit un tel accroissement que l'Hétairie philopædeftique se consacra à son développement et qu'elle y annexa une école normale. Les communes s'empressèrent d'y envoyer des pensionnaires. De son côté, le gouvernement y fonda des bourses pour les filles des défenseurs de la patrie. Enfin, des Hellènes vivant à l'étranger, sentant le besoin d'une éducation véritablement hellénique, y envoyèrent leurs filles, de sorte que le programme dut comprendre en même temps une école normale, une école

primaire et une de ces écoles secondaires qu'on nomme pensionnats. Un médecin d'origine hellénique établi à Bukarest, M. Arsakis, érigea à ses propres frais le bel édifice qui porte son nom. On y reçoit des pensionnaires, des demi-pensionnaires et des externes. Dans l'école primaire on suit la méthode lancastrienne. Les élèves de l'école normale et du pensionnat assistent aux mêmes cours ; mais on fait des cours spéciaux pour les futures institutrices. Le grec ancien ne diffère pas assez du grec moderne pour que l'intelligence d'un auteur aussi clair que le divin chantre d'Achille présente à des enfants de la Grèce de grandes obscurités. On apprend aussi le français, devenu en Europe, après le grec et le latin, la langue de la société polie. Mais si les Hellènes, dont l'esprit est prompt, se rendent aisément compte de la grammaire et retiennent le vocabulaire, ils prononcent beaucoup plus difficilement les mots que les Roumains, dont la langue est, comme le français, dérivée du latin. L'enseignement religieux commence par l'histoire sainte, puis vient le catéchisme, qui n'est point surchargé de considérations dogmatiques, mais où la morale tient, comme dans

l'Évangile, la première place. L'histoire universelle n'est pas oubliée; pourtant l'histoire grecque est enseignée avec un soin patriotique. En Allemagne il existe de nombreuses écoles où l'on apprend à calomnier et à maudire les plus grands hommes de la race germanique, un Gustave-Adolphe, par exemple, comme adversaires du « saint empire romain et apostolique », qui, disait Voltaire, n'était ni saint, ni romain, ni apostolique. En France, les successeurs du P. Loriquet continuent d'apprendre à leurs élèves que tous les maux de la société viennent des Mirabeau, des Lafayette, des Bailly, des Marceau, des Hoche, des La Tour d'Auvergne, des hommes qui ont proclamé les principes de 1789 ou qui les ont défendus de leur invincible épée. En Grèce, il ne serait pas permis d'abuser ainsi de la candeur des âmes simples. Les jeunes filles de l'Arsakion apprennent à bénir avec le nom des vainqueurs de la barbarie antique celui des héros qui ont versé leur sang pour la patrie régénérée. La géographie, science indispensable à l'histoire, est enseignée d'après l'excellente méthode de Ritter. Des cours de mathématiques élémentaires, de dessin, de musique instrumentale

et vocale complètent l'instruction. On ne néglige point le travail à l'aiguille.

Le régime est, en général, bien entendu. Les dortoirs sont spacieux et bien aérés, la nourriture abondante, les études séparées par des intervalles suffisants. On a aussi introduit la gymnastique hygiénique telle qu'elle a été perfectionnée en Suède. Fallmerayer, si zélé pour les convenances, en eût été fort scandalisé. Les promenades ont lieu régulièrement, mais l'affreux costume dont on affuble ces pauvres enfants fait un bizarre effet dans la patrie des arts. Tout en approuvant le régime de l'Arsakion, je doute que les bains turcs conviennent bien à cette jeunesse. On sait quelle importance les anciens, Hellènes et Latins, attachaient à cette question. Elle demanderait un examen d'autant plus sérieux que, dans des climats aussi chauds que la Grèce, les bains peuvent exercer une influence considérable. Les nations saines et viriles emploient toutes une notable quantité d'eau ; mais l'usage qu'on en fait doit être déterminé d'après des règles qui varient selon les contrées.

La plupart des institutrices du royaume sortent de l'Arsakion. En Grèce les femmes trouvent

aisément une place dans l'enseignement, parce qu'on regarde, avec raison, comme un grand abus la réunion des enfants des deux sexes dans les écoles primaires. Il faut qu'une commune soit pauvre ou peu nombreuse pour n'avoir qu'une école. L'Arsakion fournit aussi des institutrices, mais non pas exclusivement. D'autres écoles d'Athènes ou de la province, particulièrement de Syros, instruisent les jeunes personnes qui se destinent à faire des éducations. C'est une ressource précieuse pour les familles grecques. En effet, les institutrices venues du dehors ont de la peine à ne pas porter dans des contrées étrangères un esprit de dénigrement qui est loin d'être sans inconvénients. Là où l'esprit patriotique est de bonne heure affaibli chez les femmes, il est rare qu'il se conserve intact dans la nation. Croit-on que si les jeunes filles de la noblesse française n'avaient pas été élevées par des nonnes, cette noblesse eût presque entière, depuis la fin du dix-huitième siècle, pris parti contre son pays et soutenu la cause de l'étranger? Avec une autre éducation, les mères et les épouses eussent fait rougir des gentilshommes d'opinions si peu dignes de citoyens et de soldats.

Dans les pays de langue germanique, on a toujours compris que l'enseignement privé était nécessaire à côté de l'enseignement donné par l'État. Il suffit de citer les écoles célèbres des Blochmann, des Pestalozzi, des Fellenberg, etc. Là où l'enseignement privé n'existe pas, l'enseignement public s'endort dans la routine. A Athènes, où les établissements qui relèvent de l'État ne reçoivent que des externes, la fondation d'internats était non pas utile, mais indispensable. Parmi ceux qui se sont établis, les plus importants ont été fondés par MM. G. G. Pappadopoulos, Vafas, Manoussos, Mme Sourmélis, M. et Mme Hill. L'*Hellinikon ekpœdeftirion*[1] a été organisé en octobre 1849 par M. G. G. Pappadopoulos, professeur à l'École des beaux-arts. Créée en octobre avec la collaboration de M. Papadakis, directeur de l'Observatoire, de M. Comanoudis, professeur à l'Université, de M. Caraïanakis, professeur de sciences mathématiques et de géographie, et d'un littérateur français, M. Henri Déru, cette maison ne tarda pas à prendre une

[1] Je consulte pour l'histoire de cet établissement le discours sur *l'école hellénique*, prononcé en ma présence par M. G. G. Pappadopoulos, le 24 juin 1860, à l'occasion de la distribution des prix.

véritable importance. Athènes étant pour les pays grecs un centre à la fois politique et intellectuel, les Hellènes y envoient de très-loin leurs enfants, qui se trouvent sans surveillance au milieu d'une capitale où les jeunes gens affluent tellement que les professeurs des établissements publics ne peuvent songer à s'occuper de leur conduite. M. Pappadopoulos en fondant sa maison, se trouva, dès le début, aux prises avec une difficulté considérable. Le choix d'un règlement pour une institution nouvelle n'était pas exempt de complications. Il fallait, tout en tenant compte du travail pédagogique accompli en Occident, rester fidèle aux traditions et aux mœurs nationales. Le système éclectique qu'il adopta était évidemment le meilleur, puisqu'il n'a pas eu besoin d'être modifié, quoique le personnel enseignant ait plusieurs fois changé pendant qu'il a été à la tête de l'institut. La direction n'épargna aucun sacrifice pour que le local fût approprié au but de l'œuvre, puisqu'elle dépensa 200,000 francs pour construire un édifice convenable. M. le comte de Laborde, chargé par le gouvernement français de l'architecture scolaire, examina et approuva le plan.

L'influence de l'école hellénique a été très-salutaire et très-efficace. Le directeur s'était attaché à populariser l'enseignement des sciences physiques et les méthodes propres à exciter l'émulation, dont l'expérience avait constaté les heureux résultats. Pour atteindre ce but, il fonda un laboratoire de physique et de chimie, il introduisit l'usage des notes hebdomadaires, des concours mensuels et des distributions solennelles de prix. Convaincu, comme les anciens, qu'il fallait conserver aux jeunes gens « une âme saine dans un corps sain », il ne négligea point le développement des forces physiques. Il établit donc une gymnastique hygiénique. Il s'attacha également à développer chez ses élèves le sentiment artistique et littéraire. Le chant, trop peu cultivé en Grèce, fut enseigné régulièrement. Pour la première fois, on représenta des tragédies anciennes, *Philoctète*, *Iphigénie en Aulide*, etc. Les réformes que M. Pappadopoulos introduisit dans l'enseignement privé, exercèrent une salutaire action, même en dehors de la Grèce indépendante. En 1856, le directeur du collége de Saloniki (Macédoine) disait dans son discours qu'il n'avait pu rien faire de mieux que

de les approprier à son établissement. La directrice de l'école des demoiselles de Smyrne (Asie-Mineure), écrivain distingué, Léontias, leur rendait également une justice éclatante. En Allemagne, où l'on s'occupe avec ardeur de pédagogie, on suivait avec intérêt le développement de l'École hellénique. Lorsque Thiersch, qui donna en Bavière l'impulsion aux études philologiques et dont le philhellénisme est attesté par son livre *De l'état de la Grèce* (Leipzig 1833), lorsque Thiersch vint à Athènes, il aimait à visiter l'École hellénique. Les compatriotes du docte historien de la sculpture hellénique traduisirent presque tous les discours que M. Pappapodoulos prononça aux distributions de prix.

LIVRE TROISIÈME.

Environs d'Athènes.



Pour avoir une juste idée des progrès accomplis dans la capitale et dans l'Attique, il ne suffit pas d'examiner les monuments modernes, dont le bel album, publié par l'auteur des *Mélanges néo-helléniques* et des *Contes de la Grèce moderne*, M. Marino P. Vrétos, donne la plus juste idée[1]. Si les anciens Athéniens s'occupaient médiocrement de leurs habitations et constamment des édifices publics, il n'en est pas de même de leurs descendants. L'État n'est point assez riche pour achever ce qui a été commencé par le zèle de quelques particuliers. Un pays comme la France, qui dispose d'un budget énorme, peut abattre des quartiers de sa capitale et les rebâtir

[1] *Athènes moderne*, in-folio. Paris, Rheinwald, 1861.

en quelques années. Ces ressources extraordinaires manquant à la Grèce, tout observateur impartial reconnaîtra qu'elle a eu quelque mérite à faire une cité agréable de la bourgade ruinée et infecte que les Turcs évacuèrent le 1er avril 1833. Athènes n'offrait alors que des décombres. Lorsqu'elle devint capitale du nouveau royaume, elle n'avait guère que quatre mille habitants, minés par la fièvre. Aujourd'hui elle en a 20,000, et le chiffre des naissances est très-supérieur à celui des décès. Les barraques ont été remplacées par 2000 maisons, coupées en croix par deux vastes et longues rues, la rue d'Hermès, qui continue la route du Pirée et aboutit au palais du roi, et la rue d'Éole, perpendiculaire à la première, qui commence au pied de l'Acropole et rejoint la route de Patissia.

Les environs d'Athènes n'ont pas subi une transformation moins avantageuse. Des routes carrossables conduisent à la mer, à Patissia, à Képhissia, à Éleusis, à Mégare et à la plaine célèbre de Marathon. Les collines se boisent ; les marais se transforment en champs cultivés. L'Attique, il ne faut pas l'oublier, n'a jamais été une contrée fertile. Il faut donc se garder de chercher

là les plaines de la Beauce. Les gens qui s'étonnent de ce que la Grèce n'est pas devenue « une Belgique » ignorent complétement l'histoire des deux pays. Le roi Guillaume, prince éclairé, quoique impopulaire [1], avait laissé la Belgique florissante et l'avait couverte d'écoles; Mahmoud II, après une lutte acharnée, n'abandonnait aux Hellènes qu'un sol ravagé et des cités saccagées. Mais ce sol dévasté conservait une beauté que n'auront jamais la Beauce et la Belgique. Les plaines de l'Attique, qui portent les noms glorieux de Marathon, d'Éleusis et d'Athènes, sont dignes assurément de l'enthousiasme qu'elles inspirent aux véritables artistes. Ces trois plaines s'épanouissent entre un amphithéâtre de montagnes, et un golfe charmant, d'où surgissent des îles (Eubée, Salamine, Égine), sur lesquelles se reposent les regards. Elles sont si bien fermées que l'œil ne soupçonne pas les passages qui mènent de l'une à l'autre. La plaine d'Athènes, la plus remarquable des trois, est close d'un côté par le mont Hymette, dont les pentes grisâtres se parent, le soir, des teintes

[1] A cause de l'union forcée que les traités de 1815 avaient opérée entre la Belgique et la Hollande.

changeantes de l'azur, de la pourpre et de l'améthyste, de nuances tellement merveilleuses qu'elles semblent appartenir au monde où la fantaisie réalise tous ses plus beaux rêves. En face, se dresse le Parnès qui fait par sa vigoureuse végétation contraste avec l'aridité de l'Hymette. Entre ces deux monts, s'allongent les flancs du Pentélique dont le vert sommet, qui s'élève jusqu'à 1110 mètres, domine un immense horizon, De là, la vue embrasse au sud-ouest la ville d'Athènes, les sommets dépouillés et rougeâtres de Salamine, le golfe saronique, l'île d'Égine et les monts du Péloponèse ; au sud-est l'Hymette et le cap Sunion, où Pallas était adorée dans un sanctuaire célèbre dont plusieurs colonnes ont résisté à l'action du temps et à la fureur des barbares ; au nord-est le champ de bataille de Marathon, l'île d'Eubée avec ses caps et ses baies profondes surmontées par les masses du Delphi et de l'Ocha.

Personne n'est plus que moi disposé à louer la vallée de l'Eurotas et la beauté du Taygète célébrée par Virgile. Mais je trouve qu'on ne rend pas toujours justice aux paysages de l'Attique, surtout au Parnès et au Pentélique. La plaine

d'Athènes doit naturellement produire quelque surprise sur les voyageurs qui viennent de l'Angleterre ou du nord de la France. Ces oliviers dont le pâle feuillage se détache sur un ciel ardent ; ces rochers du Lycabète, du Musée, de l'Aréopage et de l'Acropole, brûlés par le soleil de l'Orient ; ces champs où fleurissent l'anémone et le thym, tout cet ensemble qui ravirait un admirateur de la campagne romaine étonne un fils de la brumeuse Albion ou de la verte Normandie. Cette campagne de Rome dont je viens de parler, et dont la magnificence n'est pas contestée, cet *ager romanus*, solitude sévère et monotone, ne produit-elle pas d'abord des impressions analogues ? Mais en examinant la plaine d'Athènes avec le respect pieux que demande l'étude de la création, où l'Éternel a laissé tant de traces de sa grandeur incommensurable, on y découvre à chaque instant de nouveaux sujets d'admiration. En gravissant les flancs du Pentélique, on s'aperçoit que la montagne s'élève par des pentes tellement insensibles qu'on dirait l'œuvre d'un artiste préoccupé constamment d'observer les gradations qui produisent l'harmonie. Assurément, après avoir contemplé dans

l'Oberland bernois les contreforts de la Hunnenflüh qui se dressent perpendiculairement comme les murailles d'une tour gigantesque construite par les soldats d'Attila, beaucoup de touristes ne se décideront pas à vanter un paysage où les plus merveilleux effets sont obtenus par des moyens parfaitement simples. Dans la nature, comme dans les arts ou dans les lettres, bien des gens préfèrent à la perfection tout ce qui s'empare vivement de leur imagination. Essayez donc de faire comprendre à certaines intelligences pourquoi Phidias et Sophocle sont parfaits!

Le mont Hymette jouit, grâce à ses abeilles, de la plus grande célébrité. On y arrive en deux heures et demie, en laissant à gauche le Lycabète, aux sommets inégaux, une des collines qui s'élèvent dans la plaine d'Athènes, et en traversant l'Ilissus. Ce cours d'eau, qui était ombragé de platanes au temps de Platon, a perdu une partie de son importance. Il ne devient un torrent impétueux qu'à l'époque des pluies. Le reste de l'année, il filtre à travers le sol vers la rade de Phalère. Les ruines du pont grandiose, construit par Hérode Atticus, prouvent qu'autrefois ses eaux étaient beaucoup plus abondantes. Il

ne serait pas impossible de rétablir l'ancien lit et d'empêcher l'Ilissus de se faire un cours souterrain. Dans une plaine aussi sèche que la plaine de l'Attique, l'eau est un trésor qu'on ne saurait conserver avec trop de soin et dont on ne se préoccupe pas assez. Ce reproche ne s'adresse pas aux moines de Kessariani qui se gardent bien eux de perdre la fontaine miraculeuse qui jaillit avec plus de force le jour de l'ascension. Kessariani étant situé dans un repli du mont Hymette, à une heure d'Athènes, on se fait une joie d'aller, quand arrive cette fête, honorer la Panaghia du monastère et boire de l'eau de la fontaine, dont les vertus digestives sont moins contestables que l'origine surnaturelle.

Le sommet du mont Hymette s'élevant à 1025 mètres au-dessus du niveau de la mer, on aperçoit de là les contrées qui, avec la Laconie, ont joué le plus grand rôle dans l'ancienne Grèce : l'Attique, théâtre de la plus brillante démocratie qui ait jamais existé; l'Argolide, dont les rois ont été immortalisés par Homère et par les tragiques; l'Achaïe, célèbre par la ligue à laquelle elle a donné son nom et par la gloire des Aratus et des Philopœmen; l'Arcadie, terre antique des

Pélasges, qui avait vu naître les dieux des premiers âges; la Béotie illustrée par les Pélopidas et les Épaminondas; la Phocide, si fière du fameux sanctuaire de Delphes.

Tatoï est sur un versant du mont Parnès, dont la végétation luxuriante fait un contraste avec l'aridité de l'Hymette. On prend en sortant d'Athènes un chemin qui a été fort intelligemment bordé de mûriers. En quittant la ville, on laisse à gauche deux mamelons célèbres dans l'histoire des lettres et de la philosophie. Le premier est Colonos; sur une pente du second, surmonté du monument d'Ottfried Müller, Platon rassemblait ses disciples. *Œdipe à Colone* est un de ces chefs-d'œuvre inspirés à la muse de Sophocle par le dogme éminemment tragique de la fatalité, dogme pour lequel le fondateur de l'Académie n'avait pas autant de répugnance qu'on le croit généralement. C'est une illusion fort répandue de regarder le fatalisme comme inséparable du matérialisme. Jansénius n'était-il pas un spiritualiste décidé? D'ailleurs, le spiritualisme de Platon était-il aussi absolu qu'on le croit? La théorie des trois âmes ne paraît pas facile à concilier avec la psychologie spiritualiste des écoles

modernes. En outre, en considérant le vice comme une maladie, l'illustre disciple de Socrate faisait au spiritualisme une part assez médiocre. La conséquence de cette théorie était la fameuse formule « personne n'est volontairement méchant ». Ne semble-t-il pas que ce soit sous une forme réfléchie l'idée d'*Œdipe à Colone?* La fatalité pousse à l'inceste et au parricide le fils de Laïus ; mais il n'est pas « volontairement méchant ». Seulement Sophocle, comme Jansénius, cherche en dehors de l'homme la nécessité qui le domine. Platon, au contraire, la met en nous, il la place dans une organisation défectueuse qui nous entraîne plus ou moins vers le mal. Il nous laisse ainsi une espérance. De même qu'un habile opérateur, en enlevant la taie qui couvre un œil malade, lui permet de voir les objets tels qu'ils sont, ainsi la médecine en rétablissant l'équilibre dans notre constitution et en neutralisant l'action excessive des forces physiques, peut nous rendre en même temps et à la santé et à la vertu. Au temps de Sophocle le fatalisme est absolu, il perd déjà de ses droits au siècle de Platon.

Le monument d'Ottfried Müller, l'historien

sympathique des Doriens, n'est pas déplacé assurément sur la place où fut l'Académie. Combien de soldats de la guerre de l'indépendance attendent encore une marque de reconnaissance! La Grèce pourra ériger des monuments aux érudits quand elle se sera acquittée de dettes sacrées envers les hommes auxquels elle doit tant. Les Turcs, dont ces héros ont contribué à délivrer l'Attique, ont laissé des traces de leur passage dans le grand bois d'oliviers dont on traverse une partie. Les troncs séculaires remplacent leurs branches brûlées par de nouveaux rameaux. On passe le Céphise sur un pont de pierre. Ce modeste fleuve, dont une des sources jaillit à Képhissia, se précipite vers la mer à travers une vallée qui compose une partie de la plaine de l'Attique. Après avoir arrosé les oliviers et les jardins qui ont remplacé les thermes et les parterres d'Hérode Atticus, il reçoit, en hiver, dans la plaine, les cours d'eau dont elle est entrecoupée, il se glisse silencieusement dans l'ancienne Académie, et, passant auprès des murs septentrionaux du Pirée, il se perd dans le golfe saronique.

En montant un peu, on découvre le petit vil-

lage de Liossia. Les belles avenues qui y conduisent et l'aspect élégant des maisons en font un but d'excursion agréable. Les rues sont larges, tirées au cordeau et bordées d'arbres. En outre, on y jouit d'une vue admirable sur la mer, sur les ports du Pirée et de Phalère. Athènes, qui est en face, semble couronnée d'un immense autel, formé par l'Acropole, dont les monuments se détachent sur le fond sombre du mont Hymette. A gauche s'étend le grand bois d'oliviers avec ses ondulations capricieuses. Au fond se dresse la masse imposante du Pentélique. L'eau de Liossia provient de puits ou de sources souterraines très-limpides qui se trouvent ordinairement à six mètres de profondeur. On a le projet d'y faire arriver un ancien aqueduc qui descend du Parnès et dont les eaux se perdent. Du village on se rend, en suivant une avenue d'oléandres, à un petit manoir gothique nommé « ferme de la reine », ou *Eptalophos* (sept collines) en souvenir des collines de la ville de Constantin. Le salon, qui a été décoré par un architecte français, M. Boulanger, est bleu et blanc, ce sont les couleurs nationales. Au-dessus est un belvédère d'où l'on domine la ferme et les

groupes d'arbres partagés par des chemins très-bien distribués. Un jour que la reine Amélie me faisait remarquer qu'elle s'était, depuis son arrivée à Athènes, occupée constamment de reboiser la plaine de l'Attique, je me disais que le gouvernement devrait bien inspirer le même zèle aux fonctionnaires et aux propriétaires des provinces, quoiqu'une opération aussi coûteuse que le reboisement ne puisse guère se faire sans l'intervention de l'État dont les ressources sont, en Grèce, très-loin d'être proportionnées à l'immensité de la tâche que lui ont léguée des siècles de désastres. L'impartialité oblige d'ajouter que l'emploi de ces ressources laisse souvent beaucoup à désirer.

De Liossia on gagne Ménidi et on grimpe jusqu'à Tatoï, en suivant une route ombragée d'arbres magnifiques. A l'époque où j'y allai voir la famille Soutzos, on était au mois de juillet. M[me] Charles Soutzos, née Cantacuzène, me mena au camp des pâtres albanais, dont les troupeaux paissaient à la place où fut Décélie, cité de 25,000 âmes. Ces Albanais avaient pour chef une femme nommée Cara Japina. Nous vîmes, en allant, battre le blé sur une aire de forme ronde. On ne

se servait pas d'un fléau comme cela se fait généralement en Occident, mais de planches garnies de barres de fer qui broyaient les épis. Des paysans debout sur ces planches et se tenant par l'épaule excitaient du fouet et de la voix les chevaux, attelés de front, qui les traînaient. Le camp était établi sous des pins superbes. Autour des tentes brunes, le linge séchait sur les branches des arbres. Une pluie fine qui survint nous obligea à nous réfugier dans une de ces tentes. Des tapis et des outres remplies de fromage en composaient le mobilier. Le foyer, formé de quelques pierres, était devant la tente. Les femmes portaient un turban gracieusement enroulé. De ce turban sortaient deux boucles sur les tempes et une longue tresse en laine noire qui tombait sur le dos. La chemise était bordée de couleurs vives sur toute la longueur de la manche, ainsi que le tablier étroit et la capote blanche. Une jeune mariée de treize ans, très-parée, et dont le riche trousseau était enfermé dans d'énormes sacs, avait une capote rouge, et un beau *fess* de la même couleur couvrait sa blonde chevelure. Ses pantoufles et ses guêtres étaient brodées. Les femmes se livraient

à des occupations variées. Les unes charriaient de l'eau dans des tonneaux placés sur leur dos. D'autres cardaient une laine blanche comme la neige. Des filles travaillaient à broder leur trousseau, besogne qu'elles commencent dès le plus bas âge et dont elles s'occupent jusqu'au jour de leur mariage.

Nous dînâmes sur une plate-forme qui est devant la maison et d'où l'on aperçoit Athènes et la mer. Situé sur une ramification du Parnès, au milieu d'une végétation luxuriante, Tatoï était admirablement choisi pour servir d'emplacement à une cité florissante. Le mur d'enceinte, et un grand aqueduc, qu'on a retrouvé, attestent la prospérité de l'antique Décélie. Thucydide prétend même que le mur dont le roi des Lacédémoniens, Agis, entoura Décélie pendant la guerre du Péloponèse, était assez haut pour être vu d'Athènes. Cela signifie probablement dans la langue des anciens — quoique Thucydide, historien philosophe et très-positif, évite en général les exagérations — que la place était assez importante pour qu'on ait pris afin de la conserver des précautions extraordinaires. Une tour en ruines au levant du village atteste le passage des

Francs. M. Charles Soutzos a trouvé des monnaies avec une croix d'un côté et une tête de l'autre, et l'inscription «*princeps Achaiæ*» (prince de l'Achaïe). Mais les Francs, pas plus que les Barbares, mais les Turcs, pas plus que les Égyptiens d'Ibrahim-pacha n'ont pu établir leur domination sur ce sol hellénique qui finit, tôt ou tard, par rejeter les envahisseurs.

Malgré l'incontestable beauté du Parnès, le Pentélique était ma montagne favorite. J'aimais à conserver les fleurs de cette montagne dont on m'envoyait chaque dimanche de gros bouquets. Plusieurs excursions que j'ai faites dans cette direction, les unes à Képhissia, l'autre aux carrières, m'ont fourni l'occasion d'étudier le Pentélique à mon aise.

Au mois de juillet, je pris la route de Képhissia pour aller passer une journée dans la famille de M. Alexandre Riso-Rhangavis, ancien ministre des affaires étrangères et membre correspondant de l'Institut de France. M. Rhangavis appartient à une famille phanariote dans laquelle le goût des lettres est héréditaire. Son père, J. Riso Rhangavis, «était lui-même célèbre comme poëte et

comme érudit[1]. » Le fils de l'auteur des *Hellenica*, en cultivant l'érudition, n'a pas négligé la poésie. «Poëte, publiciste, archéologue, dit un docte professeur de la Sorbonne, M. Egger, ses *Antiquités helléniques* sont un monument non-seulement national, mais européen[2].» Ainsi que beaucoup d'Athéniens, M. Rhangavis passait en 1860 la saison brûlante à Képhissia. En effet, tandis qu'à Athènes la chaleur est alors excessive, Képhissia, situé sur un mamelon isolé et couvert de verdure, qui se détache du Pentélique, non-seulement jouit d'une température plus fraîche que la capitale, mais encore d'une atmosphère moins sèche et plus favorable, par conséquent, au système nerveux. Aussi les anciens venaient-ils déjà fuir dans la patrie de Ménandre l'air embrasé d'Athènes. Hérode Atticus y possédait de magnifiques maisons de campagne. Ce riche Athénien aimait les lettres et protégeait les arts. A une époque où les barbares s'organisaient déjà dans les déserts et dans les forêts (Hérode vivait après le voyage de Pausanias), Hérode

[1] Vapereau, *Dictionnaire des contemporains*, art. *Rhangabé*. M. Vapereau se conforme à la prononciation française.

[2] *Journal des Débats*, 22 novembre 1860.

s'occupait de l'embellissement d'Athènes, comme si la civilisation antique était à l'abri de tout péril. Lorsque cette civilisation eut péri dans les ruines et dans le sang, les Turcs, enfants des steppes et qui ont conservé le goût de la campagne, se plaisaient à Képhissia. Quelques maisons en forme de tours rappellent ce dur esclavage, auquel est encore condamnée par la diplomatie une partie de la péninsule orientale. Comme dans le moyen âge de l'Occident, ces tours étaient de petites forteresses, où, en enlevant l'échelle, on se mettait facilement en état de soutenir un siége. On appelle encore vulgairement *pyrgos* toute maison de campagne, en souvenir d'un temps où les champs n'étaient pas habitables à qui ne s'était pas d'abord fortifié chez soi. Le gouvernement de ces Turcs dont on vante « l'honnêteté » ressemblait beaucoup au régime du « bon vieux temps » exalté par les écrivains rétrogrades, régime qui s'appuyait sur la violence et sur le bourreau.

Le platane séculaire, qui couvre comme d'une tente la place de Képhissia, abrita bien des scènes lugubres quand la Grèce gémissait sous le joug exécré des barbares. Selon un usage as-

sez commun chez les Ottomans, ce plateau servait de potence, et la place était le théâtre des autres supplices ordonnés par les autorités mahométanes. Un savant historien, peu suspect de philhellénisme, raconte qu'un des « grands hommes » de l'islamisme, Timour-Lenk (Tamerlan), « zélé musulman », fit massacrer en un seul jour 70,000 Persans à Ispahan, 2000 furent scellés vivants avec de la chaux pour former les assises d'une tour; sur les rives du Gange, 100,000 Hindous furent égorgés de sang-froid [1]. Les Turcs, qui appartiennent à la race finno-mongole, se sont montrés aussi féroces. Mahomet II, dont tant d'écrivains romanesques ont fait le panégyrique, Mahomet II « qui aimait les lettres et les protégeait, » n'en était pas moins « un tyran perfide, dissolu, violent, sanguinaire, enfin un de ces exécrables tueurs d'hommes comme il y en tant dans l'histoire de l'Asie [2]. » Malgré « l'éclat de son règne et la gloire de son nom, » nous voyons le fameux Soliman-el-Khanouni (le législateur) faire son entrée à Chabats en Serbie dont la garnison avait fait une héroïque

[1] Lavallée, *Histoire de Turquie*, 2e édit., t. Ier, p. 223.
[2] *Ibid.*, p. 275.

résistance, « entre deux rangées de têtes plantées sur des pieux[2]. » Son père, Sélim Ier, « compté parmi les grands hommes de l'empire ottoman », était encore plus porté aux « folies sanguinaires[3]. » En un seul jour il fit massacrer 40,000 hérétiques[4]. Ces honnêtes « Turcs, » depuis leur apparition sur la scène de l'histoire jusqu'aux abominables massacres de Chios, sous l'avant-dernier *padishah*, ont inondé la terre indignée de torrents de sang, en même temps qu'ils la couvraient de ruines.

Aujourd'hui, grâce à Dieu, Képhissia n'a rien à craindre de ces « braves gens ». On s'en aperçoit en examinant les jolies maisons qui ont pris la place des tours. Partout où l'Europe succède à l'Asie, dévorante et cruelle, la vie, longtemps étouffée, renaît. A peine la Russie a-t-elle été délivrée des hordes asiatiques, qu'elle a conquis son rang parmi les grandes puissances. A peine la Grèce est-elle sortie de l'étreinte des Turcs, qu'elle se montre pressée de vivre de l'existence

[1] Lavallée, *Histoire de Turquie*, p. 303.

[2] *Ibid.*, p. 300.

[3] *Ibid.* p. 295. C'est un trait de la « tolérance » si vantée des Ottomans et M. Lavallée le compare avec raison à la Sainte-Barthélemy.

européenne. La maison de Mme Rhangavis, qui est d'origine anglaise, ne ressemblait guère à ces tristes tours où les Grecs d'autrefois, timides et ignorants, cherchaient un abri. Nous nous établîmes sur un balcon dominant un jardin rempli du vol d'oiseaux innombrables et du cri des cigales. Souvent la conversation était étouffée par le concert de ces hémiptères, dont Anacréon a, je ne sais trop pourquoi, parlé avec tant d'enthousiame. Nous dînâmes en plein air, au bord du Céphise qui traverse ce jardin, sous un toit de branchages formé avec des lauriers en fleurs, et sur un tapis de plusieurs couches de myrtes. Le toit était assez épais pour nous préserver d'une pluie fine qui survint pendant le dîner. La pluie est si rare en Attique qu'elle me causait chaque fois une véritable satisfaction, parce que l'action de cet air sec produit à la longue une impression peu agréable sur ceux qui n'y sont pas habitués.

On trouve aux environs de Képhissia des promenades vraiment charmantes. A quelque distance du village, il faut aller visiter une des sources du Céphise, dont on admire, dans une citerne carrée, en partie antique, la merveil-

leuse limpidité. Malgré la profondeur de cette citerne, on y distingue le plus petit caillou. La source, après avoir formé un ruisseau, se dirige en serpentant vers Képhissia. Je me rappelle avec quelle satisfation je m'y arrêtai en revenant de Marathon. A ma droite s'élevaient les flancs du Pentélique. A ma gauche s'étendaient des vergers et des vignes, et un figuier aux feuilles découpées, un grenadier couvert de fleurs de pourpre allongeaient leur ombre sur la source du Céphise, comme pour protéger la blanche naïade contre les ardeurs d'un soleil dévorant. En suivant la route de Chalcis, on rencontre une grotte où le souvenir des gracieuses déités de la Grèce antique a mieux survécu qu'à la source du Céphise. En effet, cette grotte, qu'on regarde avec raison comme une des curiosités naturelles les plus remarquables de la Grèce, se nomme la « grotte des nymphes ». On y arrive par un vallon où croissent, au milieu des platanes, des lauriers-roses, des clématites et des agnus-castus. De la voûte calcaire tombe, à gauche, une mince cascade qui se répand sur des pierres à moitié couvertes de mousse. A droite, une source plus basse jaillit d'une fente du ro-

cher. D'autres petites sources s'ouvrent un chemin à travers la pierre, et se perdent dans le bassin qui occupe une partie du fond de la grotte. Sur la voûte crevassée croissent de maigres platanes et de chétifs lentisques. La couche calcaire, en se prolongeant, forme un peu plus loin, à gauche, une autre grotte; mais des éboulements l'ont en partie comblée.

Si l'on veut jouir d'une vue étendue, il faut aller à Kokinara, mamelon du mont Pentélique. On a à ses pieds une magnifique vallée dont la verdure charme les regards sous ce ciel resplendissant de feux. En continuant les excursions dans Képhissia et aux environs, on rencontre tantôt un aqueduc antique qui, envahi par la vivace végétation des contrées méridionales, a l'air d'être un accident du terrain plutôt qu'un monument; tantôt les restes de quelque antique villa, tantôt une inscription relative au culte de Phœbé, heureusement placé dans des lieux où l'on sent si bien le charme des belles nuits; enfin, un autel, souvenir de la religion poétique qui, avec ses imperfections, constituait un progrès immense sur le panthéisme absorbant de l'Asie méridionale et sur le dualisme fanatique de la Perse.

Malgré les agréments que présente Képhissia, si l'on veut bien voir le Pentélique, il ne faut pas s'arrêter là. On ne peut choisir de meilleur jour pour aller sur les hauteurs du Pentélique que la fête de la Trinité à laquelle est dédié le couvent situé sur cette montagne. En effet, les solennités patronales réunissent autour des églises de la Grèce les types les plus variés des populations des environs. Les fêtes sont dans l'Église orientale comme dans l'Église romaine des réjouissances essentiellement populaires. Elles diffèrent donc de la manière la plus tranchée des solennités protestantes, où l'esprit mélancolique des peuples septentrionaux se manifeste de la façon la plus originale. Qui n'a remarqué, l'été, dans les fraîches vallées du canton de Berne les femmes qui se dirigent vêtues de noir, comme pour un enterrement, vers le temple du village, où le pasteur porte également une longue robe de deuil ? L'Orient ne comprendra jamais cette manière de rendre hommage au Créateur. A ses yeux, le christianisme n'est point nécessairement lugubre. Il veut que les arts contribuent tous à parer les sanctuaires, que les pierres précieuses resplendissent sur les mitres des pon

tifes, et les peintures éblouissantes sur les iconostases; que l'encens parfume l'air et que la joie de la multitude atteste le triomphe du monde nouveau sur le paganisme. Il me semble qu'en cela la Grèce s'est montrée plus philosophe que l'Église protestante. Pour la multitude accablée par le travail de chaque jour, la gaîté du dimanche n'est-elle pas aussi saine que raisonnable? Il va sans dire que je ne parle pas des distractions plus ou moins grossières où peuvent disparaître, en quelques heures, les économies de la semaine; mais de cette joie sensée qui donne à tous les membres de la famille un délassement salutaire et un encouragement aux fatigues du lendemain. En Grèce, où le paysan n'a aucun penchant à l'ivrognerie, où il redoute même l'usage des boissons alcooliques, où la pauvreté lui enseigne l'esprit d'ordre, où les réjouissances populaires sont instinctivement modérées et décentes, on ne doit jamais craindre que le dimanche dégénère en saturnales. Sans doute, il n'en serait pas de même dans les tristes contrées du septentrion, où l'homme tâche de se consoler de la mélancolie incurable que la nature verse constamment dans son âme, en cher-

chant dans l'ivresse à oublier les soucis de la veille et les inquiétudes que lui réserve la semaine qui commence.

Les ouvriers qui travaillent aux carrières du Pentélique avaient avec bonheur quitté leur rude besogne pour prendre part à la fête. Par une étrange coïncidence, les moines, représentants d'un ascétisme qui a tant contribué à la décadence des arts plastiques, sont aujourd'hui les propriétaires de ces fameuses carrières. Le premier empereur chrétien, qui professait pour saint Antoine, le fondateur des couvents chrétiens, une si vive admiration, — ainsi que l'atteste la curieuse vie du cénobite écrite par saint Athanase — ordonna de briser les statues et de démolir les temples. Les ancêtres de ces mêmes hommes que n'effrayait pas un pareil vandalisme, prenaient les plus grandes précautions pour tirer des flancs du Pentélique la précieuse matière qui a fourni au monde d'innombrables statues et a servi à construire les admirables monuments dont Athènes se glorifie encore aujourd'hui. On voit, par la régularité des cavités, avec quel soin se faisait l'extraction du marbre. Malheureusement, les ouvriers de

nos jours n'usent plus de semblables procédés. Dans une contrée où le marbre est si commun, on le considère trop comme un objet vulgaire.

Après avoir laissé les carrières à gauche de la route qui serpente le long de la montagne, je me dirigeai vers le théâtre de la fête. Les paysans des environs avaient mis leurs plus beaux habits et étaient venus sur des charriots ou à dos d'âne pour assister à l'office, manger et danser en plein air. Il n'est pas nécessaire de voyager dans les provinces pour constater que dans le royaume la classe agricole se compose de plusieurs éléments, les Hellènes, qui sont de beaucoup les plus nombreux, les Albanais et les Roumains, qu'on nomme en Grèce Valaques. Quoique ces trois peuples représentent les trois fractions (Hellènes, Chkipetars et Latins) du rameau pélasgique de la race aryenne ou indo-européenne, ils ont incontestablement des tendances caractéristiques. Le paysan hellène, plus apte à l'instruction, préférerait la marine, le négoce ou même un métier à l'agriculture; il ne laboure donc qu'à son corps défendant. L'Albanais, plus lourd, mais fort et patient, aime mieux l'agriculture que le commerce, et il met les armes

fort au-dessus des livres ; j'en ai même vu dans les provinces bêcher le fusil sur le dos. Les Roumains, plus indépendants dans le royaume que les Albanais, sont adonnés à la vie pastorale. La communauté de religion est, du reste, un lien entre ces hommes de diverse origine ; car ni les Albanais soumis au pape, ni les Albanais mahométans ne s'établissent en Grèce. La croix qui flottait, ce jour-là, sur le drapeau que le couvent avait arboré rappelait à tous qu'ils ont glorieusement mêlé leur sang sur les champs de bataille de l'indépendance, et que l'Hellène Canaris, l'Albanais Botzaris et le Roumain Coletti ont rivalisé d'intrépidité contre les ennemis de la civilisation chrétienne. L'allure dégagée des pâtres du couvent et des paysans des environs, la vivacité de leurs mouvements, l'expression résolue de leurs visages brunis et ombragés par une moustache faisaient reconnaître en eux les fils des énergiques soldats qui, dans une lutte immortelle de sept années, ont livré aux Musulmans tant de combats acharnés.

La variété des origines explique la diversité des costumes. D'abord, les Albanaises ont leur goût particulier. En outre, les femmes hellènes

obéissent assez librement à leurs inspirations en matière de toilette. Chaque village a sa mode, qu'on suit avec plus ou moins d'indépendance. Cependant le costume des femmes réunies sur le Pentélique était, avec quelques diversités, ainsi composé : leur tunique blanche était ornée au bas de broderies d'une couleur tranchante, dont le dessin simple et gracieux rappelait les belles formes de l'ornementation grecque. Le corsage de la tunique était court et échancré sur la poitrine que la chemise recouvrait. Une ceinture, avec deux grandes agrafes d'argent de forme ronde, serrait leur taille sans l'étrangler. Les tailles de guêpe, cette invention puérile et malsaine de la mode occidentale, ne seraient nullement appréciées sur les versants du Pentélique. Le costume était complété par un étroit surtout de laine blanche, ouvert par devant et sans plis. Les bijoux étaient remplacés par des monnaies d'or et d'argent. Le *fess*, couronné d'un voile blanc tombant par derrière, était surchargé de ces monnaies disposées en spirale. Elles formaient des colliers plus ou moins bien garnis, tombant sur la poitrine. On voyait même de ces colliers arrangés en boucles d'oreille. Parfois les

tresses étaient aussi terminées par des pièces de monnaie.

Une fête telle que la solennité de ce jour est une heureuse occasion pour ces laborieuses créatures de montrer leurs plus beaux atours et de se délasser de leurs fatigues. En Grèce, que la femme du cultivateur soit Hellène ou Albanaise, sa condition ne diffère pas. On s'est étonné parfois du peu de temps qu'elles consacrent à leur chevelure, à leurs mains et à leurs ongles; de leur manque d'empressement à se baigner dans les torrents, en un mot de la négligence extrême qu'elles portent dans le soin de leur personne; mais on aurait dû réfléchir à l'étendue de la besogne qui leur est imposée. Les femmes d'Orient, si souvent dédaignées, parce qu'elles ont généralement peu d'imagination, et qu'elles sont fort indifférentes à certaines questions qui passionnent les Occidentales, accomplissent en réalité un labeur gigantesque. Il suffit de citer les travaux qu'elles ont faits dans la Maïna. Dans l'ancienne civilisation, l'esclave labourait, bêchait, semait, plantait. La femme vivait au gynécée, et le mari sur la place publique. Le sexe fort n'a guère changé ses habitudes. Mais le christia-

nisme, tout en élevant la condition morale de la femme, n'a pas amélioré sa position matérielle. Elle est, dans tout village hellénique, à la fois cultivateur et manufacturier. Tandis que la fille tisse le coton, la mère laboure le champ et nourrit en même temps l'enfant qu'elle porte sur le dos. Loin de s'attrister de la nombreuse postérité qui ajoute chaque jour à ses fatigues, cette matrone résignée regarde cette fécondité comme une bénédiction du ciel. Lorsque je parcourais à cheval la Grèce continentale et le Péloponèse, chaque femme m'adressait cette question: «*Kyria* (Madame), combien avez-vous d'enfants?» Et lorsque je répondais que je n'en avais point, le visage de ces excellentes femmes exprimait une compassion sincère. Comment s'étonner si de pauvres créatures astreintes à une vie si pénible ne conservent pas toujours les formes parfaites des statues grecques, et si fort souvent la majesté assez lourde d'une mère de famille ressemble médiocrement à la grâce un peu prétentieuse de cette Vénus de Médicis, chef-d'œuvre de l'Athénien Cléomènes, que j'admirais naguère à la Tribune de Florence!

Les paysannes de Bitzius (Jérémie Gotthelf)

ayant du loisir et du bien-être, lisent, discutent et raisonnent. Rien n'est plus commun dans les contrées germaniques, où l'instruction est universelle. J'ai été fort étonnée, pour mon compte, la première fois que j'ai vu, à Dresde, des vendeuses de légumes faire la lecture en attendant les acheteurs. Telles étaient probablement ces marchandes d'Athènes qui trouvaient que Théophraste parlait un grec dénué de correction. De pareilles femmes sont susceptibles de ces sentiments compliqués qui absorbent, fatiguent et charment la race méditative des Teutons. Ces sentiments éveillent nécessairement des tendances romanesques et même passionnées. Aussi Bitzius — et il n'est pas le seul — a-t-il trouvé là mille sujets de romans. Je conseille aux imitateurs, devenus nombreux, du célèbre romancier suisse de ne pas chercher au bord de l'Alphée ou de l'Eurotas des thèmes pareils à *Ulric le valet de ferme* (*Uli der Knecht*) et à *Ulric le fermier* (*Uli der Pæchter*). Les paysannes grecques, restées étrangères à tout sentimentalisme, reçoivent uniquement les convictions qui règlent les mœurs de la religion orthodoxe; car il n'existe pas dans les chaumières de la Grèce,

comme chez les cultivateurs russes, des sectes plus ou moins hardies[1]. Or le cœur de ces femmes acccepte aussi facilement la morale de l'Église que ses croyances. La jalousie, très-grande chez les maris, devrait donc s'éteindre faute d'aliment. Comment oublient-ils que le rôle des passions devient fort insignifiant quand la vie appartient tout entière à un travail absorbant? Il l'avait bien compris ce moine oriental qui allait arroser assidûment un morceau de bois sec planté dans le sable du désert. Plus d'une fois l'étranger accueilli dans la cabane du paysan grec avec cette hospitalité que l'Occident ignore, hospitalité qui est un des plus nobles souvenirs de la primitive fraternité évangélique, a été fort étonné du sans-gêne qui existe entre les hommes et les femmes établis dans la même demeure. L'expérience de tous les jours a tellement prouvé que ce sans-gêne est dénué d'inconvénients sérieux, qu'il n'excite aucune inquiétude, même chez les filles les plus scrupuleuses.

Ce n'est pas seulement à la fête du Pentélique que j'ai eu l'occasion d'étudier les habitudes dont je voudrais donner une idée. Parmi les cul-

[1] Voy. *Le Raskol* par un Russe. Paris, Frank.

tivateurs de la Béotie, les chévriers du Parnasse, les pêcheurs de la côte étolienne, les vignerons de l'Achaïe, les pâtres de l'Arcadie et les marins de Spetzia, j'ai trouvé dans le peuple les mêmes traits essentiels. Les défauts dont aucune nation n'est exempte, les inconvénients qui sont inséparables de la nature humaine, partout essentiellement imparfaite et bornée, ne doivent pas empêcher d'être juste. Malgré la turbulence méridionale, la famille est unie et soutient énergiquement chacun de ses membres. On doit pourtant regretter que l'inégalité soit aussi grande entre eux. La plus vieille paysanne a peine à s'imaginer qu'elle est l'égale de l'homme, et le fils reste toujours, comme au temps du siége de Troie, le supérieur de sa mère. On est surpris de voir une matrone vénérable, dont l'obésité — commune chez les femmes âgées d'un pays où le corset est une exception — augmente encore l'allure imposante, prendre une attitude respectueuse devant un jeune pallicare à la taille de guêpe, qui se dandine devant elle avec une visible insouciance. L'ancien droit asiatique, que tous les Indo-Européens avaient primitivement pour règle, droit dont la formule impérieuse et

complète est conservée dons les lois de Manou, explique ces usages comme certaines lois de l'Occident que le progrès des idées de justice et de liberté n'a pas même entamées.

Tandis que la voiture gravissait lentement la montagne, j'avais le temps de considérer les paysans à mon aise ; car les plus éloignés du Pentélique regagnaient déjà leur demeure. Les uns étaient en famille dans des chars carrés, au-dessus desquels ils avaient étendu une toile blanche ou rose garnie de branches de laurier ou d'arbousier. Les autres montaient un âne ou un cheval. Tantôt passait une vieille femme qui avait attaché de grosses branches d'arbres à sa pacifique monture; tantôt un pallicare, égayé par le vin, du milieu des rameaux qui l'environnaient, adressait à ceux qu'il rencontrait un jovial salut. D'autres pallicares, outre les branches qui ornaient leurs chevaux, en portaient une autre à la main en guise de parasol. Quelques-uns avaient attaché à cette branche un mouchoir blanc ou rouge. Le pallicare produit dans les solennités de la Grèce le même effet qu'un Breton, fidèle au costume celtique, aux longs cheveux et à la braie gauloise, à côté des bourgeois de Rennes ou de

Nantes. Il représente l'élément persistant qui s'est soustrait en même temps à l'influence des habitudes et des costumes modernes, élément dont j'ai pu constater l'existence même dans un pays aussi avancé que la France. Le vêtement des pallicares est-il aussi complétement hellénique qu'ils se l'imaginent? Les uns disent bien que la foustanelle est essentiellement albanaise; mais les Hellènes aiment à n'y voir qu'une transformation du *chiton*. Quoi qu'il en soit, la foustanelle représente l'Orient, et le triste habit noir l'Occident. Latins et Teutons, si rarement d'accord, qui n'ont ni le même *Recht*, ni les mêmes goûts, ni les mêmes tendances religieuses, ni la même philosophie, se sont malheureusement entendus pour donner cette livrée de deuil à la brillante civilisation occidentale. Aussi le pallicare, qui est artiste à sa manière, apprécie-t-il médiocrement cette importation de l'Occident. Quand un ancien soldat des Botzaris, des Nikitas, des Karaïskakis passe à côté d'un habit noir, il le considère avec l'expression que Charlet donne aux « grognards » de Napoléon lorsqu'ils daignent abaisser leurs regards sur un « pékin ».

En arrivant sur le théâtre de la fête, j'y trou-

vai encore beaucoup de paysans qui avaient tâché de concilier le mieux possible le culte de Dionysos avec celui de la Trinité. Le mouton rôti à la pallicare avait formé la partie substantielle de leur festin. En Grèce, le mouton est la base de l'alimentation des gens aisés. De même qu'un Anglo-Saxon vit de bœuf rôti ou grillé, un Hellène qui n'est pas condamné à se contenter, comme le paysan, d'olives, de figues sèches ou d'un peu de poisson salé, fait du mouton sa nourriture quotidienne. Même à Athènes, le poisson étant rare et cher, quoique la mer soit voisine, la cuisine doit s'ingénier à varier l'assaisonnement du mouton. Mais le peuple n'a pas besoin de toutes ces combinaisons. Dans les rares occasions où il mange de la viande, l'agneau à la pallicare lui paraît un régal sans pareil. Ce mets homérique n'est nullement méprisable. J'avouerai même qu'il m'a paru exquis, lorsque, dans les gorges du Parnasse ou dans les marais de Lerne, je pouvais, après une longue course à cheval, dîner à la façon des héros de l'*Iliade*, comme Achille « aux pieds légers » ou Agamemnon « pasteur des peuples ». Les paysans du Pentélique étaient certainement de mon avis. Qui sait si,

après le festin, plus d'un vieux pallicare n'avait pas examiné l'omoplate du mouton pour voir si les filaments qui s'y dessinaient n'annonçaient pas le prochain départ des barbares pour les steppes du Turkestan? Qui sait si des soldats de la guerre de l'indépendance n'avaient pas bu à la santé des frères de l'Épire, de la Thessalie et de la Macédoine? Qui sait si quelque pâtre de l'Achaïe, après avoir, dans sa jeunesse, salué le premier étendard de la liberté flottant dans la main de l'archevêque Ghermanos au monastère d'Haghia-Lavra, n'avait pas parlé de le planter bientôt sur les sommets du Pinde, de l'Othrys et de l'Olympe?

Lorsque j'arrivai sur la plate-forme voisine du couvent, les hommes dansaient entre eux. Les danses étaient cycliques et le caractère en était tellement antique qu'il y manquait seulement l'autel du fils de Sémélé. Les danseurs formaient, en se tenant par la main, un demi-cercle conduit par un coryphée. Lorsqu'il chantait une stance, il se retournait vers eux en continuant de danser. Son chant donnait la mesure. Si l'autel de Dionysos manquait, le Dieu était représenté par une coupe de vin que portait un jeune

homme vêtu en pallicare et qu'il tenait avec une grâce antique, en suivant la cadence sans aller aussi vite que les danseurs.

La vie monastique est tellement conforme aux tendances de l'Orient qu'elle s'y est développée en même temps que les plus anciennes religions dont l'histoire nous ait transmis les symboles. Le brahmanisme — les lois de Manou l'attestent — exaltait déjà les vertus des ascètes. Le bouddhisme, qui compte maintenant trois ou quatre cent millions de sectateurs, repose entièrement sur la glorification de la vie monastique, ainsi que l'a prouvé un savant qui est une des gloires de la France contemporaine, Eugène Burnouf. Les Orientaux étant si favorables à ce genre d'existence, se montrèrent dès l'origine bien mieux disposés que les chrétiens de l'Occident en faveur des institutions qu'un Égyptien, saint Antoine, avait le premier établies dans l'Église. Tandis que les Occidentaux recevaient les moines avec des sarcasmes qui attristaient profondément saint Jérôme, ils furent si bien accueillis en Égypte, dans l'Asie-Mineure et même en Grèce, qu'un des plus illustres docteurs de l'Église orientale, un disciple des sages d'Athènes, Ba-

sile-le-Grand, ne dédaigna pas de devenir le législateur des monastères. Les moines du royaume de Grèce appartiennent encore à l'ordre célèbre de saint Basile. Plusieurs de leurs couvents méritent l'attention du voyageur. Le couvent de *Haghia-Triada* (Sainte-Trinité) que je rencontrai sur mon chemin en gravissant le Pentélique, est loin d'avoir la même importance que le Mégaspiléon et les Taxiarques. En général, les monastères orientaux ont été plus affaiblis qu'on ne le croit par les idées nouvelles. Aussi, lorsque j'ai fait des excursions aux principaux couvents de la Russie, tels que Kiev et Troïtza (Trinité), les ai-je trouvés fort déchus de leur antique puissance. Le cloître de Troïtza, fondé par saint Serge, s'est vu enlever les cent mille serfs dont il était propriétaire, et la docte amie de Voltaire et de Diderot a fait subir à son trésor différentes réductions qui l'ont beaucoup diminué. Les pèlerinages que j'ai entrepris au bord du Danube et dans les Karpathes me permettent d'affirmer que les couvents de la Roumanie ont mieux défendu leur antique opulence. En vain Grégoire II Ghika (1732), « au lieu d'écraser le peuple », essaya-t-il d'enlever au clergé des priviléges exor-

bitants[1]. En vain, à la restauration des princes indigènes, Grégoire IV Ghika fit-il rentrer dans la possession de l'État les biens usurpés par le clergé. En vain, de nos jours, le *domnu* (prince) de Moldavie, Alexandre-Grégoire Ghika, est-il devenu le promoteur dévoué d'une réforme indispensable. Les couvents sont arrivés aujourd'hui dans les Principautés-Unies à l'apogée de la richesse et de l'influence et ils vivent dans un bien-être fort rare dans l'Europe orientale[2]. La Grèce présente, depuis qu'elle est constituée en État indépendant et qu'elle a subordonné la théocratie à l'État, un spectacle complétement différent. Une partie des couvents helléniques ont été fermés et les autres ont perdu leur position prépondérante par suite du développement des idées modernes. Le couvent du Pentélique, qui était autrefois considérable, n'a plus qu'une vingtaine de moines, logés dans les cellules construites sur les arcades qui environnent l'église. Cette église, monument byzantin assez ancien,

[1] Vaillant, *La Romanie*, t. II, p. 183. Cogalmicano, *La Dacie*, p. 388.

[2] Les assemblées nationales sont encore présidées par des moines, le métropolitain de Bukarest et le métropolitain de Iassy.

n'est pas dénuée d'élégance. Malheureusement la passion du badigeonnage, qui a fait tant de ravages même en Orient, a été funeste à la plupart des fresques byzantines. Le nouveau portail de marbre blanc n'est pas plus que le badigeonnage en harmonie avec le style de l'édifice. Les caloyers, ayant pu constater la force que possède le courant du siècle, tiennent à prouver qu'ils ne s'attachent pas obstinément aux formes. Aussi sont-ils beaucoup trop pressés, même au mont Athos, de faire disparaître des traces souvent précieuses au point de vue artistique ou historique d'époques si différentes de celle où ils doivent vivre.

En Orient aussi bien qu'en Occident, le monastère a des voisins dont la sympathie est loin de lui être assurée. La fille d'un des représentants de la moins monastique des révolutions, séduite par la beauté du site, la pureté de l'air et la merveilleuse limpidité des eaux, avait eu l'idée de construire une habitation un peu au-dessus du couvent. Sophie de Barbé-Marbois, duchesse de Plaisance, appartenait à une génération qui diffère autant de celle qui l'a remplacée que les esprits agités, mais énergiques, du seizième siècle différaient de la génération avide

de repos à laquelle Louis XIV et Mme de Maintenon donnèrent si aisément des lois. Les contemporains de la duchesse, qui ont fait tant de choses extraordinaires, renversé l'ancien régime, et soutenu contre l'Europe entière une lutte de géants, étaient loin de redouter l'excentricité. Comme on prête toujours aux riches, l'originalité de l'amie de Marie-Louise est devenue une espèce de légende qui s'enrichit chaque jour de détails plus ou moins mythologiques. Il est certain que Mme de Plaisance était médiocrement chrétienne ; mais les sujets de Napoléon, élèves des encyclopédistes, étaient, on le sait, peu favorables à l'Évangile. Cependant il faut avouer qu'elle avait un travers dont ils étaient exempts, mais qui méritait quelque indulgence de la part des hommes qui remplacèrent dans la direction du mouvement intellectuel les littérateurs de l'Empire. Elle s'imaginait qu'une nouvelle religion pouvait succéder à l'ancienne, hypothèse qui a eu un moment assez de vogue pour séduire une intelligence enthousiaste, que des lectures acharnées entretenaient dans une activité perpétuelle. La grave Allemagne elle-même n'y a pas échappé. Qu'ont fait les Schelling, les

Hegel et les Strauss, sinon d'essayer de substituer au monothéisme de Moïse les théories du panthéisme? La duchesse, dit-on, avait des idées judaïques. La logique ramène toujours à l'Ancien Testament quand on repousse à la fois le christianisme et le panthéisme. Il m'est donc impossible de rien voir là de vraiment extraordinaire. Quant à la terreur que la mort inspirait à la grande dame française, elle n'a pas été moins exagérée que son judaïsme. Si elle laissait inachevées tant de constructions, elle avait une instruction trop réelle pour se figurer qu'une maison terminée était une cause de mort! La foule transforme en mythes tous les faits d'une apparence bizarre. Mais la même vivacité d'imagination qui faisait voir à Mme de Plaisance les côtés faibles des idées universellement reçues, l'empêchait d'être satisfaite des plans qui l'avaient d'abord le plus charmée. C'est ainsi qu'elle a toute sa vie passé d'un projet à un autre projet, figurant dans sa capricieuse existence et par ses désirs changeants la mobilité d'un de ces siècles de transition où les esprits ardents se demandent naturellement si les lueurs qu'ils aperçoivent à l'horizon sont « le crépuscule qui

précède les ténèbres ou celui qui précède la lumière. » Les existences qui avaient été mêlées au drame gigantesque de l'Empire éprouvèrent d'une manière particulière une inquiétude si facile à comprendre. Condamnées à vivre après Waterloo dans des conditions toutes différentes, dans un siècle bourgeois, industriel et prosaïque, dans une période de progrès matériels, elles s'agitaient dans leur prison comme ces Titans foudroyés sur lesquels Jupiter avait entassé des montagnes. Par la finesse de son esprit, par sa prudence toujours éveillée, par la solidité de son jugement dans les choses ordinaires, la duchesse était fille d'une époque voltairienne ; par l'exaltation de ses idées, par son penchant invincible pour tout ce qui n'était point commun, elle se rattachait à ce mouvement remarquable qui a produit René, Adolphe, Obermann, Childe-Harold, Onéguine et tous ces héros excentriques et désenchantés qu'ont si bien peints Châteaubriand, B. Constant, Sénancour, Byron et Pouchkine. L'amour des nouveaux visages qu'on a remarqué chez elle a été si bien décrit par celui qui fut successivement l'ami de Mme de Charrière et de Mme de Staël, qu'on doit le regarder

comme le trait caractéristique de ces âmes où un fond incurable de scepticisme, résultat des premières impressions, empêche les meilleures affections de s'enraciner. C'est ainsi que les intelligences qui se regardent comme souverainement indépendantes, subissent, sans s'en douter, l'influence du milieu où elles se développent, et que tout esprit actif est un miroir plus ou moins fidèle des transformations d'une époque. La duchesse n'a paru une énigme en Orient que parce qu'elle était la personnification d'agitations et de sentiments auxquels les Orientaux sont généralement restés étrangers.

Du reste, la famille Skousé, qui possède maintenant la maison de la duchesse, était loin de partager les préjugés répandus sur le compte de Mme de Plaisance. L'excellente Mme Skousé, qui l'a connue intimement, s'étonnait même de la facilité avec laquelle les mythes avaient formé autour de sa tête une auréole assez étrange. Cette dame qui, dans son enfance, avait vu, à Missolonghi, l'excentrique ami de Shelley, ne pouvait trouver dans la duchesse qu'un type relativement modeste de cette originalité qui résulte d'un mélange singulier de scepticisme et

d'enthousiasme. Lorsqu'elle me racontait comment Byron la prenait sur ses genoux et lui parlait de la Grèce renaissante, je ne me lassais pas de l'interroger sur les scènes mémorables auxquelles elle avait assisté. En entendant la nièce de Capsalis, héritière de son patriotisme, je croyais voir le capitaine aux cheveux blancs, planant sur Missolonghi envahie par les barbares, et se disposant avec le calme d'un martyr à mettre le feu aux poudres qui devaient, en l'arrachant lui-même à la captivité, anéantir tant d'ennemis victorieux.

Avant de regagner la ville, je dînai avec la famille Skousé, qui avait aussi invité M. le directeur de l'école hellénique et le rédacteur en chef d'un des journaux d'Athènes. Sans le domestique de M. Skousé, qui servait avec la foustanelle des pallicares, on eût pu croire que les costumes occidentaux avaient complétement supplanté les splendides et pittoresques vêtements de l'Orient. L'influence de l'Occident agit sur les femmes aussi bien que sur les hommes. Les Athéniennes trouvent dans la rue d'Hermès ou dans la rue d'Éole assez d'articles de France et d'Angleterre pour pouvoir suivre aisément les

modes de Paris et de Londres. Cependant les usages nationaux ne cèdent le terrain que pied à pied. Il n'est pas rare de voir une dame d'Athènes, entourée d'une crinoline digne de figurer sur un trottoir parisien, mettre sur sa tête le *fess* smyrniote. Mais le temps n'est pas éloigné où dans les principales villes de la Grèce, à Athènes, à Patras, à Naupli, le triomphe des modes françaises ne permettra plus ces arrangements nécessités par la loi impérieuse des transitions.

Lorsque je repris la route d'Athènes, le Pentélique était éclairé par un magnifique clair de lune. Gœthe prétend que la lune de l'Italie est plus brillante que le soleil du nord. Qu'eût-il dit de l'astre aux rayons d'or qui répandait sa lumière sur les flancs de la montagne? Qu'eût-il dit de l'éclat et de la bienfaisante influence du soleil? Sa lumière est à la fois subtile et chaude; elle enveloppe l'âme d'une suave atmosphère qui assure un libre essor aux facultés engourdies sous le ciel ténébreux du nord. Il semble que les objets inanimés eux-mêmes ressentent son influence. Elle n'a besoin que d'un filet d'eau pour créer une oasis de myrtes et de lauriers-roses. L'air qui palpite aux heures brûlantes ne

paraît-il pas animé d'une sorte de vie? La frange d'argent liquide qui couronne, le soir, la crête des monts n'embellit-elle pas les pics les plus arides? L'îlot le plus stérile noyé dans un or transparent n'a-t-il pas l'air d'un séjour digne des habitants de l'Olympe? La mer elle-même, déjà si belle, ne devient-elle pas plus splendide encore lorsque les rayons du soleil qui va disparaître se jouent sur ses flots en réseaux lumineux; lorsqu'ils y forment des courants de pourpre et d'or? Aussi quand on va quitter le rivage de l'Attique a-t-on toujours envie de répéter ce chœur de *Médée:* « O heureux fils d'Erechthée, fortunés enfants des immortels, vous qui marchez dans un air pur, plein de lumière et de clarté! »

Quoiqu'on ne trouve pas à Sépolia et à Patissia les magnifiques perspectives qu'on aperçoit des versants de l'Hymette, du Parnès et du Pentélique, la proximité de ces deux localités y amène souvent les Athéniens. Patissia surtout doit à ses beaux jardins et au grand nombre de ses villas d'être fréquemment visité. Sur la route est la place des manœuvres, où la foule se promène le dimanche. Une de mes courses à Pa-

tissia est particulièrement gravée dans ma mémoire, parce que je passai cette journée avec des personnages dont la réputation a franchi les limites de leur pays. Vers la fin de mai, M. Alexandre Soutzos, le poëte le plus célèbre de la Grèce moderne, et son frère Panaghiotti, également poëte et poëte renommé, avec l'amiral Canaris, se trouvaient à cette réunion où m'avaient invitée M. et Mme Goudas[1] dans leur maison de campagne. Lorsque j'arrivai, on rôtissait, dans la cour, un mouton sur une énorme broche. A table, j'étais à côté de Canaris, qui me combla d'attentions paternelles. Canaris, alors âgé de soixante-dix ans, a la tête couronnée d'une belle chevelure blanche, le front large et légèrement bombé, la bouche assez grande, une taille un peu ramassée et une organisation solide. Son attitude est en même temps digne et modeste. Ses yeux, qu'il ferme à demi en parlant, s'animent par moments d'un feu héroïque. Sa physionomie est pleine de franchise, de bonté et d'assurance. La vie de Canaris a mis en relief les qualités qu'on lit sur ses traits, dont l'ex-

[1] M. le docteur Goudas est auteur d'un ouvrage sur le climat d'Athènes.

pression m'a frappée toutes les fois que j'ai causé avec lui.

Canaris parlait avec modestie des actions mémorables de sa vie[1]. Il lui semblait que rien n'était fait, tant que des millions de frères resteraient sous le joug des bourreaux de Chios et de Psara; tant qu'il n'aurait pas vengé « les atrocités qui déshonorent l'histoire ottomane et qui ont été renouvelées — en plein dix-neuvième siècle — en face de l'Europe civilisée, immobile[2] ». La politique du gouvernement lui paraissait peu en harmonie avec la vocation militante à laquelle la Grèce devait rester fidèle jusqu'à la complète libération de ses enfants. Sans être hostile à la monarchie, il montrait très-bien quels services le régime municipal avait rendus au pays pendant la guerre de l'indépendance, et il constatait avec quelle facilité merveilleuse il s'était prêté aux nécessités d'une guerre essentiellement révolutionnaire. Cependant l'illustre amiral avait servi le gouvernement du Président, parce que dans sa conviction un gouvernement central assez fort était devenu

[1] Voy. Les Iles.

[2] Lavallée, *Histoire de Turquie*, t. II, p. 320, 2e édit.

nécessaire pour mettre fin aux dissensions qui avaient failli compromettre la cause nationale. Les deux Soutzos, au contraire, ne s'étaient jamais entendus avec Capodistrias, qu'ils avaient combattu jusqu'à la fin. En 1860, sauf quelques hommes qui, sous divers noms, servaient les plans de l'Autriche, décidée a réparer en Orient les pertes qu'elle a subies en Italie et qui trouve un appui puissant dans la propagande romaine, les anciens partis s'efforçaient d'oublier leurs vieilles luttes pour en constituer un nouveau avec tous ceux qui consentiraient à mettre au premier rang les intérêts de la nation hellénique. Je fais, pour mon compte, les vœux les plus sincères pour le triomphe de cette pensée vraiment patriotique.

D'autres — je ne l'ignore pas — donnent à la Grèce des avis bien différents ! Ils lui conseillent d'imiter certains Bulgares et quelques vieilles femmes russes[1] qui ont reconnu l'autorité du patriarche de Rome, et d'attendre uniquement de cette Église qui, pour ne citer qu'un exem-

[1] La correspondance de Mme Swetchine, dont quelques imaginations actives ont fait une grande dame, montre assez les tendances absolutistes de cette école.

ple, a causé tous les maux de l'Italie[1], la régénération de leur pays, sa grandeur et sa liberté. Mais comment un système qui a condamné franchement toutes les libertés du monde moderne, pourrait-il accorder aux Hellènes des bienfaits qu'il refuse obstinément à ses propres enfants? Comment une Église si étroitement liée à l'Autriche, protectrice perpétuelle des Turcs, et vue de si bon œil par la Turquie, contribuerait-elle à rendre à la Grèce les provinces occupées par les Ottomans? La politique de Rome peut faire illusion à quelques pâtres grossiers du Balkan; mais il faut qu'elle renonce à faire des dupes à Athènes ou à Naupli, parmi des populations intelligentes, avides d'instruction et naturellement hostiles à la théocratie.

En revenant de Patissia, j'allai faire une visite à Mlle Frédérika Bremer, qui demeurait aux pieds du Lycabette. Le célèbre auteur des *Voisins* me proposa d'aller, vers onze heures, à l'Acropole, afin d'y contempler le paysage au clair de la lune. La ville est alors complétement

[1] Voy. Bianchi-Giovini, *Histoire des papes*. Lanfrey, *Histoire politique de la papauté*. M. le chanoine Dœllinger lui-même a fait d'éclatants aveux.

endormie, et l'on goûte sans peine le calme profond que semblent verser les astres d'or du haut d'un ciel sans nuage. Toutefois peut-être faut-il, pour comprendre dans toute sa plénitude la poésie du midi, être né au milieu de cette nature merveilleuse, mais d'un caractère tranché. Chacun de nous confond les impressions de sa jeunesse, les plus douces de la vie, avec le théâtre où nous les avons ressenties. On a beau nous vanter plus tard d'autres climats et d'autres paysages, comme nous les contemplons avec des yeux devenus trop pénétrants et incapables des illusions du premier âge, nous les trouvons infailliblement très-inférieurs à ceux qui ravirent notre adolescence. Mlle Bremer, née dans la froide Suomi (Finlande), parlait avec enthousiasme, au sommet de l'Acropole, des forêts de sapins tapissées de mousse, des longues colonnades qu'ils forment et où se dessinent, l'été, de grandes ombres mobiles.

Mlle Bremer allait, comme moi, prendre des bains au port de Phalère, où je l'ai plus d'une fois trouvée. Un soir surtout la mer était superbe, je me promenais en bateau pendant qu'elle était dans son bain. Le soleil se couchait

splendidement derrière les montagnes de Salamine. A l'opposé, la lune nageait dans le ciel éthéré au-dessus de l'Hymette, et à ma droite l'Acropole surgissait comme du sein des flots avec ses ruines sublimes resplendissantes de teintes rosées. J'ai vu la patrie de l'auteur de *Hertha ;* mais j'avouerai que ce magnifique spectacle ne me faisait pas regretter Helsingfors, ni la forêt de Standswik, ni les jardins de Träeskenda.

Des trois ports dont se servaient les Athéniens, le Pirée, Munychie et Phalère, celui-ci est le plus ancien. C'est là, dit la légende, que Thésée s'embarqua pour aller dans l'île de Crète ; c'est de là que le roi Mnesthée partit pour le siége de Troie. Le port était défendu par deux murs, formés de blocs de pierre, dont on voit encore les restes. Une muraille dite phalérique réunissait Athènes au Phalère pour maintenir les communications en cas de guerre. On retrouve des traces des fondations dans la campagne. Le *dème*, orné des monuments qui embellissaient toutes les communes grecques, a été remplacé par quelques maisons et par une chapelle, construite probablement sur les ruines

du temple. Le littoral lui-même a subi des modifications assez notables ; parce que n'étant pas, comme à Munychie, bordé d'une couronne de rochers, il n'est pas protégé contre les sables jetés par la mer sur la côte, où croissent le jonc, le nartex et le *chelidonium*. En outre, l'Ilissus qui se perd invisiblement dans la Méditerranée, y a charrié du sable. Ces transformations lentes, mais continuelles, en abaissant les collines et même les montagnes, dont les torrents et les pluies transportent le sol et les pierres dans les vallées, tendent à bouleverser toute la constitution du globe, et à changer en une plaine aride, balayée par les vents, la terre que nous habitons. La campagne qui s'étend de Phalère à Athènes en serait une assez fidèle image. Mais heureusement bien des siècles — si je puis me servir d'un pareil mot pour peindre ces interminables révolutions géologiques — bien des siècles s'écouleront avant que la colline de l'Acropole et l'Hymette soient rongés par ce temps destructeur, dont le vorace Kronos des Pélasges était un symbole imparfait.

Le soir, quand nous retournions du Phalère à la ville, nous nous arrêtions, Mlle Bremer et

moi, à une des maisons en bois rangées le long de la route. Installées sur le gazon devant une tasse de café, nous ne nous lassions pas de contempler les teintes rosées dont se revêt le mont Hymette que nous avions en face de nous. Aux pieds de la montagne parée des nuances changeantes du soir, des troupeaux de chèvres revenaient conduites par des bergers qui répétaient en nasillant des romances d'amour, et par ces chiens énormes dont parle André Chénier :

Les Molosses gardiens de nos troupeaux bêlants.

Souvent la solitude et le silence redevenaient complets après leur passage; car les nombreuses voitures des baigneurs étaient déjà rentrées en ville, et le peintre de la sauvage Dalécarlie trouvait avec moi un charme infini à ce désert dont le calme nous permettait de rêver à notre aise au poétique passé de cette terre à jamais glorieuse.

Quand on traverse, pour rentrer dans Athènes, l'arc triomphal érigé en l'honneur de l'empereur Hadrien, on comprend que ce maître du monde, saisi d'enthousiasme pour un pays dont la beauté devait créer tant d'artistes immortels, ait voulu

déposer la pourpre des Césars pour franchir le seuil de l'auguste cité avec le modeste vêtement des archontes.

Le génie de Thémistocle fit apprécier à ses compatriotes les avantages du Pirée, qui fut après lui le véritable port d'Athènes. Aujourd'hui, le Pirée est devenu une des principales stations des bateaux à vapeur qui parcourent les mers de l'Europe orientale. Bateaux grecs, bateaux français des messageries impériales, bateaux autrichiens du Lloyd, bateaux russes, bateaux anglo-grecs, bateaux belges y montrent successivement le drapeau de toutes les nations maritimes de l'Europe. C'est par ce moyen que le royaume est mis en rapport avec le continent; car, de fait, la Grèce est comme dans une île. Elle n'est pas, comme la Serbie, la Roumanie, la Bulgarie, mise en rapport avec toute l'Europe continentale par des chemins de fer aboutissant au Danube. Elle ne peut donc, comme les provinces danubiennes, recevoir tous les jours les journaux, les revues et les correspondances de l'Occident. Pour qu'il en fût ainsi, il faudrait qu'un chemin de fer partant du Danube franchît la chaîne des Balkans, aboutît à Constantinople

et vînt de Constantinople à Athènes par la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, etc. Si l'état de la péninsule offrait la moindre garantie aux capitalistes, la Grèce ne tarderait pas à être reliée au réseau des chemins de fer européens. Mais tant que les Turcs étoufferont tout germe de progrès dans ces belles contrées, il n'y faut pas songer. Aussi le Pirée, où 7000 bateaux arrivent par an, sera-t-il longtemps encore le port par lequel la capitale de la Grèce communiquera avec l'Europe.

Parmi les étrangers qui y sont arrivés dans ces dernières années, les Français qui l'occupèrent pendant la guerre d'Orient, n'ont pas été, il faut l'avouer, ceux dont l'arrivée a été le plus agréable à la population. Les mêmes causes qui ont rendu l'occupation de Rome impopulaire en Italie agissaient sur l'esprit des Hellènes. La France qui a continué résolument, à la fin du dernier siècle, l'œuvre des Photius et des grands réformateurs slaves du quinzième siècle en proclamant la constitution civile du clergé empruntée à notre Église, la France se prend parfois de tendresses, aussi subites qu'inexplicables, pour cette papauté qu'elle a souffletée et

abaissée dans la personne des Boniface VIII, des Pie VI et des Pie VII. Lorsque commença la guerre d'Orient, les journaux catholiques et les prélats français annonçaient sur les toits qu'elle allait, revenant aux tristes temps d'Innocent III, détruire « le schisme » — c'est-à-dire les Églises indépendantes — et soumettre les « schismatiques » au joug de l'évêque dont elle imposait déjà aux Romains la domination odieuse. En fallait-il davantage pour que tous les partis — même le parti français — se tournassent contre ces mobiles Gaulois dont le zèle faisait craindre l'ardeur ordinaire aux nouveaux convertis? Heureusement que la France eut le bon sens de s'arrêter dans la voie où la faction cléricale voulait alors la faire entrer en excitant son zèle contre l'Église orientale. Le corps d'occupation, qui ne songeait nullement à renouveler la croisade de Beaudoin de Flandre et de ses impitoyables chevaliers, aima mieux travailler à l'embellissement du Pirée que de faire de la propagande romaine. Les soldats français, en se livrant à cette œuvre utile, rappelèrent à la Grèce que leurs frères avaient délivré la Morée des fureurs d'Ibrahim et que le drapeau de la France

avait été à Alger, comme à Navarin, la terreur de l'islamisme. Lorsqu'ils débarquèrent au Pirée, ce port avait déjà changé de physionomie. Il n'était plus comblé comme en 1834, à l'époque où pas une cabane ne s'élevait sur le rivage où tant de vaisseaux abordaient autrefois. Mais beaucoup de choses restaient à faire, et les Français s'en occupèrent avec leur gaîté et leur activité ordinaires.

Le Pirée possède aujourd'hui des quais, des débarcadères, cinq places, cinq fontaines, cinq églises, l'école militaire qu'on y a établie provisoirement, deux écoles communales et plusieurs fabriques. On a fait des plantations, et le soir, ces jardins, où la musique militaire joue certains jours de la semaine, s'illuminent et se remplissent de promeneurs. La population, qui est de 5526 habitants, est destinée à s'accroître encore, puisque le nombre des naissances l'emporte annuellement de 50 sur le nombre des décès. L'été, le Pirée devient très-animé, à cause des baigneurs.

Trois tombeaux appellent l'attention du voyageur qui visite le Pirée. Près de l'emplacement nommé *Phanari*, sur la côte occidentale de

l'isthme du Pirée, est, dit-on, le tombeau de Thémistocle. D'après Plutarque, Thémistocle aurait été enseveli plus près du port, à l'endroit où est le tombeau du célèbre navarque Miaoulis, qui contribua tant par son énergie et son patriotisme à la renaissance de la marine hellénique. Sur la route du Pirée, on a érigé un tombeau à Karaïskakis, à l'endroit même où ce glorieux soldat de l'indépendance a été frappé mortellement[1]. Séparés par des siècles du vainqueur de Salamine, Miaoulis et Karaïskakis ont continué contre l'Asie la lutte commencée glorieusement par Miltiade aux champs de Marathon.

J'avais un tel désir de voir la plaine où s'est livré ce combat mémorable, que je partis pour Marathon quelques semaines après mon arrivée à Athènes. En suivant la route qui conduit à Képhissia, on a sur la droite, en quittant la ville, Ilissia, amas de constructions bizarres dû au goût de la duchesse de Plaisance pour les maisons, et l'école Rizaris, séminaire central du royaume. L'iconostase qu'on voit dans la chapelle de cet établissement mérite d'être visité

[1] Sa biographie a été écrite par M. Paparrhigopoulos, professeur à l'Université.

comme application des formes grecques pures au culte chrétien. L'iconostase qui, primitivement, ne devait être qu'une légère cloison servant seulement à dérober aux regards des fidèles les parties les plus mystérieuses de la liturgie et à laisser à l'imagination la faculté de s'exalter, prit dans la suite les plus grandes dimensions, en affectant des formes lourdes et une stérile abondance d'ornements. L'architecte de l'iconostase dont je parle a su éviter ces inconvénients. On a eu l'heureuse idée de placer dans la cour extérieure du séminaire le monument de Néophyte Doukas, stèle byzantine en marbre, sculptée et dorée. Aucun modèle ne pouvait être plus habilement proposé aux futurs ministres de l'Église hellénique. Professeur célèbre, Doukas était un de ces hommes dont M. G. G. Pappadopoulos a heureusement raconté les services, un de ces personnages éminents chez lesquels l'esprit religieux fortifiait l'ardent patriotisme et qui préparèrent par un enseignement actif, par un dévouement persévérant ainsi que par leurs écrits, le réveil de la Grèce.

On laisse à gauche de la route le monastère des Incorporels qui est en pleine décadence. Il

y reste très-peu de moines. Ce couvent occupe une situation charmante, voisine du Lycée, où enseignait le fondateur de l'école péripatéticienne. L'Académie et le Lycée, gymnases situés dans une direction opposée, semblent indiquer par leur position la rivalité des deux grands hommes qui personnifièrent à une époque à jamais glorieuse pour l'esprit humain la lutte de deux tendances opposées de l'humanité. Quoique profondément Grec par la forme admirable de ses écrits, Platon se sépare avec peine des théories du mysticisme oriental, théories qui ont toujours eu dans la philosophie grecque des représentants illustres, depuis Pythagore jusqu'aux Néoplatoniciens d'Alexandrie. Grand voyageur, admirateur des prêtres de l'Égypte, Platon n'a pu ignorer les idées des théocraties orientales dont la philosophie des Brahmanes a été la plus haute expression[1]. Aristote est, au contraire, une intelligence essentiellement occidentale. Ses connaissances scientifiques n'étaient pas inférieures à son génie philosophique. Ceux qui ne voient dans l'historien des animaux que l'émule de Platon, n'aperçoivent qu'un des côtés

[1] Voy. Colebrooke, *Miscellaneous essays*.

de cette vaste intelligence. Aristote est si bien la personnification de l'Occident que le moyen âge, malgré les penchants mystiques des écoles monacales, l'avait pris pour oracle, et que son autorité contrebalançait celle des livres saints. Ramus, professeur au Collége de France, ne fut-il pas égorgé, même après la Renaissance, pour avoir contesté son infaillibilité? La Grèce a donc régné sur les intelligences de l'Occident jusqu'à l'apparition de la philosophie qu'on nomme philosophie moderne, puisque les adversaires d'Aristote, au seizième siècle, se bornaient, comme les philosophes toscans, à lui opposer Platon. Mais la nouvelle philosophie est-elle aussi indépendante de l'influence grecque qu'on le dit généralement? Je n'en crois rien pour mon compte. Hume et Kant ont-ils ajouté bien des arguments à ceux des Ænésidème[1] et des Cornéade? Le panthéisme de Jordano Bruno (Italie), de Spinosa (Hollande), de Malebranche (France), de Schelling (Allemagne) n'est-il pas tout entier dans les théories de l'école métaphysicienne d'Élée et de l'école néoplatonicienne? La philosophie moderne, favorisée par le pro-

[1] Voy. Saisset, *Ænésidème.*

digieux développement des sciences, a pu fortifier les théories des philosophes grecs. C'est ainsi qu'on a vu le panthéisme invoquer en sa faveur la géologie et l'histoire naturelle. Mais ses idées principales se retrouvent — ce qui est l'essentiel en pareille matière — dans les écrits que la Grèce ancienne nous a laissés, et si l'oracle de l'Église romaine, Thomas d'Aquin, un fils de la Grande-Grèce, a consulté sans cesse Aristote, les Kant, les Fichte, les Schelling et les Hegel ont trouvé dans les écoles d'Athènes, d'Élée et d'Alexandrie des maîtres qu'ils n'ont pu faire oublier.

En avançant on voit sur une pente du mont Anchesme, à gauche, une réunion de jardins et de maisons de campagne nommée Ambélokipi. C'est la place du dème *alôpekàn*, patrie du grand homme qui donna à la philosophie une si puissante impulsion, et qui fut le maître bien-aimé de Platon. On a beaucoup discuté dans ces derniers temps sur les causes de la mort de Socrate. Les uns l'ont attribuée à la démocratie et les autres au fanatisme. Il est certain que la tolérance n'était pas la vertu favorite des Athéniens. Les procès intentés au philosophe Anaxa-

gore et à la savante Aspasie, qui n'échappèrent à la mort que grâce aux supplications du tout-puissant Périclès, mille autres traits de ce genre prouvent que le paganisme n'était pas, quoi qu'on en ait dit, plus tolérant que les Églises chrétiennes. La guerre sacrée montre que la Grèce entière pensait comme les Athéniens. Malheureusement la tolérance n'a pas triomphé dans le monde avec le christianisme. De nos jours, n'a-t-on pas vu Kaïris, dont les adversaires n'ont pu contester le noble caractère, mourir en prison? Au siècle de Périclès, il eût probablement bu la ciguë; au siècle de Léon X il eût été brûlé comme Jordano Bruno; au siècle de Louis XIV il eût été pendu comme les pasteurs du « désert; » le progrès n'est donc pas contestable, quoique trop incomplet.

Si le fanatisme polythéiste était bien capable de mettre Socrate à mort, la démocratie athénienne pouvait être amenée sans beaucoup de peine à servir les rancunes sacerdotales. On peut supposer qu'il arriva à cette époque quelque chose d'analogue à ce qui s'est passé en France au temps de la Saint-Barthélemy, et dans la Suisse catholique, à l'époque du Sonderbund. Une

foule aveugle menée par un sacerdoce égoïste s'entendant contre les hommes supérieurs au vulgaire, ce spectacle n'est-il pas de tous les temps? Cependant, je croirais faire injure aux Héliastes en les comparant aux gens qui formèrent la « Sainte Ligue. » Quoique ce tribunal fût composé d'hommes de la condition la plus basse, il laissa à Socrate tous les moyens de se soustraire au dernier supplice. En préférant la mort, Socrate a montré qu'il n'était pas seulement un sage, mais qu'il était le digne fils de la Grèce héroïque; et son martyre a plus fait pour la cause de la raison que l'éloquence de Platon, la dialectique d'Aristote et l'austérité de Zénon.

Au delà d'Ambélokipi, on remarque l'aqueduc qui conduisait l'eau du Pentélique à Athènes et qui, malgré les dégradations qu'il a subies, sert encore au même usage. De distance en distance, on trouve des puisards qui ont été pratiqués primitivement pour y descendre et pour le nettoyer. Cet aqueduc n'était point partout souterrain. On distingue au loin, dans la ferme de Kalogrézo, de fort jolies arcades qui en sont des vestiges. En avançant sur le versant sud-ouest du Pentélique, on aperçoit les restes de dèmes

qui peuplaient cet espace. Le chemin serpente au milieu d'une végétation si vigoureuse qu'on ne peut s'empêcher de trouver hasardée l'épithète de « stérile » que des touristes étourdis appliquent à l'Attique en général, et qui ne convient qu'à la côte orientale. Ce sont des groupes de myrtes, de lentisques et d'arbousiers. Les myrtes s'élèvent en Orient à la taille des arbres, et leur corolle argentée fait un charmant contraste avec le calice de pourpre des grenadiers. Le lentisque, dont les fleurs sont disposées en châtons, produit le mastic, larme jaunâtre, demi-transparente, d'une saveur aromatique et d'une odeur douce. L'arbousier commun, dont le feuillage est toujours vert, porte un fruit, aimé des oiseaux, qui ressemble à une fraise. Les genêts d'Espagne, dont la corolle est pareille à un papillon d'or, croissent en si grande quantité que, à distance, certains coteaux semblent couverts d'une étoffe resplendissante. Les masses de verdure forment une espèce de parc, et les espaces qui les séparent sont tapissés de thym, d'origan[1] et d'autres plantes aromatiques qui exhalent, sous ce ciel ardent, d'âpres parfums.

[1] Ce nom signifie en grec ancien : *joie des montagnes.*

Plus on avance, plus la forêt se dessine. Elle est composée de pins maritimes, arbre d'un vert très-frais, qui forme d'admirables couronnes et dont on extrait la résine. La pomme de pin qui couronnait le thyrse pourrait être encore en Grèce un symbole des plaisirs bachiques, puisqu'on mêle au vin la résine qui lui communique un goût que les étrangers trouvent avec raison désagréable. Le dieu qui portait le thyrse détestait les boucs dont la dent ronge la vigne. Il n'en a pas malheureusement détruit l'espèce. Les chèvres, avec les pâtres nomades, sont les dignes continuateurs des Turcs, dont l'insouciance asiatique a détruit en Grèce tant de forêts. Cette partie de l'Attique n'a pas trop souffert de ces dévastations. En suivant des yeux les ondulations du Pentélique, on aperçoit tantôt un tertre riant; tantôt, couronné de pins, un cône brisé dont la roche fortement colorée par un soleil brûlant contraste avec la sombre verdure des vallons; d'autres fois, des fentes d'un pan de rocher, qui s'élève fièrement comme une forteresse lézardée, sortent des pins dont le feuillage murmure au souffle de la brise ainsi qu'une harpe éolienne.

Stavros, où je fis une station, est précisément abrité par une de ces murailles construites par la nature. On y voit une petite caserne et les ruines d'une église byzantine. Le bord du torrent, qui est à quelques pas et sur lequel est bâti un pont de pierre, est garni de platanes et de lauriers-roses magnifiques. Les pentes du ravin dans lequel coule ce torrent sont garnies de lentisques et de genêts d'Espagne dont le parfum ressemble à l'odeur de l'oranger. Un nid d'hirondelles était suspendu à l'arcade du pont qui le protégeait de son ombre, et ces jolis oiseaux poursuivaient le long du ruisseau les insectes malfaisants dont ils débarrassent le globe. Puissent ces collaborâteurs intelligents de l'homme trouver une protection plus assurée que les cigognes! Un gros serpent qui se glissait dans la verdure prouvait que les reptiles ont mis à profit le départ des oiseaux qui, jusqu'au commencement de notre siècle, leur faisaient en Grèce une guerre salutaire et acharnée et que les anciens défendaient par des lois si sévères[1].

Quand on quitte Stavros, le paysage conserve

[1] En Thessalie, ceux qui les tuaient étaient traités comme des homicides. (Pline, *Histoire naturelle*, liv. X, ch. 23. Plutarque, *Isis et Osiris*).

sa physionomie. L'aspect de la mer vient lui donner un nouveau charme. On a devant soi la mer de Myrtos, dont l'azur rivalise avec celui du ciel. On s'étonne, pour peu qu'on ait quelque instinct de l'art, de trouver des gens qui parlent avec une sorte d'indifférence des paysages de la Grèce. Là même où un soleil dévorant tarit en été les germes de la végétation, la vue de cette mer merveilleuse, où se joue la splendide lumière de l'Orient, ravit l'imagination et repose l'œil aussi bien que les prés verdoyants. Or, dans un pays comme la Grèce, la mer vous suit constamment. Ces côtes découpées, ces golfes multipliés, ces baies innombrables lui permettent de s'ouvrir une issue partout. Elle entoure cette terre privilégiée d'une ceinture frémissante, où la vie semble palpiter comme dans le sein de la divine Aphrodite.

Je ne me lassais pas de contempler les îles de la mer de Myrtos et les côtes de l'Eubée. Les montagnes d'Andros et de Kéos, le mont Ocha sont disposés de manière à former des ouvertures par où les regards s'égarent sur les flots. Les arbres et les buissons descendent jusqu'au pied de la montagne.

En suivant la base de cette montagne, qu'on tourne à gauche, on aperçoit le champ de bataille où l'orgueil du « roi des rois » subit un si grand échec. En prenant un chemin tracé sur un sol blanchi par le sable et par le sel et couvert de joncs, on découvre à la racine du mont quelques maisons qui forment le hameau de Kanas, appartenant au couvent du Pentélique. L'atmosphère éthérée des environs d'Athènes se retrouve aussi dans la plaine de Marathon. Malheureusement les marais qui furent si funestes aux Perses le jour de la bataille ne le sont pas moins aux fils de leurs vainqueurs. Cependant M. Charles Soutzo en a fait dessécher une grande partie, et des blés superbes croissent aujourd'hui à la place de marécages infects. Le lit à sec d'un torrent qu'on traverse est jonché de moellons de marbre que ce torrent roule l'hiver avec fracas. Le chemin, en se rétrécissant, mène dans un amphithéâtre, espèce d'arène où est situé le village de Marathon, non loin de l'ancien dème du même nom.

Le dimarque de Marathon était absent lorsque j'arrivai chez lui. Sa femme se tenait dans une grande pièce où l'on arrivait par un esca-

lier de bois. L'étroit sopha, recouvert d'une étoffe de coton jaune, où elle me pria de m'asseoir, faisait le tour d'une partie de l'appartement. Les enfants, assis à terre, me regardaient avec la curiosité qui est un cachet du caractère national. Ils portaient des bracelets de Jérusalem, anneaux en pâte vitreuse. Il y en a de noirs, de bleus et de verts. On fait aussi des bagues pareilles. A côté de moi était une armoire vitrée, pratiquée dans le mur, et contenant la bibliothèque du dimarque. J'y remarquai un *Nouveau Testament* en grec moderne; un *Recueil des plus beaux passages de la littérature grecque ancienne,* en prose et en vers; une *Vie d'Aristide précédée d'une notice sur Plutarque;* une *Histoire grecque* de Goldsmith. Ces ouvrages, placés à côté du Livre par excellence, montrent la haute importance que les Hellènes attachent à leurs anciens souvenirs. La maîtresse de la maison et sa sœur étaient assises sur deux escabeaux des deux côtés d'une porte-fenêtre qui menait sur un balcon ombragé par un énorme mûrier couvert de fruits. Un miroir peu limpide, un portrait d'Estelle, des œufs de Pâques sur lesquels on inscrivait autrefois des vers,

usage à peu près oublié, tel était le principal ornement des murs. Je ne m'attendais guère à trouver une héroïne de M. de Florian à Marathon! Du reste, l'étrange popularité de l'emphatique auteur de *Numa Pompilius* a été si grande qu'on ne doit pas s'étonner qu'elle ait pénétré dans l'Europe orientale. Le mobilier de l'appartement où brillait l'image d'Estelle se composait, outre le sopha, de coffres qui servaient de bancs et d'une vieille table vénitienne. Sur un de ces coffres on avait peint un pallicare qui exécutait la danse cyclique avec une femme chorége, tenant le mouchoir à la main. Dans quelques-unes des Cyclades, comme Ténos, Naxos, Miconos, on est tout étonné de découvrir des meubles tels que tables, chaises, miroirs, tableaux, qui témoignent des rapports commerciaux existant autrefois entre Venise et plusieurs ports de la mer Égée. Ces meubles attestent également la solidité et la richesse de l'ameublement vénitien.

Après ce coup d'œil jeté sur la maison, je m'occupai d'examiner les habitants. La femme du dimarque, qui était d'Amphissa, près du Parnasse, avait la tête couverte d'un *fess* entouré

d'un barége, auquel était enroulée une grosse tresse de cheveux noirs. Un mouchoir de coton lui couvrait la gorge. Elle avait une robe et un tablier de même étoffe. Elle ne portait point de bas, comme la plupart des anciens habitants de l'Attique, et ses pieds traînaient avec bruit des *babouches*. Sa sœur, qui berçait un enfant dans un tronc d'arbre, avait un costume à peu près semblable. Malgré la chaleur, les femmes du village s'agitaient autour de moi, tandis que les enfants, exaspérés par l'atmosphère brûlante, se roulaient sur le sol en pleurant ou en gémissant.

De la salle où se tenait la famille du dimarque, on entrait dans une pièce étroite qui précédait ma chambre. Cette antichambre donnait sur une terrasse, ombragée par une treille, où nous dînâmes. Ce petit appartement était orné d'une armoire incrustée dans le mur qui contenait deux images, l'une de saint Constantin et de sainte Hélène avec la Panaghia au-dessus ; l'autre à deux battants représentant saint Dimitri et saint George. Ces quatre saints sont populaires en Grèce. A côté était une lampe.

Dans ma chambre à coucher, les armes se

mêlaient aux choses saintes. Quoique le dimarque fût originaire de l'île de Kéos, il se croyait obligé en Roumélie d'agir en véritable Rouméliote. Aussi ma chambre ressemblait-elle à un arsenal. Deux fusils de pallicare, une carabine, un fusil de chasse, un yatagan, deux paires de pistolets en étaient le principal ornement. Au-dessus d'un grand lit en fer était suspendu un pistolet sous une représentation d'un couvent où il n'y a plus de moines, le fameux monastère de la Vierge miraculeuse de Ténos. La Panaghia plane dans les airs tenant dans ses bras Jésus-Christ et jetant un regard sur la cité qu'elle protége. En sa qualité d'insulaire, le dimarque avait fait plusieurs fois le pèlerinage de Ténos. L'image était entourée de feuilles de laurier et de bouquets de fleurs, souvenirs de la semaine sainte. La femme du dimarque avait conservé le laurier du dimanche des Rameaux et elle attendait, pour le remplacer, le retour de cette solennité. Les fleurs venaient de l'*épitaphe*, broderie qu'on met le Vendredi-Saint sur une table entourée de fleurs et qui représente le Christ au tombeau. Le tout était surmonté de deux couronnes en clinquant et en

fausses fleurs. Ces couronnes sont, après la cérémonie du mariage, placées au-dessus du lit nuptial, qu'elles ne doivent quitter que pour orner le cadavre des époux. Des coffres et une table complétaient l'ameublement de la chambre.

Ma fenêtre donnait sur des jardins entourés de collines. Pour examiner le village qui porte un si grand nom, je me plaçai sur le balcon de la salle où la femme du dimarque m'avait reçue. Au-dessous de ce balcon coulait un petit ruisseau sur un fond de marbre pentélique. Quelques petites filles, protégées par le vaste mûrier qui ombrageait ce balcon, se tenaient les pieds dans l'eau pour les rafraîchir en écoutant la conversation des paysans qui fumaient nonchalamment devant le cabaret, situé à l'étage inférieur et décoré du nom un peu ambitieux de café. Au delà du ruisseau, on voyait l'aire en pierre où se bat le grain dans tout village hellénique. Plus loin, dans des enclos entourés de murs et où se dressaient quelques arbres, j'apercevais des ânes, animal si commun en Orient, et qui, la nuit, remplit Athènes de son braiement. Les cabanes, longues, percées d'une petite fenêtre et

d'une porte étroite, étaient enduites de chaux. Devant une de ces pauvres chaumières, quelques femmes causaient et berçaient du pied un enfant couché dans un tronc d'arbre creusé. Des marmots en chemise et des poules caquetant couraient autour de ces femmes qui chantaient d'une voix mélancolique et monotone.

Nous dînâmes sur la terrasse dont j'ai parlé, à l'abri d'un berceau de vigne. Au-dessous, de souples cyprès élevaient leurs têtes pyramidales, des grenadiers fleuris, d'énormes rosiers en fleur s'épanouissaient à côté des oliviers et des abricotiers. Les hautes herbes qui poussaient au milieu de ces arbres servaient de tapis à des enfants assis en cercle. En dehors du jardin, on voyait cheminer des files d'ânes sur un sentier pierreux, ombragé par des lentisques et des figuiers. Les uns portaient des paysannes, les autres étaient chargés de gerbes de froment mûr. Plus loin, au centre d'un groupe de cabanes, apparaissait la blanche église du village. Dans la direction de la plage, on voyait le *tumulus* du champ de bataille. Par une échappée, on apercevait la mer qui était d'un bleu et d'un calme sans pareil. A droite, l'île de Patrocle avait l'air

d'un ruban vert entouré d'azur. A gauche, l'Eubée, aux formes arrondies, se colorait de teintes rosées.

Vers le soir, aux ânes succédèrent, sur le sentier, des femmes et des filles qui allaient à la suite l'une de l'autre puiser de l'eau à la fontaine. Elles avaient sur l'épaule gauche des cruches de forme antique. Un mouchoir de couleur, noué gracieusemeut derrière la nuque, couvrait leur tête ; un corsage de toile, évasé autour du sein, serrait leur chemise ; elles portaient un tablier également en toile. Je profitai de la fraîcheur de cette heure pour me promener dans le village. Le *papas*, auquel je rendis visite, n'étant pas revenu des champs, où il travaillait à la moisson comme les prêtres des temps apostoliques, j'entrai dans une chaumière. Cette chaumière construite en moellons de marbre roulés du Pentélique par les torrents et entourée de superbes caroubiers aux longues gousses, aux feuilles luisantes et d'un vert bleuâtre, était composée d'une seule pièce. Au milieu, brûlait un feu odorant de thym arborescent. Une jeune fille y faisait cuire des galettes sur des plaques de pierre. En même temps elle

secouait du pied le berceau d'un enfant. L'appartement était partagé en deux parties, l'une pour les hommes, l'autre pour les animaux. Celle-ci était remplie d'orge destinée à leur nourriture ; la seconde contenait le mobilier. Ce mobilier se composait de deux énormes paniers, enduits de chaux, pour le froment ; d'un métier pour tordre le coton ; de vases pour l'eau ; d'un coffre et d'une table ronde et basse servant de pétrin. Dans plusieurs autres cabanes, je vis briller le feu destiné à cuire le pain, et des femmes activement occupées à faire des liens de paille pour attacher les gerbes. En sortant d'un ravin, plein d'un gravier de marbre blanc et couronné de lauriers roses, j'aperçus un cavalier en foustanelle, aux longues moustaches et au *fess* militairement incliné de côté. Ce cavalier était le dimarque de Marathon.

A mon retour, je trouvai un grand nombre de paysans dans le café. Plusieurs s'étaient installés dans l'intérieur de l'établissement, qui était vaste et rempli d'un côté de tonneaux, et garni, de l'autre, de bancs de bois. Devant le café se tenait un groupe composé du dimarque, de son secrétaire, du maître d'école,

habillé à l'occidentale et de quelques notables en foustanelle. Lorsque je montai dans la salle, située au-dessus, on se disposait à faire souper les enfants étendus à terre et à moitié endormis. On plaça au milieu d'eux un plat de riz mêlé d'oignons, de courges de Barbarie et de feuilles hachées de menthe poivrée. On leur donna un morceau de pain noir et on les arma d'une cuiller pour manger à la gamelle. Les chats, qui n'étaient pas invités, entendaient pourtant prendre leur part. Avec une adresse toute féline, ils attrapaient souvent la cuillerée de riz avant que les enfants pussent la porter à leur bouche. Un de ces marmots, ne trouvant pas le mets de son goût, se roula en désespéré, ferma les yeux et, au lieu de manger, protesta par son attitude contre la cuisine maternelle, résolution énergique digne d'un descendant des vainqueurs du « grand roi. »

Le lendemain, à trois heures du matin, je montai en voiture pour visiter le glorieux théâtre de la victoire des Hellènes sur la barbarie asiatique. Je laissai derrière moi un sombre amphithéâtre tracé par les dernières pentes du Pentélique et du Parnès, lequel s'avance jusque

dans la mer pour former le cap Marathon. Au delà de ce cap se dressaient à gauche les monts de l'Eubée d'une nuance bleuâtre. Au-dessus de ces montagnes, l'horizon prenait une couleur de plus en plus rosée. L'île de Kéos se voilait à droite d'une vapeur violette, non loin du cap Sunion, plus nettement dessiné. Au moment où quelques traits d'un or vif s'élancèrent dans l'espace, la lune, pur croissant d'argent, planait encore au-dessus de la mer d'un azur pâlissant. Le soleil, à son lever, était couvert, comme d'une fine gaze, de quelques légers nuages. Mais quand il eut secoué dans l'espace sa rayonnante chevelure, un torrent de lumière inonda la mer d'Eubée, la mer de Myrtos, les îles et la plaine.

Il me fut alors aisé d'examiner le champ de bataille qui n'a que dix-neuf kilomètres de longueur sur trois de largeur et que bordent des marais, la mer et des collines. Du grand *tumulus*, qui est au milieu, on en voit la majeure partie. Il présente quatre débouchés, l'un au nord, où était situé le dème Tricorytos; un autre au sud où était le dème Probalinthos; un troisième à l'ouest où était le dème d'Œnoé; le quatrième, d'après une opinion probable, mais

non incontestable, était celui où était le dème Marathon, dans l'endroit appelé maintenant Vranà.

L'expédition commandée par le Mède Datis et par Artapherne, neveu du roi, ne ressemblait point à celle qui fut, dix ans plus tard, dirigée par Xerxès. Les troupes envoyées par Darius n'étaient point une multitude bigarrée de nomades marchant confusément à la suite du roi des rois. Les héritiers de Cyrus avaient l'habitude d'emmener dans leurs expéditions des Perses, des Mèdes, des Hyrcaniens, dont les habits avaient des dessins variés; qui s'abritaient derrière des boucliers d'osier et qui portaient de courtes piques et des cuirasses à écailles d'acier, pareilles à celles des Normands de Guillaume-le-Conquérant. Les Assyriens combattaient avec des massues de fer; les Sazartiens avec le poignard. Les habitants de l'Inde lointaine, habillés de coton, coudoyaient l'Éthiopien, qui couvrait son corps peint de la dépouille des lions ou de la peau des panthères. Mais si Darius n'avait pas cru devoir précipiter l'Asie et l'Afrique sur la Grèce, les soldats de Datis et d'Artapherne étaient l'armée d'élite d'une nation

qui n'était dénuée ni d'énergie ni de tactique. Descendus comme les Hellènes de la noble race indo-européenne, disciples d'une religion tellement épurée qu'on les a nommés « les Puritains du paganisme », les Perses devaient leur haute position en Asie à leur bravoure et à leur persévérance. La concentration de toutes leurs forces sociales et militaires dans les mains d'un souverain, représentant d'Ormuzd, leur avait donné dans la guerre une force jusqu'alors irrésistible. Sous Cyrus ils avaient conquis l'Asie, sous Cambyse ils avaient subjugué l'Afrique. Darius qui avait franchi l'Ister (Danube) avec 800,000 hommes pour attaquer la Scythie (Russie) rêvait la conquête de l'Europe. Cependant le despotisme des successeurs de Cyrus avait peu à peu affaibli le courage des fils de l'Iran. Dans des expéditions chaque jour plus lointaines, ils n'étaient pas soutenus par ce patriotisme ardent qui animait les Hellènes combattant pour de si petits États qu'ils se confondaient presque avec le foyer domestique. D'ailleurs, tandis que la Perse inclinait déjà vers la décadence, la Grèce était dans toute sa force. Ses institutions étaient aussi libres que le comportait l'état social du

monde ancien, sans pencher encore vers l'anarchie. Sa religion, moins philosophique que le dualisme des disciples de Zoroastre, était, grâce au culte des héros, plus propre à exalter l'énergie individuelle et à faire mépriser la mort. Malgré l'énorme disproportion des combattants[1], la Grèce, c'est-à-dire l'Europe, avait pour elle ces forces morales qui valent mieux que les gros bataillons. Autrement l'Asie, qui tant de fois a été funeste à la civilisation européenne; qui, à diverses reprises, a jeté sur notre continent les Huns, les Arabes, les Mongols et les Turcs, flots vivants qui anéantissaient tout à coup le travail des siècles, l'Asie aurait pu étouffer dans son germe une société dont l'avenir était l'avenir même du genre humain.

Les généraux d'Athènes ajoutèrent par leur abnégation et leurs sages dispositions aux avantages qu'ils puisaient dans leur courage personnel. Aristide et ses collègues s'effacèrent pour laisser le premier rang à Miltiade, fils de Cimon, qui, ayant été, à l'époque où il gouvernait la Chersonèse taurique (Crimée), témoin de l'expédition

[1] Les Hellènes étaient 11,000. On croit que les Perses étaient plus de 100,000. Mais Hérodote ne donne aucun chiffre.

des Perses contre les Scythes, était peut-être le seul capable de diriger les opérations de l'armée hellénique. Miltiade profita admirablement du terrain. Il occupa les pentes de la montagne. Les Perses, qui avaient leur camp à Tricorytos, développèrent leur ligne de bataille parallèlement à celle des Hellènes. Pris entre le grand marais au nord-est, la mer à l'est et l'ennemi à l'ouest, ils ne pouvaient faire manœuvrer à leur aise leur excellente cavalerie exposée à se précipiter dans les marécages ou à se heurter, au sud et à l'occident, contre les collines. « La bataille dura longtemps, dit Hérodote, qui naquit au milieu des guerres médiques, les barbares l'emportèrent au centre. Mais les Athéniens ayant été vainqueurs aux ailes se replièrent des deux côtés sur ceux qui avaient forcé le centre (les Perses et les Saces) et les défirent complétement. Sept vaisseaux furent pris, le reste se sauva à force de rames. »

Il est probable que les nombreux soldats laissés par les généraux de Darius sur le champ de bataille (6400) ont été ensevelis dans le *tumulus*, où l'on a retrouvé des pointes de flèches en cuivre et en pierre dont se servaient les Éthiopiens. En

effet, les anciens affirment qu'on érigea à chacun des 192 Athéniens, tués à Marathon, une stèle à part qui portait son nom. Il est vraisemblable que les ruines éparses entre le *tumulus* et la mer sont celles de ces monuments funéraires. Les Platéens et les esclaves, auxquels on permit dans ce grave péril de combattre avec les hommes libres, avaient des sépultures séparées dont on ne saurait préciser la place. Le frère d'Eschyle, Cynégyros, se signala par un héroïsme exceptionnel dans une armée de héros. L'énergie de Cynégyros fait comprendre la grandeur des conceptions d'Eschyle; car il existe plus de rapports qu'on ne le croit généralement entre les grands courages et les hautes intelligences. Le siècle des Condé et des Turenne n'est-il pas le siècle des Pascal, des Arnauld et des Descartes?

Au nord de Marathon, à gauche du village nommé Souli, dans la plaine de Rhamnonte, on avait construit, après la bataille, des temples en l'honneur de Thémis et de Némésis, qui personnifiaient la Justice et la Vengeance. Il n'en reste malheureusement que des ruines d'un travail magnifique qui permettent de constater que

ces monuments réunissaient la force et la grâce. La statue de Némésis, la déesse des justes vengeances, avait été faite par Phidias qui se servit d'un bloc de marbre apporté par les Perses. Ceux-ci se croyaient tellement assurés de la victoire qu'ils songeaient déjà à ériger un trophée. J'aime, je l'avoue, l'idée qui avait porté les Hellènes à placer le temple de Némésis à côté du sanctuaire consacré à la Justice. La justice désarmée ne serait plus qu'un vain fantôme, que les peuples comme les princes mépriseraient au même degré. Mais la conviction que le temps prépare un châtiment à la violence et à l'iniquité, aide les hommes à supporter les maux de toute espèce qui les accablent.

La plaine de Marathon, moins heureuse que la plaine d'Athènes, avait vu disparaître toute trace de civilisation. En effet, le village de Marathon ne date que de quelques années. Les pâtres se montraient seuls dans la plaine désolée où, même aujourd'hui, aucun monument ne rappelle — je le constate avec regret — un des plus grands événements de l'histoire universelle. Lorsqu'on eut fait quelques travaux de desséchement et de culture, des pay-

sans vinrent s'y établir. Aujourd'hui, Marathon, qui contient cinquante-deux maisons, est devenu le chef-lieu d'une commune de quatre mille habitants, qui se compose de onze villages. Cette centralisation paraît bien exagérée dans un pays où le régime municipal a toujours eu une admirable vigueur et a contribué si puissamment à sauvegarder la nationalité. Le dimarque réside à Marathon et le juge de paix à Capandriti. Les justices de paix sont une création empruntée à la France[1]. Elles ont, malgré une assez bonne organisation, multiplié le nombre des procès, grâce au caractère processif que le poëte Hésiode signalait déjà chez les paysans de son temps, et à l'intervention des avocats de village, qui vont partout cherchant des causes et qui les font naître quand elles n'existent pas. En général, les magistratures rustiques ont jusqu'à présent fonctionné assez mal. Il faut que le juge, pour être impartial et respecté, soit complétement soustrait aux influences locales. Du reste, dans toute l'Europe orientale — je n'ai pas ici à rechercher s'il n'en est pas de même dans plu-

[1] Ce mot « juge de paix » a en Angleterre un sens tout différent.

sieurs États de l'Occident — l'organisation judiciaire laisse tellemént à désirer qu'une prompte réforme est regardée comme indispensable par des personnes fort peu suspectes d'être favorables aux innovations.

Si le nom d'Éleusis ne réveille pas d'aussi grands souvenirs que celui de Marathon, il excite pourtant un puissant intérêt. Que de choses semblent cacher ce mot de « mystères » qui exerce encore la sagacité des érudits ! Il faut avouer que l'analogie donne lieu à des suppositions de toute espèce. Nous savons maintenant que les membres du sacerdoce asiatique ont été aussi hardis que ces prêtres romains du dix-huitième siècle qui applaudissaient aux sarcasmes des encyclopédistes. Nous connaissons aujourd'hui les secrets des sanctuaires de l'Inde. La caste brahmanique a révélé à Colebrooke[1] les systèmes — aussi avancés que les théories de Hegel et de Schelling — de sa philosophie esotérique. Eugène Burnouf nous a montré ce bouddhisme qui compte en Asie trois ou quatre cents millions de

[1] Voy. Colebrooke, *Miscellaneous essays*. Londres 1837. Comp. H. Ritter, *Geschichte der Philosophie*. Hambourg 1829-1853.

sectateurs, aboutissant à un athéisme gigantesque, aussi logique que cèlui des Feuerbach et des Stirner. La Grèce, cette terre de la libre pensée, a-t-elle été plus timide que l'immobile Asie? On est d'autant moins disposé à le croire qu'il s'est trouvé parmi les anciens Hellènes des hommes assez décidés pour professer les idées les plus contraires au polythéisme vulgaire. Dans un pays où s'enseignaient ouvertement le panthéisme de Zénon, le matérialisme d'Épicure, le scepticisme de Pyrrhon, s'imagine-t-on qu'on se contentât, dans la plus célèbre des sociétés secrètes, de discourir sur le dévouement de Déméter et sur les mérites de Perséphoné? L'exemple du brahmanisme prouve que le sacerdoce s'est toujours dédommagé — dans des réunions entourées d'un profond mystère— de la contrainte, souvent rigoureuse, que lui imposent les traditions religieuses de la nation. On s'explique ainsi comment les prêtres ont donné, en général, le signal des révolutions religieuses. Presque toujours, le prétendu novateur n'est qu'un initié qui substitue l'enseignement ésotérique à l'enseignement exotérique. Luther et Zwingli n'ont point l'air aussi révolutionnaires quand on songe

que le fatalisme était enseigné dans les écoles occidentales depuis qu'elles avaient accepté les opinions de saint Augustin défendues au moyen âge avec tant de succès par le Napolitain Thomas d'Aquin.

Ces mystères d'Éleusis, qui donnent lieu à tant de problèmes, ont eu l'origine la plus modeste. Quand on remonte au principe du culte de Déméter, on n'y trouve primitivement aucun des éléments métaphysiques qui s'y sont introduits plus tard. Déméter (Cérès) est une de ces déesses-terre dont j'ai déjà signalé plus d'un type. Elle est la terre cultivée ou la terre nourricière, ainsi que l'indique son nom, comme Thémis est la terre bienfaisante, soumise à des lois régulières, et par extension la déesse de la justice. Déméter a de Zeus, le ciel personnifié, une fille charmante, qui se plaît au milieu des prairies parfumées, Perséphoné, symbole de la végétation fleurie. Mais les phénomènes de la nature ont un double aspect, l'un riant et l'autre sinistre. Le cep de vigne, si vivant en été, n'est-il pas comme frappé de mort pendant l'hiver? De là aux idées mystiques sur la passion de Dionysos — qui vers le commencement du

cinquième siècle avant Jésus-Christ commença à être associé à Déméter en qualité de divinité de la production — il est des transitions que l'imagination ne tarda pas à franchir. De même pour expliquer la mort de la végétation en hiver, on supposait que le sombre Hadès ou Aïdoneus (Pluton), le Zeus souterrain, personnification de l'abîme placé au-dessous du sol visible, avait brusquement enlevé Perséphoné à l'amour de sa mère. Dans les fêtes célébrées en l'honneur de Déméter on la représentait telle qu'une *Mater dolorosa*[1] livrée à toutes les angoisses maternelles, cherchant sa fille dans l'univers entier. Les descriptions que les légendes font de l'empire de Perséphoné expliquent assez le chagrin de Déméter quand elle apprend que sa fille est confinée dans le séjour des morts. Les Hellènes, fort attachés à l'existence, ne parlaient du royaume d'Hadès et de sa compagne qu'avec une visible antipathie. Les vastes plaines silencieuses, semblables aux steppes de l'Europe orientale, où les âmes errent au milieu des pâles asphodèles, n'étaient pas faites pour charmer

[1] Les légendes du moyen âge ont donné à Marie une *passion* comme au Christ.

une race éprise des rêves de l'adolescence, qui considérait la vie comme une fête perpétuelle. Quoique d'autres traditions parlent de lieux moins tristes, l'ancienne Grèce n'aurait jamais imaginé l'Élysée décrit par l'auteur de *Télémaque;* car cet Élysée est un paradis chrétien et philosophique en même temps; il suffit de jeter un coup d'œil sur la *Divina commedia* pour voir à quel point les idées du moyen âge sont inférieures à celles du disciple de Descartes.

Le mythe de Déméter et de Perséphoné, qui appartient aux théories naturalistes des premiers temps, devint, grâce aux tendances anthropomorphites des Hellènes, une grande conception théologique et morale. Déméter fut pour eux l'image visible de la divinité bienfaisante qui se manifeste aux mortels par les dons de la nature et qui leur enseigne les connaissances nécessaires à leur prospérité.

L'*Hymne à Déméter* nous apprend pour quels motifs Éleusis était devenue la terre sainte des populations helléniques et ses habitants un peuple élu qui avait reçu les précieuses révélations indispensables au bonheur et aux progrès de l'humanité.

Perséphoné cueillait dans le champ de Nysa la rose, le safran, la violette, l'hyacinthe et l'iris. Tout à coup, tandis qu'elle se penche sur un narcisse, la terre s'ouvre et le roi des enfers sort de son ténébreux séjour, traîné par ses immortels coursiers. Il saisit la vierge et, malgré sa résistance, la met sur son char étincelant d'or, puis s'enfuit à toutes brides. Hécate et le Soleil sont seuls témoins de ce rapt. Mais la voix divine de Perséphoné parvient aux oreilles vigilantes de sa mère. La déesse, en proie à un violent désespoir, arrache les bandelettes qui ceignent sa belle chevelure, jette sur ses épaules un manteau d'azur, et s'élance à la recherche de sa fille. Pendant neuf jours, la vénérable déité parcourt la terre en portant des torches allumées. Enfin quand brille la dixième aurore, Hécate, un flambeau à la main, déclare à Déméter qu'elle a vu l'enlèvement sans reconnaître le ravisseur. Le Soleil, témoin plus attentif, lui révèle le nom d'Aïdoneus : « Nul des immortels, dit-il, n'a causé ton malheur, hormis Zeus qui a autorisé son frère à prendre ta fille pour épouse. Mais ce monarque des enfers n'est point un gendre indigne de toi ; c'est l'oncle paternel de ta fille, et

une des trois parties du monde obéit à sa voix. » A cette nouvelle, la tristesse de Déméter redouble. Elle quitte le vaste Olympe, prend le costume et l'air d'une vieille femme, et après avoir erré dans les champs et dans les cités, elle s'arrête à Éleusis, à l'ombre d'un olivier auprès du puits Parthénios. Les filles du roi d'Éleusis, Céléos, qui venaient puiser l'eau vive dans des vases d'airain, aperçoivent l'inconnue. Touchées de sa tristesse et de son isolement, elles engagent leur mère Métanire à la prendre pour nourrice de son fils. Mais la reine apercevant un jour la déesse qui met Démophoon dans la flamme pousse un cri d'angoisse : « Hommes aveugles et insensés, s'écrie Déméter, vous ne connaissez ni les biens ni les maux que le destin vous réserve ; je voulais affranchir Démophoon de la mort, mais votre manque de confiance dans ma parole divine rend inutile mon projet. Maintenant sachez que les malheurs, la discorde et la guerre puniront un jour les enfants d'Éleusis de la faute de leur mère[1]. Je suis la glorieuse

[1] Il est impossible de ne pas voir de grandes analogies entre ce trait et le peu de confiance d'Ève, laquelle empêche sa postérité d'être immortelle.

Déméter qui fait la joie et le bonheur des dieux et des hommes. » La déesse consent, malgré sa colère, à apprendre aux humains le moyen de réparer la faute dont elle se plaint. Ils doivent lui bâtir un temple sur la colline Callichore où seront enseignés les « mystères. »

Les honneurs que le roi d'Éleusis et son peuple rendent à Déméter dans le temple qu'elle veut bien habiter, ne lui font point oublier sa fille. La terre, qui ne recevait plus ses bénédictions, devenant stérile, Zeus est obligé d'intervenir, et Hermès conduit Perséphoné à la porte du temple d'Éleusis : « Chère enfant, dit la déesse en versant un torrent de larmes, n'as-tu goûté d'aucune nourriture auprès du roi des morts ? Parle, ne me cache rien ; s'il en est ainsi, tu pourras désormais, arrachée du ténébreux Tartare, habiter dans l'Olympe, près de ton père Zeus ; mais si tu as pris quelque nourriture dans le sombre empire, alors il t'y faudra retourner. Tu demeureras la troisième partie de l'année[1] avec ton époux, et les deux autres avec moi et les dieux immortels. Lorsque la terre fera naître les fleurs odorantes et variées du

[1] Les Hellènes divisaient d'abord l'année en trois saisons.

printemps, tu reviendras des obscures ténèbres pour être un grand prodige aux yeux des dieux et des hommes. » Quoique Perséphoné ait goûté d'un pépin de grenade que le rusé Aïdoneus lui a donné, et qu'elle soit obligée par là de passer la troisième saison de l'année dans son empire, Déméter se console; elle rend la fertilité au champ de Rharos; elle initie Triptolème et d'autres habitants d'Éleusis aux secrets de l'agriculture et aux rites sacrés qu'il ne leur est pas permis de révéler. Puis elle remonte vers l'Olympe auprès du formidable Zeus. Elle et sa fille veillent sur la terre et accordent une existence heureuse aux hommes qui les honorent.

Cette conclusion de l'*Hymne à Déméter* montre l'importance qu'on attachait au culte de Déméter et de sa fille, dont la pathétique légende devait faire une immense impression sur tout cœur vraiment maternel. Ce culte comprenait les deux idées les plus profondes du polythéisme hellénique, l'enseignement donné au genre humain par la divinité descendue des cieux et la croyance en un monde où se continuait la vie individuelle. Ces deux croyances suffirent tant que l'influence asiatique n'eut pas souillé le mythe

primitif, pour donner aux mystères d'Éleusis une action incontestable sur la moralité des populations helléniques. Cette action s'accomplissait d'autant plus facilement que la sympathie et la vénération populaires s'attachaient de préférence à des êtres féminins, en vertu d'un instinct qui porte encore les multitudes indo-européennes à voir dans la femme des attributs plus gracieux que la puissance et la justice.

Les Thesmophories, qui avaient en Attique un éclat tout particulier, étaient le triomphe de notre sexe ; car ces solennités fameuses étaient célébrées exclusivement par les femmes. Les Thesmophories symbolisaient sous une forme populaire les croyances que les Éleusinies représentaient à l'aide d'un symbolisme plus profond. Quel était le sens réel de ces croyances ? Si nous avions les écrits composés sur les mystères — spécialement l'ouvrage de la célèbre Arignoté de Samos, membre de l'école pythagoricienne, sur le culte de Déméter — il serait plus aisé de répondre à cette question. Il semble qu'on se proposât moins de donner un enseignement dogmatique que de communiquer aux âmes certaines inclinations qui résultaient des

solennités mêmes. « Aristote, dit un évêque de l'Église orientale, un disciple de la belle et savante Hypatie, Synésius, est d'avis que les initiés n'apprenaient rien précisément, mais qu'ils recevaient des *impressions*, qu'ils étaient mis dans une certaine disposition à laquelle ils avaient été préparés. » Cette préparation avait un caractère assez ascétique pour fournir aux chrétiens plus d'une pratique. On retrouve dans la grande veillée (*pannychis*) qui commençait l'initiation, nos vigiles, dont la nuit solennelle de Pâques donne une idée. La nourriture des initiés était soumise à certaines observances symboliques ou analogues au carême, telles que l'abstinence des oiseaux domestiques et de certains poissons dont la chair passait pour exciter les passions. Les jeûnes n'étaient pas oubliés. Théodoret et saint Clément d'Alexandrie rapportent que la continence était imposée aux femmes qui célébraient les Thesmophories, fêtes étroitement liées aux mystères[1]. Ces règlements, plus rigoureux pour les prêtres que pour les initiés, ne donnaient lieu à aucune réclamation. Mais dans les mystères de Samothrace, la confession ayant été

[1] Cette tradition existe encore dans l'Église orientale.

ajoutée aux pratiques destinées à purifier les initiés et à leur assurer un sort satisfaisant dans l'autre vie, la défiance éclata dans plus d'une occasion. « Est-ce toi ou les dieux, dit Lysandre au prêtre, qui exigent la confession? — « Ce sont les dieux, » répondit le pontife. — « S'il en est ainsi, répliqua le général lacédémonien, retire-toi; s'ils m'interrogent, je leur dirai la vérité. » Antalcidas se contenta de répondre : « Les dieux connaissent mes actions. » L'Église d'Orient, tenant prudemment compte des dispositions que de pareilles réponses montraient chez les Hellènes, s'est bien gardée de jamais donner à la confession le caractère vraiment exceptionnel qu'elle a dans l'Église romaine, où elle est devenue un moyen tout-puissant de domination. Jamais elle n'a accepté les fameux décrets du concile de Latran, qui ont transformé l'institution et l'ont imposée rigoureusement[1], et si parfois quelques tentatives analogues ont été faites dans l'Europe orientale, il faut les attribuer au pouvoir civil, frappé de

[1] Comp. le *Catéchisme de l'Église catholique orthodoxe d'Orient*, trad. du russe (Paris, Klinsieck, 1851), avec les catéchismes romains.

l'immense parti que tirait la politique romaine des étranges décrets dictés aux évêques occidentaux par cet Innocent III qui couvrit de ruines ensanglantées la France méridionale.

Il existait deux sortes de mystères en l'honneur des « grandes déesses. » Les petites Éleusinies se célébraient dans le mois Anthestérion, qui annonçait la germination printanière, symbolisée par l'ascension de Perséphoné. Les grandes Éleusinies, qui étaient consacrées à sa descente aux enfers, coïncidaient avec l'époque des semailles et étaient en rapport avec les Thesmophories. Dans les premières, Perséphoné jouait le rôle le plus important, et dans les secondes, ce rôle appartenait à Déméter. Depuis le quinze du mois de Boédromion, on commençait à Athènes la célébration des grandes Éleusinies. Le vingt, une procession magnifique accompagnait à Éleusis l'image de l'enfant Iacchos, fils de Zeus et de Déméter, qui n'était qu'une forme de Dionysos. La route qu'on suit ne correspond pas toujours à l'ancienne voie sacrée qui menait la *théorie* à Éleusis, car tantôt elle passe par-dessus et tantôt à côté. Je cherchais à me rendre compte de l'impression que pro-

duisait cette solennité qu'un historien nomme « magnifique et vraiment religieuse[1]. » Pour la comprendre, il faut vivre un moment par la pensée dans une époque si différente de la nôtre. Vingt ou trente mille personnes manifestaient par des acclamations, par des hymnes, par des danses et par des sacrifices, l'enthousiasme que leur inspiraient Déméter et Iacchos. De telles pompes semblaient si saintes, qu'un empereur maître du monde, un philosophe, un soldat comme Julien, comparait avec dédain les fêtes du paganisme au culte, essentiellement spiritualiste et encore sans éclat, de ceux qu'il nommait ironiquement « Galiléens. » Aucun climat, aucune nation ne se prêtait comme la Grèce à ces magnificences d'une religion essentiellement artistique. Sous ce ciel d'une sérénité que le langage ne saurait exprimer, on n'avait pas à craindre qu'un déluge inattendu vînt changer en déroute une procession splendide. Le culte que les Hellènes professaient pour la beauté ne leur eût point permis de mêler aux statues d'une perfection idéale, aux pontifes majestueux, aux vierges char-

[1] Plutarque, *Alcibiade*.

mantes qui paraissaient dans leurs fêtes, les étonnants contrastes qui choquent les regards dans les processions modernes — même à Florence, l'Athènes occidentale! En héritant du goût des Hellènes pour les manifestations religieuses, les peuples novo-latins n'ont pas conservé la pureté de leur sentiment artistique. Du reste, ce mélange du beau et du laid, des chasubles d'or et des frocs squalides, des capucins aux barbes de chèvre et de jeunes filles dans la fleur de l'âge, s'explique par une dualité d'éléments qui n'existait point en Grèce. Les Hellènes n'étaient pas obligés de concilier, dans leurs pompes, le culte du beau et le culte de la douleur, ni de porter, côte à côte, le type de la beauté, représentée par la Madone, et le type de la souffrance, personnifiée dans le Crucifié. La Grèce est plus logique que l'Italie. La sévère Panaghia n'a rien conservé des formes voluptueuses de l'art païen. Au pied de la « croix de bois qui a sauvé le monde », elle ressemble tellement au Christ du Golgotha, que l'homme le plus étranger aux mystères de notre foi n'aurait aucune peine à la reconnaître pour la digne mère de celui « qui n'avait pas où reposer la tête ».

La sombre chapelle d'Haghia Triada (Sainte-Trinité), bâtie sur l'emplacement de la Porte-Sacrée, vous avertit, en sortant d'Athènes, que, à la Grèce de Périclès, a succédé une Grèce qui, pour éviter la fascination des grands souvenirs mêlés aux traditions du polythéisme, multiplie partout les symboles d'une théologie spiritualiste ou d'un rigide ascétisme. Ainsi, plus loin, à la place de la maison de Phytalus[1], où s'arrêta Déméter, s'élève l'église de saint Savas, le moine populaire de la Serbie, l'ascète de race royale. A quelque distance est un petit couvent sur la colline qui porte le nom de saint Élie, la plus austère expression parmi les prophètes de l'Ancien Testament, d'une lutte sans pitié contre les illusions et les voluptés du paganisme. Plus loin encore, le monastère de Daphni s'élève à quelque distance des ruines du sanctuaire d'Aphrodite Philæ. Quelles réflexions suggèrent, sur cette route célèbre par tant de solennités païennes, des monuments consacrés aux Savas et aux Élie! Le nom du prophète hébreu n'a-t-il pas surtout un sens profond? Élie — que je n'ai jamais entendu nommer saint en Occident — est

[1] Personnification de la plantation des arbres.

un des personnages les plus vénérés de l'Église orientale. Cette Grèce qui a poussé l'admiration de la beauté jusqu'au fanatisme, qui, sur cette voie sacrée, s'arrêtait pour contempler Phryné sortant des flots d'azur de la mer saronique — comme autrefois Aphrodite — cette Grèce est prosternée au pied des autels du terrible Élie qui mettait en morceaux les prêtres des divinités voluptueuses de l'Asie occidentale et qui, disent les légendes, dirige et lance la foudre !

Si la religion de la Grèce est tellement transformée, la nature, qui ne subit que lentement l'action des causes physiques, est restée, en partie, ce qu'elle était à l'époque où les « dieux immortels » naissaient dans l'imagination des poëtes. La plaine de l'Attique que la route traverse, n'a rien de monotone, grâce à la chaîne de collines qui se détache de l'Hymette, collines sur lesquelles les Athéniens construisirent les édifices dont la perfection ne sera probablement jamais égalée. Le vaste bois d'oliviers où l'on entre, après avoir dépassé la chapelle d'Haghia-Triada, est si antique, qu'on pourrait croire qu'il a vu passer les contemporains de Socrate, et que les disciples d'Aristote s'y sont promenés

en discutant sur les catégories. Le Céphise, aujourd'hui presque tari en été, a plus souffert des outrages du temps que la contrée qu'il parcourt. La beauté des lauriers-roses, à l'ombre desquels murmurait l'onde paresseuse du Céphise, la transparence inexprimable de l'atmosphère, l'éclat radieux du soleil d'Orient peuvent encore suffire au poëte et à l'artiste; mais les multitudes ont nécessairement d'autres aspirations que les serviteurs des Muses. Elles savent que les nations agricoles se trouvent seules dans les conditions nécessaires au développement d'une vraie prospérité, et que celui qui plante un arbre ou qui défriche un sillon, est aussi nécessaire à la patrie que le soldat qui verse son sang pour elle ou que l'écrivain et le savant qui l'illustrent par leurs travaux. On voudrait que les Hellènes fussent sur ce point plus fidèles aux traditions antiques. Par une de ces sublimes inspirations qui ont élevé si haut le génie hellénique, la Grèce n'avait-elle pas fait de l'agriculture un art révélé par une divinité bienfaisante? N'est-ce pas dans la maison de Phytalus que Déméter donna le figuier à celui qui l'avait accueillie? N'est-ce pas elle qui apprit au roi d'Éleusis

et à ses sujets l'agriculture et la « doctrine sacrée? »

Mais il ne faut pas conclure du respect intelligent et profond que la Grèce professait pour la vie agricole qu'elle condamnât l'agriculteur à une existence uniquement matérielle. Après avoir franchi le défilé de Gaïdarion, qui s'ouvre entre le mont Corydalus et le mont Icarus, on trouve le monastère de Daphni, bâti, au point le plus élevé du défilé, sur les ruines d'un temple d'Apollon. Ce temple, construit entre la demeure de Phytalus et la ville d'Éleusis, n'était-il pas fait pour rappeler que l'art et la poésie doivent travailler constamment à tourner vers le monde idéal les âmes les plus vulgaires? De même que la Grèce ne faisait aucun cas de cet idéalisme outré qui, dans l'Inde, a été mortel à une race admirablement douée, et qui nous est unie par les liens les plus intimes : ainsi elle redoutait la prédominance exclusive des appétits matériels, devenue si nuisible aux Babylones charnelles de l'Asie occidentale. La perfection de la vie consistait, à ses yeux, dans un prudent équilibre des deux forces qui constituent l'existence humaine. Mais le jour où cet équilibre fut rompu

par le triomphe d'un sensualisme effréné, triste importation de ce monde asiatique toujours fatal à la Grèce, une réaction devint inévitable.

Le couvent de Daphni, dont l'église est une des plus anciennes du pays, est un monument de cette réaction, qui, comme toutes les réactions, a dépassé le but. L'enceinte du monastère était entourée de cellules. Les deux chambres qui existent encore à l'étage supérieur ont bien le caractère de cet impitoyable ascétisme oriental dont Siméon stylite est l'expression la plus décidée et la plus étonnante. Elles sont si étroites et si basses qu'elles ressemblent à des tombeaux. De là les solitaires apercevaient cette mer inconstante et charmante dont la Grèce païenne faisait sortir la blonde Aphrodite. Combien de ces religieux, pareils aux Antoine et aux Jérôme, ont vu se dresser dans leurs rêves, les séduisants fantômes des divinités proscrites depuis le jour où la voix tonnante du grand Paul avait parlé aux Athéniens du « Dieu inconnu » ? La victoire de l'idéalisme fut si complète dans ces âmes enthousiastes que tout accord entre la beauté et la croix leur parut une odieuse profanation. De là est née l'antipathie

— souvent fort mal comprise en Occident — qu'inspirent encore à beaucoup d'Orientaux les formes sensuelles du culte romain et ses indulgentes pénitences. Au point de vue du christianisme antique, cette antipathie est logique. Les vierges de la Renaissance, idéalisation merveilleuse des *fioraie* de Florence et des *fornarine* de Rome, ressemblent trop aux déités vaincues par la croix, pour ne pas effrayer les âmes dans lesquelles vit encore le rigide mysticisme oriental. Des gens qui se contentent d'un carême — et de quel carême ! — leur rappellent trop ces joyeux festins où la philosophie elle-même — si l'on en croit l'auteur du Banquet — oubliait sans beaucoup de peine les lois de la sobriété. Cet épicuréisme brillant de l'Église romaine[1] révolte des esprits profondément attachés aux vieilles traditions. Dans ces préoccupations exclusives, il est assez conforme aux tendances ordinaires de la nature humaine de mettre au-dessus de la tolérance et de l'intelligence de son siècle, les ardeurs passionnées d'un autre âge, qu'on est habitué à regarder comme l'expression de la vertu la plus pure.

[1] Expression employée par M. Petrucelli della Gattina à la chambre des députés d'Italie en 1862.

Lorsque, après la prise de Constantinople par les croisés, la cité d'Athéné échut aux Français, l'éloignement que les moines grecs avaient pour le catholicisme romain fut mis à de rudes épreuves. Daphni devint le Saint-Denis des ducs d'Athènes, et j'y ai trouvé sur un sarcophage les fleurs-de-lis de la vieille France. Au-dessous de la coupole de l'église on remarque, à droite, un tableau en mosaïque dont le caractère est essentiellement catholique, quoiqu'il ait été exécuté par des procédés helléniques. La croix qu'on y a représentée est latine, et l'expression de certaines figures est trop mondaine pour appartenir à l'art byzantin. Du reste, cette église n'a pas subi de transformations essentielles. Elle est regardée avec raison comme un des spécimens les plus curieux de l'art byzantin. L'édifice, malheureusement fort délabré, est précédé d'un porche. La muraille qui forme le fond de ce porche est percée de cinq portes, dont deux plus petites, placées aux extrémités, donnent entrée dans deux chapelles voûtées. Les trois portes du milieu s'ouvrent sur un étroit vestibule. Au centre est un dôme, et le chœur est flanqué de deux chapelles. Toute la partie supérieure du monu-

ment est ornée de mosaïques. J'ai remarqué à la tribune une Panaghia entre deux anges, et à la coupole une très-grande tête du Sauveur.

Avant de quitter le défilé, on trouve le soubassement pélasgique du temple d'Aphrodite Philæ. On voit encore dans le rocher des niches qui contenaient des *ex voto* avec des inscriptions qui s'y rapportent. Il n'est pas probable que ces *ex voto* fussent aussi précieux que la statue d'or d'Aphrodite que Phryné offrit au temple de Delphes. Après avoir dépassé les lacs Rhiti, où les initiés se purifiaient, et le Céphise éleusinien, on arrive à l'endroit où, dit-on, cette courtisane sortit des flots dans le costume d'Aphrodite Anadyomène. Phryné, si l'on en croit saint Clément d'Alexandrie, servait de modèle aux peintres qui voulaient représenter la déesse. Il n'est donc pas impossible que l'orgueil l'ait décidée à jouer un moment le rôle d'Aphrodite. Il est certain qu'elle parut nue dans une de ces fêtes de Poséidon, où le bain public constituait une espèce de rite sacré. Les détracteurs de l'hellénisme, qui l'ont jugé uniquement d'après les extravagances de quelques individus, trouveraient dans les temps modernes des traits pour

lesquels ils peuvent réserver leur zèle. Léon X n'a-t-il pas adressé à l'auteur de l'*Orlando furioso* les bulles les plus extraordinaires ? Devant qui jouait-on les comédies les plus licencieuses de Machiavel ? Messer Biagio, maître de cérémonies du Vatican, choqué des nudités de la chapelle sixtine, ne disait-il pas à Paul III « que de tels ouvrages seraient mieux dans une salle de bains que dans la chapelle papale ? » Michel-Ange s'étant vengé en le plaçant avec des oreilles d'âne dans le coin à droite du *Jugement dernier*, le maître de cérémonies se plaignit à son maître : « Si Buonarotti, répondit le pontife, t'avait mis en purgatoire, je pourrais t'en tirer ; mais puisqu'il t'a mis en enfer, tu sais que je n'y puis rien. »

En entrant au village d'Éleusis, on trouve les ruines du temple de Triptolème. « On montrait à Éleusis, dit Pausanias, l'aire et l'autel de Triptolème, et le temple de ce héros se trouvait près de celui d'Artémis Propylée et de Poséidon. » La légende athénienne attribuait à Triptolème l'invention de l'agriculture. Dans l'*Hymne à Déméter*, Triptolème, prince d'Éleusis, reçoit de la déesse elle-même les leçons de la science

précieuse qu'il doit communiquer aux hommes. Ainsi que son nom l'indique — on broyait d'abord le blé sous la meule — il personnifie le blé semé dans le champ de Rharos. Un épi de cette graminée, moissonnée en silence[1], était pour les initiés un symbole tellement expressif de l'immortalité des âmes, que saint Paul se servait des métamorphoses du grain de blé pour démontrer aux chrétiens le mystère de la résurrection.

Les ruines du temple d'Artémis Propylée que le poëte Eschyle fait fille de Déméter, ruines découvertes par des Anglais, ont été déblayées par M. F. Lenormant. Cet archéologue français, chargé par son gouvernement de faire des fouilles dont il a exposé les résultats dans un livre publié en 1862[2], a rendu à la lumière une grande partie des éléments constitutifs du temple de Triptolème et trouvé des Propylées de l'époque romaine[3]. Il était alors au milieu de nombreux ouvriers bravant les rayons d'un soleil brûlant.

[1] Voy. les *Philosophumena*, p. 115, édit. Miller.

[2] *Recherches archéologiques à Éleusis, exécutées dans le cours de l'année 1860*. Paris, Hachette.

[3] J'ai fait paraître dans l'*Illustration* de Paris deux photographies représentant les fouilles de M. Lenormant.

Avant ces fouilles, un Hellène, M. Pittakis, correspondant de l'Institut de France, et un Français, M. E. Breton, avaient découvert un grand bas-relief, que j'ai admiré au Théséion, bas-relief qui représente Triptolème entre Déméter et Perséphoné. M. Ch. Lenormant a fait monter ce bas-relief pour l'École des beaux-arts à Paris. Sa veuve, personne distinguée que j'ai eu plus d'une fois l'occasion de voir à Athènes, cultive les lettres comme son mari et comme son fils. Nièce de Mme Récamier, elle a fait d'intéressantes publications sur cette femme célèbre et sur les personnages avec qui sa tante a été en relations.

Après avoir examiné les fouilles, je montai à l'acropole avec MM. Pappadopoulos, Rhangavis et François Lenormant.

Le village d'Éleusis, situé au fond d'un golfe creusé par la mer saronique, est dans une magnifique situation. L'azur des lacs helvétiques donne à peine une idée de la nuance délicieuse des flots qui baignent ce golfe, où se montrent quelques îles. Pour jouir complétement de la vue de la mer, des îlots et de l'île de Salamine, il faut gravir le monticule au double sommet que

surmontait autrefois l'acropole d'Éleusis et dont le sommet le plus élevé est couronné par une tour vénitienne bâtie sur des fondations antiques. De là on aperçoit, à droite, les traces d'une jetée, débris d'un port ruiné par le temps. Au-dessus, les pentes de l'Icarus et du Corydalus forment un amphithéâtre. Les arcades d'un aqueduc romain, qui amenait l'eau dans la cité, sont un autre reste de l'antique civilisation. A gauche, l'œil s'arrête sur le village de Thria, qui donne son nom à cette partie de la plaine, parsemée de vignes, d'oliviers et de figuiers. On peut s'imaginer quelle grandeur ajoutait à ce paysage le temple de Cérès, vaste et merveilleux édifice, construit en marbre pentélique par les soins de Périclès, et qui a été détruit par les bandes sauvages dont Alaric était le chef.

A Éleusis, les ravages de la fièvre vinrent achever l'œuvre des invasions. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les villageois, qui sont d'origine albanaise, pour voir qu'ils ne jouissent pas d'une santé aussi solide que les anciens habitants de la contrée. Les enfants, que portaient dans leurs bras des femmes pauvrement vêtues,

n'avaient point, généralement, l'air robuste. Les travaux excessifs imposés aux femmes sont une des causes qui empêchent la race de conserver sa force. Une mère épuisée de fatigue devient la médiocre nourrice d'une postérité maladive. J'ai remarqué que dans les pays de l'Occident, renommés pour la beauté du sang, aucune besogne pénible n'est imposée à notre sexe. Le bien-être et la santé de la famille l'exigent autant que l'humanité. Comment une femme peut-elle donner au ménage et au soin de ses enfants le temps qu'ils exigent nécessairement, quand elle doit s'occuper de mille choses à la fois? Ainsi, à Éleusis, tandis que certaines matrones tissaient la toile devant leur maison, ou tournaient leur fuseau en errant dans les rues du village, d'autres charriaient sur leur dos le petit tonneau rempli d'eau qu'elles vont tirer, avec des sacs de peau, au puits situé à une certaine distance du village.

Les occupations que les traditions de l'Albanie imposent aux femmes se concilieraient mal avec un costume élégant. Un collier de corail avec des monnaies pendantes orne cependant le cou des paysannes d'Éleusis. Le reste de leur ajuste-

ment est fort simple. Il se compose d'une chemise étroite, d'une capote en drap blanc, brodée et ouverte par devant, d'un tablier court en laine de couleurs variées et d'un corsage qui monte jusqu'au sein. Le mobilier dont elles disposent est aussi primitif que leurs vêtements. Un lit étroit, recouvert d'un tapis, un tronc d'arbre creusé en berceau, une armoire, une table ronde et basse, des tasses et des cruches : tels étaient les principaux meubles d'une cabane où j'entrai. Mais une jeune fille, nommée Catherine, suffisait pour donner à cette pauvre demeure le charme inexprimable que portent avec elles la grâce et la beauté. Sa taille était élancée, ses grands yeux noirs étaient frangés de longs cils, ses dents d'un incomparable éclat. Son sourire semblait éclairer la chaumière, et sa réserve ajoutait un nouvel attrait à ses charmes. Un long fusil suspendu au mur me rappela avec quelle facilité les vierges modestes de la péninsule orientale se transforment en héroïnes indomptables ou en martyres décidées à mourir cent fois plutôt que de tomber aux mains souillées des soldats de l'Islam. Peut-être, me disais-je, le jour n'est-il pas loin où les sœurs de cette aimable Catherine

donneront, dans les gorges de l'Épire, illustrées par tant de combats, le signal d'une lutte qui, cette fois, chassera les barbares de l'Europe! En effet, une attente solennelle plane sur toute la presqu'île. Du sommet des Karpathes, l'aigle de Trajan jette de sombres regards sur les vallées de la Temesana et de la Bukovine ravies aux descendants des vétérans romains; les intrépides pasteurs de la Bosnie et de la Serbie, unis à leurs frères de la Croatie, songent à venger les désastres de Kossovo; le Bulgare, paisible mais tenace, est fatigué d'employer ses bras laborieux au profit de conquérants barbares[1]; les fils des soldats de Scanderbeg — qui sont les vassaux plutôt que les sujets du *padishah* — répètent que la fureur de Mahomet II s'est brisée contre les rochers de l'Albanie; les Hellènes, restés sous le sceptre des sultans, soupirent après le jour où ils pourront arborer à leur tour le drapeau d'azur à la croix d'argent qui flotte sur les murs de Sparte et d'Athènes. En admettant même qu'il se trouve encore parmi les peuples de la

[1] Cependant la Turquie espère, en favorisant la propagande romaine, si hostile aux nationalités, qu'elle obtiendra la soumission définitive des Bulgares.

péninsule orientale quelques hommes qui ne sentent pas le besoin de l'union, les leçons du passé ont été assez sévères pour que l'immense majorité puisse comprendre aujourd'hui la nécessité impérieuse d'une politique véritablement fraternelle[1].

[1] Les quatre premières parties des *Excursions* ayant été envoyées à l'imprimeur de cet ouvrage avant la révolution d'octobre, on y parle naturellement, comme si elles existaient encore, d'institutions qui appartiennent déjà au passé. Les événements se succèdent si rapidement dans les contrées que les Occidentaux nomment toujours « l'immuable Orient », qu'il est impossible de faire imprimer un livre sans que les choses aient beaucoup changé avant la fin de l'impression. Du reste, je m'étais trop attachée à apprécier avec impartialité le règne du roi Othon, pour que la catastrophe qui l'a terminé ait eu la moindre influence sur mes jugements. Je me bornerai à donner acte à M. le docteur Goudas de ses protestations contre le peu d'exactitude des documents officiels publiés sous Othon Ier, tout en faisant remarquer qu'on s'attend toujours à trouver de l'optimisme dans ce genre de publications et qu'on en tient compte.

CINQUIÈME PARTIE.

LA CHUTE DU ROI OTHON.

LIVRE PREMIER.

La crise ministérielle de janvier 1862.

Lorsque j'ai fait mon voyage en Grèce, il n'était pas difficile de constater déjà les premiers symptômes de la crise dont j'ai pu, dans un pays très-voisin[1], suivre tous les développements.

En 1860, la chambre des députés se montrait si peu docile, — « indocile jusqu'à la licence », disaient les apologistes[2] de l'autorité — que le roi se crut obligé de la dissoudre brusquement. Les élections ne contribuèrent nullement à calmer le pays. Les adversaires du gouvernement

[1] A Florence, à Naples, à Livourne, villes qui ont de perpétuels rapports avec la Grèce.

[2] *La Grèce sous le roi Othon*, par M. René de Courcy, étude publiée le 15 juillet 1862.

se plaignirent des manœuvres employées pour les éliminer de la chambre. Selon eux, les urnes électorales n'avaient point été respectées ; on avait fait voter des morts, supprimé des bulletins suspects qu'on avait remplacés par des votes imaginaires. Quand la ruse n'avait pas suffi, on avait eu recours à la violence. Une fournée de dix-huit sénateurs, qui ajoutait aux charges déjà si lourdes du budget, leur paraissait en outre complétement injustifiable[1].

Le ministère, voulant apaiser l'irritation causée par les élections, ouvrit la campagne législative en essayant de donner une satisfaction à l'opposition. Si mes lecteurs se rappellent ce que j'ai dit des exploits de M. Canaris, ils comprendront sans peine la popularité dont jouit le héros psariote. Quoiqu'il ait été en 1848 et 1849 ministre de la marine et président du conseil ; qu'il soit rentré au ministère en 1854, il n'a jamais eu à la cour le même succès que parmi le peuple. Les apologistes du roi affirmaient, il est vrai, « que les qualités de Canaris, sa loyale sincérité qui

[1] Voy. le *premier Memorandum aux trois puissances protectrices de la Grèce*, par le docteur A. N. Goudas, au nom des réfugiés de Smyrne, en grec et en français. Corfou 1862.

ne transige pas, ses habitudes de candide franchise ne lui permettent pas de jouer un rôle éminent sur la scène politique de la Grèce[1]. » On pourrait répondre à un Français que Maximilien de Béthune, duc de Sully, n'était ni moins franc, ni moins loyal que M. Canaris, et que Henri IV aimait mieux supporter ses rudes conseils que de se priver des services dévoués de ce grand patriote. Sans examiner ici si la « franchise » est un inconvénient aussi grave que les diplomates le croient, il est certain que le roi Othon sentait, en 1861, la nécessité de ne pas laisser pour drapeau à l'opposition un nom « si respecté et si populaire ». Il fit donc publier un projet de loi qui accordait une pension de 12,000 dr. à l'intrépide navarque. Mais M. Canaris, qui se plaignit de ce qu'on ne lui avait pas rendu justice, refusa sans la moindre hésitation une réparation qui lui semblait tardive, et il répondit dans le *Siècle* d'une manière tellement noble, que sa renommée en acquit encore plus d'éclat.

Si la nouvelle Chambre des députés se montra beaucoup plus docile, elle n'eut pas comme

[1] R. de Courcy, *La Grèce sous le roi Othon.*

l'illustre marin le mérite du désintéressement. J'ai déjà dit mon avis sur l'indemnité assignée par la constitution aux représentants de la nation. Cette indemnité fut augmentée d'une manière notable, et cet acte déplorable contribua à rendre fort suspecte au pays la souplesse manifestée par la chambre élective dans toutes les occasions. Le rejet du projet de loi sur les mariages mixtes ne contribua pas non plus à sa popularité. D'après ce projet, tout mariage mixte devait être célébré par un prêtre orthodoxe, et les enfants élevés dans la religion nationale. Sans doute une pareille législation n'est pas, en principe, conciliable avec la liberté des cultes. Mais il ne faut pas oublier que, surtout depuis 1859, la papauté profite des sommes réellement énormes recueillies par la *Propagande* de Rome et par la *Propagation de la foi* de Lyon [1] pour acheter dans toute l'Europe orientale de pauvres ignorants destinés à combler les vides faits dans l'Église romaine par le progrès des lumières en Occident et principalement en Italie. En outre, on savait que la France — qui ne compte pas notre Église

[1] On trouve les chiffres dans le *Dictionnaire de la conversation*, art. *Propagation de la foi.*

parmi les cultes reconnus par l'État — avait fortement pesé sur la Chambre par « les honorables démarches de la légation »[1]. Des gens peu favorables à la loi s'irritaient de cette immixtion d'autant plus imprudente, que le roi était dévoué au catholicisme[2] et qu'on prétendait même « que le prince Frédéric-Othon avait été destiné au sacerdoce, d'autres disent à la pourpre romaine[3] ». Les Hellènes, dont l'amour-propre national est fort grand, commençaient à trouver que les « puissances protectrices » feraient beaucoup mieux de les « protéger » un peu moins. J'ai vu de trop près les inconvénients des protectorats quand le prince de Valaquie, Alexandre X, « se laissait balloter entre ses devoirs d'hospodar roumain et de protégé[4] » pour n'être pas convaincue que le progrès est fort difficile à tout peuple qui se trouve dans la situation où était la Roumanie à cette époque. Une intervention telle que « les honorables démarches de la légation française » n'était-elle pas propre à dé-

[1] R. de Courcy, *La Grèce sous le roi Othon.*

[2] Docteur Goudas, *Troisième Memorandum*, p. 24-25.

[3] Docteur Goudas, *Deuxième Memorandum*, p. 16.

[4] Vapereau, *Dictionnaire des contemporains*, art. *Ghika.* Paris 1858.

plaire à l'opinion? « Par quel motif, disait-on, expliquer l'ardeur dont est saisi le gouvernement impérial, lui qui ne proteste jamais, comme l'Angleterre, contre les peines atroces infligées en Espagne aux dissidents ; qui laisse, sous les yeux de ses soldats, les autorités papales pratiquer la farouche intolérance du moyen âge; qui emprisonne lui-même les membres des sectes non autorisées qui se livrent au prosélytisme, et qui traite si durement les écrivains hostiles à la hiérarchie romaine, que M. Proudhon — pour ne citer qu'un exemple — a été condamné à trois ans de prison et 4000 fr. d'amende pour la publication de son livre : *De la justice dans la Révolution et dans l'Église?* » On s'étonnait que le gouvernement, qui ne permet pas aux chrétiens protestants de ses États de suivre en matière de mariage les règles de leur Église favorable au divorce, se passionnât en Grèce pour une question où la liberté religieuse était moins compromise. Les adversaires du « système », pour me servir de l'expression employée par l'opposition, étaient naturellement amenés, par la manière d'agir de la légation française, repoussant une loi « à laquelle les députés avaient fait d'abord un accueil

favorable[1], » à soutenir que la Chambre n'avait aucune force contre les influences étrangères, et qu'elle devait céder la place à des hommes plus indépendants. Ceux qui ne comprendraient pas cette irritation, devront se rappeler la colère universelle causée en Angleterre, en 1850, par les décisions de Pie IX que les Anglais appelaient « l'agression papale ». Cependant ces actes étaient fort loin de constituer une intervention dans les affaires du Parlement. Mais si l'on trouve parfaitement simple en Occident que l'État le plus libre de l'Europe se montre excessivement défiant toutes les fois qu'il s'agit de la propagande jésuitique, on se garde bien d'accorder le même droit aux membres de l'Église « schismatique » !

Quand les simples citoyens voyaient de fort mauvais œil les étrangers peser sur le Parlement en faveur de la religion du prince, l'armée n'était pas plus satisfaite. Il n'y a là rien encore qui doive beaucoup surprendre les Occidentaux. On sait combien de fois depuis 1814, sous les Bourbons de la branche aînée, ont éclaté les conspirations militaires les plus redoutables.

[1] R. de Courcy, *La Grèce sous le roi Othon.*

Louis-Philippe n'étant pas moins pacifique que ses deux prédécesseurs, n'a pas su non plus gagner les troupes, dont l'attitude a eu une si grande part à sa chute. Les Hellènes, sans avoir les souvenirs grandioses d'une lutte mémorable soutenue contre l'Europe entière, sont justement fiers de cette guerre de sept ans qui a forcé la barbarie asiatique à leur rendre une partie de leur territoire. Mais l'idée qui ne les abandonne jamais, « la grande idée » de la génération qui a succédé aux héros de l'indépendance est d'achever leur glorieuse tâche. Qui s'étonnerait de voir ces sentiments patriotiques exalter tant de courages dans l'armée hellénique? Comment un jeune officier peut-il serrer la main invincible de Canaris sans désirer ardemment d'aller répéter devant les Turcs son cri de triomphe : « Le Christ est vainqueur? » Or le roi qui est né sur une terre lointaine; le roi qui n'a pas assisté aux épreuves de la nation; le roi qui, avec le calme un peu apathique de sa terre natale, voyait dans les Ottomans des voisins qui en valaient bien d'autres, le roi ne pouvait partager ces vives impressions. Malheureusement pour lui, l'armée n'avait alors qu'à jeter les yeux de l'autre côté

de l'Adriatique pour voir son idéal réalisé dans le soldat intrépide de Goïto, dans le souverain patriote qui à Novara protégea de sa poitrine et de son épée la retraite de l'armée piémontaise; dans le populaire caporal que les zouaves élurent à Palestro, dans le souverain qui bravait pour son pays les excommunications des Papes et ce « chocolat des Jésuites », dont son père parlait si souvent. La Sicile et la Grande-Grèce, deux pays jadis helléniques, retentissaient encore des exploits du général Garibaldi, qui avouait lui-même devoir une partie de ces succès aux « braves et généreux Albanais » de notre Église. Des hommes qui portaient le nom de Botzaris et de Colocotronis pouvaient-ils entendre froidement la merveilleuse légende des « Mille? »

Tandis que ces émotions agitaient les esprits, le 28 mai 1861, vers le soir, le bruit se répandit dans Athènes qu'on venait de découvrir un « formidable complot », organisé par une partie de l'armée et par l'opposition, dont les ramifications s'étendaient en Italie et jusqu'en Autriche. Le but de ce complot était, disait-on, de renvoyer le roi en Bavière et de constituer un

nouveau gouvernement. Parmi les officiers compromis on citait M. Botzaris, oncle du ministre de la guerre; M. Colocotronis, parent du grand écuyer; parmi les sénateurs: MM. Canaris, Spyro Milios, Christidis et Voulgaris. Mais comme on fut d'abord obligé de déclarer que vingt et un accusés sur vingt-huit n'étaient entrés dans aucune conspiration, et que l'on pouvait prévoir déjà l'acquittement des sept autres renvoyés par l'Aréopage devant la cour d'assises d'Athènes, l'opposition fut d'autant plus irritée de cette affaire, qu'elle reprochait depuis longtemps à l'autorité d'abuser de la détention préventive.

Il est rare que lorsque les esprits se trouvent dans un état général d'exaltation, cette disposition n'agisse pas fortement sur les âmes les plus impressionnables. Aussi depuis une trentaine d'années l'assassinat politique est-il devenu presque aussi fréquent qu'au seizième siècle. Aucun moyen, ni la rigueur ni la clémence, n'a pu, sous Louis-Philippe, décourager les régicides, qui ne semblaient même pas s'apercevoir du tort qu'ils faisaient à leur cause par des actes justement condamnés par la conscience de l'Europe chrétienne. On ne saurait dire que les Hel-

lènes voient d'une autre façon les attentats commis contre le chef de l'État. Le peuple se montra fort acharné contre les assassins de Capodistrias, et dans les fréquents soulèvements qui ont eu lieu depuis l'avénement du roi, on n'a pu constater aucune tentative d'assassinat. Aussi fallait-il que l'irritation des masses fût bien grande, pour que le régicide Aristide Dosios inspirât — selon un écrivain nullement suspect — « à la plus grande partie de la population d'Athènes un sentiment qui se rapprochait plutôt de l'intérêt que de la pitié[1] ».

En parlant des femmes de lettres de la Grèce, j'ai dit quelques mots des écrits de Catherine Dosios, née Mavrocordatos. Devenu veuf, son mari était regardé comme un des hommes les plus instruits et les plus honorables de la capitale. Il s'était, ainsi que sa femme, occupé avec beaucoup de tendresse des études de leur fils Aristide. Mais ce jeune homme s'était, comme les républicains français du dix-huitième siècle, pénétré d'une admiration exclusive pour l'âge héroïque des Hellènes. Des souvenirs tels que ceux d'Harmodius, d'Aristogiton, de Timoléon

[1] R. de Courcy, *La Grèce sous le roi Othon.*

avaient probablement fait sur lui une impression ineffaçable. Si ces souvenirs ont troublé jusqu'à nos jours l'âme des descendants des « Barbares », quel effet ne doivent-ils pas produire sous les murs du Parthénon? Évidemment il fallait que cet effet fût bien fort pour qu'un parent de M. A. Mavrocordatos, allié par sa mère à tous les Phanariotes d'Athènes, qu'un jeune homme d'un caractère doux se décidât à tirer un coup de pistolet sur la reine, et ne craignît pas de braver et la répugnance qu'inspire le meurtre d'une femme et la répulsion que cause dans un pays essentiellement monarchique le nom de régicide.

Comme le roi était encore en Allemagne, Dosios crut que s'il tuait la reine Amélie, alors chargée des fonctions de régente, il provoquerait infailliblement une révolution. Mais il était loin d'avoir la froide résolution des catholiques fanatiques qui assassinèrent Henri III et Henri IV. En effet, quoiqu'il eût pu s'approcher assez de la reine, qui revenait à cheval de sa ferme, pour tirer sur elle à bout portant, non-seulement il ne la blessa point, mais l'émotion l'empêcha de renouveler une tentative contre laquelle sa

conscience semblait instinctivement protester en paralysant son bras.

Le ministère, qui avait peine à croire qu'un assassin de dix-sept ans ne fût pas l'instrument d'un complot, voulut interroger lui-même l'auteur de l'attentat. Il développa avec sang-froid et sans aucune espèce d'emphase les raisons qui l'avaient fait agir. Ces raisons étaient exposées dans un écrit intitulé *Mon apologie*, qu'on avait trouvé sur lui. Son dévouement passionné pour la Grèce l'avait, disait l'*Apologie*, armé contre la tyrannie, et pour accomplir un devoir impérieux, il avait dû oublier que le chef du gouvernement était alors une femme, le sexe faible renonçant à ses priviléges quand il ose prendre la responsabilité d'actes qui ne sauraient lui convenir. Après s'être défendu avec toutes les apparences de la conviction, il jura qu'il n'avait pas le moindre repentir et qu'il avait agi sans communiquer son projet à personne.

Lorsqu'on fut convaincu que Dosios n'avait cédé à aucune rancune personnelle, un enthousiasme contagieux éclata parmi les élèves de l'Université. Cet enthousiasme ne surprendra pas beaucoup ceux qui se rappellent combien

d'assassinats politiques ont été applaudis dans les Universités occidentales, même parmi des populations fort paisibles. Il suffit de citer le *Tugendbund* et l'histoire de Charles Sand. A Athènes la jeunesse se disputait des bagues en écaille qui portaient les initiales A. D. Ses camarades avaient juré qu'ils auraient recours à tous les moyens pour l'arracher au dernier supplice. Ses geôliers eux-mêmes se montraient émus. On parlait de complots organisés pour son évasion et pour le renversement du gouvernement. L'affaire se compliqua tellement, que bientôt le ministère eut deux procès sur les bras, celui de Dosios devant le jury et celui d'un certain nombre de militaires et d'hommes de toute condition traduits devant le conseil de guerre, présidé par M. D. Soutzos, sous l'accusation d'avoir voulu soustraire le régicide à la vindicte des lois.

On dit que Dosios voulait soutenir devant le jury le système de défense contenu dans *Mon apologie*, mais que les instances de son père le décidèrent à laisser parler son avocat. Celui-ci trouvait dans les idées orientales une thèse toute préparée. En Orient on a toujours tellement pro-

digué l'appellation de « fou », que Jésus-Christ menace de sa colère ses disciples qui suivront cet exemple[1]. Encore aujourd'hui toute personne qui se préoccupe vivement d'une idée un peu étrangère à ses intérêts, est fort exposée à être traitée de « folle » par le vulgaire imbécile et routinier. Dans le cas dont il s'agissait, l'hypothèse d'un accès de folie se présentait, il faut l'avouer, beaucoup plus naturellement. L'exaltation qu'on croyait avoir constatée chez la mère de Dosios et chez quelques-uns de ses parents offrait à la défense, si elle parvenait à établir ces faits, un point de départ réellement scientifique, car « l'hérédité est la cause la plus ordinaire de folie[2] ». Mais lorsque l'avocat eut fini, Dosios se leva et dit avec un calme qui semblait contredire toutes les assertions de son défenseur : « Messieurs, une promesse solennelle m'a obligé de me taire devant un système de défense que je désavoue positivement ; si on n'avait exigé de moi cette promesse, je vous aurais démontré comment trente ans de tyrannie m'ont imposé le devoir dont j'ai voulu m'acquitter. » Le jury,

[1] Saint Matthieu V, 22.

[2] Bouillet, *Dictionnaire des sciences*, art. *Folie*.

tout en reconnaissant fondées les raisons présentées par l'avocat, condamna pourtant Dosios à être décapité sur la place du Théséion. Il écouta son arrêt sans donner le moindre signe d'émotion ou de repentir.

Le conseil de guerre ne se montra pas favorable à l'accusation dans le procès des sous-officiers compromis dans le complot du 30 octobre 1861. Le roi, qui revenait d'Allemagne, s'était arrêté à Corinthe, lorsqu'il reçut d'Athènes une dépêche télégraphique fort peu rassurante. On l'avertissait que les sous-officiers de l'escorte qui devait l'accompagner du Pirée à la capitale, avaient le dessein de s'emparer de sa personne et même de le tuer, s'il faisait résistance. Le prince s'empressa de quitter Corinthe, de débarquer avant l'heure indiquée et de gagner Athènes au plus vite. Mais l'instruction n'ayant point découvert de coupables, les sous-officiers furent acquittés par le conseil le 9 janvier 1862. Ce conseil venait déjà d'absoudre les personnes accusées d'avoir voulu faire évader Dosios, sauf le sergent Zyakakis, qui fut condamné à cinq ans de réclusion.

L'année 1862 s'annonça sous des apparences

pacifiques. Le lendemain de l'acquittement des sous-officiers, le roi, sur la demande de la reine, commua en prison perpétuelle la peine de Dosios, que, du reste, le peuple n'eût pas aisément laissé exécuter. Au lieu d'offrir, comme au début de l'année précédente, une pension à l'amiral Canaris, le souverain s'occupa de réaliser l'intention, manifestée depuis son retour, de le charger de la direction des affaires, confiée alors à M. Miaoulis, et de se réconcilier ainsi avec l'opposition fort exaltée par les décisions du conseil de guerre qu'elle considérait comme un triomphe remporté sur le ministère.

J'ai déjà dit, en parlant de mes rapports avec Canaris, qu'il avait conservé une profonde impression des services rendus à la nation par les municipalités helléniques. Appartenant à une époque glorieuse dont les représentants deviennent chaque jour moins nombreux, il en a gardé toutes les aspirations. Un peuple armé, des communes aussi peu dépendantes qu'il est possible du pouvoir central, tel est l'idéal qui s'offrait toujours à ses yeux — il le disait continuellement à M. P. Soutzos — lorqu'il fut question de

son entrée au ministère[1]. Mais l'amiral ne croyait pas qu'il fût suffisant d'assurer le libre développement des populations agricoles, il croyait aussi qu'il était nécessaire de remédier à leur détresse. Diminuer les dépenses improductives — réduire de cinq pour cent la dîme sur les céréales — construire des routes nécessaires au paysan pour transporter et vendre ses denrées — établir des banques agricoles : voilà les mesures qu'il regardait comme indispensables à l'amélioration de la situation des campagnes. Quant à la capitale, il voulait, disait-il, remplacer la police militaire par une police civile — mettre un frein aux excès de l'espionnage — réparer les abus de l'expropriation forcée — et assurer aux citoyens toute la liberté de parler et d'écrire qui existe à Londres et à Bruxelles[2]. Ce court exposé prouve que M. Canaris appartient à l'école des adversaires de la centralisation. Mais la centralisation a, en Grèce comme en Occident, des défenseurs zélés. Le roi, par exemple, qui savait que les princes allemands peuvent,

[1] Voy. *Canaris incendiant le système* (en grec). Athènes 1862, par M. A. Soutzos, frère de l'ami de Canaris, p. 5.

[2] Même brochure, p. 5-6.

en général, grâce à la bureaucratie et à la police, rendre les constitutions fort peu gênantes pour les souverains, ne pouvait être un ennemi de la centralisation. En outre, il ne manque point de gens parmi les Hellènes qui redoutent pour leur pays l'esprit étroit, hargneux et fanatique des municipalités. Ces derniers citent l'exemple de la Suisse, où l'assemblée fédérale a été tant de fois obligée de réprimer des passions locales que le moyen âge n'eût pas désavouées. Il ne paraît pas que M. Canaris se soit assez préoccupé de la nécessité de rendre impossibles des abus analogues.

Il était plus frappé, ce semble, de la difficulté de partager les portefeuilles entre les chefs de l'opposition. En effet, cette difficulté était particulièrement sérieuse pour un homme qui s'est plus occupé de guerre que de finances, de marine que d'instruction publique. Ne devait-il pas craindre que quelques-uns des membres de l'opposition, appartenant à la génération nouvelle et plus habitués que lui à l'étude des questions pédagogiques, financières et économiques ne prétendissent à la présidence du conseil? Si le roi n'avait d'autre but que de démontrer l'im-

puissance de l'opposition à s'entendre, ne pouvait-il pas exciter ces prétentions personnelles qui sont tellement irritables partout, qu'on a vu des conservateurs appartenant au même camp, tels que MM. Molé et Guizot, se livrer en 1837 des combats acharnés[1] et préparer par leurs discordes la révolution de 1848?

Pour rendre cette tactique impossible, l'amiral se proposait de s'entendre avec les « chefs les plus connus et les plus estimés de l'opposition, MM. Christidis, Voulgaris[2] et Zaïmis[3]. » Ainsi il destinait les finances à M. Christidis; l'intérieur à M. Voulgaris; les cultes et l'instruction publique à M. Thrasybule Zaïmis; la guerre à M. Dimitri Mavromikhalis; les affaires étrangères à M. Panaghiotti Soutzos; la justice à

[1] « Vous aurez peut-être quelque jour notre appui, disait le *Journal des Débats* à M. Guizot, mais notre estime, jamais! »

[2] Tandis que l'Occident se sert pour les noms anciens du système d'orthographe arbitraire mais logique que j'ai suivi; pour les noms modernes, tantôt il se conforme à la prononciation, tantôt il en tient peu ou point de compte. Ainsi il traduit Βούλγαρης par Boulgarès, Bulgari, Boulgari, Boulgaris, Voulgaris. Cette dernière forme est plus en rapport que les autres avec la prononciation. Au milieu de ces innombrables variations, j'ai pour les noms propres tenu compte de la prononciation. Ainsi j'écris Rhangavis, Botzaris, etc.

[3] R. de Courcy, *La Grèce sous le roi Othon.*

M. Caligas ou à M. Petzalis. Lui-même se réservait la marine et la présidence du conseil.

M. Canaris s'attendant à chaque moment à être appelé auprès du roi pour la formation du ministère, chargea le futur ministre des affaires étrangères de rédiger une proclamation au peuple dont voici la traduction :

« Le roi ayant mis entre nos mains les rênes de l'État, nous avons pris sur nous de faire de la charte une vérité. Un gouvernement bouclier de la royauté irresponsable et capable de la couvrir, parce qu'il se compose de ministres qui peuvent garantir la responsabilité de tous leurs actes, est déjà institué. Le nouveau ministère va donner au pays le véritable régime constitutionnel; il le lui donnera dans sa plénitude, grâce à la convocation d'un parlement librement élu par les citoyens, sans aucune intervention du pouvoir exécutif, ni désignation de candidats faite par lui. C'est ainsi que, dès à présent, acquièrent une existence réelle, d'un côté le principe de l'irresponsabilité du souverain, la plus noble des prérogatives royales, et de l'autre celui de la libre élection, le plus sacré des droits du peuple. L'abrogation des lois qui portent directe-

ment ou indirectement atteinte à notre pacte fondamental, sera le premier acte de la représentation nationale, qui préparera et votera aussi une loi sur la responsabilité.

« Telle est la mission que nous allons remplir législativement.

« Un royaume offrant en Orient le modèle d'un État policé et toujours progressant par l'adoption de toutes les réformes sociales faites dans l'Europe civilisée, un royaume capable de défendre par sa milice citoyenne ses institutions, ainsi que ses frontières, et s'attirant le respect de ses voisins : voilà l'œuvre à laquelle nous nous sommes dévoués et que nous nous efforcerons de réaliser comme gouvernement. Nous avons pris pour principe la prospérité nationale et nous allons au plus tôt ordonner la cessation du gaspillage des deniers publics ; — la réduction des impôts dont le pays est grevé ; — l'établissement de banques agricoles ; — la distribution des terres nationales aux prolétaires qui vont ainsi devenir propriétaires ; — enfin des récompenses au profit de ceux qui se sont distingués dans la guerre de l'indépendance. »

Après avoir rappelé la lutte mémorable de sept

années, et la part qu'y ont prise à la fin les trois grandes puissances, la proclamation ajoute : « Reprenons l'initiative que nous avons perdue dans les affaires de l'Orient ; élevons-nous au rang des nations vivantes, et devenons entre les mains des trois puissanees protectrices l'instrument de la divine Providence.

« Ne séparons pas, ô citoyens, la royauté et la patrie, l'ordre et la liberté, les prérogatives de la couronne des lois fondamentales du pays. Confondons tous ces principes en un seul, ainsi que la Charte constitutionnelle les a confondus, et marchons dans la voie du progrès et de la légalité d'un pas ferme et sûr, mais point désordonné ni anarchique. »

Il est impossible de ne pas reconnaître dans cette proclamation un autre plan que celui de Coletti. Sans doute, le héros de Psara n'est pas moins préoccupé que le Roumain de l'Épire du désir de reconquérir les provinces restées esclaves des Turcs ; mais au lieu de croire, comme dans la tradition française, que la centralisation est nécessaire pour assurer à une nation le rang qui lui appartient, il fait un appel pressant à l'énergie individuelle, aux forces viriles susci-

tées par le régime municipal, aux instincts patriotiques développés par la pratique des institutions libres. Nous sommes fort loin du temps où Coletti regardait comme nulle l'élection de M. Alexandre Mavrocordatos nommé par cinq colléges ! Entraîné par un esprit contraire, l'amiral pense, ainsi qu'un rédacteur de la *Revue contemporaine*[1], M. Léo Joubert, que l'empereur Auguste, « s'il conserva le suffrage universel.... en désignant les candidats, *les nomma de fait.* » En acceptant cette manière de voir, non-seulement nous renonçons à toutes les habitudes françaises, mais nous nous trouvons dans un monde politique à peu près idéal. Même en Angleterre, lord Brougham, dans son livre sur la Constitution anglaise, ne se contente pas de tolérer l'influence de l'argent dans les élections; mais il y voit l'action naturelle de ce pouvoir, que Socrate, dit Xénophon, nommait « ploutocratie », et qu'il distinguait fort soigneusement de la véritable aristocratie. Quand de telles licences sont accordées aux partis, comment refuser à un ministère la faculté de « désigner » des candidats? Dans les monarchies constitu-

[1] *Revue contemporaine*, 30 juin 1862.

tionnelles, où les droits des électeurs sont pris le plus au sérieux, on n'a jamais, à ma connaissance, interdit aux ministres de faire connaître leurs préférences au corps électoral. En n'acceptant « aucune intervention du pouvoir exécutif, ni désignation de candidats faite par lui », l'amiral n'est pas plus pratique que M. René de Courcy, lorsque dans son zèle imprudent contre « la charte, donnée par l'émeute de 1844 », il s'exprime ainsi[1] : « Ne conviendrait-il pas d'ajourner momentanément et dans une certaine mesure la pleine et entière exécution des lois constitutionnelles qui régissent la Grèce ? »

Une fois la chambre des députés sortie de « la libre élection », M. Canaris dépose « les rênes de l'État entre les mains des ministres », et réduit le roi à régner. Nous continuons de nous éloigner de la France, mais cette fois nous sommes sur le terrain de la réalité, puisque les choses se passent ainsi en Angleterre et dans quelques États secondaires du continent. Mais, en Grèce, il ne semble pas facile d'en arriver là ; car les membres du parti anglais, lorsqu'ils ont été au ministère, n'ont pu mettre en vigueur la maxime

[1] *La Grèce sous le roi Othon.*

favorite de l'Angleterre, et même beaucoup d'entre eux, dans leurs relations avec la cour, ont toujours paru croire que « les rênes de l'État » étaient plutôt dans les mains du roi que dans celles des ministres. M. Thiers et ses amis n'ont pas été plus heureux en France. Quant au maréchal O'Donnel, qui s'insurgeait, en 1854, pour réduire la reine d'Espagne à « régner sans gouverner », il a tellement échoué, qu'il est obligé, en 1862, de respecter les décisions et les miracles de la sœur Patrocinio. La solution du grave problème des rapports de la royauté constitutionnelle avec le ministère est trop peu avancée pour qu'on s'étonne des embarras qu'il cause à la Grèce. Affirmer comme M. de Courcy[1] « qu'il était utile de fortifier pendant quelques années *encore* le gouvernement de la royauté », équivalait à se contenter de demander la prolongation — que dis-je? l'aggravation — d'un état de choses dont les esprits les plus modérés parmi les Hellènes ne dissimulaient pas les inconvénients, et courir de gaîté de cœur au devant des révolutions. Après les agitations de 1848-49, Frédéric-Guillaume IV et François-Joseph n'ont eu d'autre politique que

[1] *La Grèce sous le roi Othon.*

de « fortifier *encore* le gouvernement de la royauté », jugé déjà trop fort par l'Europe éclairée. Or chacun sait qu'il a été impossible de persévérer dans cette politique.

Tout gouvernement qui veut être « encore plus fort » doit nécessairement attacher une grande importance à l'armée et détester la garde civique. On se rappelle que Charles X a été obligé de licencier la garde nationale de Paris lorsqu'elle eut crié « à bas les Jésuites ! à bas Villèle ! » Au contraire, les États qui tiennent à être réellement libres attachent une grande importance à une institution qui a joué un rôle considérable dans la France de 1830, en Belgique, en Italie, etc., et que l'Angleterre vient d'adopter sous le nom de « volontaires ». La garde nationale n'est pas inconnue à l'Orient ; car en Serbie la nation tout entière est armée, et la seule attitude de ces pasteurs belliqueux suffit pour faire trembler les maîtres de Stamboul. Un homme de guerre comme M. Canaris devait s'irriter de voir le roi se refuser constamment à l'organisation de la garde nationale, quand la reine Victoria, le roi Léopold, le roi Victor-Emmanuel, etc., redoutent si peu la milice civique que ces souverains ne se

lassent pas de lui prodiguer les encouragements, parce qu'ils comprennent tout le parti qu'ils en tireraient pour la défense du sol. Mais, comme on l'a fort bien dit : « on ne s'appuie que sur ce qui résiste », et la perspective de résistances pareilles à l'attitude des Parisiens devant Charles X ne semblait pas beaucoup sourire au roi de Grèce. Sans tenir compte de semblables répugnances, M. Canaris entendait que « le royaume fût capable de défendre par sa milice citoyenne ses *institutions* et ses frontières. »

L'amiral ne songeait pas seulement à améliorer la situation intérieure de la Grèce, son âme patriotique voulait qu'elle exerçât une influence beaucoup plus active. Il déclarait franchement qu'elle a « perdu l'initiative dans les affaires de l'Orient ». En effet, les peuples chrétiens ont fait de grands progrès depuis la guerre de l'indépendance hellénique. La Roumanie forme aujourd'hui entre les Carpathes et le Danube, dans la contrée la plus fertile de l'Europe, un État de cinq millions d'âmes. La Serbie, déjà très-forte, peut espérer qu'elle ralliera autour de son drapeau les nombreux enfants de la Slavie méridionale. La Tsèrnagora (Montenegro), qui n'est, aurait

dit le duc de Saint-Simon, que « la principauté d'une roche », a soutenu des luttes héroïques contre les plus solides armées de la Turquie et contre ses meilleurs généraux. La Grèce, et rien n'est plus naturel, désire attirer à son tour les yeux du monde. Mais ici apparaît une complication dont M. Canaris essaie en vain de dissimuler la gravité.

« Élevons-nous, dit l'amiral, au rang des nations vivantes et devenons entre les mains des puissances protectrices l'instrument de la divine Providence. » Cette manière de parler fait naturellement supposer l'unité de vues et d'affections dans la trinité des États protecteurs. Mais les faits confirment-ils ces douces illusions? Si la Grèce n'avait, comme la Roumanie et la Serbie, affaire qu'à un « suzerain », la difficulté serait moindre; mais trois « protecteurs » dont l'un est catholique, l'autre orthodoxe, le troisième protestant! Les divergences ne sont pas moins grandes sur le terrain de la politique. La France est une monarchie représentative; la Russie une autocratie; l'Angleterre une monarchie parlementaire. En outre, la première est assez indifférente au sort de la Turquie; la seconde veut

sa ruine ; la troisième tient immensément à sa conservation. On cherche en vain comment « les mains » de ces trois puissances travailleraient en Grèce à une œuvre commune.

Il est évident que M. Canaris regardait comme le plus pressé « d'émanciper la Grèce de la tutelle de l'Autriche, de la Prusse, de la Bavière et du reste de l'Allemagne[1]. » Mais en mettant sur la même ligne des puissances comme la Prusse et la Bavière, dont la politique est tellement différente, l'amiral montrait qu'il ne se faisait pas une idée nette de la situation. Ni la Prusse ni la vraie Allemagne n'ont aucune raison de contester les droits des nationalités, bien au contraire. En Prusse, la chambre des députés a proclamé que Venise devait appartenir à l'Italie, et le gouvernement prussien n'a jamais rappelé son ambassadeur de Turin, malgré l'exemple donné par la France et par la Russie. Après l'émancipation dont il est ici question, l'amiral se proposait de « resserrer les liens d'amitié qui unissent son pays avec les trois puissances protectrices, la France, la Russie et l'Angleterre. » Mais, pour ne citer qu'un exemple, s'il s'agit de

[1] Voy. A. Soutzos, *Canaris incendiant le système*, p. 7.

liens d'amitié, l'Angleterre n'est liée en Orient de cette façon qu'avec la Turquie. L'affaire Pacifico l'a montrée beaucoup moins bienveillante pour la Grèce, et les déclarations qu'on a attribuées à son ministre à Athènes (septembre 1862) sont un indice de son opinion relativement à « l'affranchissement des Panhellènes. »

M. Canaris put, pendant trois mois entiers, réfléchir sur la politique qu'il suivrait. Chaque jour, on répétait qu'il allait être appelé au palais. Pendant que le roi délibérait avec sa lenteur ordinaire, le public s'occupait moins du futur ministère que des quatre procès dont j'ai parlé. Les amis de M. Canaris ont dit que ces procès n'avaient d'autre but « que de le compromettre moralement et de le rendre suspect de tramer des complots contre la monarchie. » Cette assertion semble hasardée. Il est évident que le procès d'Aristide Dosios n'avait d'autre cause que l'attentat. Quant aux autres, le gouvernement était poussé par une inquiétude réelle, et les événements de 1862 ont prouvé — M. de Courcy le fait observer avec raison — qu'elle avait quelque fondement.

On ajoute avec plus de vraisemblance que tous

les moyens furent employés pour diviser l'opposition. Il est positif que, même avant que le roi eût chargé M. Canaris de former un ministère, des symptômes de division se manifestèrent assez clairement pour inquiéter l'amiral. Ce fut alors qu'il rédigea, le 22 janvier, un mémoire dont les doctrines lui paraissaient propres à rallier toutes les fractions de l'opposition. Voici la traduction de ce mémoire :

1° Un premier ministre responsable désignera ses collègues à la nomination du roi et les remplacera quand il le jugera à propos.

2° Le premier ministre aura toute liberté d'action, en ce sens que le roi conservera le droit de discuter chaque projet de loi ou d'ordonnance et d'y apposer sa signature ; mais ne pourra point en remettre indéfiniment l'exécution en ne signant point.

3° La *camarilla*[1], constituant aujourd'hui un ministère occulte — qui reçoit les ministres, le nomarque de l'Attique, le prefet de police —

[1] Un écrivain d'une opposition plus avancée, le docteur Goudas, se montre irrité à la page 74 de son *deuxième Memorandum* (Corfou 1862) de l'existence et de la composition de cette camarilla.

qui garde dans ses bureaux les projets du roi pour les contrôler — qui promet et qui donne des emplois — qui discute et *qui décide tout*, cette *camarilla* s'abstiendra désormais de toute immixtion dans les affaires de l'État; mais le roi choisira les secrétaires attachés à son service personnel et en fixera le nombre.

4° Les sénateurs qui occupent aujourd'hui les hautes dignités de la cour et qui, en usant de l'influence qu'elles leur donnent sur les autres sénateurs, leurs collègues, détruisent ainsi la liberté d'action d'une des chambres et portent atteinte à l'irresponsabilité royale, ces sénateurs devront se démettre des fonctions qu'ils remplissent au palais.

5° La chambre des députés sera dissoute *immédiatement*, et le peuple en élira *librement* une nouvelle, sans aucune intervention, ni désignation de candidats de la part du gouvernement. Mais comme, pour que les opérations électorales se fassent loyalement, il est nécessaire de modifier d'abord la loi sur les élections, le cabinet, dont Canaris aurait la présidence, se réservera le droit de différer de huit jours, s'il le juge convenable, la dissolution de la chambre ac-

tuelle pour lui soumettre la nouvelle loi électorale, ou de convoquer sans délai les colléges électoraux. En tout cas, il appartiendra au conseil des ministres, et non au roi, d'examiner et de résoudre cette question.

6° On nommera autant de sénateurs libéraux qu'il en est besoin pour le déplacement de la majorité factice créée par l'introduction récente dans le sénat de dix-huit membres, la plupart dévoués à la funeste tactique du Système, et qui ont détourné cette assemblée de sa véritable voie.

7° La garde nationale sera organisée sur le modèle de celle qui existait en France sous Louis-Philippe et de celle qui existe encore aujourd'hui en Belgique et en Piémont.

8° La liberté de la presse renaîtra de ses cendres par la suppression de toute pénalité contre ceux qui discutent sur les affaires publiques; les offenses contre le roi, la diffamation et la calomnie contre les citoyens donnant seules lieu, dorénavant, à des poursuites.

9° Le crédit public sera raffermi par la fixation des règles d'après lesquelles l'État se libérera peu à peu de sa triple dette étrangère et

s'acquittera envers les citoyens qui ont droit à des indemnités[1].

Enfin, le 23 janvier, M. Canaris fut averti que Sa Majesté le ferait appeler le lendemain pour le charger de former un ministère. Le roi le reçut très-gracieusement dans la matinée et ne fit aucune objection aux projets de réforme qu'il lui soumit. Encouragé par cet accueil, M. Canaris ne put résister au besoin de manifester ses espérances patriotiques. « Sire, dit-il, ce petit royaume compte à peine 1,200,000 habitants; mais il possède tant de glorieux souvenirs, anciens et récents, qu'il vaut bien plus que d'autres États de cinq ou même de dix millions d'âmes. Premier souverain de la Grèce, votre gloire sera bien grande si vous rendez heureux les Hellènes indépendants et si vous affranchissez la Grèce esclave. »

Après deux heures d'un entretien qui roula sur les plans de M. Canaris, on parla vaguement des hommes chargés de les exécuter. « Lorsque j'ai été mandé près de vous, Sire, dit l'amiral, j'ai songé uniquement aux intérêts du pays; puisque vous avez souscrit à toutes les réformes

[1] A. Soutzos, *Canaris incendiant le système*, p. 12-13.

que je vous ai proposées, je vais rentrer chez moi pour former un ministère avec les hommes que j'aurai choisis; j'en soumettrai aussitôt la liste à votre approbation. »

Une multitude immense se pressait aux abords du palais lorsque M. Canaris sortit. Le peuple, fort agité, donna au populaire héros des guerres nationales les signes les plus vifs de sa sympathie: « Chers concitoyens, dit l'amiral avec modestie, vous touchez au terme de vos tribulations; le chef de l'État accorde tout ce que je lui ai demandé pour vous; il va au devant de mes désirs; c'est à lui que vos acclamations doivent s'adresser et non à moi. Veillez surtout au maintien de l'ordre. » Il paraît que cette recommandation n'était point inutile; car la multitude ayant été expulsée des environs du palais par la gendarmerie, qui trouvait sa joie trop bruyante, se porta devant les hôtels des ministres afin de les insulter.

L'allocution de M. Canaris montre quelles illusions il se faisait. Ces illusions ne subsistèrent pas longtemps. Soit, comme il l'a cru, qu'on eût déjà semé la division dans les rangs de l'opposition; soit que les prétentions indivi-

duelles empêchassent, comme par le passé, les partis de rien abandonner de leurs vues et de leurs antipathies; soit qu'on ne crût pas à la volonté arrêtée du roi de changer de ligne, M. Voulgaris, chez qui Canaris se présenta en sortant du palais, refusa sans hésitation de faire partie de la nouvelle administration. Le lendemain matin, M. Zaïmis ne voulut entrer au ministère qu'avec d'autres hommes politiques, tels que MM. Christidis et Spyro Milios. Cependant M. Canaris avait pris l'engagement de se présenter au palais à trois heures avec une liste. Dans cette situation embarrassante, il appela auprès de lui ses amis personnels, MM. Panaghiotti Soutzos et A. Petzalis: « Pour avoir autrefois, leur dit-il, attendu une heure l'arrivée des Hydriotes, mes compagnons d'armes, j'ai perdu l'occasion de brûler Alexandrie et ses deux cents vaisseaux turcs. » Préoccupé de ce souvenir, il dicta la liste suivante:

MM. Canaris, président du conseil, à la marine; le sénateur Anastase Mavromikhalis [1], à la guerre; Dimitri Calliphronas, à l'intérieur; P. Soutzos, aux affaires étrangères; M. Schinas,

[1] Fils du dernier bey de la Maïna.

aux cultes et à l'instruction publique; A. Petzalis, à la justice; — le nom du ministre des finances resta en blanc.

Sur ces entrefaites parut M. Christidis. Dès le commencement de la crise, le *Patriote hellène*, journal de cet homme d'État, s'était montré très-peu favorable à M. Canaris. Cependant M. P. Soutzos ayant vivement pressé M. Christidis de ne point laisser l'opposition s'annuler par ces divisions, il consentit à voir l'amiral et vint le trouver à deux heures et demie. Mais son arrivée ne simplifia point la situation. Il demanda, comme M. Zaïmis, l'entrée au ministère de M. Spyro Milios. Il tenait, en outre, à avoir pour collègues MM. Zaïmis et Voulgaris. Celui-ci se présenta chez M. Canaris au moment où il allait partir pour le palais. L'amiral n'ayant pu décider MM. Christidis et Voulgaris à accepter l'intérieur et les finances, les laissa dans son cabinet, où ils continuèrent à causer jusqu'à son retour. Il ne paraissait pas douter le moins du monde du succès de son entreprise, quoiqu'il n'eût pu s'entendre avec les hommes les plus importants de l'opposition, MM. Christidis, Voulgaris et Zaïmis.

«Sire, dit-il au roi, je viens exactement à l'heure convenue. Bien que vous ayez approuvé toutes mes conditions, ma loyauté me fait un devoir de ne pas soumettre à l'acceptation de Votre Majesté les noms de ceux qui doivent faire partie du nouveau cabinet, sans demander d'abord si, après les vingt-quatre heures qui viennent de s'écouler, vous continuez à y adhérer.» Le roi ayant répondu que, après mûre réflexion, il maintenait son consentement, M. Canaris continua: «Les choses étant ainsi, je vous soumets une liste de cinq ministres qui partagent mes opinions.... et je crois que l'harmonie entre les conseillers de la couronne vaut mieux pour elle que la considération qui s'attache à certains noms, lorsqu'elle ne sert qu'à engendrer des conflits au sein même du gouvernement.»

Il était impossible d'avouer plus franchement les divisions de l'opposition. Un autre qu'un Allemand n'eût pas laissé passer cette occasion d'éclater; mais le roi prit la liste avec calme et garda pour lui toutes ses pensées. M. Canaris, prenant ce silence pour la tranquillité de la résignation, ajouta avec la même candeur militaire: «Le ministère des finances reste encore

vacant ; car, pour ce département, il importe de ne pas se tromper dans le choix à faire. Je reviendrai demain pour vous désigner celui qui devra être chargé de ce portefeuille, et en même temps pour soumettre à Votre Majesté et discuter avec elle toutes les modifications que je jugerai nécessaires d'apporter à la liste que je viens de vous remettre[1]. »

Le roi ne faisant point d'objections, Canaris rentra triomphant chez lui, où il trouva, au milieu d'un grand nombre de citoyens, MM. Christidis et Voulgaris. « Vous m'avez tous abandonné, leur dit-il gaîment ; vous avez cherché à me priver de tout l'équipage de mon navire, à le démâter, à le couler. Mais je suis un vieux loup de mer, et j'ai sauvé mon vaisseau avec le secours de quelques compagnons fidèles. » M. Canaris était pourtant loin d'être au port ! Le soir, M. P. Soutzos, qui probablement voyait mieux que lui les difficultés de la situation, lui conseilla, pour ménager certaines susceptibilités, de le remplacer aux affaires étrangères. M. Mi-

[1] Les entretiens de Canaris avec le roi sont tous traduits de la brochure de M. A. Soutzos, frère d'un des ministres choisis par l'amiral.

chel Schinas renonça également aux cultes. L'actif vieillard travailla jusqu'à minuit à recomposer « son équipage ». Mais toute cette fatigue était peine perdue ; car le lendemain, ayant demandé une audience, il reçut — après sept heures d'attente — une courte lettre du roi qui lui apprenait « que les personnes dont le sénateur Canaris avait fait choix pour la composition du nouveau ministère n'étant pas à la hauteur des circonstances et des besoins du pays, S. M. le déchargeait de tous soins ultérieurs à cet égard et le remerciait de la peine qu'il avait prise jusqu'alors ».

LIVRE DEUXIÈME.

L'insurrection de Naupli.

Quelques jours après l'échec éprouvé par Canaris, le parti militaire de l'opposition, que cet échec avait exaspéré, levait à Naupli l'étendard de l'insurrection. Les apologistes du gouvernement prétendent, il est vrai, qu'il n'y a eu aucune liaison entre ces deux faits ; qu'il existait un complot pour s'emparer dans un bal de la cour et des hauts fonctionnaires, et que des indiscrétions obligèrent les conjurés à éclater. Mais M. de Courcy, qui accepte cette thèse, se bornant à de pures assertions, la première hypothèse semble la plus probable. Je me ferais, pour mon compte, scrupule d'aggraver les accusations dirigées contre les insurgés, le peu de sympathie que les libéraux de l'Occident ont

pour les *pronunciamientos* en ayant porté plusieurs à désapprouver la tactique suivie dans cette circonstance par une partie des adversaires du ministère Miaoulis. « L'histoire, disaient-ils, n'a que trop montré au Mexique, dans l'Amérique du Sud, dans la péninsule ibérique et ailleurs, que les manifestations militaires aboutissent, après de belles promesses, à un redoublement de mesures despotiques. Quel libéral ne se rappelle le maréchal O'Connell et l'insurrection de Vicalvaro? Il suffit de citer un exemple; mais il en existe d'innombrables. Il ne s'agit pas de contester la bonne foi des insurgés, qui s'armaient pour forcer le gouvernement à observer la Charte, et qui ont protesté de leur respect pour le régime libéral. Mais la logique est plus forte que les meilleures intentions, et quand l'armée en est arrivée à faire et à renverser les ministères, on doit perdre toute espérance de conserver des institutions libres. »

Il faut avouer pourtant que l'insurrection n'avait pas le caractère exclusivement militaire que lui donne constamment M. de Courcy. « La coopération des habitants de Naupli, dit M. le docteur Goudas, — celle de Tripolitza, — celle de

Syra, la ville la plus commerçante de la Grèce qui n'avait que 30 soldats au milieu d'une population de 26,000 habitants, — la coopération de Santorin, la plus pacifique des îles, n'ayant pour une population de 10,000 citoyens que cinq gendarmes, — les démonstrations de Naxos, de Trifilia, de Missolonghi, de Calamata, de San-Pétro, de Pitia, de la Livadie, — le mouvement d'Athènes, etc.[1], » tous ces faits peuvent fort difficilement être attribués au « complot militaire » de l'auteur de *La Grèce sous le roi Othon*. Quoique les principaux chefs de l'opposition restassent « soigneusement en dehors du mouvement », il existait une telle agitation dans tout le royaume, qu'on fut obligé d'arrêter presque partout des citoyens appartenant aux classes les plus paisibles. Le gouvernement voyait si bien lui-même la gravité du mouvement qu'il n'attendait que la chute de l'insurrection pour pouvoir faire, sans paraître céder à la peur, des concessions à l'opinion générale.

Comment a-t-il triomphé si aisément d'une révolte qui débutait d'une manière si grave ; qui disposait d'une grande partie de l'armée, qui

[1] *Premier Memorandum aux puissances protectrices*, p. 27.

possédait la place la plus forte et l'arsenal du royaume? C'est une facile victoire « achetée au prix de la corruption », selon les uns[1]; d'autres l'attribuent à la ruse. Une correspondance du *Nord* (septembre 1862) affirmait comme une chose universellement connue à Athènes que le gouvernement avait eu recours à l'intervention du général Garibaldi qu'il aurait trompé par un faux exposé de la situation. M. de Courcy met en avant d'autres motifs : la modération habile d'un officier suisse, le général Hahn, qui commandait l'armée du roi, la bienveillance du parti de l'ordre, « l'*attitude des légations étrangères et leur abstention ouvertement sympathique au gouvernement royal.* » Il est à regretter qu'un écrivain, qui appartient à la diplomatie, se soit borné à ces indications vagues. L'abstention sympathique de la Turquie et de l'Angleterre, son alliée fidèle, n'a rien de surprenant quand on songe qu'un soulèvement des Hellènes soumis au sultan — soulèvement qui a toujours été la terreur de la Grande-Bretagne — pouvait être la conséquence de l'insurrection de Naupli. Quant aux ministres d'Autriche et de Bavière, leurs rela-

[1] Docteur Goudas, *Deuxième Memorandum*, p. 5.

tions avec la cour étaient précisément un des griefs des adversaires du gouvernement qui, dans leur rude langage, affirmaient que « recevoir toujours dans l'intimité de ses conseils le ministre d'Autriche et son acolyte inséparable, le ministre de Bavière, c'était introduire l'ennemi dans la place[1]. » S'il s'agit de la France, il est vrai que le correspondant du *Sémaphore* de Marseille, ordinairement bien informé, a dit que les Français avaient vu de mauvais œil le représentant de leur pays sortir de la neutralité. Mais les journaux dévoués au roi Othon se sont montrés trop souvent irrités de l'attitude de M. d'Ozérov pour qu'on puisse raisonnablement douter de sa « sympathie » en faveur du « système ».

Le gouvernement ayant amnistié presque tous les militaires insurgés à Naupli, soldats et officiers, dix-neuf de ces derniers, exclus de l'amnistie, s'embarquèrent pour Smyrne avec cent trente exilés volontaires. Les réfugiés de Smyrne, à peine établis sur la terre étrangère, s'occupèrent de leur apologie. Cette apologie, publiée par M. Goudas, qui, après avoir depuis mon

[1] Docteur Goudas, *Deuxième Memorandum adressé aux puissances protectrices*. Corfou 1862.

départ d'Athènes, subi un emprisonnement de quinze mois, avait cherché un asile à Smyrne [1], a paru à Corfou sous le titre de *Memorandum aux trois puissances protectrices de la Grèce et au monde civilisé.*

« Nous considérons comme un devoir, dit en débutant le *Memorandum*, de déclarer les motifs qui ont contraint, d'une part, toute la nation grecque à se mettre en pleine révolte morale, et de l'autre, nos frères à Nauplie et nous-mêmes à défendre, au prix de tous les sacrifices, les droits de la nation grecque foulés aux pieds. »

I. Les trois puissances protectrices et la Bavière avaient, en élevant le trône du roi Othon, promis une Constitution, et ces promesses ne furent pas réalisées. Il faut imputer à ce manque de loyauté tant d'insurrections dont les Bavarois rendent responsable la turbulence des Hellènes.

II. Lorsque la dernière de ces insurrections eut arraché au roi la Constitution du 3/15 septembre 1843, la plupart des articles furent dans la suite « violés et méconnus. »

1° Ainsi, quoique la Charte garantisse l'égalité devant la loi, les délits et les crimes des pe-

[1] *Troisième Memorandum*, p. 16. Paris, Dentu, 1862.

tits sont punis « avec la dernière rigueur », et les forfaits demeurent sans châtiment quand ils sont commis « par ceux qui sont dévoués à la cour. »

2° Malgré l'art. 4 sur la liberté individuelle, et l'art. 13 qui abolit toute torture, « une foule de citoyens ont été molestés, violentés, poursuivis, arrêtés, emprisonnés, fouettés, ou sont morts dans les tortures. »

3° L'art. 7 qui permet aux Hellènes d'adresser leurs plaintes aux autorités, n'a pas été mieux respecté.

4° On n'a tenu aucun compte de l'art. 8 qui garantit l'inviolabilité du domicile.

5° L'art. 10, qui établit la liberté de la presse, n'a pas donné lieu à moins d'abus, tantôt l'écrivain subissant injustement des détentions préventives, tantôt la mauvaise organisation des tribunaux l'exposant à des condamnations iniques.

6° Les fonctionnaires ont affiché audacieusement leur mépris pour l'art. 14, qui garantit le secret des lettres.

7° Les art. 20 et 23 établissent bien la responsabilité des ministres; mais le gouverne-

ment n'a jamais exécuté l'art. 83 qui dit que « une loi particulière règlera la responsabilité ministérielle. »

8° L'inamovibilité de la magistrature, décrétée par l'art. 87, n'a jamais été constituée.

9° On n'a pas tenu plus de compte de l'art. 105 qui statue que « par des lois particulières et dans le plus bref délai possible, il sera pourvu .... à la destination des terres nationales, ainsi qu'à la vérification et à la liquidation des dettes à l'intérieur et à l'extérieur; à la presse; à l'amélioration du système de l'impôt; à l'organisation de la garde nationale; aux encouragements à donner à l'agriculture, à l'industrie, au commerce et à la navigation ».

III. Les décrets votés par l'assemblée constituante n'ont pas été mieux respectés que la Charte elle-même. Les lois municipales et électorales, par exemple, n'ont pas empêché « l'emploi de la force brutale » dans les élections communales, ni « les plus grandes illégalités » dans les luttes qui avaient lieu pour le choix des députés.

IV. La politique du gouvernement en 1854 a été « anti-nationale », et le mouvement tenté en

Thessalie et en Épire n'a eu d'autre but que « de justifier l'emploi des avances que l'on avait reçues (5,000,000, dit le second *Memorandum*) et de servir les intérêts d'une puissance étrangère (l'Autriche) de tout temps ennemie de la nation grecque. »

En comparant cette analyse au manifeste et à la proclamation de M. Canaris, on verra quels rapports existaient entre les opinions de l'opposition parlementaire et les idées des insurgés.

Les deux autres *Memorandum* ne portant point la formule « au nom des réfugiés politiques de Smyrne » ne doivent point être considérés comme une manifestation collective. On remarque dans ces deux écrits de M. le docteur Goudas quelques traits dignes d'être notés, parce qu'ils caractérisent fort nettement l'attitude de l'opposition la plus avancée vis-à-vis du gouvernement, opposition qui n'a pas dissimulé ses sympathies pour l'insurrection.

L'ancien rédacteur de l'*Indépendance* d'Athènes a été évidemment frappé de la polémique soutenue contre les Hellènes par les journaux austro-bavarois, qui compromettaient souvent le roi de Grèce, en croyant le défendre. J'ai déjà dit

que ces journaux expliquaient la perpétuelle agitation qui régnait en Grèce par le déplorable caractère de ses habitants, incapables de comprendre l'excellence du *recht* bavarois. Or M. le docteur Goudas, se reportant à l'époque où le pays était gouverné par des indigènes, s'attachait à prouver qu'il a montré des vertus inconnues au temps présent.

La Grèce avait été tellement ruinée après l'insurrection de 1770 que « plusieurs voyageurs parcourant son territoire à cette époque, purent soutenir que la race hellénique avait complétement disparu. » Cependant, dès 1821, grâce à leur constance et à leur activité, les Hellènes avaient pu reconstruire leurs demeures, refaire leurs fortunes et entreprendre contre leurs tyrans une lutte de sept années. Sans trésor public, sans munitions, sans solide organisation politique, ils ont réussi à entretenir une armée de 25,000 hommes, une flotte de 150 navires, et à dépenser annuellement la somme énorme, pour un petit pays, de 30,000,000 de francs. L'instruction militaire ne manquait pas moins que l'organisation gouvernementale, et cependant, avec des agriculteurs, des bergers, des ouvriers,

d'anciens armatoles, « la Grèce d'alors soutint les siéges héroïques de Missolonghi et d'Athènes, elle gagna les batailles de Lala, de Manaki, de Poltsalabon, d'Amplani, d'Arachova et de Dervenakia. » L'ardeur du patriotisme suppléait au manque de tactique. Karaïskakis, devenu chef d'armée, était un obscur fantassin au service d'Ali-pacha; Griziotis, qui parvint au grade de général de division, un simple berger; un modeste capitaine de navire fut transformé en amiral. Ces soldats rudes, mais héroïques, ces « démogérontes[1] et ces députés élus librement par le peuple » délivrèrent une partie du sol hellénique et acquirent à la Grèce les sympathies du monde civilisé qui menacent aujourd'hui de s'en éloigner.

Capodistrias, à qui M. de Courcy a rendu justice dans un recueil où M. de Gobineau l'avait fort maltraité en 1841, Capodistrias, malgré des « fautes politiques », maintint à la Grèce sa bonne réputation. Il fit servir l'argent des Hellènes « au bien du pays. » Il employa les revenus de l'État à la création d'établissements publics, « à

[1] Le démogéronte, chef de la municipalité, administrait sous la surveillance d'un haut fonctionnaire national, le primat.

l'encouragement et au développement de l'agriculture. » Tant qu'il fut au pouvoir, « sa main ne signa jamais une condamnation à mort. »

Est-il vrai que le peuple qui sut mériter l'estime de l'Europe dans sa lutte généreuse pour conquérir l'indépendance, soit incapable de cette bonne foi à laquelle le monde chrétien attache une si légitime importance? M. Goudas est loin de le penser. « De simples muletiers, dit-il, souvent même des gens à leur service, reçoivent des commerçants — sans leur délivrer aucun reçu — de fortes sommes d'argent renfermées dans des sacs de toile qui ne portent, pour toute garantie, que le cachet de l'expéditeur. Elles parcourent ainsi de grandes distances, et cependant il n'y a presque pas d'exemple que de pareils groups, voyageant dans de semblables conditions, aient été détournés. C'est de la même façon qu'avant l'indépendance les capitaines marchands transportaient des millions de *talari*[1] de l'Espagne et des autres pays de l'Europe pour des achats en céréales dans différents points de l'Orient. De plus, le commerçant vend ses marchandises, surtout dans les foires, en

[1] Le *talaro*, monnaie d'argent de Venise, équivaut à 5 fr. 25 c.

général à crédit, se bornant pour toute précaution, à inscrire sur ses registres, sous forme de simple note, qu'il a vendu par exemple un tel montant de marchandises à tel acheteur, et qu'il sera payé dans un temps plus ou moins long. Presque jamais on n'a vu l'acheteur se refuser à payer au vendeur le montant qu'il lui doit, élever des réclamations ou faire de pures chicanes ; ni le vendeur exiger une seconde fois un paiement déjà fait. »

L'existence temporaire du brigandage ne semble pas à l'auteur des *Memorandum* une objection insoluble. Le brigandage peut s'expliquer par le « désir de tirer vengeance d'injures personnelles ou de satisfaire des rancunes politiques. » Ainsi, Davéli[1] et Belouli, dont on a tant parlé, étaient, selon lui, de pauvres et paisibles bergers qui furent poussés au brigandage par les vexations des gendarmes. Un officier de ce corps, ayant séduit la femme de Bélouli, ce dernier se fit klephte pour se venger d'une action qui avait blessé des sentiments profondément enracinés parmi les nations orientales. Avant d'avoir lu ce passage, j'avais été frappée des chants po-

[1] *Sur Davéli*, voy. t. Ier, p. 153.

pulaires consacrés à Davéli, que j'entendais en parcourant le Péloponèse. Dans l'hypothèse soutenue par le docteur Goudas, la renommée de Davéli ne serait pas difficile à expliquer. Ailleurs M. Goudas va plus loin et, comme l'auteur du *Roi des Montagnes*, il semble croire que « le brigandage a été fomenté par des hommes de la cour.[1] »

Le meilleur moyen, selon le publiciste de l'opposition, d'empêcher de tels abus, aurait été d'écarter des fonctions publiques les gens « d'une réputation plus que douteuse, » qui compromettaient l'autorité par leur vénalité et leur mépris de la loi et qui exaspéraient les populations par leur conduite. On aurait eu, si cette manière d'agir ne réussissait pas, le droit de se plaindre au tribunal de l'Europe de « la corruption invétérée de la Grèce ».

Un seul fait suffit, de l'avis du docteur Goudas, pour donner une idée des résultats qui auraient été obtenus. Qu'on visite les florissantes colonies helléniques qui vivent à l'étranger, en Angleterre, en Italie, etc., « là où existent d'honnêtes gouvernements. » Ces communautés de

[1] *Troisième Memorandum*, p. 17. Paris, Dentu, 1862.

Londres, de Manchester, de Livourne, etc., non-seulement ne donnent pas le moindre sujet de plainte aux pays où elles exercent leur industrie active, mais elles y ont mérité les éloges des diverses autorités dont elles dépendent, et loin de manifester un caractère turbulent et corrompu, elles révèlent généralement des tendances qui prouvent qu'il n'est nullement besoin pour gouverner leurs frères « d'ajourner la pleine exécution des lois constitutionnelles. »

Si les Hellènes de la Grèce indépendante montraient des dispositions différentes, le docteur Goudas l'attribue à une politique dénuée d'intelligence et de prévoyance.

Le roi, habitué à la centralisation bureaucratique de la Bavière, ne s'est jamais rendu compte de l'esprit du pays. La vie municipale a profondément enraciné en Grèce le principe du *self government*. Il fallait aider, développer ces traditions nationales, au lieu de leur opposer un système d'administration incompatible avec les usages et les caractères.

La haine de l'Autriche fait partie de la tradition hellénique autant que le régime municipal, cet empire ayant été constamment hostile à la

Grèce et aux nationalités orientales. En luttant contre cette antipathie, qui n'est point chez les Hellènes l'effet d'une répugnance irréfléchie, le roi s'exposait naturellement aux commentaires le plus propres à le dépopulariser. On trouvera dans l'écrit de M. Goudas un spécimen de ces commentaires. — Si le prince a repoussé les offres de « MM. Tositza et Stournaris, aussi puissants par le cœur que par la fortune », qui voulaient créer une grande compagnie de bateaux à vapeur, on suppose « qu'il craignait, en acceptant ces offres, de compromettre les intérêts du Lloyd autrichien. » Si la Grèce n'a tiré aucun parti de ses nombreuses sources minérales, on admet qu'il refusait « de nuire à l'Autriche qui chaque année fournit à la Grèce, en échange de grandes sommes d'argent, une grande quantité d'eaux minérales. » L'état stationnaire de l'agriculture est expliqué par le désir d'obliger les Hellènes « à faire venir leurs pommes de terre de Trieste, leurs vaches et leurs chevaux d'Allemagne, leurs vins des bords du Rhin[1] », quand la Grèce pourrait suffire par ses vins « aux

[1] Le Bas-Palatinat forme le cercle du Rhin du royaume de Bavière.

besoins des plus grandes villes de l'Europe », et quand les produits de son sol pourraient nourrir tant de millions d'habitants.

La conduite du roi pendant la guerre d'Orient ne semble pas en rapport avec cette théorie, puisque l'Autriche était alors hostile à l'empereur Nicolas et que le gouvernement hellénique tentait une diversion en faveur de celui-ci. Le premier *memorandum* jette peu de lumière réelle sur cette importante question. Le second *memorandum* répète bien qu'on prit une attitude belliqueuse pour obtenir des riches familles grecques établies à l'étranger environ cinq millions de drachmes. Mais il ajoute que les tables tournantes, qui étaient alors fort à la mode, en annonçant au roi qu'il « serait un jour empereur de Constantinople », le décidèrent à renoncer à la neutralité. L'assertion paraîtra maintenant extraordinaire. Mais il est certain que, à cette époque, les personnages les plus célèbres du catholicisme manifestaient dans cette affaire une crédulité qui rendait toutes les illusions possibles. Il suffit de lire les approbations qui précèdent la seconde édition du fameux ouvrage de M. le marquis Eudes de Mirville, *Des esprits et*

de leurs manifestations fluidiques[1]. Il n'est donc pas invraisemblable que le roi, catholique convaincu, ne se soit pas montré plus difficile à persuader que les RR. PP. Lacordaire et Ventura, les évêques et les journaux catholiques[2]. Ainsi s'expliquerait comment, lorsque pour la première fois, depuis qu'il régnait, la Russie et l'Autriche suivaient une politique opposée, il se serait décidé contre des amis dont ses déceptions l'auraient promptement et complétement rapproché.

Si l'apologie du roi Othon écrite par M. R. de Courcy n'avait pas eu une si grande publicité, je n'aurais pas cru absolument nécessaire d'énumérer les griefs de l'opposition. Mais pour que l'Occident se fasse une juste idée des causes de la révolution d'octobre, il est indispensable qu'on entende divers représentants de cette opposition. D'après ce que j'ai dit dans le cours de cet ouvrage, on verra sans peine ce qui me paraît fondé dans les réclamations des adversaires du gouverne-

[1] Comp. G. des Mousseaux, *Mœurs des démons ou esprits visiteurs.*

[2] Voy. l'*Union*, l'*Univers*, la *Gazette de France*, etc. de cette époque.

ment, et ce qui me semble sujet à contestation. Si, par exemple, la nation peut raisonnablement reprocher au roi de n'avoir point, malgré les promesses de la Charte, assuré par l'inamovibilité l'indépendance de la magistrature, il est difficile, d'un autre côté, de lui faire un crime du parti qu'il a pris dans les complications multipliées de la guerre d'Orient. L'entraînement était tellement général parmi ses sujets, et les Hellènes de tous les partis se montraient si pressés d'aider les Russes à détruire l'empire des sultans, qu'il eût été difficile au chef de l'État de faire prévaloir la politique de neutralité adoptée par les Serbes. Moi qui personnellement étais d'avis que la Grèce ne pouvait, quand les vainqueurs de Navarin en venaient aux mains, prendre, sans les plus graves inconvénients, parti pour une des puissances protectrices, j'ai dû me résigner à voir ces sages conseils, inspirés par le plus sincère philhellénisme, interprétés avec une malveillance acharnée par certaines gens qui comprennent aujourd'hui toute l'imprudence de leurs manifestations d'alors. Les réfugiés de Naupli auraient donc bien fait de ne point rendre le roi responsable d'une erreur qui fut celle de

l'immmense majorité de leurs compatriotes. Mais, en général, les partis — les défenseurs des gouvernements comme leurs adversaires — aiment les thèses absolues, les uns ne reculant devant l'apologie d'aucune illégalité, les autres voyant partout des iniquités et des violences. L'historien impartial, qui habite une région plus sereine, est naturellement plus disposé à faire la part des erreurs et des fautes de chacun. Mais quoi qu'il en soit des appréciations fort contradictoires auxquelles donne lieu le règne du roi Othon, un fait essentiel se dégage des relations les plus variées. Le roi n'a pas su, comme la reine Victoria, le roi Léopold, le roi Victor-Emmanuel, conquérir cette popularité nécessaire, de nos jours, au bon gouvernement des États. Assurément, si le prince Frédéric-Othon avait été appelé à remplacer Louis Ier sur le trône de Bavière, il est probable que ni son caractère, ni ses excentricités n'eussent jamais soulevé son peuple contre son autorité. N'ayant point la nature passionnée des Alexandre, des César, des Charlemagne, des Henri IV, des Élisabeth, des Pierre Ier et des Catherine II — nature que Bayle déclare, tout en en constatant les

inconvénients[1], nécessaire aux grandes entreprises — porté à conformer sa vie aux habitudes paisibles et régulières de la bourgeoisie germanique, il n'eût assurément pour aucune Lola Montès provoqué des émeutes dans la tranquille Université de Munich[2]. Appuyé sur une puissante bureaucratie, sur une police omnipotente, sur des couvents dont son père a doublé le nombre en dix ans, défendu par une presse dont le zèle est devenu proverbial, il n'aurait pas eu besoin pour gouverner une population essentiellement docile de recourir à «la dernière raison des rois.» Mais jeté par une de ces décisions dont, en Orient, l'Europe est prodigue, au milieu de ces âmes impétueuses du Midi, dont les tendances diffèrent si profondément des inclinations d'une race qu'il doit regarder — ainsi que tous les Allemands — comme supérieure aux autres, il n'avait ni assez de résolution ni assez de flexibilité pour s'identifier complétement avec la Grèce, pour l'aimer comme elle veut être aimée, comme elle l'a été par ses plus nobles en-

[1] *Dictionnaire historique et critique*, art. *Henri IV*.

[2] Voy. Vapereau, *Dictionnaire des contemporains*, art. *Lola* et *Louis*.

fants, pour comprendre et partager les vastes aspirations inséparables d'un passé glorieux. « La circonspection patiente et la lenteur souvent judicieuse » dont parle M. de Courcy sont fort insuffisantes en pareil cas !

Si des complications de toute espèce ont été la conséquence de cette situation, faut-il en accuser uniquement le roi de Grèce? MM. R. de Courcy et Goudas, le premier, en justifiant le roi, le second, en défendant la nation, ont l'un et l'autre de bonnes raisons pour ne point parler des erreurs des puissances protectrices. M. de Courcy appartient à la diplomatie d'une de ces puissances; M. Goudas s'adresse à toutes, afin d'obtenir la réparation des maux de son pays. Mais moi, qui n'ai pas les mêmes motifs pour laisser dans l'ombre une question capitale, je dois me demander si ces puissances ont agi sagement en donnant pour souverain à un État qui avait besoin d'un gouvernement populaire, actif, intelligent, énergique, — capable, en un mot, de réparer des malheurs séculaires, — un prince mineur, d'une autre religion, d'une race différente, qui ne connaissait pas plus la Grèce que l'Australie, et

que les meilleures intentions ne pouvaient préserver d'erreurs multipliées. J'ai toujours soutenu que les chrétiens orientaux[1] doivent choisir pour les gouverner des hommes de leur sang et de leur Église[2], et que les dynasties étrangères, nourries dans les traditions plus ou moins féodales, ne réussiront jamais chez des peuples dont les mœurs sont essentiellement patriarcales et démocratiques.

Mes convictions, loin d'avoir été affaiblies par mon voyage en Grèce, ont été plutôt fortifiées. Je félicite sincèrement la Roumanie, la Serbie, la Tsèrnagora d'obéir à des princes indigènes et d'avoir cru que leur race est aussi digne qu'une autre des suprêmes honneurs. A ce point de vue, il est impossible d'excuser les Hellènes de n'avoir pas demandé à l'Europe que le suffrage universel — et non pas le vote des chambres[3], comme en Roumanie — fût appelé à désigner le souverain de la Grèce.

[1] Voy. *Un principe straniero in Moldo-Valachia* dans *Il Diritto.*

[2] Les puissances ont tenu compte de cette idée en obligeant le successeur du roi à embrasser le christianisme orthodoxe.

[3] Quand il s'agit du choix d'un souverain, le plus ignorant est compétent.

En outre il eût été indispensable — et la nation n'a pas alors paru mieux le comprendre que les puissances — de ne pas livrer au hasard et à l'arbitraire l'organisation du nouveau royaume. Si la Constitution fût née en même temps que la royauté, un antagonisme déplorable n'aurait pas même été possible. Le roi se serait habitué à aimer une Charte qui eût été identifiée avec le principe même de son autorité, tandis qu'il était entraîné à voir dans toute violation de la Constitution une revanche de ce que ses apologistes nommaient assez imprudemment « l'émeute de 1843, » comme si la Charte n'avait pas été l'œuvre d'une Assemblée constituante ! En Belgique, quand le roi Léopold, si justement chéri du peuple, est monté sur le trône, il n'a nullement disposé d'une autorité arbitraire ; mais son pouvoir a été, dès l'origine, limité par une des Constitutions les plus libérales de l'Europe. Les puissances protectrices ont si bien compris leur faute, que lorsqu'il a été question de l'organisation de la Roumanie, une Constitution a été donnée à ce beau pays en même temps qu'il était appelé à choisir un souverain.

Depuis l'arrivée du roi Othon, les puissances

— et je ne parle plus seulement des puissances protectrices — sont-elles restées aussi étrangères qu'elles le croient aux malheurs de la Grèce et aux discordes qui l'ont déchirée ? Il est difficile de le penser, quand on sait qu'il existe entre elles le plus profond désaccord sur tout ce qui touche aux questions orientales. Ce désaccord devait porter leurs représentants à faire de la Grèce un champ de bataille tristement livré à des influences rivales. Or, quand il s'agit d'un pays ruiné par la guerre, sortant d'une longue servitude, dénué encore d'expérience politique, on peut se figurer tout ce que produisent l'argent, les séductions, l'autorité morale des plus grands États de l'Europe, sans parler des petits, qui s'efforcent toujours d'imiter les grands ! Je ne citerai qu'un exemple, l'histoire du juif Pacifico. En 1850, cette affaire fournit à la France l'occasion de manifester toute l'antipathie que lui inspire lord Palmerston, et elle faillit même brouiller les deux voisins. Mais elle eut pour la pauvre Grèce — indépendamment des agitations qu'elle produisit — les conséquences qu'ont toujours pour elle la rivalité des puissances. Les Anglais, solidement établis à Gibraltar, à Malte

et à Corfou, voyaient avec inquiétude la Méditerranée et l'Adriatique en train d'être occupées par la marine des nations d'origine pélasgique. Ils se hâtèrent donc de bloquer les ports helléniques, de saisir les navires qui leur tombèrent sous la main, et causèrent ainsi aux intérêts maritimes du royaume des dommages considérables. La Grèce est ainsi constamment menacée de voir se renouveler chez elle les luttes qui ont depuis tant de siècles perpétué la misère et la servitude de l'Italie, terre infortunée, où les soldats et les diplomates de l'Occident se sont succédé si longtemps, et dont les querelles des Français, des Autrichiens et des Anglais empêchent encore aujourd'hui l'unité de se consolider. Il résulte d'un pareil état de choses des perturbations, des souffrances et des divisions que nul souverain, nul peuple ne saurait empêcher, et la plupart du temps ceux qui reprochent le plus amèrement à la Grèce ses interminables dissensions, seraient probablement fort contrariés de les voir toucher à leur terme.

Une entente sincèrement cordiale et vraiment fraternelle entre les nations de l'Orient chrétien, non-seulement assurerait la défaite de l'isla-

misme, non-seulement empêcherait nos frères d'éprouver le sort funeste que vient de subir l'héroïque Tsèrnagora, mais elle mettrait fin à l'abus des influences étrangères. Il faudrait, il est vrai, pour obtenir ces grands résultats — j'ai promis de parler franchement à tout le monde — que les Hellènes renonçassent à cette politique archéologique dont le *Primato* de Gioberti est le spécimen le plus curieux. Gioberti, tout plein des souvenirs de l'empire des Césars romains, est toujours porté à dénigrer les grandes nations appartenant à la civilisation latine, comme cette Espagne qui l'a propagée dans les deux Amériques, comme cette France dont l'invincible épée lui assure une si grande place en Europe. Il se trouve aussi en Grèce plus d'un lettré qui regarde avec dédain ces Roumains fiers d'appartenir, par leur origine, à la cité éternelle; ces Slaves du sud, dont le bras redouté a fait si souvent trembler les despotes de Stamboul. Ayant perpétuellement devant les yeux la splendeur du trône impérial de Constantinople, ils se figurent que les peuples danubiens se rangeraient volontiers sous l'étendard de l'empire byzantin, le jour où les Hellènes

l'auraient planté sur le faîte de Sainte-Sophie. Malheureusement de telles illusions, flattant naturellement la vanité crédule des multitudes, causent aux nations qui s'en repaissent, des maux irréparables. Elles entretiennent des rancunes et des divisions que la politique des Turcs — fort habilement conseillée tantôt par l'Angleterre et tantôt par l'Autriche — exploite avec un succès merveilleux. Enfants de l'Église orientale, les Hellènes, les Roumains, les Slaves du sud doivent se traiter en frères, et oublier, les premiers, les traditions surannées de l'autocratie impériale, les autres, le souvenir souvent douloureux des luttes qu'ils ont soutenues contre elle pour défendre leur indépendance. L'étrange entêtement opposé par le patriarche Joachim II et le clergé de Constantinople aux légitimes réclamations des Bulgares prouve que ces conseils sont loin d'être inutiles. Lorsque la Bulgarie a voulu, comme la Roumanie, la Russie, la Serbie, le royaume hellénique, organiser son Église nationale, le patriarcat a repoussé brutalement une demande conforme à tous les principes de l'Église orientale. Cette manière d'agir, réveillant dans l'âme d'un certain nombre de

Bulgares la mémoire des prétentions despotiques de Byzance, les a assez aveuglés pour chercher un refuge dans les bras de l'Église la plus centralisée et la plus absolutiste qui soit au monde. C'est ainsi que l'orgueil des premiers et l'ignorance des seconds ont ajouté de nouveaux éléments de discorde aux causes déjà trop nombreuses de dissensions qui compromettent les intérêts les plus sacrés de l'Orient chrétien, et ouvert à l'insatiable ambition de la papauté les plus vastes perspectives[1]. Absorbés par leurs luttes quotidiennes, trop souvent les partis qui se disputent le pouvoir en Grèce ne s'aperçoivent pas non plus que les éternels ennemis des Orientaux profitent de leur oubli des intérêts supérieurs pour réaliser des plans qui ne seraient pas moins funestes à la Grèce qu'aux autres pays de la péninsule. Mais ceux qui vivent en dehors de ces luttes et qui gémissent du long esclavage de leurs frères sous un joug exécré, s'attristent de voir des esprits sincères et des patriotes d'un dévouement incontesté sacrifier à l'étroite politique du moment cette grande poli-

[1] J'ai raconté tous les détails de cette histoire dans *Rome et les Bulgares.*

tique qui deviendrait plus nécessaire que jamais; puisque l'union actuelle de la Turquie et du peuple anglais « marié avec la Turquie et par des liens indissolubles » — je me sers des expressions de M. John Lemoinne dans son excellente étude sur la *Révolution grecque* — menace la chrétienté orientale d'une servitude dont la Grèce connaît par une longue expérience les conséquences humiliantes et douloureuses.

LIVRE TROISIÈME.

La révolution d'octobre.

Après avoir triomphé de l'insurrection de Naupli, le roi, toujours livré aux mêmes irrésolutions, ne put se décider à appeler l'opposition au pouvoir. Cependant il crut devoir renoncer jusqu'à un certain point à cette politique de résistance qui avait failli amener la chute de son trône. M. Colocotronis devint président d'un ministère qui se rapprocha de la légation italienne et qui fit à l'opinion générale quelques-unes des concessions qu'elle réclamait le plus impérieusement. M. A. Mavrocordatos fut appelé à présider une commission chargée d'étudier la réforme électorale, et l'amnistie fut étendue à la plupart de ceux des insurgés de Naupli qui avaient d'abord été exceptés de cette mesure. La

plus considérable des concessions fut la loi qui décréta l'organisation de la garde nationale. Mais on se rappelle que l'amiral Canaris, dans son programme — et il exprimait sur ce point le vœu de toutes les fractions de l'opposition — réclamait avec insistance la dissolution d'une chambre qui, selon lui, n'avait pas été librement élue et n'offrait aucune garantie d'indépendance. En outre chacun se demandait si la nouvelle loi ne resterait pas une lettre morte comme la loi sur l'inamovibilité des magistrats, et l'on ajoutait tristement que les lois manquaient moins à la Grèce que la volonté sincère de les exécuter.

Le gouvernement, qui n'attachait pas assez d'importance à ces causes de mécontentement et d'inquiétude, semblait complétement rassuré, lorsque la Chambre des députés se sépara. L'insurrection de Naupli avait été comprimée si aisément, malgré les innombrables moyens de défense dont elle disposait, qu'on pouvait croire l'opposition complétement découragée. Mais un observateur plus pénétrant que le roi n'aurait pas manqué de s'apercevoir qu'en présence de l'attitude réservée des hommes les plus populaires, le pays avait dû naturellement hésiter à

se ranger du côté d'une insurrection qui lui semblait plutôt militaire que civile. Sans se défier, autant que les peuples du Nord, des conséquences des *pronunciamientos*, la masse de la nation s'était bien aperçue que les personnages politiques, hostiles à la dynastie, regardaient le mouvement comme prématuré. D'un autre côté, ni le fils du général Grivas, malgré le caractère chevaleresque que reconnaissait en lui le journal semi-officiel, le *Précurseur*, ni aucun autre des officiers qui avaient levé l'étendard contre la cour, n'avaient assez d'influence sur l'armée pour l'entraîner tout entière. Le vieux Théodore Grivas, quoiqu'il eût déjà essayé deux fois d'insurger l'Acarnanie contre le gouvernement, était resté si tranquille, que tous ceux qui connaissaient le caractère impétueux du bouillant pallicare qui, en 1854, s'était jeté en Épire, malgré les menaces des puissances occidentales, devaient supposer que ce vétéran de la révolution hellénique se réservait pour des circonstances plus favorables.

Malgré le calme qui avait succédé aux agitations révolutionnaires, le travail persévérant des sociétés secrètes ne laissait pas le roi sans sou-

cis. On supposait que dans le Péloponèse, et particulièrement dans la Messénie, les insurgés de Naupli avaient conservé de nombreux partisans qui préparaient mystérieusement de nouveaux troubles. Le roi s'imaginait être encore assez populaire pour que sa présence paralysât ce travail souterrain. Mais la popularité du roi, choisi par les puissances protectrices, n'existait plus que dans les feuilles austro-bavaroises, et j'avais eu dans mon voyage de fréquentes occasions de le constater. La reine, qui avait su conserver plus longtemps quelques sympathies, avait encore plus d'adversaires, et l'impression produite par l'attentat de Dosios eût seule suffi pour lui enlever toute espèce d'illusions sur ce point. On répétait que la lenteur du roi avait dégénéré en profonde apathie. On ajoutait que la fermeté assez commune parmi les Allemands du Nord avait, avec les années, dégénéré chez la reine en entêtement aveugle. Des questions personnelles, dont parle le docteur Goudas[1], avaient augmenté le nombre de ses ennemis. Le grand malheur de

[1] Voir dans le *deuxième Memorandum*, p. 27 de la trad. l'histoire de M[lle] Photini Mavromikhalis et de M. D. Mavromikhalis.

l'un et de l'autre était d'ignorer profondément l'état général de l'Europe, les idées de leur temps et les aspirations devenues irrésistibles des nationalités, et de s'en rapporter à des gens qui n'en savaient pas plus long qu'eux. L'éducation politique qu'on reçoit dans les petites cours allemandes, est la moins propre à former des souverains capables de gouverner les populations agitées de l'Europe orientale. Si une pareille éducation, essentiellement féodale, livrée à toutes les funestes séductions de la flatterie, préoccupée des ridicules minuties de l'étiquette plus que des questions sérieuses [1], pouvait être corrigée par l'expérience, le roi de Grèce eût trouvé dans sa propre famille bien des occasions de réformer ses opinions. Son frère, le prince Luitpold, n'avait-il pas vu tomber du trône de Toscane son beau-père Léopold II ? Sa sœur, la princesse Aldegonde, n'avait-elle pas suivi dans l'exil le trop fameux François V de Modène ? Le dévouement de Léopold et de François à la cause autrichienne, tout en les rendant odieux à leurs sujets, les avait-il préservés de la ruine ? L'Au-

[1] Voir dans le *Siècle* d'octobre 1862 le spirituel tableau de l'étiquette à la cour de Grèce par M. Texier.

triche est, comme l'Égypte des prophètes, un roseau brisé perçant la main de ceux qui sont assez imprudents pour essayer de s'en faire un soutien.

Les illusions du roi ne se bornaient pas à se faire une très-fausse idée de sa popularité : il comptait beaucoup trop sur l'appui des puissances protectrices. La manière d'agir de ces puissances était, il est vrai, complétement rassurante. Le ministre de France, disait le *Sémaphore* — et l'*Indépendance belge* n'était pas d'un autre avis — passait sa vie dans des familles dévouées à la cour. M. Ozérov avait été appelé à Berne. L'Angleterre venait d'envoyer à Athènes un diplomate intimement lié avec la famille qui avait donné une épouse au prince Luitpold, et le gouvernement anglais, loin de trouver que le roi n'allait pas assez vite dans la voie des réformes, paraissait trouver qu'il avait fait dans la loi de la garde nationale des concessions exagérées. Quant aux puissances germaniques, les unes, comme la Prusse, s'occupaient de la Grèce un peu moins que de la Chine et du Japon; les autres, comme l'Autriche et ses fidèles vassaux, paraissaient déci-

dées à tout faire pour maintenir la dynastie palatine[1] sur le trône hellénique. Le roi était donc porté à penser qu'en présence de cet accord si rare des protecteurs de la Grèce et des autres États, il n'avait à craindre aucune perturbation sérieuse. Il avait oublié qu'en Orient, plus qu'ailleurs, jamais la catastrophe n'est plus voisine que lorsqu'on est disposé à s'endormir dans une trompeuse sécurité.

Lorsque, le 12 octobre, le roi et la reine s'embarquèrent sur l'*Amélie* pour le Péloponèse, la contenance de la population était aussi rassurante que l'attitude de la diplomatie. Du moins le *Moniteur français* l'affirme, et il en montre quelque surprise. Le grave journal aurait pu se rappeler que jamais Charles X n'avait été si bien accueilli que dans le voyage en Alsace qui précéda la révolution de juillet. Le monde officiel n'a que trop d'empressement à cacher aux princes l'abîme où les entraîne trop souvent l'ignorance des véritables dispositions du peuple. « La révolte était dans tous les cœurs, » m'écrivait depuis un de mes correspondants. Quelques banales démonstrations faites au Pirée n'étaient

[1] Les Wittelsbach se sont éteints en 1777.

pas de nature à retarder la marche des événements.

Aussi à peine le roi eut-il quitté la capitale, que la révolution éclata partout avec une force irrésistible. Les nouvelles des provinces devinrent subitement de la nature la plus grave. L'Acarnanie levait, avec Grivas, l'étendard de l'insurrection. Avec son teint brûlé par le soleil, son nez pareil au bec de l'aigle, ses yeux perçants, ses cheveux restés noirs, Grivas apparaissait aux yeux des Rouméliotes comme une personnification des luttes héroïques soutenues pour la patrie par une génération dont la gloire est impérissable. Quoique déjà attaqué de la maladie qui devait bientôt l'emporter, le vieux soldat était resté si actif et si ardent, qu'il ressemblait à un de ces personnages mystérieux dont parle M. Armand Pommier, l'ingénieux et spirituel auteur de la *Dame au manteau rouge*, qui trouvent le secret de se soustraire à la funeste influence des années. La Morée n'était pas plus paisible que la Roumélie, et Patras nommait un gouvernement provisoire dont un de ses citoyens, M. V. Rouphos, prenait la direction. Un calme si grand régnait dans la capitale que

«rien n'eût fait soupçonner à un observateur ignorant les sentiments du pays qu'une révolution était proche.» Ces paroles que le *Moniteur* français prononce, en parlant de l'embarquement du roi, ont l'air d'exprimer la stupéfaction que les événements du 10/22 octobre causèrent à la légation française, qui ne se serait point fatiguée à protéger une royauté impossible à défendre si elle eût mieux connu «les sentiments du pays.» Mais la diplomatie du grand empire occidental n'a point l'activité vigilante de la diplomatie anglaise. Au lieu de fréquenter des représentants de toutes les opinions, ordinairement elle s'enferme trop volontairement dans les cercles exclusivement conservateurs. Plus empressée de cultiver d'agréables relations sociales que d'étudier les populations, elle est trop portée à ne voir les nations qu'à travers les illusions des relations officielles et des préjugés étroits que le vulgaire nomme emphatiquement «principes conservateurs». Ces observations ne s'adressent pas seulement aux Français. Je me rappelle encore avec quelle stupéfaction comique un ministre plénipotentiaire m'entendit annoncer à Athènes qu'une révolution était imminente à Naples. Son

air indigné exprimait beaucoup trop naïvement la candeur étrange des diplomates contemporains pour ne m'avoir pas beaucoup frappée. Un règne comme celui dont l'honnête M. Gladstone a été le sévère historien, aboutit nécessairement à une catastrophe. Mais l'incapacité et les idées étroites précipitent aussi bien la chute des dynasties que les emportements d'une aveugle tyrannie, telle que le despotisme du père de François II; et le ministre dont je viens de parler a dû penser, en écoutant les cris de triomphe et les joyeux coups de fusil qui annonçaient la déchéance du roi que, sans recevoir les confidences des cours, je connaissais un peu mieux que lui l'état des esprits en Europe.

La révolution qui s'accomplit dans la nuit du 22 au 23, était tellement préparée dans les esprits que le *Moniteur* français a pu dire sans exagération qu'il « n'y eut ni vainqueurs ni vaincus. » Rien ne ressemble moins aux luttes du 10 août ou aux terribles journées de juillet. Il faut remonter à la révolution de 1640, qui renversa en Portugal la dynastie espagnole, pour trouver une insurrection aussi unanime et une si faible résistance dans les amis du gouvernement.

La révolution victorieuse s'empressa de constituer un gouvernement provisoire composé de MM. D. Voulgaris, C. Canaris et V. Rouphos. Après quelques hésitations, l'amiral finit par se décider à faire partie du gouvernement. Il eut assez de patriotisme pour reconnaître que M. Voulgaris ayant pris la principale part à l'insurrection qu'il avait inspirée et dirigée avec résolution, il était naturel que les vainqueurs le missent à la tête des affaires. M. Rouphos n'ayant quitté Patras que plus tard, ne fut point témoin des événements qui déterminèrent le roi à prendre la route de Trieste. Dans le ministère qui fut immédiatement formé, M. Zaïmis reçut le portefeuille de l'intérieur, M. D. Mavromikhalis fut chargé du département de la guerre, et M. Diamantopoulos des affaires étrangères.

Le *Moniteur* français affirme que le roi « ne savait rien », lorsqu'il arriva au Pirée sur la frégate *Amélie*. Le *Nord* semble mieux informé en affirmant qu'il connaissait l'insurrection de l'Acarnanie. Mais il est certain qu'il ignorait complétement la révolution accomplie dans la capitale. « L'amiral Touchard, dit le *Moniteur*,

eut la pénible mission de faire connaître à LL. MM. la vraie situation des choses, et une députation du gouvernement provisoire d'Athènes vint ensuite signifier au roi sa déchéance. » Ce prince montra l'espèce de résignation passive qu'on remarque dans la proclamation qu'il adressa aux Hellènes pour prendre congé d'eux. On ne trouve dans cette pièce aucune des injures grossières ni des déclamations haineuses que François II et surtout Pie IX ont prodiguées tant de fois à leurs adversaires dans des pièces analogues. Le roi affirme qu'il a toujours eu de bonnes intentions et qu'il a traité ses ennemis avec douceur et clémence. Il termine en adressant au Tout-Puissant des vœux pour la Grèce. Cette attitude, qui n'était pas sans noblesse, rappelle la chute de Charles X, prince dévoué comme Othon Ier aux intérêts catholiques, et qui n'était pas mieux préparé que lui, par son caractère et son éducation, à occuper un trône dans des circonstances qui eussent exigé tant de vigueur, de dévouement et de lumières.

La reine, qu'on avait crue jusqu'alors beaucoup plus énergique que son époux, ne parvint à cacher ni ses larmes abondantes ni son pro-

fond abattement. Le bruit s'étant répandu depuis quelque temps qu'elle détestait les Hellènes et qu'elle partageait tous les sentiments exprimés dans les journaux austro-bavarois par la secte justement impopulaire des Fallmerayeristes, sa douleur ne donna lieu à aucune de ces manifestations sympathiques qui consolent les rois dans leur chute et qui ne manquèrent pas plus aux Bourbons qu'à Napoléon Ier. Quelques Hellènes, attachés à la personne de LL. MM. et décidés à partager leur destinée, se montrèrent seuls touchés de la situation du couple royal. En voyant, en 1860, chez une des demoiselles d'honneur qui ont suivi la reine en Bavière, tant de portraits autrichiens, et pas un souvenir des magnanimes soldats de l'indépendance hellénique, je n'avais pu m'empêcher de penser qu'en bravant ainsi les légitimes rancunes du sentiment national contre les meurtriers de Rhigas, les geôliers d'A. Hypsilantis et du prince M. Soutzos, on s'exposait à aller « là où on avait déjà son cœur. »

Dans la nuit du 24, le roi et la reine abandonnaient la rade de Salamine sur la frégate anglaise *Scylla*. Obligé de se rendre à l'évidence, le roi

s'était décidé à quitter l'*Amélie* et à se confier à la protection de la Grande-Bretagne. L'amiral français Touchard chargea le commandant de l'aviso *Biche* d'escorter les souverains déchus.

La révolution d'octobre, à peine connue en Occident, devint l'objet des commentaires de toute la presse. Les journaux libéraux furent unanimes en Italie, en France, en Belgique et même en Angleterre. Tous se prononcèrent en faveur des Hellènes, et ce peuple, diffamé avec tant d'acharnement par l'hôte de Maximilien II[1] et par le journalisme austro-bavarois, trouva d'habiles défenseurs dans la presse allemande indépendante. Mais l'attitude des principaux organes de l'opinion publique en Angleterre attira surtout l'attention universelle. Je prédisais dans la préface de cet ouvrage que la discussion finirait par affaiblir les préjugés des Anglais. Cette prédiction s'est réalisée même avant qu'on eût achevé l'impression de mon livre. Le *Times*, le principal représentant du « quatrième pouvoir » ; le *Daily-News*, dont les relations avec lord John Russell sont connues ; un peu plus tard, le *Mor-*

[1] Fallmerayer à la fin de sa vie trouva un asile contre le mépris général dans une demeure royale.

ning-Post lui-même, journal de lord Palmerston, ont expliqué à leurs lecteurs les causes de la révolution d'octobre, de manière à prouver que les Hellènes, loin d'avoir fait acte de turbulence, avaient poussé la patience jusqu'aux dernières limites.

« Si jamais, disait le *Times* à la fin d'octobre, il a existé dans le monde un prince incapable de régir les peuples, ce prince a été certainement Othon. On peut dire de lui avec assurance que pendant vingt-sept ans qu'il a occupé le trône de Grèce, il n'a rien fait que des fautes. Si les trois puissances protectrices avaient pris la résolution de ruiner le petit royaume créé par elles, elles ne pouvaient choisir un homme plus propre à cette tâche, un homme qui n'avait d'autre qualité que la fourberie, dont les rois se vantent presque toujours, mais qui presque toujours tourne à leur ruine. » Le *Times*, après avoir constaté qu'il était déjà très-fâcheux pour les Hellènes de recevoir pour chef un prince à peine sorti de l'enfance, fait remarquer que la régence n'était point capable de remédier à ce grave inconvénient, et que dans son zèle à introduire en Grèce les usages européens, elle n'a pas oublié

« l'habitude de gaspiller le trésor public. » Lorsque le roi de Grèce, devenu majeur, prit lui-même les rênes du gouvernement, le pays n'obtint aucune amélioration, et l'on vit commencer « cette décadence qui conduit infailliblement à l'anarchie et à la banqueroute. La discorde éclata bientôt entre lui et ses sujets à cause de sa prédilection avouée pour les Bavarois dont il était entouré. Nous n'entrerons pas dans les scandales de ce temps, mais leur effet fut d'aliéner toute la Grèce à la cour germanique. »

Le *Times* décrit d'une manière spirituelle les conséquences d'un pareil système. Il montre le triomphe de la *xénocratie*, la domination d'étrangers dont il blâme sévèrement la prodigalité et l'ignorance incapable de comprendre la légitimité des meilleures traditions de la Grèce. Il se rit de leurs vains efforts pour transformer en « duché allemand » un peuple qui avait conservé ses lois même sous la domination ottomane. Ce que les Turcs avaient respecté pendant des siècles était détruit « par une tourbe de pédants venus d'une petite cour du continent. » Othon oubliant qu'il avait pour sujets des hommes qui avaient conquis leur indépendance le sabre à la

main et au prix de leur sang, « voulait gouverner comme ses parents et ses ancêtres. » Le *Times* cite comme un exemple curieux de cette manie de transporter la Bavière en Grèce, l'installation de M. de Rudhardt, amené d'Allemagne pour devenir le chef d'un pays « dont il ne connaissait ni les affaires, ni les besoins, ni les aspirations. » Le journal de la cité n'a pas de peine à expliquer le soulèvement de 1843 : « Les six ou sept années qui suivirent (le ministère Rudhardt), furent signalées par les plus honteuses folies qui puissent déshonorer un État. L'argent de l'emprunt fut dévoré sans que le peuple en tirât aucun profit. Quand Othon eut transporté le siége du gouvernement de Naupli à Athènes, on s'occupa moins du bien du pays que lorsqu'il était un pachalik turc. On laissa se détériorer le peu de routes qui existaient, et on n'en construisit pas de nouvelles. Non-seulement on ne rendit pas l'argent emprunté, mais on ne paya pas les intérêts. » Après la révolution de 1843, les manifestations des partis créèrent une ombre de vie constitutionnelle. « Le parti français était défendu par Coletti ; le parti russe par Métaxas ; le parti anglais par

quelques autres qui avaient peu d'importance comme noms et comme influence. Mais toutes ces apparences de gouvernement représentatif étaient trompeuses. La cour travaillait constamment contre la liberté en employant la corruption et en dépravant la moralité publique. Les Grecs sont naturellement avides d'emplois, et la cour en avait à répandre à pleines mains. Aussi, quoique Othon ait été pendant beaucoup d'années roi constitutionnel, cependant il s'est appliqué sans relâche à imposer sa volonté et la volonté de la reine, employant tous les moyens que lui suggéraient les hommes les moins estimables parmi les Allemands et parmi les Grecs. Maintenant la fin est arrivée. La nation grecque voyant son pays devenir de plus en plus odieux, et sachant que la cause du mal était principalement dans le gouvernement, a repoussé loin d'elle le cauchemar qui l'étouffait depuis trente ans. Othon avait encore une ressource, lorsque la garnison de Naupli s'est soulevée. Si, après avoir triomphé du mouvement, il avait promis la liberté et la paix à son peuple, il serait encore sur le trône, et il aurait pu devenir chef d'une Grèce plus heureuse et *peut-être agrandie.* »

Dans un autre article, publié dans les premiers jours de novembre, le *Times* s'attache à montrer que le gouvernement du roi Othon n'a jamais été constitutionnel que de nom, « qu'il était trop allemand [1] » pour apprécier le gouvernement libre, « trop entêté — sinon trop malhonnête homme — pour l'adopter. Aussi son gouvernement a-t-il été aussi despotique qu'aucun autre en Europe. » Anéantissement du régime municipal, de la liberté des élections, de la liberté de la presse : tels ont été les moyens qu'il a employés pour se soutenir. Le *Times* cite l'honorable M. Thomas Wyse, naguère représentant de la Grande-Bretagne, comme garant de ces graves assertions.

« Nous ne savons pas, dit le *Morning-Post* du 4 novembre, pourquoi la Grèce ne deviendrait pas un des pays les plus prospères de l'Europe. Elle possède tous les éléments requis pour une force productrice considérable et jouit d'une position favorable pour prendre une grande part au commerce du Levant. Il ne faudrait pas beau-

[1] Je suppose qu'il s'agit ici plutôt des princes que du peuple. Pour mon compte, je ne crois nullement la nation allemande incapable d'apprécier des institutions libres.

coup d'années d'un bon gouvernement pour faire prospérer l'agriculture et le commerce. » Le journal de lord Palmerston s'attache à le prouver par des faits. Il parle de la fertilité des campagnes de la Béotie, de la Messénie et d'autres parties de la Grèce qu'on peut comparer, selon lui, aux plaines fécondes de la Sicile. La population pourrait s'élever à cinq millions d'âmes, et il paraît que tel était le chiffre qu'elle avait atteint dans les temps antiques. Les produits du sol sont variés et précieux, et pour que les ports du royaume fissent une formidable concurrence à Smyrne et aux autres villes du Levant, il ne faudrait que de l'éducation agricole et de l'énergie commerciale. « Mais les Grecs ont été opprimés par un gouvernement tyrannique; — l'agriculture n'a point été encouragée par des réformes indispensables ; — ils ont été arrêtés dans leur commerce par des tarifs nuisibles, et ces trois faits suffisaient pour empêcher toute concurrence commerciale entre la Grèce et la Turquie asiatique. »

Le gouvernement, comme tous ceux qui ne se proposent pas le bien du pays, accablait le peuple d'impôts ; « puisqu'il a supporté pendant les

vingt dernières années un impôt d'environ quinze shellings[1] par tête. Mais il ne se plaignit pas tant de l'impôt que de la manière de s'en servir. Si une bonne partie avait été employée à des réformes matérielles — au lieu de l'être à toute espèce d'étrange et excessive corruption — tous les hommes sensés l'auraient payé joyeusement. Or le revenu de la Grèce en 1856 était de 20 millions de drachmes. Le revenu de 1860 était de 21 millions 780,000 drachmes, somme perçue sur une population qui ne dépasse guère un million. » Qu'a-t-on fait de tout cet argent? Ce qu'on fait des revenus de la Turquie. En effet, il a été employé : 1° en dépenses improductives ; 2° 3,000,000 livres sterling[2] ont servi à réprimer les insurrections « effet immédiat d'un mauvais gouvernement » ; 3° il ne faut pas oublier l'argent nécessaire pour acheter les votes des députés, corrompre les électeurs, etc. « Les dépenses ordinaires du gouvernement grec auraient pu se réduire à 1,500,000 livres sterling par année et le reste (1,500,000 livres) être employé à payer les dettes de l'État et à

[1] Le shelling vaut 1 fr. 25 c.

[2] La livre sterling vaut 20 shellings, environ 25 fr.

faire des réformes matérielles. » Parmi ces réformes, la cônstruction des routes était la plus urgente. Seule, elle eût produit au trésor une augmentation annuelle de 3,000,000 drachmes ! Le manque de voies de communication a rendu jusqu'à présent impossible le développement du commerce d'exportation.

Le *Daily-News* n'était pas moins énergique que le *Morning-Post* du 4 et du 7 novembre. Mais son argumentation, ainsi que celle des autres journaux anglais, aurait eu plus de force si à l'inertie du gouvernement il eût opposé le zèle actif d'un certain nombre de particuliers, zèle auquel la Grèce doit les progrès qu'elle a accomplis depuis la guerre de l'indépendance.

J'ai cru nécessaire d'insister sur l'opinion de la presse anglaise. En effet, les journaux Fallmerayeristes ne manquent jamais de crier à l'alliance « franco-russe », à la coalition des « nations corrompues par l'athéisme latin et le schisme grec », toutes les fois qu'ils voient un journal de France, d'Italie ou de Russie défendre les nationalités opprimées en Orient. Cette fois, une consolation aussi puérile leur manquera complétement, à moins qu'ils n'essaient

de transformer lord John Russell, lord Palmerston et le *Times* en Slavophiles et en Gallomanes ! Avec un peu d'audace, tant de choses sont possibles ! Fallmerayer se disait bien libéral en défendant la cause du harem et de l'esclavage contre « la canaille chrétienne » de l'Europe orientale ! Provisoirement je me borne à constater que ce ne sont cette fois ni les Latins, ni les Slaves, ni les Gaulois qui sont cités par l'Angleterre au redoutable tribunal des peuples libres ; mais un gouvernement dont la presse austro-bavaroise a été constamment le champion si décidé, qu'elle peut se vanter d'avoir contribué puissamment à l'aveuglement extraordinaire qui rendait sa chute inévitable et dont ses véritables amis étaient les premiers à gémir.

Les Hellènes, qui n'étaient pas habitués à entendre les Anglais parler de leurs affaires d'un ton aussi amical, s'imaginèrent que la protection de l'Angleterre leur réservait des miracles, et se jetèrent avec leur impétuosité ordinaire dans les bras de la Grande-Bretagne. Aussi l'histoire du gouvernement provisoire offre-t-elle le spectacle de la domination absolue du parti an-

glais. On pouvait croire que la Grèce, après avoir subi les pénibles conséquences de son enthousiasme sans bornes pour l'empereur Nicolas, ne retomberait pas dans la politique exclusive de 1854, politique qui lui a fait tant d'adversaires en Allemagne, en Italie, en France et en Anglegleterre. Quoique j'aie essayé, à cette époque, de faire voir aux Hellènes les inconvénients qu'avaient, dans leur position difficile, des engouements que le *Times* nommait récemment « enfantins » avec une dureté britannique, je comprenais que tout ennemi de la Turquie pût leur paraître un protecteur. Mais quand on les a vus choisir pour objet de leurs prédilections la « première puissance musulmane de l'Europe », la puissance qui a vendu Parga, fait peser un joug si lourd sur les Ioniens, qui vient de prendre parti avec un acharnement impitoyable contre les héroïques chrétiens de la Tsèrnagora et contre les braves Serbes de la Principauté, il était permis d'éprouver un certain étonnement. Les espérances plus ou moins brillantes que la diplomatie anglaise a fait resplendir à leurs yeux expliquent sans doute les manifestations dont la Grèce a été le théâtre. Que ces espérances se

réalisent ou non, il est infiniment regrettable qu'on n'ait pu défendre contre les agitateurs la liberté de la presse, le droit de propriété dont jouissent les journalistes et cet *habeas corpus* si justement cher à ces Anglais qu'on prétendait prendre pour modèles. La sauvage « loi de Lynch » — j'emploie l'énergique expression dont le *Times* s'est servi pour caractériser les décrets d'exil arrachés au gouvernement provisoire et portés contre MM. Christidis, sénateur ; Philimon, rédacteur du *Siècle* ; Lévidis, rédacteur de l'*Espérance*, etc. — a été appliquée à des hommes politiques et aux directeurs des deux journaux les plus répandus du royaume au moment où les électeurs éprouvaient le besoin d'entendre les représentants de toutes les opinions. Au lieu de faire ce fâcheux emprunt au Code pénal des États les plus despotiques et de s'abandonner aux excès et aux rancunes de l'esprit de parti, les Hellènes eussent beaucoup mieux fait de renoncer aux divisions qui sont la principale cause de leur faiblesse, de s'inspirer d'un esprit essentiellement patriotique et de créer un parti vraiment national, comme je leur ai conseillé tant de fois, afin d'être en état de redemander à tous,

— aux dominateurs des îles Ioniennes comme aux maîtres de la Thessalie — les provinces qui doivent tôt ou tard faire partie du royaume hellénique. En outre était-il fort habile de se montrer, afin de plaire aux Anglais, médiocrement bienveillant pour les États continentaux? Ne parlons que de la France, parce qu'elle est aujourd'hui la plus puissante des nations du continent. La Grèce, je veux bien l'accorder au *Morning-Post*, était fatiguée de cette propagande jésuitique que le grand empire occidental a l'imprudence d'abriter trop souvent sous les nobles plis du drapeau de 1789; elle était irritée de la protection que sa diplomatie avait, sans aucun motif raisonnable, accordée à la dynastie bavaroise. Mais pouvait-on oublier si vite les magnanimes philhellènes de 1821, le maréchal Maison arrachant la Morée aux bourreaux d'Ibrahim, tant d'écrivains éminents opposant leur renommée et leur savoir aux calomnies[1] du Fallmerayerisme! Cette anglomanie, trop hautaine pour un petit État, n'était pas, d'ailleurs,

[1] On a bien cité dernièrement M. Hase comme précurseur de Fallmerayer, mais ce professeur de la Sorbonne est né à Sulza (Saxe).

exempte de bizarreries. Tandis qu'on déclarait avec une affectation souverainement impolitique qu'on ne voulait pour le trône de Grèce aucun souverain appartenant aux peuples du continent, et qu'on mettait les Allemands en tête des races dédaignées, on s'empressait d'offrir le trône d'Othon Ier au fils du plus Allemand des princes, à Alfred-Ernest-Albert « duc de Saxe, prince de Saxe-Cobourg-et-Gotha », destiné par sa naissance à s'asseoir sur un trône germanique! Le mépris dont on couvrait toute candidature hellénique ne produisait pas non plus une bien favorable impression. La Roumanie, la Serbie, la Tsèrnagora n'ont jamais regardé comme une honte d'être gouvernées par des princes de leur sang et de leur religion, et moi-même, lorsqu'il fut question de confier à un souverain élu le gouvernement des Principautés-Unies, je disais, en imitant un poëte français, aux étrangers qui aspiraient déjà à régner à Bukarest :

Au trône de Michel dont vous êtes jaloux,
Le dernier des Roumains a plus de droits que vous !

Si les Hellènes avaient de bonnes raisons pour agir autrement que les autres chrétiens de la péninsule orientale, — c'est un problème qu'ils

pouvaient résoudre mieux que personne — au moins ne devaient-ils pas manifester une irritation si choquante quand des publicistes d'ailleurs bien intentionnés leur conseillaient de préférer à un prince de dix-huit ans, élevé dans la religion anglicane, un gouvernement sorti du sein de la nation. Cette irritation n'était-elle point de nature à accréditer de la manière la plus déplorable les préjugés répandus par l'écolede Fallmerayer contre leur race et contre leur Église ?

Malgré les critiques que certains actes regrettables ont inspirées à l'Occident, les organes de l'opinion libérale n'ont pas manqué de tenir compte au gouvernement hellénique des difficultés sans nombre de la situation. Un gouvernement provisoire, né de l'insurrection, obligé parfois de fermer les yeux sur certains abus pour en empêcher de plus graves, n'a pas toute la liberté d'action des autorités régulièrement constituées. Son devoir le plus urgent est de presser la convocation des représentants de la nation, et d'éviter de l'engager par des résolutions qui dépasseraient les pouvoirs qu'il a reçus de la nécessité. En définitive, l'histoire des gouvernements provisoires qui se sont succédé en

Occident depuis 1789 doit rendre indulgent pour le triumvirat créé à Athènes par la révolution d'octobre. Cette histoire montre qu'il a usé de la dictature avec une modération dont les gouvernements sortis de la même origine sont bien loin d'avoir toujours donné l'exemple. Quant au peuple lui-même, on ne doit pas oublier, pour comprendre le caractère trop exclusif de son enthousiasme pour la Grande-Bretagne, que le zèle vraiment louable déployé en 1862 par le ministère anglais en faveur des Romains et des Vénitiens était de nature à frapper plus vivement son ardente imagination que ses intrigues dans le nord de la péninsule orientale[1]. Comment, disait-il, la libre Angleterre ne finirait-elle pas par voir que le vicaire de Mahomet ne mérite pas plus d'intéresser les compatriotes de Byron et de Gladstone que le prétendu vicaire de Jésus-Christ, et que la tyrannie des Turcs est encore plus difficile à supporter que la domination des Autrichiens ?

[1] Ces intrigues sont avouées par ces déclarations semi-officielles : « La politique de l'Angleterre demande *impérieusement* l'intégrité de l'empire ottoman ! ! » (*Morning-Post* du 24 novembre 1862.)

LIVRE QUATRIÈME.

La Grèce en 1868.

Au moment où va commencer une année qui ne semble pas devoir diminuer les complications de la question orientale, les meilleurs esprits sentent la nécessité de donner au royaume de Grèce une organisation solide et définitive.

Les Anglais pensent en général que les Hellènes, au lieu de songer à des conquêtes actuellement impossibles, feraient beaucoup mieux, comme les Piémontais avant 1859, de travailler à constituer un État véritablement libéral. «Mais, disent-ils, ils ont, comme les autres peuples de notre continent, toutes les fois qu'il s'est agi de liberté, lâché la proie pour l'ombre. Pour que les institutions libres prennent racine dans un pays, il faut qu'elles soient implantées dans un

sol bien préparé, autrement elles disparaîtront au premier souffle orageux. Or tout régime vraiment libéral doit avoir pour base ces libertés civiles, dont l'Angleterre seule jouit en Europe. La maison de tout Anglais est une forteresse où il peut braver fièrement les tracasseries de la police et les fantaisies arbitraires de la bureaucratie. Ses mouvements ne sont entravés par aucun des règlements ridicules, empruntés aux temps où le serf était attaché à la glèbe, passeports, permis de séjour, cartes de sûreté, etc., et autres inventions puériles que la postérité ne parviendra pas même à comprendre, dont les voleurs se sont toujours moqués et qui condamnent les honnêtes gens à une inquisition digne du moyen âge dans des pays qui se disent et qui se croient peut-être libres. Or la Grèce, loin d'être sur ces points essentiels et sur tout ce qui est relatif aux autres libertés civiles plus avancée que la France et l'Allemagne, est aussi arriérée qu'il est possible. La détention préventive, pour ne citer qu'un des nombreux exemples qu'on pourrait mettre en avant, la détention préventive, si justement odieuse à toute l'Angleterre, y a toujours été florissante. Faut-il s'en

étonner? La bureaucratie, ce fléau des États allemands, avait là une trop belle occasion de faire des conquêtes pour négliger cette bonne fortune!

« Mais, pour posséder des libertés civiles, il est nécessaire d'avoir une intelligence et des mœurs libérales. Or les Hellènes n'ont pas assez de goût pour le libre examen, pour la libre discussion appliquée à tous les objets que peut atteindre l'esprit humain, pour le développement indépendant des caractères, que le vulgaire nomme dédaigneusement « originalité. » En Angleterre, au contraire, tous les systèmes religieux, politiques, philosophiques et moraux jouissent de la même liberté, et le sentiment chrétien — loin d'avoir souffert de cette allure noblement virile des intelligences — est plus fortement enraciné qu'au temps où les derniers Stuarts, en voulant faire peser leur despotisme sur les âmes, ne parvenaient pas à arrêter le torrent d'un scepticisme épicurien qui menaçait de tout envahir.

« Si les Hellènes voulaient jouir des avantages de la monarchie constitutionnelle, l'ordre et la liberté, ils devraient se résigner aux conditions

essentielles de ce gouvernement, et ne pas imiter les Français de 1789 et de 1830. La royauté suppose des institutions qui lui servent de bouclier contre la mobilité des masses, et avant tout une aristocratie solidement constituée. L'expérience a d'ailleurs prouvé que si cette aristocratie est nécessaire à l'ordre, elle n'est pas moins indispensable à la liberté : on ne fait point des digues avec des atomes. Telle est la cause fondamentale qui rend impossible le succès de la monarchie parlementaire dans les pays épris aveuglement de l'égalité. »

Je crois comme les Anglais que la grande erreur des peuples de notre continent est d'avoir méconnu jusqu'à présent l'immense valeur des libertés civiles, dont le développement peut seul assurer l'existence des monarchies constitutionnelles. L'importance de ces libertés et du libre examen est égale pour toutes les nations. En est-il de même des institutions aristocratiques ? Je ne saurais le croire.

Je ferai d'abord remarquer qu'il est impossible d'improviser des institutions aristocratiques, ces institutions étant le résultat de tendances particulières chez certaines races. En

lisant la *Germanie* de Tacite, il n'est pas difficile de les constater déjà chez les Germains; César nous fait deviner les penchants égalitaires des Français et des Suisses dans les goûts des Gaulois et des Helvètes de son temps. Or la tradition de l'Orient est incontestablement patriarcale et démocratique. Il est donc complétement inutile, à mon avis, d'y entreprendre la création d'une hiérarchie aristocratique. Napoléon Ier, en l'essayant en France, a perdu sa popularité, et Charles X son trône. Mais la difficulté n'en reste pas moins sérieuse. Il suffit ici de dire que plus elle est grave, plus on doit se montrer indulgent pour un petit peuple, à peine sorti d'un long et dur esclavage, qui était par conséquent dans des conditions bien moins favorables que les Français pour résoudre un des problèmes les plus compliqués de la politique contemporaine. Or qui s'aviserait de déclarer la France indigne de toute liberté, parce que jusqu'à présent deux générations illustres se sont laissé dévorer par le sphinx de 89, sans avoir pu deviner la fatale énigme? Je sais bien que depuis une douzaine d'années, il ne manque point — pas plus à Paris qu'à Madrid — de gens

qui se flattent d'être plus habiles que leurs devanciers. Ils font comme Fichte et comme Schelling qui, pour éviter la difficulté de passer du subjectif à l'objectif, si souvent signalée par Kant, ont supprimé, le premier l'objet, le second le sujet. Mais en Grèce on ne peut pas plus détruire la Charte que renverser la monarchie; parce que si la nation est monarchique, elle a aussi la passion des institutions libres. Ainsi la royauté et la Charte doivent s'arranger pour vivre ensemble, puisque la monarchie absolue n'a pas duré plus longtemps que la république. Le roi Othon n'en a-t-il pas fait l'expérience; n'a-t-il pas éprouvé que l'autorité sans limites ne rend pas les ministres plus économes, plus habiles, plus patriotes? Le « gouvernement de la royauté » n'a-t-il pas été assez « fortifié » jusqu'à la fin de 1844, pour que l'expérience puisse être regardée comme décisive?

Un républicain de Zurich ou de Lausanne envisagerait la situation de la Grèce d'un autre œil qu'un *gentleman* anglais. « Si de votre aveu, lui dirait-il, la monarchie constitutionnelle ne peut subsister sans l'existence d'une aristocratie, et si, d'un autre côté, il est prouvé que cette aris-

tocratie est impossible en Grèce, n'est-il pas naturel que ce pays revienne à la forme de gouvernement qui a fait autrefois sa gloire et qui lui a permis de reconquérir son indépendance? Nous autres, qui n'avons ni le climat de la Grèce ni les ressources de son territoire, n'avons-nous pas obtenu, grâce à ce système vraiment conforme aux lois de l'économie politique, tout ce qui lui manque aujourd'hui? Chemins de fer, chemins de grande communication, chemins vicinaux, agriculture, industrie, enseignement primaire, secondaire et supérieur, tout est chez les Zuricois aussi avancé que dans les plus opulentes monarchies du continent. Rien n'est moins étonnnant. Notre démocratie ne permet aucune dépense improductive; elle a horreur des armées permanentes, des gros traitements civils ou ecclésiastiques, de tous les fléaux qui ruinent les autres nations. »

« Le gouvernement démocratique, ne manquerait pas de répondre un Français, ne convient qu'à certaines races, à certains cultes et à certaines situations. Qu'un peuple germanique et protestant, comme l'État de New-York; qu'une nation qui n'a point de vieilles traditions mo-

narchiques, comme Zurich, se constitue de cette façon, je n'y vois aucun inconvénient, tout en lui recommandant d'éviter la guerre civile qui, de nos jours, a compromis si gravement l'existence de la Suisse et de l'Union américaine. Mais les peuples pélasgiques sont dans des conditions fort différentes. Ces peuples vivent au Midi, ils n'ont donc pas la pleine possession de ce calme flegmatique si nécessaire au maintien des institutions démocratiques. N'admettant point le libre examen de la Réformation en matière de religion, ils n'ont pas contracté dès l'adolescence l'habitude de prendre un parti sur les questions les plus sérieuses. En outre l'influence toute-puissante du Césarisme romain, dont l'empire byzantin n'est qu'un développement, les a pénétrés si profondément des instincts monarchiques, que ces instincts résistent à l'action des révolutions.

« Les tendances catholiques ne sont pas moins fortes au Midi que les sentiments monarchiques. Aussi peut-on prévoir que, quand l'Église orthodoxe, qui manque de logique, viendra à se dissoudre, le Sud de la Péninsule orientale se réunira à l'Église romaine, tandis que la Russie

s'entendra avec les protestants. La France, qui a toujours montré un grand zèle pour la propagation du catholicisme en Orient, verra avec plaisir la Grèce se soumettre à cette papauté qu'elle protége à Rome de son épée. Elle est convaincue qu'en favorisant ce mouvement, elle travaillera dans l'intérêt de la race hellénique, dont une religion, supérieure à ses grossières superstitions, corrigera les défauts et développera les qualités. »

La conclusion pratique de ce discours se trouve à peu près uniformément dans les écrits des anciens philhellènes français. Déjà les Orientaux avaient remarqué avec quelle ardeur le général Fabvier défendait à la Chambre des pairs les intérêts de la papauté[1]. Depuis la guerre d'Italie leur étonnement a redoublé, quand ils ont vu les derniers survivants du philhellénisme de 1821 se poser en défenseurs de la théocratie papale et du plus discrédité des gouvernements, contre les plus justes réclamations de la nationalité italienne et des libéraux européens. Ce n'est pas tout. Lorsqu'un certain nombre de Bulgares se sont — après le massacre de Pé-

[1] Voy. Vapereau, *Dictionnaire des contemporains*, art. *Fabvier*.

rouse — précipités aux pieds de Pie IX, il s'est trouvé des gens pour offrir aux Hellènes comme un modèle la conduite de quelques pâtres gagnés par les immenses richesses dont dispose la propagande romaine. Le *Correspondant*, revue parisienne, a été non pas le seul, mais le principal organe de ces tentatives qui se sont étendues jusqu'à Bukarest, grâce à l'argent de dames autrichiennes et espagnoles[1] et qui, au grand étonnement des amis de la liberté en Europe, ont eu un écho jusque dans des recueils et des journaux rationalistes.

Je sais ce que ceux-ci ne manqueront pas de répondre pour s'excuser. Parfaitement indifférents dans les questions religieuses, ils se préoccupent uniquement, disent-ils, des moyens d'arrêter les développements de la puissance russe dans l'Europe orientale. Mais quand il s'agit de l'indépendance de l'Orient chrétien, pourquoi parler seulement de la Russie? Est-ce la Russie qui retient sous son joug trois provinces roumaines[2], la Transylvanie, la

[1] La *Patrie* a parlé solennellement d'une œuvre, *patronnée par la princesse de Metternich*, pour la conversion des Roumains.

[2] Voy. Bolliac, *Topographie de la Roumanie*. Paris 1856.

Bukovine et le Banat? Est-ce elle qui a profité de la chute de l'empire français pour ajouter le « royaume de Dalmatie » à tant de territoires arrachés à la nationalité serbe? Cette Autriche qui se pare déjà de la couronne d'Albanie[1], qui s'avance si rapidement le long de l'Adriatique vers les provinces helléniques, serait-elle par hasard — pour que les Français voient avec indifférence de tels agrandissements — une alliée dévouée de la France? Bien loin qu'il en soit ainsi, il s'agit d'un État dont les gouvernements si divers qui se sont succédé à Paris ont cru indispensable de combattre l'insatiable avidité, contre lequel ont montré la même ardeur Henri IV, Richelieu, Louis XIV, la Convention nationale et Napoléon.

La politique française se tromperait grossièrement si elle se figurait que Rome préférera jamais les « fils de Voltaire » aux « empereurs apostoliques ». Ces empereurs lui ont rendu trop de services pour qu'elle oublie jamais leur zèle. Aussi, dans toutes les circonstances solennelles, voit-on les évêques — même français — se tourner instinctivement de leur côté. La *Patrie* en

[1] « Royaume de Dalmatie et Albanie, » dit-elle.

convenait avec tristesse lorsqu'elle racontait d'une manière si intéressante les scènes qui se sont passées à Rome à l'époque de la canonisation des martyrs japonais. Cela est si vrai que les Parisiens — qui n'ont oublié ni 1792, ni 1814, ni 1815 — en parlant du parti de la papauté, le nomment « le parti catholique, apostolique.... et autrichien. »

Je pourrais ajouter à ces considérations trop rapides des faits innombrables qui prouveraient qu'en propageant le catholicisme en Orient, la France donnerait — et ce ne serait pas la première fois — une seconde édition de l'histoire de Bertrand et de Raton.

D'ailleurs ceux qui se mettent dans cette question sur un terrain exclusivement politique, n'aperçoivent pas les conséquences de leur principe. S'ils sont habiles raisonneurs, les Anglais ne manquent pas non plus de dialectique. Ne pourront-ils pas venir à leur tour dire aux Roumains, aux Hellènes, aux Serbes, aux Bulgares, etc. : « Pour échapper à la fois à la Russie et à l'Autriche, entrez dans une Église qui n'est ni russe ni autrichienne. Faites-vous luthériens ou calvinistes. Vous déjouerez ainsi les

intrigues de tous vos voisins, et vous aurez l'appui des puissances dévouées aux intérêts protestants, que leur éloignement ne vous rendra jamais redoutables. »

Puis ils ajouteront en se tournant vers les Italiens : « Étouffés entre la France et l'Autriche catholiques, qui se disputent le droit fructueux de vous « protéger », aux prises avec un clergé vendu à l'étranger, que ne faites-vous ce qu'ont fait autrefois, dans des circonstances analogues, tant de cités vraiment viriles, Genève, Londres, Édimbourg, Amsterdam, Stockholm et Copenhague ? Alors vous triompherez, au lieu de vous consumer dans des luttes aussi stériles que douloureuses. »

On voit où pourrait les mener la tactique des journalistes du parti philosophique qui se croient d'habiles politiques en marchant à la suite du *Correspondant*. J'arrive à un argument plus sérieux, parce qu'il semble inspiré par un intérêt vraiment religieux pour notre cause.

On affirme que l'Église romaine, après avoir civilisé l'Occident, est en mesure de régénérer l'Orient.

Je n'ai pas à examiner ici s'il est absolument

vrai que l'Église de Rome a «civilisé» l'Occident. Je me borne à constater que de très-graves historiens revendiquent pour le libre génie de la race germanique et de la race celtique la gloire que le vulgaire attribue aux institutions catholiques. D'ailleurs qui ne sait que la civilisation occidentale n'a réellement commencé qu'avec la Renaissance, c'est-à-dire à l'époque où les idées helléniques se sont substituées aux traditions romaines?

Mais quand même on admettrait que l'Église romaine fut, au temps de sa splendeur, parfaitement en état de «régénérer l'Orient», faut-il en conclure qu'elle soit maintenant à la hauteur d'une pareille tâche? J'ai déjà — prévoyant ce qui arrive aujourd'hui, à une époque où les Orientaux ne comprenaient nullement de pareilles inquiétudes — étudié les divers éléments de sa constitution actuelle[1]. Tous les historiens et les philosophes de l'Occident s'accordent à la montrer dans une impuissance tellement abso-

[1] Le pouvoir central dans *les Orientaux et la Papauté ;* ses ordres religieux dans les *Lettres à un philosophe athénien* (en grec) ; son clergé séculier et sa politique dans *la Suisse allemande;* sa propagande dans *Rome et les Bulgares* (en grec).

lue, qu'elle ne peut arracher à la décadence les populations arriérées qui lui sont restées complétement fidèles. On trouvera dans l'ouvrage de M. Napoléon Roussel, *Les nations catholiques et les nations protestantes*, d'innombrables témoignages qui tous s'accordent à présenter l'Église du pape comme le principal obstacle à la *régénération* de l'Irlande, du Mexique, de l'Amérique méridionale, de l'Espagne, etc. Si quelques pays catholiques ont pu, depuis la fin du dix-huitième siècle, entrer dans les voies de la civilisation, il faut l'attribuer à la philosophie et à la révolution française, héritières de la Renaissance, qui ont exercé une si grande influence sur les territoires compris dans l'ancienne Gaule et qui les ont réellement transformés.

Il est assez bizarre qu'on vienne conseiller aux Hellènes de se soumettre à l'Église de Rome au moment même où ses partisans les plus instruits et les plus dévoués, renonçant fièrement à la vieille politique de dissimulation, conviennent franchement que ses doctrines sont complétement incompatibles avec les principes de 1789. Il suffit de lire l'ouvrage très-récent de M. Rupert, *La liberté moderne jugée par l'Église* (Paris

1862), pour se convaincre que les deux derniers Papes ont été les véritables interprètes de la tradition catholique lorsque dans l'encyclique *Mirari* et dans l'allocution *Jamdudum*, dont M. Rupert montre toute la portée, ils ont accablé les idées libérales des anathèmes les plus terribles. Les Orientaux ont assurément le droit de croire que les patriarches de Rome connaissent mieux les doctrines de l'Église dont ils sont les chefs que les journalistes ou les hommes politiques qui ont la prétention de la « réconcilier » malgré elle, malgré ses protestations énergiques et réitérées, avec cette société moderne qui lui inspire tant de crainte et de fureurs.

Les philosophes se riront toujours des panacées offertes aux peuples qui travaillent à reconquérir leur position dans le monde. En effet, la grandeur d'une nation se compose d'éléments trop variés pour qu'on puisse l'obtenir, comme le croient les sectaires, par quelque recette mystique, qui donnerait tous les biens et guérirait de tous les maux. Sans doute il est nécessaire que la religion ne soit point en opposition avec les principes qui constituent la civilisation

moderne ; mais une Église libérale dispense-t-elle de ces lois civiles sans lesquelles aucun État ne saurait progresser ? La législation écrite suffit-elle elle-même si les mœurs n'inspirent point aux citoyens le respect de la loi et l'amour de l'ordre ? Enfin, la meilleure organisation religieuse et politique préviendrait-elle la ruine, si le peuple n'avait pas cet amour du travail et cette ardeur guerrière nécessaires à la fécondité des champs et à la défense de la patrie ?

L'activité intellectuelle est aussi une des qualités indispensables aux nations qui travaillent à leur régénération. Les débuts de la Grèce moderne dans cette carrière sont assez satisfaisants pour que je regrette d'être obligée, par l'étendue déjà considérable de ce livre, de renoncer pour le moment à donner une idée de cette question. D'ailleurs j'aimerais à la traiter avec tous les développements nécessaires, et je ne désespère point de le faire un jour. En parlant, dans la *Revue des Deux-Mondes*, il est vrai beaucoup trop brièvement, d'un des poëtes les plus éminents de la Grèce, le comte Solomos, j'ai pu déjà manifester l'intérêt que m'inspire la

littérature néohellénique. Mais je ne voudrais pas laisser croire que ces rapides esquisses suffisent le moins du monde à caractériser un mouvement littéraire qui a produit des poëtes tels que les deux Soutzos; des historiens tels que M. Tricoupis; des critiques tels que Moustoxidis; des peintres de la vie sociale tels que M. Rhangavis[1]; des orateurs tels que P. Argyropoulos; des philologues tels que M. Asopios; des prédicateurs tels que C. Iconomos; des théologiens tels que Pharmakidis; des archéologues tels que M. G. G. Pappadopoulos; des interprètes de la philosophie de l'histoire tels que M. Zambélios; des jurisconsultes tels que M. G. A. Rhallis; des philosophes chrétiens tels que Misaïl Apostolide, et tant d'autres dont je voudrais mentionner les noms et les œuvres. La poésie populaire mériterait seule d'être étudiée dans les autres contrées de l'Occident, comme elle l'est aujourd'hui en Allemagne par des érudits aussi distingués que MM. Kind et Passow, c'est-à-dire avec cette patience et cette ardeur qui montreront de plus en plus les inestimables trésors qu'elle renferme, et qui mettront dans une évi-

[1] Qui n'est pas seulement auteur comique et romancier.

dence chaque jour plus grande les sentiments patriotiques et généreux dont les classes les plus humbles de la nation n'ont jamais cessé d'être animées.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.



ERRATA.

PREMIER VOLUME.

Page 430, ligne 24, au lieu de *Une*, mettre Un.
Page 551, ligne 23, au lieu de *dessus*, mettre dessous.
Page 568, note, au lieu de *della*, mettre di.

SECOND VOLUME.

Page 56, ligne 22, au lieu de *donnée*, mettre données.
Page 64, ligne 20, au lieu de *à*, mettre pour.
Page 65, ligne 14, au lieu de *hérœon*, mettre héræon.
Page 71, ligne 20, au lieu de *Athon*, mettre Athor.
Page 139, ligne 18, au lieu de *Asera*, mettre Ascra.
Page 150, ligné 24, au lieu de *des temples*, mettre du temple.
Page 228, ligne 3, au lieu de *l'universalité*, mettre l'univers civilisé.
Page 245, ligne 4, au lieu de *le vieux*, *Nérée*, mettre le vieux Nérée.
Page 266, ligne 20, au lieu de *les alliés intimes*, mettre un allié intime.
Page 319, ligne 12, au lieu de *Thov*, mettre Thor.
Page 322, ligne 7, au lieu de *avec quelle obstination Israël s'attachait*, mettre l'obstination qui attachait Israël.
Page 371, ligne 20, au lieu de *de*, mettre de la.
Page 394, ligne 2, au lieu de *Guigniant*, mettre Guigniaut.
Page 447, note 1, au lieu de *Cogalmicano*, mettre Cogalniceano.
Page 456, ligne 8, au lieu de *cette*, mettre une.
Page 471, ligne 19, au lieu de *Cornéade*, mettre Carnéade.
Page 522, ligne 6, au lieu de *monter*, mettre mouler.
Page 594, note, au lieu de *in*, mettre nella.

TABLE ANALYTIQUE

DES DEUX VOLUMES.

TOME PREMIER.

Pages

Deuxième partie. — PÉLOPONÈSE.

TOME SECOND.

PÉLOPONÈSE (SUITE).

Quatrième partie. — ATHÈNES.

Cinquième partie. — LA CHUTE DU ROI OTHON.



